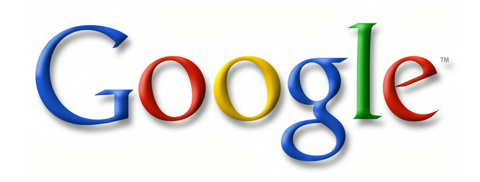





~~871.28~~
28 h 25
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



RÉCIT
D'UNE SOEUR
II

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

RÉCIT
D'UNE SŒUR

SOUVENIRS DE FAMILLE

RECUEILLIS

PAR Mme AUGUSTUS CRAVEN

NÉE LA FERRONNAYS

On ne perd jamais ceux qu'on aime
en Celui qu'on ne peut perdre.
SAINT AUGUSTIN.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

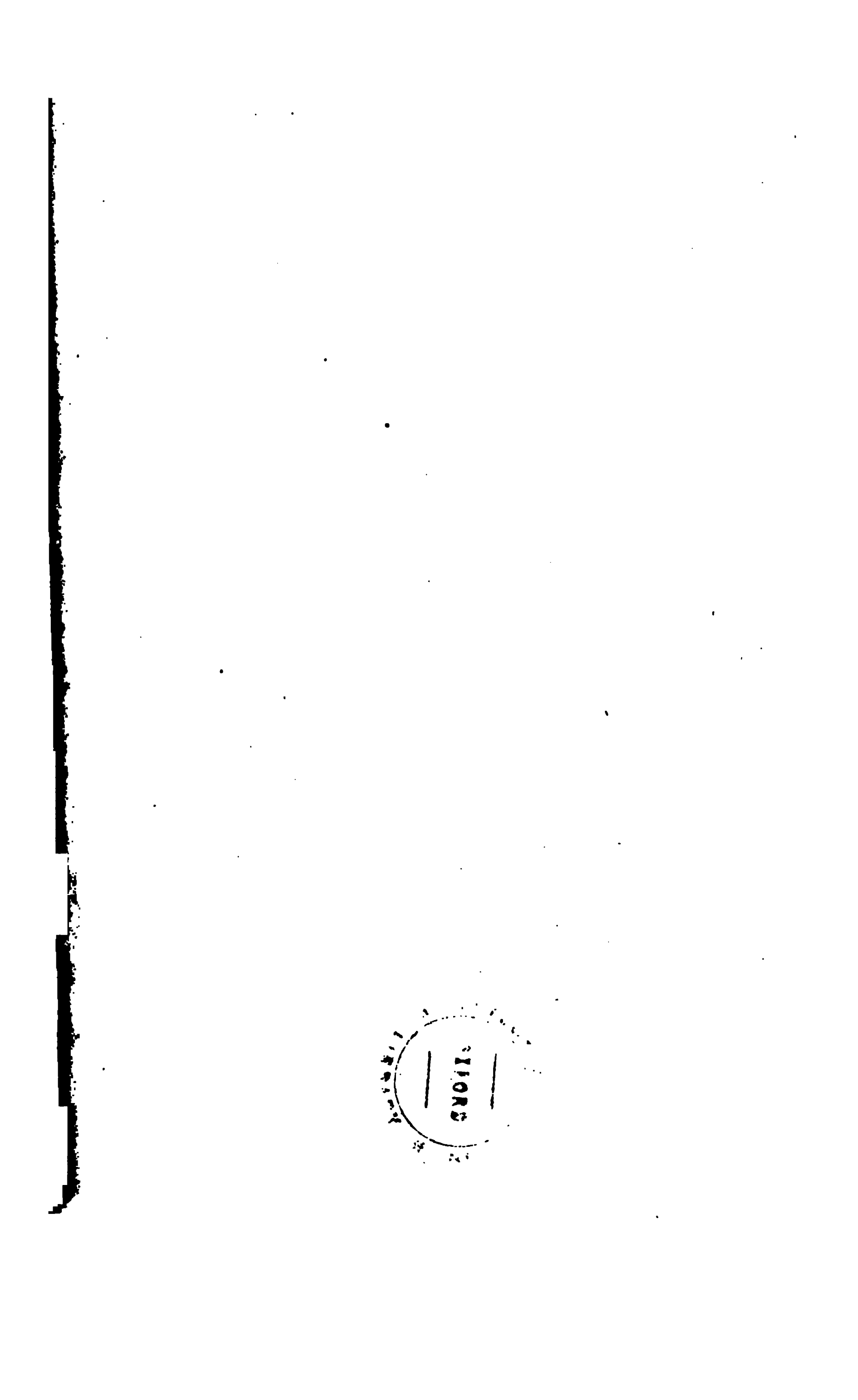
Vingt-neuvième Édition

TOME DEUXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1876



RÉCIT D'UNE SŒUR

TROISIÈME PARTIE.

Farò come colui che piange e dice.
DANTE.

Ceux qui ont achevé le volume précédent apprendront sans surprise que, parvenue aux pages qui le terminent, la force de poursuivre ce récit manqua longtemps à celle qui s'était imposé la douce et douloureuse tâche de le conduire jusqu'au bout.

Ces dernières pages, en effet, réveillaient avec une telle intensité les plus cruels souvenirs, qu'il n'était pas facile d'en surmonter promptement la déchirante émotion. De plus, le manuscrit d'où presque toutes ces pages étaient tirées s'achevait avec elles, et c'était privée de ce secours qu'il fallait maintenant continuer une histoire qui avait dû jusque-là à ces extraits toute sa couleur et toute sa vie. La force et le talent semblèrent donc manquer à la fois à ce travail, et, pendant plusieurs années, il demeura interrompu.

Et cependant le récit de la vie d'Alexandrine était loin d'être terminé : elle avait, il est vrai, raconté elle-même

l'histoire de son bonheur terrestre, depuis le jour de sa première rencontre avec Albert jusqu'à celui de sa mort. Mais, après ce jour, une autre vie avait commencé pour elle, une vie nouvelle et féconde, une vie même heureuse, et dont le bonheur surnaturel et mystérieux était utile, non moins que doux et consolant à révéler. Cette dernière partie de son histoire était donc nécessaire pour compléter l'autre.

Enfin, ce *Récit d'une Sœur* était destiné à faire revivre, à côté d'Albert et d'Alexandrine, deux autres chères images, confondues avec les leurs dans mon souvenir et mes regrets, et pour lesquelles, aussi, la tâche entreprise demeurait inachevée. Il fallait donc, tôt ou tard, la terminer, et, au bout de quatre années, ce travail fut enfin repris. Mais le passage suivant (extrait du journal que je consulte quelquefois pour aider ma mémoire) atteste seulement l'inutilité de ce premier effort :

« Naples, 28 juin 1858.

« J'ai voulu reprendre ma tâche d'autrefois et remettre en ordre les papiers et les lettres que j'aurai à relire, si je veux poursuivre le travail que j'ai interrompu et achever de rassembler ces souvenirs si loin d'être épuisés. Mais, à moins que Dieu ne m'aide, cela me paraît au-dessus de mes forces, et je me sens aujourd'hui incapable d'une occupation qui a été longtemps ma seule joie.

« Lorsque l'écriture d'Albert ou d'Alexandrine, d'Eugénie ou d'Olga me tombe maintenant sous les yeux ou sous la main, lorsque je prends au hasard une de ces lettres qui me transportent dans des lieux si différents, au milieu de choses si lointaines, si chères, si complétement évanouies, bientôt je n'en puis plus, je me sens

accablée, étourdie, et obligée de cesser un travail qui me charme, qui me touche, qui me déchire le cœur.

« Au milieu de ces lettres, d'ailleurs, comment faire un choix? Qui me dira ce qu'il faut omettre? Qui me dira ce qu'il faut conserver? Je me sens hors d'état de discerner. Tout cela me rend la tête lourde, me fait battre le cœur, me donne la fièvre. Il est donc évident que ce n'est pas là une occupation dont je sois capable maintenant. »

Aussi cette occupation fut-elle abandonnée cette fois-là, comme la première, et pour beaucoup plus longtemps encore.

Enfin, au bout de six ans, me voici de nouveau à l'œuvre, et, quoique l'impression décrite dans les lignes que je viens de citer se soit fort peu modifiée depuis lors, je veux, avec l'aide de Dieu, m'efforcer de la vaincre et, cette fois, poursuivre ce cher et douloureux travail et ne plus m'arrêter avant de l'avoir achevé.

Qui vous y force? me dira-t-on peut-être; à quoi bon tant d'efforts? Croyez-vous donc si important de recueillir ces souvenirs jusqu'au bout?

A ces questions que je me suis souvent adressées à moi-même, pourquoi ne répondrais-je pas franchement et simplement : Oui, je crois important d'achever ce que j'ai commencé; oui, je crois que, parmi ceux qui ont suivi Alexandrine jusqu'à la catastrophe qui brisa sa vie, plusieurs aimeront à apprendre ce que Dieu fit de cette vie brisée; oui, je crois qu'après avoir entrevu les figures d'Eugénie et d'Olga, il est demeuré à quelques-uns le désir de revoir leurs traits; enfin et surtout, je crois fermement que cette dernière partie, bien que dénuée de l'intérêt romanesque et de la variété d'incidents

que l'on peut trouver dans les autres, contient cependant d'utiles leçons, des consolations plus utiles encore et des exemples qu'il est bon, pour toute âme, de contempler.

Je vais donc d'abord en revenir aux jours qui suivirent immédiatement celui où j'ai suspendu ce récit; puis je ramènerai ceux qui voudront le continuer avec moi au château de Boury, où nous retrouverons Alexandrine dans l'automne de 1836 et, avec elle, tous ceux qui l'entourèrent dans les premiers jours de son deuil. C'est, d'ailleurs, à ce lieu mélancolique, à ce château triste en tout temps, abandonné et désert aujourd'hui, que se rattachent la plupart des incidents qu'il me reste à raconter. Car, par une singulière coïncidence, possédé par les miens, pour la première fois, vers l'époque du mariage d'Alexandrine, il cessa de leur appartenir l'année même de sa mort, qui fut aussi celle de la mort de ma mère.

Tant d'événements douloureux, survenus dans la courte période pendant laquelle cette demeure appartint à ma famille, pouvaient bien suggérer la pensée de lui appliquer l'épithète que l'on décerne, en Italie, aux lieux et aux personnes qui portent malheur[1]. Longtemps avant qu'ils fussent tous accomplis, nous verrons même Eugénie s'en servir dans une de ses lettres[2]. Et, plus tard, ramenée moi-même si souvent à Boury, pour y trouver au foyer un visage aimé de moins et au cimetière une tombe de plus, il m'arriva bien souvent aussi de penser et de dire que ces murs nous avaient été funestes. Mais c'était là une pensée irréfléchie et ingrate; car, si cette période renferme un grand nombre de jours douloureux,

1. *Jettato*, *jettatore*.
2. V. plus loin, p. 17.

elle en renferme aussi dont le doux souvenir sera ineffaçable, et c'est cette dernière impression surtout dont je veux m'efforcer de graver l'empreinte; — impression sérieuse assurément : depuis 1836, la douleur s'était mêlée pour toujours à la vie de ceux qui se retirèrent à Boury, comme en un refuge; mais impression douce et sereine toutefois, car, dès le premier moment, à cette douleur s'allièrent la paix, la charité, l'étude, la bonne harmonie de cœurs unis entre eux et aimant Dieu, le souvenir calme et résigné et la joyeuse espérance! Aussi rien de triste ni d'austère ne frappait-il ceux qui arrivaient par hasard dans cette retraite d'où jamais ne fut bannie cette gaieté naturelle et vraie qui, lorsqu'elle naît de la sérénité de la vie et de la pureté du cœur, survit à la douleur et reparaît après tous les orages, comme le véritable soleil de l'âme en paix.

Quant à moi, oublierai-je jamais la sensation d'inexprimable bien-être avec laquelle je me retrouvais dans ce doux asile? Oublierai-je jamais ce que je ressentais lorsque, revenant du grand monde et des pays lointains où je vivais d'ordinaire, je rentrais dans cette atmosphère imprégnée de tendresse et de piété; lorsque je me reposais dans ce lieu où la vie était si régulière, si active et si calme en même temps et où pénétrait cependant du dehors tout ce qui dans le monde était digne d'intérêt?

Ah! ce peu de mots, cette ombre du passé qui le fait revivre à mes yeux suffit déjà pour dissiper l'angoisse avec laquelle j'ai repris la plume, et peu à peu l'amer regret fait place au sentiment plus doux avec lequel j'avais jadis commencé ce récit. J'espère maintenant pouvoir le continuer et l'achever avec calme, aidée peut-être par ces chères âmes qui, du haut du ciel, me regardent en souriant et me défendent d'assombrir par

de funèbres pensées la lueur bénie qui éclaire, dans le passé, leurs douces images, et la clarté éternelle où elles rayonnent aujourd'hui!

Cava, près de Salerne, 26 juin 1864.

Per crucem ad lucem!

Au moment où s'accomplissait pour Alexandrine le malheur tant redouté d'avance, sa force fut grande, on l'a vu, grande au point de sembler surhumaine; et, pendant les premières heures qui suivirent l'heure terrible et douce de la mort d'Albert, cette force ne lui fit pas défaut. Elle put écrire ce même jour les pages que l'on a lues, elle put demeurer ensuite, — on le verra, — près du cercueil d'Albert, elle put suivre ses restes chéris jusqu'à l'église et au delà. Une énergie puissante et divine la soutint, en un mot, plus qu'il n'eût été possible d'avance de l'attendre ou de l'espérer. Mais ce serait une illusion que de croire échapper ici-bas à la souffrance, même par la foi et par l'amour de Dieu. Sous leur empire, il est vrai, la douleur se transforme, mais elle ne s'anéantit pas. Il arrive même souvent que la grâce surnaturelle qui, d'abord, élevait la nature au-dessus d'elle-même, semble se retirer, pour la laisser lutter seule contre l'épreuve, et que les jours qui suivent le malheur sont plus difficiles à traverser que celui qui demeure spécialement marqué par son accomplissement.

Il en fut ainsi pour Alexandrine : nous l'avons vue accepter la croix avec un étrange courage, nous la verrons plus tard la porter avec un amour et une joie plus étranges encore. Mais, entre ces deux périodes, la nature

reprendra son empire et ce cœur ardent et tendre luttera avec angoisse contre l'isolement et la douleur; nous lui entendrons dire que *sa force tombe*, et que, *chaque lendemain, elle lui semble plus tombée que la veille*; nous verrons enfin par quels efforts de résignation, par quel abandon d'elle-même elle obtint la paix et parvint à cette autre époque de sa vie dont elle parle dans une des pages de son histoire[1], où elle a ajouté cette note dont on se souvient peut-être :

« *Avant la vieillesse et la mort, la foi m'en a donné, du repos.* »

Ce repos toutefois, qui alla au delà de la résignation, au delà même de la sérénité, — bientôt recouvrée par Alexandrine, — ce repos qui donna à ses derniers jours un bonheur ignoré de sa jeunesse, elle ne le goûta qu'après de nouvelles douleurs. Dieu voulut qu'elle survécût à la plupart de ceux qui lui avaient servi d'abord d'appuis si doux, de consolateurs si tendres. Il lui enleva presque à la fois son propre frère, mon père, Eugénie et Olga, afin que, lorsque après tant de coups répétés, on lui entendrait dire que « elle est heureuse », il n'y eût pas de méprise possible sur la source et la signification de ce bonheur.

C'est là ce que j'ai à dire, ce sont là les douleurs et les consolations dont j'ai à achever le récit.

Pour le début de cette troisième partie, j'ai encore sous les yeux le journal d'Alexandrine; car, je l'ai dit, elle continua à l'écrire pendant le temps qui suivit immédiatement la mort d'Albert, comme elle l'avait fait pendant celui qui l'avait précédée. Cette période de sa vie était encore celle où écrire était pour son esprit et pour son âme un soulagement et un besoin.

1. Tom. I, p. 336.

Il n'en fut pas toujours ainsi, et il vint un temps où cette inestimable ressource manque entièrement à ce récit. Puisse Dieu, lorsque nous en serons là, m'accorder la grâce de faire comprendre quelles furent les autres leçons qu'Alexandrine nous donna alors, sans y songer ! Et, après avoir été moi-même si souvent ravie par le don qu'elle posséda d'exprimer les mouvements de son âme, puissé-je profondement sentir et manifester, s'il se peut, quel fut le don plus rare encore et plus sublime qui éteignit peu à peu chez elle tout désir de parler d'elle-même, et jusqu'au besoin de se nourrir des souvenirs de ce passé si cher et dont nous allons la trouver, d'abord, uniquement occupée à recueillir les traces !

Au moment où nous en sommes, le journal tant de fois cité est devant moi. Ces pages déchirantes que, dans le volume précédent, je n'ai pas eu le courage d'ajouter aux autres, on va les lire. On va lire aussi les lettres d'Alexandrine, ainsi que celles d'Eugénie pendant cette époque, et je puis encore maintenant poursuivre ma narration comme je l'ai fait jusqu'à présent, sans m'en charger moi-même.

Je reprends donc le journal d'Alexandrine au jour où je l'ai interrompu, c'est-à-dire au 30 juin 1836, le lendemain de la mort d'Albert[1].

1. Je rappelle ici encore une fois que le manuscrit terminé à la fin du précédent volume, et nommé par Alexandrine son *Histoire*, était le recueil fait par elle, après la mort d'Albert, de tous les papiers qui se rapportaient aux événements de leur vie, depuis le jour de leur rencontre à Rome, le 17 janvier 1832, jusqu'au jour de la mort d'Albert, le 29 juin 1836.

Mais après cette époque, Alexandrine ne cessa point sur-le-champ d'écrire ses pensées. Ces pages, demeurées entre mes mains avec ses lettres, m'aideront à poursuivre ce récit. Seulement, au lieu de trouver, comme auparavant, tous ces documents déjà rassemblés et

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« Jeudi, 30 juin.

« Ami chéri! je t'écris ceci appuyée contre ton cercueil; je t'écris, car je te parle. Albert! Albert! me vois-tu? Sais-tu ce que j'éprouve? Oh! douloureuse incertitude! Ange de ma vie, qui me laisses seule continuer ma route, t'aimer fut ma meilleure vertu, mon plus grand amour, ce que j'ai éprouvé de meilleur. Douce idée! en t'aimant, en étant aimée de toi, je suis devenue meilleure; maintenant, par crainte de te perdre pour l'éternité, je veux être aussi bonne que possible. Jésus me pardonnera d'aller à Lui par toi, Albert, qui as pu y aller tout droit. Aujourd'hui j'ai senti que j'éprouverais de la douceur à souffrir autant que lui; j'ai senti que le véritable amour rendait exactement la même mesure de souffrances que l'objet aimé, et alors j'ai pensé que c'est ainsi que les saints aiment Jésus, et qu'alors ce sentiment si doux ne m'était pas permis. Mais, ô Jésus si compatissant, Jésus pleurant sur la mort, Jésus frissonnant de pitié pour nos misères, tu le sais, c'est lui qui m'a fait le mieux t'aimer; ainsi permets-moi de l'aimer immensément; mon amour a maintenant, seulement maintenant, atteint sa perfection, car j'aime un Être parfait, j'en ai la douce conviction. Mon ange Albert, prie pour moi! prie pour moi, que je n'aie plus de doutes sur ma foi; prie pour moi, que je ne sois pas affligée, comme ceux qui n'ont pas d'espérance! Oh! les malheureux! Doux Jésus! plus que jamais, dans la douleur

accompagnés de notes et, parfois, de pages précieuses ajoutées par elle-même, j'ai eu à mettre en ordre et à recueillir de mon mieux toutes les lettres et les différents extraits qui composent la fin de ce récit.

où je suis, mon cœur se fond du désir qu'un jour il n'y ait plus qu'innocence et bonheur. Mon Dieu ! combien de fois ne vous ai-je pas fait cette prière de prendre Albert et moi dans votre amour ! Je ne sais pourquoi depuis quelque temps j'avais cessé de la faire ; je pressentais peut-être que nous allions être séparés dans cet amour, que lui, plus pur que moi, devait l'atteindre bien avant moi !

« Oh ! comme il m'a aimée ! Est-ce possible ? moi. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« 1er juillet 1836.

« Le 29, avant-hier, après le départ de ma lettre, on l'a posé sur son lit. Son visage calme semblait dormir et se reposer enfin de toutes ses fatigues et de tant de nuits sans sommeil.

« Toute la journée nous sommes restées ou dans notre chambre, ou priant près de lui.

« Hier on l'a mis dans son cercueil et posé au milieu de la chambre. Nous l'avons couvert de fleurs. La chambre embaumait. Je t'envoie une rose et un petit brin de jasmin, mets-les dans ton *Imitation*. Toute la journée nous avons prié dans cette chère chambre, et c'était encore une douceur de l'avoir là.

« Enfin ce matin on l'a emporté. Alex et moi nous avons encore été prier près de son cercueil pendant qu'il était exposé sous la porte, puis toutes les deux, cachées dans un coin de Saint-Sulpice, nous avons assisté au service.

« Plus le jour s'éloigne, plus le souvenir des souffrances de ce frère chéri s'affaiblit, et celui du beau temps de leur bonheur sans mélange devient plus vif. Alex a, par moments, le cœur déchiré. Le sentiment de solitude, de

vie entière passée seule, s'empare d'elle avec tant de force, que j'ai peur, ma Pauline, que cette pauvre chère vie ne soit pas bien longue. »

JOURNAL D'ALEXANDRINE.

« 1er juillet 1836.

« Aujourd'hui, cachée dans l'église, j'ai assisté à tout. J'ai demandé à Jésus de m'accorder d'abord la foi, parce qu'en elle j'ai tout, puis de sentir qu'Albert m'a tout pardonné, puis de sentir que je l'ai aimé autant qu'on peut aimer dans ce corps de boue.

« J'ai aussi demandé le bonheur éternel pour tous ceux que je chéris et ceux qu'Albert chérit, aussi redit au Ciel mon ardent désir qu'un jour tout soit heureux.

« J'ai fini par supplier d'être aussi pure, aussi fidèle que jamais veuve l'ait été, mais sans m'en enorgueillir, et, à ce prix, je veux bien avoir les tourments que donnent les folles craintes, les vains scrupules, pourvu qu'en réalité je sois irréprochable.

« Mon doux ami ! mes deux bras t'ont soutenu, l'un dans ton dernier sommeil sur la terre, l'autre dans ce sommeil dont nous ne savons pas la durée. Dieu veuille m'accorder que ces deux mêmes bras, après ma mort, s'ouvrent au-devant de toi pour notre immortel revoir dans le sein de Dieu, dans le sein de la félicité de la réunion éternelle !

« Mon Dieu ! avant-hier matin, il respirait encore ! J'ai encore entendu sa voix ! et hier je pouvais dire : *hier, il vivait !* Et cela s'éloigne... demain je ne pourrai plus dire : *avant-hier !*

« Dimanche, 3 juillet 1836.

« Oh ! grâce à Dieu ! j'ai de la foi, j'ai de l'espoir, j'ai

de l'amour aussi ! Que Dieu bénisse de toutes ses bénédictions l'abbé Gerbet pour le bien qu'il me fait[1]; ce bien me vient aussi d'Albert, je le suppose, car, bien sûr, il m'aime encore et il prie beaucoup pour moi. Quand je retomberai, je me souviendrai de ces doux moments d'élévation, et je les attendrai de nouveau.

« Une vive lumière est derrière les crêpes noirs. Il ne m'est pas permis de soulever ces voiles. Mais l'éclat de cette lumière les perce un peu, et Albert se trouve dans cette clarté.

« Merci, mon Dieu ! de lui avoir donné le bonheur avant moi !

« Le papillon, avant sa glorieuse métamorphose, souffre, languit, et se traîne dans sa peau de chenille, et plus le moment de sa beauté et de sa clarté approche, plus il a l'air de souffrir, plus il souffre en effet. Mais il ne s'en plaint pas, il sait ce qui l'attend ! Enfin il est libre, et alors l'enveloppe reste décolorée, un brin de poussière réuni à d'autres brins de poussière; et lui, lui ! il n'y a plus de prison pour lui, il vole où il veut et il jouit de tout !

« Ton âme, mon ami, est délivrée ainsi ! Mon Dieu, mon Jésus ! réunis-nous dans ton amour ! »

« Lundi, 4 juillet.

« Je voudrais bien savoir ce qui se passe en moi. Il me semble que positivement j'ai envie de la mort; mais comme c'est un goût si extraordinaire pour moi, je me défie de sa sincérité. Pourtant qu'est-ce que ces élans vers le ciel où je pense toujours qu'Albert se trouve? Et alors je m'écrie intérieurement : « Oh! prends-moi ! »

1. On lira plus loin l'admirable recueil de paroles sacrées adressé l'un de ces jours-là, par l'abbé Gerbet, à Alexandrine, et nommé par lui le « *Credo de la douleur*. »

Qu'est-ce que cette indifférence pour toutes les choses de la terre s'étendant jusqu'aux beaux pays, à tel point que d'aller dans une belle contrée ou une laide me serait tout à fait égal, — chose que je n'ai jamais éprouvée? Mais maintenant je n'aime plus que la vue du ciel, soit avec le soleil, soit avec les étoiles. Après cela, les parfums et la musique me causent encore un peu de plaisir; mais les richesses, les honneurs, les voyages, les bijoux, les conforts même me semblent pitoyables et ennuyeux. Il n'y a que la propreté, l'eau pour laquelle j'aie gardé ma passion.

« Il faudra bien que je meure un jour. Tous les soins ne m'en empêcheront pas. Ne serait-ce donc pas plus charitable de me le souhaiter maintenant, où je supporterais peut-être avec courage toutes les douleurs pour atteindre ce glorieux revoir que j'espère? Mais Dieu voudra peut-être me le faire attendre afin que j'en arrive à souhaiter la mort pour lui et non pour Albert, car Dieu est jaloux!

« Mais, ô Jésus compatissant! toi qui as vu ce que c'était que nos misères et combien un cœur ami nous est nécessaire, étant comme je le suis inférieure à Albert, n'a-t-il pas toujours dû être (même ici-bas) le premier degré par lequel je m'élevais?

« A Rome, il y a quatre ans, lorsqu'il m'aimait déjà, j'ai vu un bas-relief représentant le martyre d'un jeune homme et d'une jeune femme que les bêtes féroces attendaient déjà; lui levait ses yeux au ciel, et elle les levait sur lui. Il puisait ses forces à la source et les lui passait. Depuis, j'ai souvent pensé que, si Albert et moi nous avions dû être martyrs, il en eût été ainsi.

« Albert aimé, ange maintenant, attire-moi à toi! Je t'aime comme je ne t'ai jamais aimé! Le désir de te revoir brûle dans mon âme. Ne peut-il pas brûler mon

corps ? Et cependant, je me porte bien, je n'ai aucune souffrance ! »

« Mardi, 5 juillet.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! je dis comme Albert : « Une « petite trêve[1] ! » Une petite trêve à ma grande misère ! Quelle journée ! quelle angoisse ! quelle agitation ! quel sentiment de hâte partout ! quelle impatience et quels dévorants regrets de tous genres ! quel bouleversement d'idées sur tout ! Mon Jésus ! au secours ! Quelquefois j'ai la sensation de ne pas ressentir plus de peine que lorsque je me séparais de lui pour six ou sept mois sur terre. Quelquefois il me semble que je l'ai perdu sans retour ! Oh ! Dieu ! Être tout-puissant ! ne puis-je avoir en rêve un mot de consolation ! Il n'y a qu'une chose pour laquelle je pourrais supporter de ne plus le revoir, ce serait si cela devait lui donner le bonheur ; mais cela, je ne le croirai jamais, au contraire. Je crois qu'il désire sa pauvre amie, quelque indigne qu'elle soit, pour compléter son bonheur. Douce idée, qui survit grande et ferme à tous mes troubles. J'amais je ne puis croire à son amour fini pour moi. Je suis donc sûre de le revoir.

« Doux Jésus ! un mot, un rêve, un sentiment consolateur ! Sois-moi en aide ! maintiens toi-même ma fermeté, augmente mon désir de la mort. Après cette vie, accorde-moi de prier pour ma mère et mes frères d'une manière qui leur sera plus salutaire que ma vie ici-bas.

« Albert, qui as été méconnu, Albert, que le stupide monde a si souvent mal jugé, je voudrais t'honorer après

1. Cette parole douloureuse avait été dite par Albert un jour de grande souffrance.

ta mort plus encore que je ne l'ai fait durant ta vie. Il me semble aussi qu'il me serait doux de vivre encore assez pour recueillir ce que diront maintenant de lui ceux mêmes qui l'ont misérablement mal apprécié, et faire moi-même son plus bel éloge en montrant à tous qu'il n'y a plus rien sur la terre qui puisse me faire vivre sans lui !

« Ainsi soit-il, mon Dieu, mon Père !... si ce n'est pas contre ta sainte volonté.

« J'aime toujours à m'endormir dans l'espoir de le voir en rêve, mais c'est toujours en vain. »

ALEXANDRINE A L'ABBÉ GERBET.

« Mercredi, 6 juillet 1836.

« Monsieur, il y a huit jours aujourd'hui qu'il n'est plus. Comme c'est long déjà ! et comme je déteste m'éloigner davantage du moment où il m'a parlé, où je l'ai vu encore, à moins que ce ne soit pour le rejoindre ! Quelquefois j'espère que Dieu me fera cette grâce. Je ne souffre pas assez chrétiennement pour cela, et je n'ai pas assez de foi ; mais si Dieu a pitié de ceux qui souffrent, il aura pitié de moi ! Vous devez trouver qu'il serait bien charitable de me souhaiter la mort. A quel moment pourrai-je la désirer davantage ? Est-ce quand, à force de soins et de peine, on sera parvenu à me rattacher à la vie, que l'on consentira à me la voir quitter ? Comment ceux qui m'aiment peuvent-ils désirer me voir partir avec regret ? Il n'est qu'une chose pour laquelle je concevrais que des chrétiens ne voulussent pas que je meure, c'est parce qu'ils ne m'en trouvent pas digne. Oh ! monsieur, daignez m'assurer que je reverrai Albert.

Vous, si bon, vous que Dieu doit tant aimer, votre conviction m'y fera croire ; et puis permettez-moi de

désirer mourir, quoiqu'en vérité je résiste à tout, et que souvent il me semble être insensible de corps et d'âme !

« Veuillez prier pour moi ! j'ai peur que Dieu ne soit pas content de moi ! »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Jeudi 7 juillet 1836.

« Nous partons à quatre heures pour Boury. Pauline ! Pauline ! Alexandrine est dans un état qui brise le cœur. Elle a l'air calme et résigné, mais personne ne la voit comme moi : devant moi, elle laisse voir toute sa misère. Elle est d'un changement affreux, elle ne veut que mourir. L'abbé Gerbet est le seul qui puisse un peu la calmer. Je le voudrais toujours là. Pauvre chère amie ! jamais elle ne murmure, jamais elle ne demande à Dieu : « Pourquoi ce malheur ? » Ainsi j'espère que Dieu ne s'offense pas de cette excessive douleur. Aussi, puisque la nourrir est une consolation pour elle, je ne partage pas l'opinion de ceux qui voudraient la distraire, — distraire comme ils l'entendent ! — parce qu'on ne peut se résigner à la voir triste pour le reste de sa vie. Moi, je pense que, pourvu que sa douleur reste bien chrétienne et ne soit pas comme celle « de ceux qui n'ont pas d'espérance, » on peut lui permettre une tristesse qui deviendra de plus en plus sa nature. Pauline, sa vie ne peut plus être que misérable.

« Bien chère amie, embrasse Auguste pour moi avec la tendresse d'une sœur qui vous aime plus qu'elle-même, — ce qui du reste est peu dire. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Boury, jeudi soir (même jour).

« Pauline, nous voilà à Boury ! à Boury, avec Alexandrine, sans Albert ! O Dieu ! ô Dieu ! il paraît impossible que ce soit. Non, toutes les fois qu'on quitte la pensée du ciel, on se sent désespéré.

« En arrivant ce soir, cette pauvre chère me fendait le cœur : si pâle, ses yeux regardant tout si indifféremment, ce grand deuil, qui a l'air tellement plus profond pour elle que pour tout autre, sa taille qui a l'air de se plier en deux ! Toute son attitude est tellement celle d'une personne qui n'a plus rien à faire, rien à espérer, qui ne veut s'établir nulle part, qui est pressée de partir ! C'est une grande douleur à regarder. Juge si, à notre arrivée ce soir, la pensée de notre Albert nous était présente ! Lui qui avait un si grand désir de voir Boury, partout nous nous le figurions, nous l'entendions ! Et Alexandrine qui était là si indifférente, si abattue ! Quels bruyants éclats de voix elle eût fait en arrivant ! Et lui ! Tous deux, ils avaient tant de cette bonne gaieté des enfants !

« Pauline, Boury était décidément voué à la *jettatura* Te rappelles-tu quand nous disions : « *Ces chers Albert* changeront l'aspect de tout ; ils apporteront leur influence de bonheur. » Mais cet endroit ne doit pas connaître la joie. Tout y était joli cependant, ce soir, si propre, si éclairé ; mais à peine y ai-je remis les pieds que tous les souvenirs pénibles me sont revenus : l'accident de ma mère[1], l'arrivée de Fernand, notre affreux départ

1. Pour ne pas interrompre le récit de ce qui se passait à Venise, à cette même époque, je n'ai point parlé de l'accident dont il est question dans cette lettre, bien qu'il eût été fort grave. Le 17 novembre de l'année précédente, ma mère et Olga, jetées hors d'une

pour Venise. Impossible de me débarrasser de ces odieuses *associations*. Le sort en est jeté, jamais Boury ne sera pour moi un endroit serein. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« Le même soir, jeudi 7 juillet 1836.

« A Boury! Boury, où Albert avait tant désiré venir! Boury, pour lequel nous avions fait tant de projets! Seule ici, sans cet intime, gai et doux ami qui embellissait toutes les demeures!

« Oh! mon Dieu, tu sais comment nous nous aimions! — comme d'heureux enfants qui ne peuvent se passer l'un de l'autre et que tout amuse, tout ce qu'ils partagent. Hélas! c'est bien absurde à moi de penser que quelque chose peut manquer au ciel, mais il me semble toujours que, si ces innocentes joies de la terre ne s'y trouvent pas, je les regretterai. Notre amour, notre bonheur, étaient trop vifs pour la terre. La maladie était déjà venue les troubler : il a encore fallu la mort.

« Mon Dieu! mon Dieu! permets-moi de l'aimer au ciel autant que je l'ai aimé ici! autant que je l'aime maintenant, et que lui soit aussi le même pour moi...

« Malgré cette incompréhensible sensation d'être ici sans Albert, ce château, ce calme, cette idée d'être à la campagne, me plaisent, — trop peut-être, car je crains que cela ne me fasse vivre, et je serais si triste de sentir que je me rattache à quelque chose! Cependant, dans ce court voyage, j'ai regardé la terre avec un sentiment tout à fait étrange, que je n'ai jamais eu, comme avec

voiture emportée, avaient été l'une et l'autre grièvement blessées. Elles étaient à peine remises des suites de cet accident et nous de la terreur qu'il nous avait causée, lorsque Fernand arriva de Venise apportant la nouvelle de la dernière rechute d'Albert.

des adieux, comme n'y étant plus qu'à moitié, comme n'y voyant plus rien. Oh ! c'est qu'Albert était pour moi la lumière qui colorait tout. Avec lui, n'ai-je pas trouvé du charme à ce qui, avant lui, m'eût paru d'un ennui et d'une difficulté insurmontables ? N'ai-je pas aimé les moindres détails de ménage ? Tout a vraiment changé d'aspect. Avec lui, les perles, les bijoux, les jolies chambres, les belles vues même m'apparaissaient être tout cela; maintenant, plus : tout est décoloré, rien ne brille plus, rien n'a plus de valeur; je n'ai soif que de connaître où il est, de voir s'il est heureux, s'il m'aime encore et de partager tout avec lui, comme je le lui ai promis sur cette terre devant Dieu. Mon Dieu ! ne sépare pas toi-même ce que tu as uni ! Souviens-toi, mon Dieu, mon Père, et pardonne-moi ma hardiesse, souviens-toi que nous nous sommes toujours souvenus de toi, même en oubliant tout le reste; souviens-toi qu'il n'y a pas même eu un billet d'amour écrit entre nous où ton nom n'ait été nommé et ta bénédiction appelée; souviens-toi que nous t'avons beaucoup prié ensemble; souviens-toi que nous avons toujours voulu que notre amour fût éternel[1] !

« Albert ! Albert ! peux-tu être dans le bonheur et ne pas accabler Dieu de demandes pour que je le partage avec toi ?

« Oh ! je ne fais rien de bien. Je ne suis pas précisément résignée, j'afflige beaucoup de monde. Je suis froide, je ne fais rien pour les autres, et, par-dessus-tout, j'aime si mal Dieu ! Je ne fais rien pour gagner le ciel. Douce Vierge, prie pour moi ! Chers anges ! portez mes prières

1. Ce passage est celui dont j'ai dejà cité quelques mots à la fin du premier volume, car ils m'avaient semblé résumer toute l'histoire d'Alexandrine jusque-là. Je le donne ici tout entier à la place d'où je l'avais extrait.

à Dieu, et faites descendre la pureté dans mon cœur et la douceur. Que je n'afflige personne, et que j'aie la foi bien solide ! Oh ! mon Père céleste, aime ton enfant avec la plus grande indulgence, au nom de ton fils Jésus-Christ !

« Boury, vendredi 8 juillet 1836.

« Mon Dieu ! je crois que bien sincèrement je désire que ce corps qu'Albert a aimé se détruise pour que l'âme immortelle qu'il renferme aille rejoindre, dans l'amour de Dieu, cette âme immortelle que Dieu lui-même avait mise à côté de la sienne.

« Oh ! pauvre ami ! comme je t'ai tourmenté pour ta santé ! Ah ! grand Dieu ! si j'avais su que rien ne dût te guérir, je ne t'eusse rien refusé. »

ALEXANDRINE A L'ABBÉ GERBET.

« Boury, le même jour, 8 juillet 1836.

« Ce lieu me plaît, et, malgré le déchirement que j'éprouve à me représenter de mille manières les jours heureux que j'y aurais passés avec Albert, qui désirait tant y venir ; malgré ce que j'éprouve à habiter seule ce joli appartement destiné à lui et à moi ; malgré tout cela, je trouvais encore trop de charme à y être, à y être avec Eugénie, à y être tellement avec ce souvenir chéri. Je ne sais si c'est par miséricorde et pour amener plus vite le terme de mes regrets, que Dieu veut maintenant que je quitte cet endroit, ou bien si c'est qu'il trouve ma manière de regretter ici Albert trop douce et qu'il veut me faire expier mes fautes par mille amertumes encore. Venez donc, de grâce, monsieur, avant mon départ[1], me

1. Elle allait partir pour l'Allemagne.

donner encore une fois votre bénédiction et l'absolution. Venez me donner plus d'espoir de revoir Albert dans le sein de Dieu. Venez me donner la charité qui excuse tout, qui espère tout, et, en même temps, permettez-moi de désirer la mort, car je crois pouvoir affirmer devant Dieu que je ne voudrais pas qu'il changeât pour moi le moindre de ses décrets; mais ce que je voudrais, c'est que mon désir de mourir fût d'accord avec sa volonté. Je dis que je ne voudrais pas changer pour moi le moindre de ses décrets. Ah! je m'abuse, car s'il avait décidé que je ne dusse jamais revoir Albert, je voudrais changer ce décret-là. De grâce, dites-moi que Dieu ne veut pas cela! Dites-moi que Dieu veut réunir pour l'éternité ceux qu'il a réunis sur la terre malgré tant d'obstacles. Oh! monsieur, quels regrets! quels regrets de tous genres! Ils sont si vifs que, parfois, j'ai peur qu'ils ne touchent au murmure. Empêchez-moi de m'éloigner de mon ami mort si saintement. Que je ne pèche pas trop, mon Dieu! »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Boury, 10 juillet 1836.

« Pauline, Pauline! j'aurais pu t'écrire le 29 juin; j'ai été occupée à autre chose, mais je l'aurais pu! Dieu m'a donné la grâce de pouvoir beaucoup, de pouvoir au delà de ce que j'avais jamais cru pouvoir; car j'ai pu voir le regard d'Albert s'éteindre, j'ai pu sentir sa main se refroidir pour toujours. Eugénie te l'aura dit, cette grâce que j'ai tant demandée à Dieu, je l'ai obtenue. Il est mort appuyé sur mon bras, ma main tenant la sienne, et je ne me suis pas troublée une minute en voyant ses derniers soupirs; et, voyant qu'il était à l'agonie, j'ai demandé à la sœur s'il souffrait encore et elle m'a dit : PLUS! Alors je l'ai laissé partir sans regret, à ce qu'il me

semblait. Seulement, bien tranquillement, je baisais ses yeux toujours si chers, et déjà privés de vue et peut-être de sensation, et j'appelais aussi tout près, tout près, dans son oreille, son nom si aimé : *Albert!* n'ayant pas d'autre terme plus tendre que ce nom qui disait tout, pour tâcher que, dans ces derniers nuages, dans ce dernier sombre passage qui conduit à la clarté, il entendît ma voix s'éloignant de plus en plus, — ma voix, ainsi que moi-même, obligée de rester aux confins, obligée, pour la première fois, de me séparer de lui! Peut-être qu'il m'a entendue comme un son qui s'évanouit peu à peu, peut-être qu'il m'a vue, comme un objet qui peu à peu disparaît dans l'obscurité.

« Oh! Pauline, j'ai eu beaucoup de force alors, surnaturelle même; j'en ai eu encore beaucoup pendant trois jours. Puis elle a commencé à tomber, tomber, et chaque lendemain elle me paraît plus tombée que la veille. Je ne puis pas vivre sans lui! Je ne puis non plus mourir, rien ne me tue.

« Ah! nous n'étions qu'une âme, que Dieu a fendue en deux; jamais sur toute la terre je n'aurais pu rencontrer tant de sympathie! L'union, la plus parfaite union, la confiance la plus entière de part et d'autre, le désir réciproque de voir l'autre aussi heureux que possible, tout cela n'a jamais été plus vif, je dirai même aussi vif dans aucun mariage.

« Malgré cette cruelle santé, ce bonheur a encore été trop vif et trop doux, pour appartenir à la terre, et deux ans d'un pareil mariage, quatre ans d'un semblable amour, ont comblé la dose de la félicité permise ici-bas.

« Il est mort le 29 juin. L'anniversaire du jour où, il y a quatre ans, j'ai senti clairement que je l'aimais! Oh! je me sais gré de toutes les preuves de tendresse que je lui ai données, et si quelque consolation peut en-

trer dans mon âme, c'est en lisant son bonheur d'être aimé de moi! Oh! jamais un être d'une si délicieuse modestie, d'une si parfaite humilité, n'a pu être assez aimé! Lui, plus que tout autre, possédait les qualités qui font le plus ressembler les hommes aux anges.

« Et comme j'ai deviné cela vite! comme il m'a vite fait cet effet d'être un ange! Le Vomero, Pise, et aussi Korsen, ont pour moi des couleurs de ciel, malgré les peines mêlées à tout. A Venise même, pendant les premiers mois, il y avait du ciel! Ensuite Dieu a voulu nous séparer beaucoup, même dès cette vie, apparemment pour que, misérable moi! j'aie pu apprendre à lui survivre. Dieu veut donc peut-être, hélas! d'après cela, que je vive encore!...

« Pauline, Eugénie t'envoie mon commencement de lettre, mais mon cœur et mes yeux brûlent pour mon Albert et je continue.

« Pauline, tu n'as jamais assez su, assez apprécié ce que valait ton frère. Ne t'afflige pas de ce que je te dis là; moi, je m'en accuse aussi. Mais au moins, Dieu merci! je me souviens avec délices d'avoir toujours bravé l'opinion de ceux qui voulaient m'éloigner de lui, et je me réjouis même (que Dieu me le pardonne!) d'avoir été parfois trop faible pour lui. Une si complète absence de fatuité, un bonheur si radieux dans une âme si pure et si pieuse au milieu de toute sa passion terrestre, rendaient irrésistible le désir de le rendre heureux dans tout ce qui n'était pas contraire au devoir.

« Puis, je suis heureuse enfin d'avoir exposé sans crainte ma vie pour lui, ou du moins ma santé; ou, si je me vante trop en disant « exposé, » du moins je sens que je ne me suis point arrêtée à considérer ce qui pouvait me nuire ou non, et que c'est avec plaisir que j'ai partagé la contagion qui pouvait me venir de lui. Puis enfin, pour l'amour

de lui, j'ai eu le courage que je n'aurais jamais cru avoir d'annoncer à ma mère que je voulais être catholique...

« Jeudi 14 juillet.

« Pauline chérie, j'ai laissé traîner cette lettre, et ce matin nous avons reçu la tienne du 7. Tu parles si bien, tu as si bien parlé aussi dans une autre, quand tu dis pourquoi Dieu lui a rendu un peu de santé et a prolongé sa vie! Oh! ma seule consolation est de voir si bien le doigt de Dieu dans notre histoire, parce qu'alors je pense que Dieu voudra nous rendre l'un à l'autre, au ciel! Que je ne me rende pas indigne d'y aller! Je n'ai plus un soupçon d'activité pour le bien. J'ai même perdu cet intérêt si vif que j'éprouvais pour les sujets religieux avant sa mort. Je ne pourrais plus écrire, ni soutenir une seule conversation de controverse, mais j'aime plus que jamais à être catholique cependant. Du reste, je suis glacée et pétrifiée pour tout. Il a emporté mon cœur, et je me sens parfois d'une insensibilité barbare pour les autres, et quelquefois aussi il me semble l'être pour mon propre malheur; car je mange, je dors, je respire l'air, et surtout j'entends encore de la musique avec un plaisir qui me déchire et qui me charme en même temps. J'aime à entendre les airs qu'il a entendus, puis la musique est ce qui me fait le plus croire au ciel, à un bonheur à venir.

« Oh! misérable moi! nous aurions été si heureux! Cette santé, surtout pendant les cinq derniers mois, a gâté notre bonheur; et pourtant j'aimais mieux ce reste de vie, cette possibilité d'entendre encore sa voix que rien. Je n'avais jamais cru que j'en viendrais là, moi qui disais : Il vaut mieux, pour lui, qu'il meure, que de souffrir quelques mois encore; et qui m'imaginais que j'aimerais mieux cela aussi! Ce n'est qu'avec peine que

je me dis maintenant : Il est heureux ! ainsi il vaut mieux qu'il ait fini. Ma terrestre nature, qui a toujours été si forte, ne peut pas se figurer que les joies du ciel valent mieux que celles de la terre. Car j'ai des souvenirs de bonheur qui me semblent ne pouvoir être surpassés !

« Je crois que mon désir est bien sincère de suivre Albert par n'importe quels passages, n'importe à travers quelles souffrances, pourvu que j'arrive seulement au lieu où il est et que je le voie heureux. Hélas ! j'oublie tant Dieu pour lui, que je ne sais ce que Dieu fera de moi. Il me fera peut-être vivre bien longtemps pour reprendre ce zèle que j'avais autrefois pour lui. Oh ! j'ai quelquefois envie de dire qu'il m'a bien abandonnée. Il m'a laissée tomber lourdement d'une hauteur d'où je voyais le ciel, et maintenant je suis dans un gouffre bien noir. Les premiers jours après sa mort étaient si bons en comparaison ! Le premier soir (il avait encore parlé le matin !), le ciel avec ses étoiles et la lune m'a semblé riant, heureux ! Je sentais le bonheur d'Albert, et je ne souffrais certes pas plus que dans ses absences sur terre. Un de ces jours-là, à Saint-Sulpice, le son de l'orgue, la vue du ciel bleu à travers les vitraux, m'ont donné une extase de bonheur à venir, et fait verser des larmes délicieuses. Maintenant, quelle obscurité ! Figure-toi, je ne puis pas même rêver de lui ! Dieu aime donc mieux ton père que moi. Mais ton père n'aimait pas mieux Albert que je ne l'aime. Il n'était pas tout pour lui comme il l'est pour moi. Veux-tu me renvoyer toutes les lettres que tu as d'Albert ? Il faudra aussi que tu me rendes les miennes, pour que je relise l'exacte peinture de notre bonheur, d'abord parce que cela m'intéressera plus que tout, et puis parce que j'écris notre histoire. »

ALEXANDRINE (DANS SON JOURNAL).

« Juillet 1836.

« Mon Dieu, quelle douleur! se peut-elle supporter? Et, d'un autre côté, je me sens quelquefois effrayée par la pensée qu'après avoir tant appelé la mort, je manquerai de courage quand elle sera vraiment là. Pourtant je ne la veux que si Dieu le permet. Mon Dieu! souviens-toi que j'ai toujours demandé de n'avoir aucun bonheur qui ne vînt de toi. Tout bonheur qui venait d'une autre source que la source céleste m'épouvantait. Je ne dis pas pour cela que je n'aie souvent goûté de cette autre source empoisonnée; mais mon désir, ou, sinon mon désir, du moins ma prière était de la fuir et de ne boire, Albert, moi et tous ceux que nous chérissions, qu'à la source céleste. « Mon Dieu! éclaire Albert et moi et tous ceux « que nous aimons tous deux. Enseigne-nous la vraie « foi, la vraie religion, et fais qu'il ne nous arrive rien « d'heureux qui ne vienne de toi. Mon Dieu! prends « Albert et moi dans ton amour. » Tu le sais, mon bon Père céleste, c'étaient là mes prières à peu près de tous les jours. Oh! conserve-moi tes grâces; car, malgré l'obscurité affreuse où je suis, je sens que tu m'en as fait, mon Dieu. Fais-moi celle d'une mort digne de la mort de mon ami le plus chéri, pour que je le rejoigne n'importe quand; mais que, par pitié, je sache que je le rejoindrai!

« Jésus, accorde-moi cela! O douce sainte Vierge, par pitié, demande cela à ton fils pour moi!

« Mon plus grand regret n'est pas de l'avoir perdu, mais d'avoir si mal su en jouir, d'avoir si mal apprécié le bonheur de l'avoir pour mari!

« Oh ! si je pouvais recommencer notre doux ménage, tout en sachant qu'il finirait le jour où il a fini !

« Et cependant, misérables nous ! le passé a beau nous servir de leçon, surtout pour ne pas manquer aux vivants qui, à chaque instant, peuvent nous être enlevés, nous retombons toujours dans notre légèreté, nous blessons toujours les autres en oubliant que ces blessures peuvent facilement se retourner contre nous avec une double force, en nous déchirant plus peut-être que nous n'avons déchiré ! Jésus, pardonne-moi ! Albert ! pardonne moi, et que je sois avec vous l'un et l'autre ! *Amen.* »

Qu'ai-je à ajouter à ces pages ? Rien assurément. Que pourrais-je dire pour exprimer mieux qu'elle ne l'a fait cette désolation qui s'empara d'elle dans ce lieu où elle avait espéré passer avec Albert des jours si doux, lorsqu'elle se trouva seule dans cet appartement qu'ils devaient habiter ensemble et pour lequel ils s'étaient plu à faire d'avance tant de joyeux préparatifs ? Vivre en France, à la campagne, sous le toit paternel ; s'y arranger un nid qu'ils quitteraient parfois, mais où ils reviendraient toujours : tel, on le sait, avait été leur rêve, et, s'il se fût réalisé, ils n'eussent rien ambitionné au delà. et il est permis de croire que la félicité parfaite, autant qu'elle peut exister ici-bas, se fût trouvée dans cette vie de famille qui augmentait toujours pour eux le bonheur d'être ensemble. Mais c'était là, sans doute, une réalisation trop complète pour ce monde, et elle ne fut entrevue que pour aggraver leur épreuve et ajouter « à ce poids qui s'amasse dans la gloire, » pour ceux qui souffrent !

Cependant, le repos physique qui succédait à tant de

fatigues; la douce présence de ma mère, celle d'Eugénie qui veillait comme un ange, près de sa douleur; la tranquillité, la tristesse même du lieu où elle se trouvait, tout cela convenait, mieux que toute autre chose, à l'état de son âme. Et, malgré sa tendresse pour sa mère, malgré le besoin qu'elle éprouvait de l'embrasser, ce ne fut pas sans un effort douloureux que, au bout de quelques semaines, la pauvre Alexandrine se disposa à partir pour Kreuznach, où se trouvait alors la princesse Lapoukhyn. Que de fois alors, avant et pendant ce voyage, ne dut-elle pas relire ce « *Credo* » *de la douleur* dont j'ai parlé et que voici, tel que l'abbé Gerbet le lui avait envoyé peu de jours auparavant :

« Je crois, ô mon Dieu! qu'en souffrant avec résignation, j'achève en moi la Passion du Christ.

« Je crois que toute créature en ce monde est gémissante et comme dans les douleurs de l'enfantement... et qu'elle attend le jour de la manifestation du Fils de Dieu.

« Je crois que nous n'avons point ici de demeure stable et que nous en cherchons une autre dans l'avenir.

« Je crois que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu.

« Je crois que, s'ils sèment dans les larmes, ils moissonnent dans la joie.

« Je crois que bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur!

« Je crois que nos tribulations forment en nous un poids éternel de gloire, si nous contemplons, non ce qui se voit, mais ce qui ne se voit point; car les choses que nous voyons sont passagères, celles que nous ne voyons pas sont éternelles.

« Je crois qu'il faut que notre corps corruptible revête

l'incorruptibilité, que notre corps mortel revête l'immortalité et que la mort soit absorbée dans cette victoire.

« Je crois que Dieu essuiera toute larme dans les yeux des justes, que la mort ne sera plus en eux, ni le deuil, ni les gémissements, et que leur douleur s'arrêtera enfin, car tout le premier monde aura passé.

« Je crois que nous verrons Dieu face à face. »

Alexandrine quitta Boury le 21 juillet et fut accompagnée jusqu'à Paris par mon père et Eugénie, qui m'écrivit, de là, la lettre suivante :

EUGÉNIE A PAULINE.

« Paris, 21 juillet 1836.

« Chère amie, nous sommes ici, venus ce matin de Boury, Alex, mon père et moi. Dimanche elle part, mon père l'accompagne jusqu'à Kreuznach.

« Ce soir nous sommes allés, M. de Montalembert, Alexandrine et moi, dans cette triste, mais chère maison[1]. Alex, en entrant dans la chambre d'Albert, est tombée à genoux et a eu pendant cinq minutes une espèce d'attaque de nerfs. Heureusement nous étions seuls avec elle; nous l'avons laissée *sfogare*. Cela a été un soulagement pour elle. Pauvre chère amie! sa douleur semble plus vive tous les jours. Oh! quelle misérable vie sera la sienne! Elle est changée, maigrie : cette longue robe noire qui pend, cette jolie taille courbée, son attitude si abandonnée et puis ce regard indifférent qui n'a plus l'air de rien chercher. Oh! quelle misère à regarder!

1. Rue de Madame.

Saint François de Sales dit en parlant des veuves : « Qu'est-ce à dire veuve, sinon destituée, privée, c'est-à-« dire misérable et chétive ? »

« Cela représente Alexandrine à présent. Ce portrait de saint François en tout lui va si bien; tiens, vois comme c'est joli :

« La vraie veuve est en l'Église comme une petite vio-« lette de mars, qui répand une suavité non pareille par « l'odeur de sa dévotion, et se tient presque toujours « cachée sous les larges feuilles de son abjection, et, « par sa couleur moins éclatante, témoigne la mortification. »

« Pauline ! Pauline ! quand cette idée me vient que tout est fini, ma tête se trouble. Quand je me rappelle le voyage, Venise, notre arrivée ! ô mon Dieu ! il me semble impossible que nous n'ayons pas rêvé tout ce temps, qu'Albert ne soit plus là ! Un frère aussi chéri de moins dans une maison, oh ! quel vide ! Et Alex ! qu'elle soit ainsi au bout de sa vie sans pouvoir mourir !

« Quand te reverrai-je ? Comment ? La vivacité de toutes ces impressions sera-t-elle passée quand je pourrai en causer avec toi ? Quel regret ! et, outre les grandes douleurs, que de peines dans la vie ! »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Boury, samedi 30 juillet 1836, onze heures du soir.

« Ma si belle, ma si chère, je veux t'écrire ce soir, et ma lettre ne sera pas longue, car je prévois pour demain de grands rangements à faire; ajoute à cela la grand'-messe et les vêpres, je ne trouverai pas cinq minutes à moi.

« J'ai reçu une lettre d'Alexandrine datée de Metz, deux jours après son départ. Tu juges combien ce voyage

doit lui rappeler le retour de Venise. Descendre dans les auberges, remonter en voiture, rouler, tout lui est une sensation pénible et elle m'écrit : « Mon âme se meurt de mille douleurs, et mon corps ne peut mourir. »

« Alex! Pauline! mes amies, comme je vous chéris! c'est de façon à n'avoir réellement besoin d'aucun autre amour sur cette terre. Tout ce que j'ai d'ardeur, je le voudrais offrir à Dieu, et tout ce que j'ai de dévouement, je le voudrais donner à vous deux : avec cela, le cœur serait bien rempli. Mes propres intérêts doivent nécessairement m'ennuyer, les vôtres me sont tellement plus chers! Je ne me sens pas d'autre désir, pas d'autre vocation que celle d'être là, toujours près de vous, avec toi pour regarder ton bonheur, avec elle pour nous rappeler le sien, avec toutes les deux pour parler de l'éternelle joie. Ne trouves-tu pas, Pauline, que c'est bien là mon unique rôle en ce monde?

« Enfin! enfin! Dieu sait mieux. Qu'il dirige ma vie!

« Bonsoir, ma fidèle amie, sœur, compagne... tous les titres les plus chers! Tu as été tout pour moi dans tous les genres. Que Dieu te rende le bien que tu m'as fait, et te laisse toujours le bonheur que j'ai tant demandé pour toi et pour lequel je veux bien offrir encore, comme je l'ai fait si souvent, mes joies, mes plaisirs, ma vie!... Ma vie! le mot *sacrifice* serait mieux appliqué, si j'offrais de vivre pour toi jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Oh! ma Pauline, que Dieu te bénisse mille et mille fois encore. »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Kreuznach, 1er août 1836.

« Sœur chérie, ma Pauline, ce matin j'ai été réveillée par ton excellente lettre. Dieu m'envoie de loin en loin

de petits soutiens. Tu es bonne de m'avoir copié ces quelques paroles d'Albert, tu aurais pu ne pas y penser, tu aurais pu les avoir perdues, et lui, sans m'aimer moins, aurait pu ne pas les avoir écrites. Tout ce que je retrouve ainsi de lui, me semble être mis là exprès par la paternelle main de Dieu! Mais cependant rien n'apaise mon cœur.

« O Pauline! l'imagination ne peut pas se figurer ce que je souffre, le vide, le terne, l'ennui, l'obscur qui remplit pour moi la terre, — cette terre que je trouvais si charmante, que je m'inquiétais de tant aimer, au point que je croyais que ce sentiment survivrait à Albert! Mais, Dieu merci! Albert a emporté tout cet attrait, et je connais bien maintenant que c'était lui que j'aimais dans ce qui n'était pas lui.

« Je suis *amoureuse de la mort* (c'est saint Ignace qui a dit cela, je crois), et j'espère que dans les souffrances qui l'amèneront je jouirai toujours de la pensée qu'enfin je suis entrée dans le chemin qui mène à Albert.

« Ma vie est singulière! elle sent, par avance et à toutes les heures du jour, ce qu'on doit éprouver de solennel dans les derniers instants, et j'épie en moi les plus petits signes de maladie avec la même jouissance qu'une autre les symptômes de santé. Mais ne t'effraye pas, Pauline, je me soigne, je prends les eaux d'Ems. Conçois-tu ce que cela a dû être pour moi, que d'avoir à parler à un médecin de moi!

« J'éprouve quelquefois une envie de crier jusqu'à en mourir, une envie douloureuse de sortir de moi, de me briser, d'essayer quelque chose pour retrouver une minute du bonheur que j'ai perdu, une seule minute, sa voix, son sourire, son regard! Oh! que l'âme n'ait pas la force de briser sa prison, lorsqu'elle souffre ainsi! Mais cette force, il y a eu des exemples que l'âme l'a

eue, comme il y a eu des prisonniers qui peu à peu sont parvenus à se creuser une ouverture à travers leur cachot. Mais mon corps me paraît trop fort pour être jamais atteint de langueur. Je le déteste parfois, quoique pour cela j'aie deux différentes sensations, quelquefois de complet désintéressement de moi-même, quelquefois au contraire d'un grand intérêt pour ma personne, me disant, comme d'une autre : C'est donc là la femme que ce charmant Albert a tant aimée ! Et alors il me revient un certain désir de paraître encore un peu jolie, même actuellement qu'il n'est plus là, pour lui faire honneur et parer notre histoire.

« A propos de notre histoire, tu sais que j'ai commencé à l'écrire ; cela me plaisait à faire, mais je suis retombée de là, je me suis découragée : et pourtant je le voudrais avant ma mort. Mais la seule chose qui m'intéresse, c'est de copier ses lettres, parce que cela, c'est lui : je voudrais qu'il y en eût pour jusqu'à la fin de ma vie !

« Pauline, n'est-ce pas que tu as trop de raison, d'âme et d'esprit, pour souhaiter que je me rattache à la vie, et puis alors me permettre de la quitter ? Je ne pense pas que je puisse m'y rattacher ; mais enfin on le voudrait : et puis, au bout de cela, il faudrait bien me laisser mourir ! Absurde donc de ne pas me le souhaiter, quand on sait que cela me ferait plaisir.

« Hier j'ai été à une délicieuse grand'messe. Quel orgue ! quelle musique ! Pendant l'élévation, j'ai fermé les yeux, et mon âme s'est remplie d'une douceur égale à celle que j'entendais, et je me suis figuré (exprès, tu entends bien, il n'y avait rien du tout d'extraordinaire), je me suis figuré ma mort : un instant de nuit complète, et, dans cette nuit, sentant la présence d'un ange, voyant aussi indistinctement une sorte de blancheur, et cet ange me conduisant à Albert ; et je disais en moi : Ce n'est

pas possible, et c'est pourtant lui ! Et nos corps (ou peut-être seulement le sien, car que peut-on retenir d'une semblable rêverie ?) étaient transparents et dorés... Pauvre petite intelligence humaine, que peut-elle se représenter des choses dont elle n'a aucune idée ! Mais enfin, ce moment était doux, et je soupire après un autre qui lui ressemble !

« Quel peuple religieux que ce peuple allemand ! Une grande église toute remplie, tout le monde dans un si profond recueillement ! Puis ces beaux chants unanimes, avec des voix si justes et si pieuses ; une manière si grave de prendre de l'eau bénite ; pas de moquerie, ni d'incrédulité sur une seule figure. Je me suis sentie parmi des frères et des sœurs, et j'aurais, je le crois, trouvé de la sympathie dans chacun d'eux. La plupart étaient de bons paysans.

« Tout le monde ici est pour moi. »

Pendant son séjour à Kreuznach, elle ouvrit une seule fois son livre fermé à clef, et elle y écrivit la page suivante :

« Kreuznach, 8 août 1836. Mercredi.

« Mon Dieu je me sens si lâche, si abattue que, même dans ce livre, je n'aime pas à écrire. Je ne sais à quoi je voudrais passer ma vie : à écouter de la musique, toujours de la musique[1], à feuilleter des livres pieux, mais encore plus tout ce qu'il a écrit ; à parler de l'immortalité et de l'éternelle réunion : et je n'ai presque aucune de ces jouissances ! Mais enfin, n'importe, mon Dieu ! Comment puis-je désirer un adoucissement quelconque à ma vie misérable, humiliée, complétement déco-

1. Ce passage semblera curieux à ceux qui ont connu Alexandrine dans l'activité courageuse des dernières années de sa vie.

lorée sans lui ! Oh ! qu'on a raison de dire que la position d'une veuve, c'est l'abjection ! Pour celle qui aime, il n'y a plus que cela, et de plus elle n'aime que cela. Je croirais l'oublier si le moindre mouvement de fierté s'élevait encore dans mon âme. J'ai tout perdu en lui. Une mendiante qui aime et qui est aimée a mille fois plus d'honneur et de noblesse que moi, et surtout plus de jouissances.

« Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que sainte Élisabeth ait senti qu'elle aurait aimé à mendier avec son mari ? Est-ce que je ne sens pas bien positivement avec quelle joie, si Dieu le remettait là devant moi en vie, je me couvrirais de haillons et je m'en irais nu-pieds avec lui ? Je ne m'affligerais pas des cailloux qui blesseraient mes pieds, ni même les siens, en causant avec lui, en m'unissant à cette charmante gaieté, en partageant cette tendresse délicieuse avec laquelle il me dirait : « Pauvre Alex, tu m'as pleuré mort, et me voilà, et maintenant nous ne serons plus jamais séparés tant que nous vivrons sur terre. Marchons donc courageusement ; toutes les privations ne valent-elles pas mieux que l'absence ? » Moi, je serais si heureuse ainsi ! La nature nous charmerait plus que les plus beaux palais, et la pauvreté ne m'empêcherait pas de trouver assez d'eau pour me rendre plus fraîche et plus attrayante aux yeux de mon ami ! Mon Dieu ! nous aimions tant la nature ! nous avons joui avec tant de délices d'être ensemble au milieu de la verdure, sous le ciel, parmi les fleurs, les bois, près de l'eau, dans les montagnes !

« Douceur, vivacité, gaieté, profondeur, sérieux et sourire, passion, tendresse, bienveillance, noblesse et humilité, modestie et piété : tout cela et plus encore était en lui ! »

A cette même époque, qui était celle où elle trouvait

à s'épancher ainsi, soulagement qu'elle allait bientôt chercher ailleurs, elle écrivait encore :

« Mon Dieu, qu'ils sont cependant à plaindre plus que moi ceux qui pour toute occupation pensent à leur fortune, à ce qu'ils vont manger, à leurs vêtements et puis à des nouvelles insignifiantes sur leur prochain. Leur regard s'arrête-t-il seulement un moment sur une autre vie ?... Et cependant ils ne sont pas contents de celle-ci !

« Moi, je souffre, c'est vrai, et mes regrets sont déchirants, mais mes espérances sont magnifiques. Merci, mon Dieu ! de la part que tu m'as donnée. Merci ! et courage ! La Vérité ne ment pas, l'amour n'oublie pas; et tout sentiment qui se jette dans son sein *continuera !* Dieu est meilleur que les meilleurs pères de la terre (qui pourtant sont parfois si bons !)..... Courage donc encore ! Quelles que soient mes souffrances, la Vérité ne peut tromper, et, puisqu'elle nous a donné l'espérance, elle nous donnera aussi la Réalisation ! »

« Jeudi, 4 août 1836.

« Doux et bel Ange Raphaël ! Toi qui marias Tobie et Sarah, toi qui les protégeas si bien, et qui eus si pitié d'eux, oh ! veuille avoir pitié de moi ! Tu vois ma peine, elle doit aussi te faire pitié. Porte mes prières à Dieu, porte-lui ma demande de me faire *sentir* que je reverrai mon Albert, et si ma prière est téméraire, pardonne-la-moi....

« Nous nous sommes trop aimés peut-être, mais cependant Dieu est toujours resté dans nos cœurs et je crois bien que nous nous serions séparés pour toujours sur cette terre si l'un de nous deux avait blasphémé !.... Oh ! cher Ange Raphaël, je crois en toi, j'espère en toi,

et si je n'obtiens rien de toi, empêche au moins que cela ne nuise à ma foi; obtiens au contraire qu'elle en soit fortifiée et que je sois délivrée de l'orgueil! Mais je désire, oh! oui, et je voudrais obtenir un parfum de l'autre vie, une goutte de baume pour mon cœur, une *certitude* de n'avoir pas aimé Albert d'une manière assez défectueuse pour que Dieu me sépare tout à fait de lui (bien que mes fautes aient sans doute mérité une longue peine d'absence!). Albert, prie pour moi toi-même. Quelle peine je dois te faire! Je ne demande pas de ne pas avoir de douleurs physiques pour délier mon âme, mais je demande d'avoir le courage de les supporter sans murmure.

« Saint Ange Raphaël, aie compassion de moi, parle pour moi à Dieu et mets une sauvegarde près de mon cœur. »

« 28 août 1836. Dimanche, minuit.

. . . . « Pourquoi les hommes ont-ils imaginé de regarder la mort comme la fin de la vie, quand rien de ce qui les entoure ne se perd et que tout se transforme ? Jésus-Christ nous a dit d'être semblables aux enfants : les enfants ont-ils peur de la mort ? ont-ils peine à croire qu'un être qu'ils ont chéri vit toujours ? Plus on est simple comme eux, plus on sent qu'il est bien plus facile et vrai de croire à une vie qui dure toujours qu'à la cessation de la vie.

« Il faut que la chair se détruise autour du noyau d'un fruit, et alors seulement le noyau peut être planté, comme l'âme en paradis, pour y grandir et y fleurir progressivement dans une beauté qu'on est bien étonné de voir sortir de ce qui semblait si chétif.... Puis, en son temps, la chair aussi renaîtra pour revêtir ce qui a été séparé d'elle. »

« Le 11 septembre 1836.

« Cher Seigneur, mon Dieu ! Je ne sais presque rien de ce qui se passe dans mon âme. Je sais seulement que je suis misérable ; mais j'aime ma douleur et je ne veux pas qu'on me dise d'établir une règle pour elle..... Singulière idée !..... Comme si je pouvais fixer des heures pour penser à Albert et des heures pour n'y penser pas. Oh ! que l'homme sait peu juger de ce qu'il connaît cependant le mieux : la douleur ! et qu'il sait peu y compatir ! tandis qu'une seule parole de Dieu verse le baume dans le cœur : « Heureux sont ceux qui pleurent ! » et tant d'autres. Oh ! mon cher Dieu ! tu m'as demandé le sacrifice de ma joie, tu ne me demanderas pas le sacrifice de ma douleur ! Tu me laisseras mes regrets, ma mémoire et mes larmes ! »

Les mots suivants que l'on peut nommer la devise de sa vie nouvelle, furent écrits le même jour au bas de cette page : « *J'adore, j'aime et j'attends.* »

. . .

Après avoir quitté Kreuznach, elle rouvrit encore deux ou trois fois le *livre bleu*, et les pages qu'elle y écrivit pendant son solitaire voyage sont à peu près les dernières qu'il me reste à citer :

« 15 septembre 1836.

« Mon corps est fatigué ; mon âme l'a accablé, et maintenant à son tour il accable mon âme. Il m'en a coûté de prendre ce livre : ma paresse est presque toujours extrême, mais ma pensée est active. Mon Père adoré, préserve-moi d'une fin mauvaise. Comme bien des enfants à l'égard de leur père terrestre, je t'ai sou-

vent négligé, oublié ; mais, cependant, toujours j'ai senti, quand on parlait de toi, que je te vénérais et que je voulais rester au nombre de tes enfants. Mais, mon Dieu ! déracine en moi l'orgueil : il est toujours dans mon cœur et conspire contre moi. Albert ! regarde toutes mes peines, regarde ce monde de douleurs qui est en moi, et prie pour leur soulagement. Je ne demande et ne veux que le soulagement de mes péchés. Je m'enorgueillis peut-être en demandant l'humilité. Voilà de ces *cercles* effrayants de pensées qui mènent à l'infini aussi bien que la division du plus petit grain de sable !..... Un des bonheurs de l'éternité sera d'être délivré de ces *cercles*, ou plutôt des tourments qu'ils causent, car là nous en jouirons, tandis qu'ici ils nous montrent une science que nous ne pouvons atteindre et égarent notre pensée dans des labyrinthes inquiétants. J'interprête tout peut-être, selon mon désir, mais si l'infini se trouve dans un atôme, comment ne se trouverait-il pas dans un amour tel que fut le nôtre, amour vrai, vertueux, voulu de Dieu, j'ose le croire.

« Oh ! Albert ! ami céleste maintenant, souviens toi que tu as dit « *que tu saurais me porter au ciel*[1], *ta Patrie.* » Puisque l'orgueil n'y peut pas entrer, prie pour qu'il s'éteigne en moi. Prie pour que j'aie ton humilité, mon Albert ! Elle a plu à Dieu. Représente-lui que, bien que trop vaniteuse encore sur la terre et ambitieuse au ciel, je ne désire cependant *que* la dernière place dans son Royaume pour le servir éternellement, et non-seulement lui, mais *te* servir aussi toi, mon ange terrestre et céleste, si telle chose existe parmi les habitants du ciel ! Au moins, je désire te rester éternellement soumise et tous les deux éternellement soumis à notre Dieu ! — Oh !

1. (Journal d'Albert, 29 août 1832). Voir p. 55, vol. Ier.

j'ai une telle conviction que tu as été pour moi le sentier qui m'a conduite au grand chemin du salut !

. . . .

« Je suis souvent frappée de la différence qu'il y a entre Eugénie et moi : elle arrive à tout par l'amour de Dieu, directement à l'amour par l'amour, tandis que moi je suis lentement, en restant bien en arrière, je suis par l'*observation*, par l'*attention aux objets*. Enfin, n'importe, pourvu que j'arrive. Mais voilà pourquoi elle est plus occupée de Jésus, l'amour, et moi de Dieu, le Créateur. Je suis peu chrétienne. Jésus plein de compassion, aide-moi !....

. . . .

« Je désire mourir en disant : Je me fie à Dieu notre Père, je me fie à Jésus notre amour, je me fie à l'Église, que j'ai écoutée et que je crois dirigée par le Saint-Esprit. Eugénie dit que Dieu accepte d'avance les résolutions que l'on forme pour sa mort. Voilà les miennes, mon Dieu ! Veuille les agréer comme l'expression de mon dernier soupir, quand même les douleurs du corps et un peu d'effroi m'empêcheraient d'y penser alors !

« Oh ! mon Jésus ! sauve tous ceux que j'aime et que mon Albert a aimés ! »

Vers la fin de septembre elle revint à Boury, et peu de temps après son retour l'abbé Gerbet y arriva.

Dans cette période de sombre douleur, où elle était encore livrée à des regrets si ardents, où elle suivait d'un regard si désespéré le bonheur qui venait de disparaître, l'abbé Gerbet sembla assurément suscité par Dieu pour consoler et guérir cette âme déchirée et ma-

lade, et sa présence auprès d'elle au château de Boury, à cette époque, fut une des circonstances dont elle aima tout le reste de sa vie à rendre grâces, comme d'un bienfait signalé.

Elle en ressentit bientôt la salutaire influence, et tout ce qui était trop impétueux dans sa douleur commença à s'apaiser.

Le 25 septembre Eugénie m'écrivait :

« Alex et moi, nous menons une vraie vie de couvent. Pas une âme à voir, ni une visite à faire ou à attendre, Nous rions de temps en temps, puis nous sommes surprises de nous entendre, et nous nous disons que l'on rit toute la vie. C'est, je pense, l'espérance qui fait cela. »

Pendant tout ce temps j'étais loin d'elles. Il y avait déjà trois mois de la mort d'Albert, et je ne les avais pas revues encore! Un instant même, pendant cet intervalle, il avait été question, pour mon mari, d'un départ immédiat pour le Portugal, et, en ce cas, j'aurais dû me résoudre à quitter l'Angleterre sans retourner à Boury avant mon départ, à ne pas les revoir après une séparation comme celle qui venait d'avoir lieu, et avant une séparation nouvelle plus longue et plus complète qui allait mettre entre nous, non-seulement une énorme distance, mais une durée d'absence indéfinie!

Ce chagrin me fut heureusement épargné, et le 10 octobre 1836, vers 8 heures du soir, nous arrivâmes à Boury, que j'avais quitté au mois d'avril précédent. A cette époque, Albert vivait encore et Alexandrine n'était jamais venue dans ce château. Maintenant j'allais l'y trouver et la voir pour la première fois depuis qu'Albert n'existait plus. Un domestique nous reçut tout seul à la porte du vestibule et nous prévint que mon père, ma

mère et Eugénie, qui ne nous attendaient pas ce jour-là, étaient allés dîner à Dangu, et que « *madame Albert* » (c'était ainsi qu'Alexandrine voulait toujours être nommée) était en haut seule dans sa chambre. Il voulait aller la prévenir, j'eus le tort de l'en empêcher, et, montant rapidement l'escalier, je traversai le corridor et j'entrai sans frapper dans la chambre d'Alexandrine. Il y avait dans cette chambre un épais tapis, la porte s'était ouverte sans aucun bruit, et je me trouvai à quelques pas d'elle sans qu'elle m'eût aperçue. Oh! quel effet me fit sa vue! Je l'avais quittée à Paris mise avec soin, presque avec élégance, car (j'ai oublié de le dire alors) Albert avait tenu, dans ses derniers jours, à lui voir porter encore une fois les vêtements et les bijoux qu'elle avait portés dans leurs jours heureux et qu'elle était au moment de quitter sans retour. Maintenant je la retrouvais vêtue de ce deuil profond qui, ainsi que l'avait très-bien dit Eugénie, semblait l'être plus pour elle que pour toute autre. Elle était assise sur une chaise à haut dossier sculpté, que lui avait donnée Albert[1], et appuyée sur une table du même genre couverte d'un tapis bleu de ciel. Le triste et lugubre bonnet de veuve qu'elle devait porter habituellement était accroché derrière elle au dossier de sa chaise, et en ce moment sa tête était découverte et ses cheveux bruns relevés en désordre. Une seule petite lampe posée sur sa table éclairait cette grande chambre, et les rideaux de son lit (d'épais rideaux de damas vert rapportés aussi de Venise par Albert) me cachaient encore à elle. Je la vis donc ainsi, à peu près telle exactement que me la représente le portrait d'elle que je possède.

Ce fut une seconde que je n'oublierai jamais. Je m'a-

1. C'était à Paris, on s'en souvient peut-être, peu de semaines avant sa mort, qu'il lui avait fait ce dernier présent.

vançai : — « Alexandrine! » Elle leva la tête vivement, me vit et s'élança pour m'embrasser; mais la surprise et la trop vive émotion la firent chanceler, et elle tomba de toute sa hauteur sur le plancher. Je fus bien effrayée, car je la crus évanouie; mais elle se remit promptement, et sa première parole fut pour me demander pardon : « Ne crois pas que je sois toujours ainsi, me dit-elle. Oh! non, je t'assure. Tu me trouveras beaucoup plus calme que tu ne crois. Je jouis même encore de beaucoup de choses, tu verras! » Et en effet, une fois remise de ce premier saisissement, elle s'assit près de moi, et ce fut avec une sorte de tranquillité que nous eûmes ensemble ce premier et triste entretien; et, malgré tout ce qui s'était passé depuis que nous nous étions quittées et tout ce qu'elle avait à me dire, malgré notre tristesse et nos larmes, cette première heure de réunion fut une heure plus douce que douloureuse pour l'une et pour l'autre.

Puis, au bout de ce temps, mon père et ma mère revinrent avec notre Eugénie, et ce fut encore là un revoir dont aucune tristesse ne pouvait altérer la douceur. Aujourd'hui encore, après tant d'années écoulées, je vois d'ici, comme si j'y étais, ce grand salon de Boury où je me retrouvais, pour la première fois, après un changement si triste et si important. Depuis le jour où je l'avais quitté, la terrible mort avait paru au milieu de nous, et elle avait frappé dans la famille l'un de nos plus chers. Nous avions vu brisée cette heureuse et charmante union, qui, avant et pendant sa durée, avait semblé répandre sur notre vie à tous un intérêt si poétique et si doux! Nous avions perdu, et perdu sans retour, cette opinion erronée de la jeunesse qui fait regarder le bonheur de la terre comme une récompense, et qui se croit préservée du malheur par son amour et sa confiance en Dieu.

Cette idée-là était dominante dans nos esprits peu de mois auparavant. Tous, nous avions été aveuglés sur le danger d'Albert, parce que, tous, nous croyions impossible que Dieu voulût nous l'enlever. Et maintenant où en étions-nous? où en étaient nos pensées, notre amour, notre confiance? Quel effet cette épreuve avait-elle produit sur eux tous et sur moi-même! Comment nous retrouvions-nous enfin après une telle secousse?

Telles étaient, à peu près, les pensées qui me traversaient l'esprit, lorsque nous fûmes réunis autour du feu, et que je regardai les uns après les autres tous ceux qui m'entouraient; et, chose surprenante peut-être, mais certaine, dans ce premier moment j'éprouvai la même sensation ressentie déjà une fois à Paris, pendant les jours que j'y avais passés près d'Albert : ainsi qu'alors, il me sembla, ce soir-là, qu'ils avaient tous été fortifiés, comme par un aliment nouveau, qu'ils avaient appris, qu'ils avaient gravi, qu'ils s'étaient approchés de quelque chose de réel, et, chose plus singulière que le reste, de quelque chose d'heureux et de complétement ignoré pendant les années précédentes d'enfance et d'insouciante jeunesse!

Sans doute, de telles lueurs sont passagères, elles s'obscurcissent souvent et parfois même elles disparaissent, mais la nuit dans laquelle on retombe ne devient pourtant jamais aussi épaisse que si on n'avait jamais vu le jour.

Alexandrine était donc là, au coin du feu, paisiblement assise, changée sans doute, sa belle taille courbée, et enveloppée de cette longue écharpe noire qu'elle a toujours portée depuis, son visage très-pâle, l'expression de ses yeux telle que me l'avait dépeinte Eugénie, calme et indifférente, comme celle d'une personne qui n'attendait et ne désirait plus rien. Mais son regard était devenu

d'une douceur plus profonde et d'une sérénité telle, qu'elle semblait la communiquer à ceux qui la regardaient ou qui s'approchaient d'elle.

Ma mère, dans cette douleur, comme en toute occasion, s'oubliait elle-même et, plus que jamais, était occupée des moindres peines et des moindres joies d'autrui. Ce tendre cœur semblait être devenu plus large encore pour tout comprendre, tout plaindre et tout partager. Comme de coutume, je me retrouvais avec elle dans cette plénitude de confiance et d'abandon qui avait été le premier bonheur de ma vie et qu'il était impossible de ne pas ressentir avec elle; car elle comprenait tout et était toujours prête à tout entendre, avec l'égalité d'humeur inaltérable qui s'unissait en elle à la tendresse la plus vive, la plus éclairée et la plus intelligente qui fut jamais. J'ai peut-être déjà dit tout cela de ma mère, mais je ne puis rencontrer sa chère image sans lui envoyer du fond de mon âme comme un baiser de tendresse, qu'il me semble parfois aussi recevoir d'elle en retour. Quant à Eugénie, qui dans cette partie de mes souvenirs va occuper une très-grande place, je la trouvai embellie; à l'âge qu'elle avait alors, les fatigues ne laissent pas de longues traces, et elle était remise de celles qu'elle avait subies auprès du lit de mort d'Albert. Son teint, rehaussé par le deuil profond qu'elle portait encore, était plus animé. Sa physionomie était ouverte, radieuse, et on aurait pu dire d'elle surtout qu'en voyant la mort pour la première fois, c'était dans un mystère de consolation et de joie qu'elle avait pénétré.

Olga était près d'elle, grande, svelte, blanche et gracieuse. Son profil était régulier comme celui d'Eugénie, mais son expression plus sérieuse; car, à quinze ans, elle avait déjà un esprit grave et réfléchi et même un esprit disposé à plonger dans des profondeurs qui auraient

pu avoir leurs dangers, si une candeur et une simplicité rares ne l'eussent en même temps portée à manifester sans difficulté et sans le moindre détour ses plus secrètes pensées. On verra quelques exemples de cette disposition; elle s'alliait, chez elle, à une douceur extrême, ainsi qu'à une docilité de caractère qui la rendaient facile à guider, et heureuse de l'être, surtout par Eugénie, qu'elle aimait par-dessus tout. Olga était, de toutes les filles de ma mère, celle qui lui ressemblait le plus de caractère et de figure. Le mot *angélique* venait naturellement sur les lèvres en la regardant à cet âge, et ce mot fut applicable à toute sa courte vie, comme il le fut, et à un plus touchant degré encore, à sa mort!

Mais de tous, celui qui avait reçu, de la mort d'Albert, l'impression la plus profonde, la plus ineffaçable et la plus bienfaisante, c'était mon père. Ce fils chéri dont il avait accompagné la dernière heure de tant de bénédictions, semblait les avoir emportées au ciel, pour les faire retomber de là avec profusion sur cette tête vénérée et chérie.

Je ne serai, je le crois, démentie par aucun de ceux qui ont connu mon père, si je parle du sympathique attrait qu'il inspirait même aux indifférents, et du charme qu'il savait répandre autour de lui. On comprendra donc sans peine que ce charme, qui s'unissait à une adorable bonté, le rendit, pour les siens, l'objet d'une sorte de culte. Mais, à dater de cette époque, un motif nouveau d'affection et de respect vint se joindre à tous ceux qui déjà le rendaient si cher à sa famille et à ses amis. Peut-être, en ce moment, cette affection même et ce respect pourraient-ils m'arrêter et me faire craindre d'en trop dire sur un sujet si intime et si sacré. Toutefois, dans cette histoire de la vie et de la mort d'Albert, comment puis-je taire ce fait que, à l'heure même où ce père

bien-aimé l'eut vu mourir entre ses bras, la foi, jamais éteinte, mais longtemps assoupie dans son âme, s'y réveilla vive, énergique et fervente, et porta jusqu'à la fin de sa vie des fruits de piété, d'humilité et de charité tels que le monde en a été surpris? Mais le monde (je me sers ici de ce mot pour signifier ce qu'on appelle le *grand monde*), prodigue envers lui de louanges en d'autres temps, n'en pouvait trouver pour cette phase de sa vie. La seule qui lui convînt s'éleva alors vers Dieu en silence, du cœur pur et fervent qui, près de lui, avait toujours attendu, prié et espéré, et qui avait obtenu enfin une réalisation plus grande que son attente et plus douce que son espérance!

Dès le premier moment qui avait suivi ce malheur tant redouté, dès qu'il eut vu mourir ce fils que quatre ans auparavant nous l'avons vu, à Civita-Vecchia, soigner avec de si poignantes angoisses, une sorte d'avant-goût des grâces qu'il allait obtenir se fit sur-le-champ sentir et donna à sa douleur une résignation remplie de confiance et presque de joie. Ma mère, dont le cœur saignait toujours de cette récente douleur, me dit, le premier soir de notre réunion : « Ah! que j'envie et que j'admire ton père! je t'assure que depuis que notre cher enfant est au ciel il semble y être lui-même! »

Tels étaient à peu près les traits de ceux qui ne sont plus. C'est ainsi que je les vois tous réunis dans un cercle dont faisaient aussi partie, ce soir-là, Fernand et Albertine[1], et auquel bientôt l'abbé Gerbet[2] vint se joindre.

Nous allâmes tous à la chapelle et j'entendis, à la

1. Plus jeune qu'Olga de plusieurs années. — Mariée en 1850 à César, vicomte de la Panouse.

2. Mort évêque de Perpignan, en 1864, au moment même où j'écrivais ces lignes.

prière, chanter plusieurs cantiques, dont quelques-unes des paroles avaient été composées par ce bienfaisant et saint ami. Parler du talent pour la poésie que possédait l'abbé Gerbet, parmi tant d'autres dons plus graves qui ont été reconnus en lui par l'Église, comme par le public religieux et littéraire de notre temps, eût été lui déplaire, c'eût même été presque enfreindre une défense; et toutefois, je ne puis résister au besoin d'indiquer comment il se servait de ce talent pour seconder les bonnes inspirations de son intelligente charité.

De toutes les choses de ce monde qui avaient jadis charmé Alexandrine, il ne lui restait de goût que pour la musique, dont elle ressentait une sorte de besoin. Nul ne peut donc dire jusqu'à quel point ces chants, mêlés d'une poésie qui prêtait des paroles à sa douleur, aidèrent sa pauvre âme à traverser cette sombre époque d'abattement. Ce fut une des mille manières dont se servit ce bon Samaritain pour panser les blessures de ce cœur déchiré, et non content des beaux cantiques destinés à la chapelle, il eut la condescendante bonté de transformer en paroles consolantes et applicables à sa situation actuelle les paroles des romances chantées jadis par Albert, et qu'Alexandrine trouvait maintenant une sorte de déchirante douceur à se faire chanter par Fernand, dont la voix avait quelque ressemblance avec celle de son frère.

C'est ainsi que, sur l'air de cette romance du duc de Rohan dont on se souvient sans doute, tant de fois chantée par eux au Vomero (*Ton souvenir est toujours là*), l'abbé Gerbet composa, pour remplacer les autres, les paroles que voici :

Oui, l'espérance est toujours là,
Seul bien que la mort ne peut prendre.
Oh! toi qui peux toujours m'entendre,
Mon cœur toujours te parlera;
Comme autrefois dans mes alarmes,
Dans mes regrets, il redira :
Céleste amour! amour sans larmes,
Ton espérance est toujours là.

Je craignais, hélas! chaque jour,
Mon bonheur, prompt à se détruire;
Que de plaintes dans mon sourire!
Que de terreurs dans mon amour!
Dieu fit l'amour et non la plainte,
C'est elle et non lui qui mourra.
Céleste amour! amour sans crainte,
Ton espérance est toujours là.

Comme un astre, on l'a vu passer
Dans la nuit de ma vie obscure;
J'ai vu s'éteindre sa figure,
J'ai vu son regard s'éclipser.
Mais par delà l'espace sombre,
Mon astre aimé reparaîtra.
Céleste amour! amour sans ombre,
Ton espérance est toujours là.

Sous le faux soleil d'ici-bas,
Le bonheur semé sur la terre
N'y porte, hélas! plante étrangère,
Qu'un germe qui ne fleurit pas.
Bientôt, bientôt ce divin germe
Dans l'infini s'épanouira.
Céleste amour, amour sans terme,
Ton espérance est toujours là[1].

1. Je rappellerai ici, à ce sujet, ce passage du volume précédent

Ne concevra-t-on pas sans peine qu'au milieu d'eux tous, une grande douceur se soit mêlée à la mélancolique impression de ce premier retour? Le contraste était grand cependant entre cette famille en deuil rassemblée par une froide soirée d'automne dans un triste château de Normandie et la réunion joyeuse de Castellamare, deux ans auparavant; il était impossible que chacun d'eux n'en fît pas le douloureux rapprochement, mais toutefois, lorsque nos premières impressions furent un peu calmées, le bonheur de me trouver entre Alexandrine et Eugénie se fit vivement sentir, et l'ensemble de ce séjour fut étonnamment doux.

Quand on est parfaitement d'accord et que l'on s'aime, les sujets de conversations sont intarissables; mais, outre nos chères causeries à trois, il en restait encore un certain nombre réservées par chacune d'elles pour moi seule. C'est ainsi qu'Alexandrine me parlait d'Eugénie et qu'Eugénie me parlait d'Alexandrine. Elles venaient de traverser ensemble des jours qui, tout en redoublant leur tendresse mutuelle, avaient changé quelque chose à leurs précédents rapports : Alexandrine main-

de l'histoire d'Alexandrine, page 49... « Un soir (en 1832, pendant « l'été du Vomero) qu'il venait de partir et que nous lui avions dit « adieu du balcon, il descendit l'avenue, en chantant cette romance « du duc de Rohan, qu'il m'avait chantée pour la première fois « quelques jours auparavant :

> Ton souvenir est toujours là,
> Oh! toi qui ne peux plus m'entendre.

« Je me souviens qu'une ombre douloureuse passa sur mon âme, en « entendant sa voix s'éloigner et s'éteindre.

« O mon Dieu ! et quatre ans plus tard... pas plus de quatre « ans !... avec quels sanglots ne devais-je pas écouter cette même « romance lorsque Fernand, à ma prière, me la chanta à Boury !... »

Elle l'écouta et même la chanta avec calme et consolation, lorsque l'abbé Gerbet en eut ainsi transformé les paroles.

tenant éprouvait pour Eugénie un sentiment nouveau qui ressemblait fort au respect qu'on aurait pour un ange, cet ange vous apparût-il sous la forme d'un enfant. De son côté, Eugénie regardait Alexandrine avec un sentiment si vif de tendresse et de compassion que sa vie tout entière lui semblait peu de chose à lui donner. On a déjà vu et l'on verra encore qu'à cette époque elle trouvait cette vocation la seule qui lui convînt. De mon côté, j'avais des choses de tous les genres à leur raconter, car ni la douleur, ni la retraite, ni le détachement de la terre ressenti alors à un degré presque égal par l'une et par l'autre, ne diminuaient le tendre intérêt que prenaient ces fidèles amies à tous les incidents de ma vie jetée si loin de la leur et parmi des personnes et dans des pays qui leur étaient complétement inconnus. Il fallait, à Eugénie surtout, les détails les plus circonstanciés, et depuis les choses réellement intéressantes jusqu'à la couleur d'une fleur ou d'un ruban que j'avais porté un jour de fête, elle voulait tout savoir. Rien de ce qui me regardait ne lui semblait insignifiant, et sa tendre curiosité ne se lassait d'aucun détail.

Ah ! lorsqu'on a été l'objet d'une telle affection et qu'un jour vient où l'on en est privé, le vide immense qui se fait dans la vie n'est pas moins sensible dans les lieux qu'on n'a jamais habités ensemble, que dans ceux où les traces visibles de la présence évanouie sont partout. On cesse alors de prendre intérêt à un grand nombre de choses que l'on faisait loin de ceux qu'on a perdus et sans eux, mais dont on savait qu'un jour on parlerait ensemble, et ils disparaissent des lieux où on ne les avait jamais vus, tout autant que de ceux où tout vous les rappelle.

Ce fut aussi pendant ce séjour à Boury que je me

trouvai rapprochée, pour la première fois, de l'abbé Gerbet, et que je pus apprécier par moi-même tout ce qui le rendait si capable et si digne d'écrire le livre auquel il travaillait alors : *Sur le traitement divin des maladies de l'âme.*

Qui, en effet, a jamais mieux que lui possédé cette science divine? Qui a jamais mieux su pénétrer dans une âme et la révéler à elle-même avec une exacte précision? Qui a jamais été, à la fois, plus compatissant et plus ferme, plus habile à mettre l'âme en paix, tout en lui imposant des efforts dont elle se croyait incapable? Je serais tentée de répondre : Personne, si, grâce au ciel, je ne savais et si, à l'honneur de son ministère sacré, il ne m'était pas doux de savoir qu'il est bien peu de catholiques qui n'aient ainsi, dans leur vie, rencontré le bon médecin par excellence de leur âme et qui n'aient eu les mêmes raisons que nous d'en bénir l'expérience et les soins.

Dans la disposition d'esprit où se trouvait mon père à cette époque, il est inutile de dire si les entretiens qu'il eut avec cet hôte et cet ami que le ciel lui envoyait, furent fréquents et sérieux. Mais ensuite, l'heure de la réunion du soir venue, l'abbé Gerbet savait bien aussi seconder les efforts de mon père pour animer la conversation, et Dieu sait quel souvenir charmant m'est demeuré de ces soirées où tant d'esprit se mêlait à tant de bonté, tant de profondeur et d'élévation à tant de gaieté et de naturel!

Puis enfin la prière ramenait, tous les soirs, une heure divine et dont l'un des charmes était la musique qui l'accompagnait. La voix d'Eugénie, secondée par le beau contralto d'Olga, par la voix haute et pure d'Alexandrine, et souvent aussi par celle de nos frères, formaient un ensemble qu'il n'eût pas été facile de réunir partout, et

les chants exécutés ainsi demeurèrent longtemps dans la mémoire de ceux qui les entendirent[1].

1. Parmi tous ces cantiques, composés par l'abbé Gerbet, je ne puis m'empêcher d'en citer ici un qui m'a toujours semblé particulièrement beau.

LA PRIÈRE DU MATIN.

I.

Seigneur! ton soleil radieux
Répond à ta voix qui l'appelle,
Et reprend, docile et joyeux,
Un pas de sa course éternelle.
Apprends-nous enfin dans ce jour
A faire un pas dans ton amour!

II.

Ce soleil que tu fis si beau,
Reflet de ta bonté puissante,
Réchauffe le petit oiseau
Et ranime la fleur mourante.
Mais toi seul as, soleil vivant,
Un rayon pour le cœur souffrant!

III.

O Christ! tes anges ont béni
Cette heure où notre voix t'implore;
Quand leur chant se mêlant aussi
Aux rayons d'une double aurore,
Nous laissa ce sublime adieu :
Paix sur la terre et gloire à Dieu.

IV.

Père saint! quand viendra le soir,
Le vrai soir, cette heure dernière,
Où tout dans l'âme se fait noir,
Tout se tait, même la prière,
O père! ô frère! ô saint époux!
Ce soir-là, souviens-toi de nous!

V.

Aurore cachée à nos yeux
Du seul jour qui jamais ne tombe,
Qui se lève sous d'autres cieux,
Et qu'on voit du haut de la tombe,

Le château, dont une courte description ne sera peut-être pas ici déplacée, était d'une assez belle architecture et ressemblait extérieurement plutôt à un hôtel du faubourg Saint-Germain qu'à une maison de campagne. Un grand escalier, de larges corridors, des chambres hautes et spacieuses, beaucoup d'air et de lumière, auraient pu en faire une habitation assez gaie, si la vue qu'on découvrait de toutes les fenêtres n'eût été au plus haut degré mélancolique et monotone. Une pelouse verte séparée de la maison par une large allée et terminée par un petit bois, quelques fleurs auprès de la maison, au loin des champs fort tristes bordés de peupliers, un ciel habituellement gris, un climat froid et humide, tout cela était peu réjouissant pour des yeux accoutumés au ciel de Naples et aux horizons d'Italie; et, quoique ce cadre convînt peut-être aussi bien à cette phase de leur vie que celui de Naples avait convenu aux phases précédentes, il est certain toutefois qu'un paysage un peu moins triste et prosaïque eût été utile à Alexandrine, qui recouvra promptement la faculté, si vive chez elle, de jouir de la nature, mais surtout à mon père, plus accessible que tout autre à ce genre de jouissance. Aussi n'en supporta-t-il pas longtemps la privation sans un malaise physique, qui ne fut pas causé seulement par l'influence du climat, mais auquel celle du site contribua pour sa large part.

Quoique j'aie prétendu me mettre en garde contre les

Dans la nuit qu'éclaire la foi,
Comme en Dieu nous croyons en toi.

VI.

Et déjà, sans voir tes splendeurs,
Nous sentons ta fraîche rosée.
Nos âmes, immortelles fleurs
Qui courbaient leur tige épuisée,
La relèvent avec amour
Du côté d'où viendra le jour.

longueurs, on trouvera peut-être que je me suis trop étendue sur les détails précédents; mais il me semble important de bien faire comprendre toutes les influences qui entourèrent cette période de la vie d'Alexandrine, et c'est pourquoi, jusqu'ici, j'espère n'avoir rien dit de trop inutile.

Maintenant je vais continuer ce récit, à l'aide d'une correspondance qui suppléera presque au manuscrit terminé; car notre courte réunion touchait à sa fin. La durée de mon séjour à Boury était presque écoulée, j'allais partir et partir pour longtemps, lorsque ces derniers jours furent encore attristés par un grave accident survenu à mon frère Charles. Par une coïncidence singulière, cet accident eut lieu le 17 novembre, jour anniversaire de celui où, l'année précédente, ma mère et Olga avaient failli être tuées par une chute semblable; ce même jour, l'année d'après, Charles tomba de voiture à son tour et, presque à la même place, se cassa la jambe; cette fracture fut si grave, qu'au premier moment les chirurgiens prononcèrent l'effrayante parole d'amputation !

Je laisse à penser quelle nouvelle angoisse vint troubler la triste et douce paix de la maison à peine rétablie. Et avant que cette angoisse pût être le moins du monde dissipée, lorsqu'au contraire la cause qui l'avait produite était encore toute récente, une lettre de Londres apporta à mon mari l'ordre de partir immédiatement pour Lisbonne !

Cette lettre lui enjoignait de quitter l'Angleterre par le bateau du 30 novembre et, pour cela, il fallait nous décider à quitter Boury le soir même du jour où cette lettre y parvint. Je trouve dans mon journal, longuement énumérées, toutes les circonstances douloureuses de cette journée et des jours suivants : la désolation de mon père,

qui ne pouvait se décider à me laisser partir, qui voulait me retenir et me conduire plus tard, lui-même, à Lisbonne; la perplexité de mon mari, le courage de ma mère, qui affermit ma résolution de le suivre et de résister au désir de mon père; la tristesse de mes sœurs, les consolations et les exhortations de l'abbé Gerbet, la dernière prière tous ensemble, dans la chapelle, à onze heures du soir, mon départ enfin au milieu de tant de circonstances affligeantes et sinistres; puis, la tempête qui se déchaîna ensuite, et qui, après ce départ si rapide et si déchirant, nous retint onze jours à Boulogne sans pouvoir traverser le détroit!

Je ne revins en France qu'au bout de dix-huit mois; pendant cette absence, la narration de tout ce qui se passa à Boury se trouve dans les lettres qui vont suivre et auxquelles je n'ai rien à ajouter.

Ces séparations, si fréquentes hélas! pendant ce peu d'années que nous devions passer ensemble sur terre, ces séparations si douloureuses lorsqu'elles eurent lieu, je les bénis encore ici maintenant, car je leur dois ce trésor de souvenirs dans lequel je retrouve aujourd'hui une ressemblance fidèle de ceux que je cherche à peindre, et l'inestimable avantage de les laisser parler eux-mêmes et parler seuls.

EUGÉNIE A PAULINE.

« Boury, 27 novembre 1836.

« Notre vieille, notre chère, notre belle petite sœur, te voilà donc partie! C'était doux de t'avoir! Je t'ai si bien aimée! j'aurais trouvé si doux de ne plus te quitter!

Ma Pauline, nous sommes souvent séparées maintenant, après avoir été si longtemps inséparables! Oh! que Dieu nous réunisse encore! Notre union est bonne, notre amitié *à trois* est une bénédiction!

« Quel temps aurez-vous pour cette traversée? C'est ce soir! j'y pense et m'en inquiète.

« Quelle tristesse que ce départ! Quel air lugubre cela avait et hors de l'aspect ordinaire! Ces adieux dans la chapelle, cette bénédiction de l'abbé Gerbet, comme tout cela était étrange et imposant! Cela ressemblait plutôt à ce qu'on lit qu'à ce qui arrive dans la vie.

« Qu'est-ce maintenant que ces choses effrayantes que l'on nous raconte de l'assassinat de plusieurs Anglais à Lisbonne? Enfin que Dieu te garde! Si Auguste court des dangers, ce n'est pas le moment de regretter que tu sois partie avec lui, et il est bien certain que c'est là le poste d'une « *muger de bien*[1]. » S'il lui était arrivé malheur, qu'aurions-nous fait de toi, je te le demande? Encore une fois, que Dieu vous garde tous les deux, mes amis bien chers, je vous abandonne à lui avec une confiance infinie!

« J'ai des nouvelles de Naples. Que de tristesses dans toutes les familles et dans tous les pays! La terre est vraiment bien sombre. Pauline, que c'est doux d'avoir la certitude que, dans quelques années, nous en serons tous sortis! La vie la plus longue est courte. Dieu a été bien miséricordieux dans cet arrangement des choses.

« Ma Pauline, je t'aime infiniment, je te sens si tendrement, si solidement établie au fond de mon cœur! J'ai bien assez de m'intéresser à tous tes intérêts et d'aider la patience d'Alexandrine; je ne vois rien qui

1. « Une honnête femme. » Citation d'une comédie de Moratin, que nous avions lue en espagnol pendant mon séjour à Boury.

puisse mieux remplir ma vie en ce monde, et je voudrais, si Dieu le permet, ne pas être encombrée de mon propre bonheur et d'intérêts qui me soient directs. Je vous appartiens, mes deux sœurs, et je voudrais ne vous quitter que pour aller à Dieu. Mais là, oh! ne m'en veuillez pas! là, j'irais sans regretter même vous. »

« 14 décembre.

« Te voilà donc de l'autre côté de cette vilaine mer! J'en suis aise, et pourtant il me semblait encore être près de toi pendant que tu étais arrêtée de ce côté-ci. Enfin, que la bénédiction de Dieu te suive par délà toutes les mers et tous les orages! J'entends ceci physiquement et moralement.

« Je t'envoie les cantiques. Ne trouves-tu pas que nous sommes heureuses de toutes ces fleurs jetées sur notre chemin par celui qui sait si bien nous faire comprendre que le bouquet dont le parfum surpassera tous les autres, se trouvera dans la mort?

« Les petits jours de la vie passent doucement en rêvant ainsi au grand jour éternel!

« Adieu, mon ange, mon cher ange! Encore une fois, et que, jusqu'à ma mort, Dieu entende et exauce cette prière : que toute ma part de bonheur soit réunie à la tienne, afin que tous tes jours se passent heureux et que tu n'aies, s'il se peut, à recueillir dans le ciel que la récompense de ta foi et de ton amour, et non point le fruit des peines et des épreuves. »

« 27 décembre.

« Je t'ai regrettée, et je dis mal à quel point, à notre messe de minuit. Si tu avais été là, toi, la jouissance eût été complète. L'autel était couvert de fleurs et de lumières; le beau tapis de bonne maman étendu sur les

marches et jusqu'à la balustrade; le piano placé en dehors, tout près de la porte, et nous là, chantant un peu mieux que de coutume à l'aide d'un chœur composé d'Alix, Constance et Désirée [1], que j'avais admirablement dressées, tandis qu'Alexandrine, Olga et moi nous faisions les parties, et quelles parties! Bref, mon père a été surpris et émerveillé de cette musique perfectionnée et de l'effet général produit par les fleurs, les cierges, l'encens, et, par-dessus le marché, un ornement nouveau venu de Paris et deux enfants de chœur revêtus de tuniques blanches et de longs rubans bleus (débris du cordon du Saint-Esprit de mon père, sacrifié par maman). Pendant les trois messes, nous avons chanté l'*Adeste*, l'*Adoremus*, le *Magnificat* en parties : superbe! puis : *Jesu wie süss* [2], et *Evviva Maria*, à la fin. Mais ce qui va tout compléter, c'est l'arrivée d'un orgue de Paris! La petite chapelle alors ne laissera plus rien à désirer. J'ai pensé à toi à minuit, ma Paulette! Oh! que Dieu te protége pendant cette traversée, que sa bénédiction t'accompagne! »

DE MON PÈRE.

« Boury, 3 janvier 1837

« Je te dois bien des réponses, bonne chère Pauline : je crains que, malgré l'habitude que tu en as, mon long silence ne t'ait fait de la peine. Je conviens que tu as le droit de me faire des reproches. Je ne sais si tu me trouveras moins de torts, si je t'avoue la raison qui m'a seule empêché de t'écrire beaucoup plus tôt. Ton départ m'a

1. Jeunes filles du village.
2. Le cantique des jeunes filles de Ratisbonne, dont Alexandrine parle dans ses lettres de Pise. V. tom. I, p. 229.

bien plus profondément attristé que tu ne l'as supposé, et cette tristesse avait plus d'un motif. Il est inutile de te les énumérer, d'abord parce que je n'ai nulle envie de te faire partager cette tristesse, et puis encore parce que je craindrais que tu n'y visses un reproche pour toi ou pour ton mari, et c'est une idée qui est aussi loin de mon cœur que de ma pensée. D'abord, toi, pauvre enfant, tu n'as fait que ce que tu devais faire, ce que toute autre femme, ce que ta bonne mère, placée dans la même situation, n'eût pas hésité à faire, si, lorsque j'avais ton âge, j'avais voulu lui en laisser la liberté. Elle se serait trouvée très-heureuse de me suivre dans toutes mes courses et mes aventureux voyages. Je te le répète, chère amie, dès que le choix de la résolution à prendre t'était laissé, tu ne pouvais faire que ce que tu as fait. Ton mari n'a pas plus de tort envers nous que tu n'en as. Rassurez-vous donc l'un et l'autre sur la rancune que vous me supposez peut-être et dont je ne m'aperçois que par un redoublement de tendresse pour vous deux. Seulement ayez un peu de pitié du pauvre vieux père, et convenez, sans vous en affliger, qu'à mon âge, une longue séparation fait toujours faire quelques réflexions assez sérieuses.

« Nous nous figurons que c'est hier que vous avez dû arriver à votre lointaine destination, mais je n'ai pas besoin de te dire avec quelle impatience nous attendons ta première lettre. Depuis dix jours, le temps ici n'est que triste et très-froid, mais d'ailleurs très-calme. Cependant les journaux sont remplis d'effrayants détails des sinistres arrivés sur nos côtes, ce qui prouve que les tempêtes ne sont point calmées, ainsi que nous aimions à l'espérer. Tu nous connais, tu connais ta mère : ainsi tu peux juger de l'état dans lequel nous serons jusqu'à l'arrivée de ta première lettre de Lisbonne. Nous sommes

inquiets de n'en avoir pas de Falmouth. Tu n'es pas femme à n'avoir pas écrit. Pourquoi donc cette lettre n'arrive-t-elle pas? Tu devines nos angoisses. Elles sont cruelles, mais cependant nous te savons sous la protection de Dieu. Nous espérons qu'il veille sur toi, chère bonne enfant, que chaque jour nous lui recommandons avec tant de ferveur. Cette confiance, que notre bon abbé Gerbet entretient de toute la force de son ardente foi et de sa belle et charitable éloquence, calme un peu nos inquiétudes, ou du moins nous empêche de les manifester. Nous craignons qu'elles n'aient l'air d'un doute ou d'une crainte, et ce serait un tort qui pourrait nous porter malheur. Mais je n'en attends pas moins ta première lettre de Lisbonne avec une nerveuse impatience.

« Je suis beaucoup trop occupé de toi aujourd'hui pour qu'il me soit possible de te parler de nous, et d'ailleurs *elles* t'écrivent si souvent, qu'elles ne me laissent sûrement rien à dire; et puis tu connais notre vie : sa parfaite régularité, sa douce monotonie, sont précisément ce qui en fait le principal charme, et nos jours ici ont cela de bon, qu'ils se suivent et se ressemblent tous. Le lumineux, le doux, le profond, et surtout le consolant abbé Gerbet, répand un charme indicible dans nos entretiens du matin et du soir. Avec lui, la science et la métaphysique se dépouillent de toute sécheresse et de toute aspérité. La vertu prêchée par cet excellent homme s'insinue, pénètre, inonde d'une bienfaisante lumière, et arrive droit au cœur. Je suis pour lui mille fois plus *tire-bouchon* que X... ne l'était pour moi à Naples : mon ignorance l'accable de questions, d'objections, de subtilités, de sophismes : rien ne le rebute, rien ne l'ennuie; il répond à tout, et comment! A mesure qu'il parle (et je le fais parler jusqu'à lui dessécher la poitrine), je sens mon âme s'agrandir, mon cœur battre plus à l'aise, mon

esprit s'étendre et mes idées s'élever à une hauteur à laquelle je ne me serais jamais cru la force ni la puissance de les porter. Ah! si partout cette religion sublime était parlée, écrite, interprétée comme elle l'est par ce véritable apôtre, il faudrait bien peu de temps pour qu'elle devînt universelle. La présence au milieu de nous de cet admirable consolateur est un véritable bienfait de la Providence que je suis tenté de regarder comme un miracle de sa bonté et qui me fait espérer la fin de nos épreuves[1]. Cette idée me console, me rassure, et m'inspire une tendre et religieuse reconnaissance, surtout en pensant à toi, fille chérie, dont le bonheur est si indispensablement nécessaire au nôtre. Mais, au nom du ciel, hâte-toi de nous écrire! Charles va, grâce à Dieu, aussi bien que possible, mais il est presque au bout de sa patience; ce n'est que dans dix jours qu'on pourra essayer de le lever, et dans dix autres jours qu'il sera possible de songer à le transporter à Paris, où il a hâte de se retrouver.

« Adieu! Paulette chérie, bonne et excellente fille, adieu! Pardonne à ton vieux père de t'avoir laissé croire si longtemps qu'il pouvait être fâché; embrasse très-tendrement Auguste de ma part, pour lui prouver que je ne le suis pas plus contre lui que contre toi; et soyez sûrs tous les deux que, pourvu que vous soyez heureux, je ne bouderai jamais et serai toujours content. Adieu encore, bonne chère enfant, je vais fermer ma lettre, et la remettre à Eugénie. Alexandrine revit sous l'influence des bonnes conversations de l'abbé Gerbet. Elle y prend vivement, et y retrouve l'activité de son esprit. De plus elle travaille, elle tricote : je ne sais si c'est bien ou mal, mais elle fait un nombre énorme de bonnets et de cotil-

1. Celles qui suivirent furent épargnées à mon père.

lons. Elle va voir les pauvres, elle leur porte de l'argent; elle va voir les malades et elle leur porte des recettes, et se hasarde même parfois à en prescrire : il y a deux jours, un cataplasme de mie de pain, l'imprudente! et hier elle a été jusqu'à ordonner un sinapisme!

« Sois bénie et remerciée, chère enfant! Nous venons de recevoir ensemble tes lettres de Londres et celles de Falmouth. Tu es une brave et bonne fille que Dieu doit aimer et protéger. Tu as dû arriver hier à Lisbonne. Tu nous écris aujourd'hui; dans dix jours nous devons avoir ta lettre. »

EUGÉNIE A PAULINE [1].

« Boury, 27 janvier 1837.

« Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous avons recu tes lettres de Falmouth. Il en était temps! Ces récits de tem-

1. Notre départ pour le Portugal avait été retardé d'une manière imprévue, et, partis de Boury le 25 novembre, nous ne quittâmes Londres que le 28 décembre 1836. Toutes mes lettres à Eugénie, soigneusement conservées par elle, m'ont été rendues. Je les consulte donc parfois, et, en jetant les yeux sur celle à laquelle elle répond ici, j'y trouve les circonstances de ce départ de Londres ainsi racontées :

« C'est de la *Tour de Londres* que nous sommes partis. C'est là le « lieu lugubre où nous nous sommes embarqués; et, si jamais dé- « part a été triste, c'est bien celui-là. A dix heures du soir, sans un « seul ami pour nous dire adieu, la nuit glaciale; et pour cette fois, « moi qui tiens tant aux étoiles, il n'y avait pas moyen de les cher- « cher, car le brouillard qui nous environnait était si épais que nous « ne voyions pas à deux pieds au-dessus de nos têtes, ni autour de « nous. Il nous a fallu descendre à tâtons, et faiblement éclairés par « une lanterne, le sombre escalier de la tour, au bas duquel nous « attendait une barque, dont il a fallu déblayer la neige pour que « nous puissions nous y asseoir. C'est ainsi que nous avons gagné « le *Manchester*, qui devait partir à deux heures du matin; mais le « brouillard nous a tenus immobiles dans la Tamise pendant qua-

pêtes, d'avalanches, et le silence sur votre compte, commençaient grandement à nous inquiéter. Ma Pauline, en lisant ta lettre, je me suis senti une si grande tendresse pour toi, tu m'as semblé si éloignée de moi ! Je pensais à notre vie d'autrefois, si inséparable, à présent toujours loin l'une de l'autre.

« Si l'une de nous mourait ainsi séparée de l'autre, ce serait triste en vérité. Prions Dieu d'être ensemble en ce moment.

« Je pense avec bonheur qu'à l'heure qu'il est, tu n'es plus en mer. Cependant nous continuerons pour vous la prière des voyageurs, jusqu'à votre première lettre de Lisbonne. Oh ! ma si chère petite sœur ! qu'il ne t'arrive rien ! Je t'aime avec une tendresse qui me fait venir les larmes aux yeux, rien qu'en t'écrivant ce mot que tu dois croire. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« A la même époque.

« Ma si chère, enfin nous avons de tes nouvelles ! Tes chères longues lettres, quel bien elles nous ont fait ! Ma Pauline, quand je range tes lettres par *ordre d'absences*, je m'attriste de voir combien nous sommes souvent séparées depuis quelques temps ! Pourtant c'était ce qu'il y avait de mieux, cette fois-ci, car décidément tu as bien fait de suivre Auguste, vous auriez trop de

« torze heures, en sorte que nous ne nous sommes réellement mis « en route qu'avant-hier. Hier au soir nous sommes arrivés ici « (à Falmouth) et nous sommes descendus à terre sur-le-champ. Le « temps est devenu beau, et j'ai revu avec ravissement le ciel bril- « lant et les *étoiles*. Nous passons à terre tout ce jour. *Ce premier « jour de l'an de ma vie passé loin de vous*. Demain nous repartons « et nous serons à Lisbonne le 7. »

Cette lettre est datée du 1er janvier 1837.

regrets à présent. Tout s'arrange donc bien et j'espère que c'est parce que, de plus en plus, nous tâchons de ne vouloir que ce que Dieu veut.

« Cette lettre que tu m'envoies m'a fait de l'effet à relire : je suis changée depuis le temps où je te l'écrivais, et ce qui est changé surtout, ce sont mes rêvasseries sur le sujet de l'avenir. Depuis un an, je ne crois pas une seule fois m'être figuré un plan de vie ou une combinaison de soi-disant bonheur pour cette terre. Quelquefois je m'arrête en passant à observer que, lorsque ces idées me reviennent, elles me semblent toutes nouvelles. Ce dont je parle maintenant avec Alexandrine, c'est de notre vie de vieilles de soixante-dix à soixante-quinze ans, elle, se rappelant les heures et les minutes, moi, ayant oublié des mois et des années; un petit chien, du thé, et trois jours de la semaine sans dîner, voilà notre plan. Nous avons souvent ri de ces projets de vieillesse. Pauvre Alex! si elle doit réellement vivre jusqu'à soixante ans, que seront alors ces deux années de mariage placées ainsi au commencement de ces longues années! Enfin si nous y arrivons, c'est que Dieu l'aura voulu, et nous le trouverons bon, comme tout ce qu'il fait. Bonsoir. »

EUGÉNIE A LA MARQUISE DE RAIGECOURT.

« A la même époque.

« Tu veux savoir ce que je fais; je n'en sais trop rien, mais ce dont je suis certaine, c'est de ne pas m'ennuyer. Je lis, j'écris, je chante, j'ai quelquefois mal au gosier, quelquefois mal à la tête. J'ai une classe de petites filles auxquelles j'apprends le catéchisme, je me promène, je fais des visites aux malades dans le village. Souvent je suis gaie au point de ne pouvoir parler

qu'en récitatif, et ce sont des éclats de voix toute la journée; souvent aussi je suis triste et je trouve que la vie est d'une longeur interminable, parce qu'on ne fait qu'y gémir et se plaindre. Ce que j'éprouve de plus distinct, c'est une sérénité et un calme dont je remercie Dieu chaque jour.

« Oui, Flavie, je suis calme, et, lorsqu'on a eu idée de ce que c'est que de ne pas l'être, je ne puis te dire à quel point on jouit de ce bonheur, le plus grand de tous. Je dis le plus grand, car, dans quelque situation qu'on le goûte, il vient de Dieu, lorsqu'il est véritable. »

A LA MÊME.

« Un peu plus tard.

« Que te dirai-je? je suis aussi calme et aussi paisible que ma paisible vie. Tu ne sauras donc rien de moi, si ce n'est que je suis toujours là, que je me porte bien, que je chante et que je joue admirablement de l'orgue. Je lis, j'écris, je pense, je ris bien souvent, je ne regrette rien, je ne désire rien, et j'aime mes amis d'une amitié plus tendre et plus sincère que jamais. Ce dernier article te touchera, j'espère. »

DE MA MÈRE.

« 11 février 1837.

« Après avoir été si longtemps agitée par ton voyage et ballottée avec toi sur ces grandes vagues, au moment où je me reposais te sachant arrivée, me voilà bien triste d'avoir aujourd'hui à te parler de la mort de Richard[1]. Tu auras été sans doute bien saisie, bien

[1] Sir Richard Acton. V. tom. I, p. 18.

pénétrée de cette douleur. Peut-on concevoir que, de ce côté-là aussi, tout soit fini ? Une pauvre jeune femme créée pour être heureuse et pour jouir du bonheur, plongée dans le plus profond de tous les deuils, livrée aux tristesses de tous genres, aux ennuyeuses affaires, aux tracas de toute espèce peut-être, c'est à ne pas le croire !

« Mais, ma chère enfant, conçois-tu le désespoir de cette pauvre mère ? Elle, si accoutumée à soigner son fils, l'ayant sauvé de tant de dangers, combien elle sera désespérée d'avoir été loin ! Comment jamais se consoler d'un tel malheur ? Je dis se consoler, c'est-à-dire *se résigner*.

« La pauvre Marie[1] a écrit aujourd'hui elle-même à Alexandrine. Elle lui dit que le lundi, dans la journée, il lui a dicté une lettre pour sa mère. Il avait la grippe, dont il espérait être bientôt quitte, et c'est le même soir, à onze heures, que sa pauvre femme a eu le courage de lui annoncer son danger; et lui, si loin d'une pareille idée, a consenti sur-le-champ à recevoir les sacrements, en témoignant la plus grande foi et la plus grande soumission. Il était déjà froid et sans pouls, qu'on le voyait encore prier avec la plus grande ferveur ! On remplirait des pages sur ce déplorable événement.

« Cette charmante maison de Naples, qui tient tant de place dans nos souvenirs[2], la voilà donc devenue une de ces ruines qui ne ressuscitent plus et dont la tradition seule dira l'histoire. Toute chose finie pour toujours accable. Je ne devais probablement plus jamais me re-

1. Marie de Dalberg, lady Acton, et, en secondes noces, comtesse Granville.

2. Celle où s'était fait le mariage d'Albert et d'Alexandrine, et aussi le mien, et qui appartenait, on s'en souvient, à sir Richard Acton.

trouver dans cette maison, cependant j'aimais à la savoir là. Tout me paraît si sombre à Naples maintenant. Le souvenir de mon pauvre Albert m'avait déjà décoloré tous ces lieux jadis si riants pour nous; mais mon cœur plein d'amertume et de douleur se réjouissait encore en voyant le soleil luire sur le toit de mes amis; cela lui faisait du bien. En voyant tout s'écrouler de tous côtés, l'abîme creusé autour de soi semble plus profond. Nous calculons que c'est aujourd'hui que cette malheureuse mère a dû apprendre le coup qui l'a frappée.

« Mais tâchons d'éloigner un peu ces trop lugubres pensées. Parlons de toi : tu es la lumière qui me réjouit et me ranime. Ton père est toujours heureux de tes lettres. Il est content à présent que tu sois partie. Il voit les inconvénients moins grands qu'il ne l'avait cru, et, maintenant que l'effrayant voyage est terminé, il trouve que tu as bien fait. Dieu t'a donc donné raison : qu'aucun trouble ne vienne déranger tes jouissances. Tu ne peux en avoir trop pour nos cœurs, et, je te le répète, je ne vois le ciel serein que de ton côté. »

DE LA MÊME A LA MÊME.

« Boury, 26 mars 1837.

« Mon enfant chérie, je veux te dire un petit mot de notre jour de Pâques. Puis je m'interromprai pour écrire à d'autres, et, après cela, je reviendrai à toi. Comment auras-tu passé ta semaine sainte? Je voudrais que tu en fusses aussi contente que nous le sommes de la nôtre. L'excellent jeune prêtre que nous a envoyé l'évêque de Beauvais s'est acquitté de tout admirablement bien. Il a fait un excellent sermon le jeudi saint au soir, sur la passion, et ce matin encore il a très-bien parlé. Il n'y a

pas eu de Ténèbres, il est vrai, mais nous les avons dites dans notre charmante et paisible chapelle. Puis, le vendredi saint, ton père nous a lu l'admirable passion de Bourdaloue; et, hier encore, le matin et le soir, il nous a fait la lecture. Et c'est lui aussi aujourd'hui qui, dans la chapelle, a lu à tous les gens de la maison le sermon de Bossuet sur la résurrection. Ensuite, à la messe, nous avons eu, en fait de musique, devine quoi? Le *Gloria* de Haydn, rien que cela! et exécuté, je te l'assure, dans une rare perfection. Tu ne peux te figurer l'effet de la voix d'Eugénie dans le solo, elle l'a retrouvée dans toute sa beauté. Tous ses sons harmonieux et suaves sont tels qu'auparavant, et sa voix est redevenue tout à fait ce qu'elle était, parce que tout simplement, depuis quelque temps, elle l'a beaucoup exercée, et, grâce au ciel, sans fatigue. Celle d'Alexandrine aussi s'est fortifiée. Ses notes les plus élevées sont de la plus grande douceur et d'une justesse remarquable, et sa voix est forte et pleine. Ces chères enfants trouvent que ces beaux chants, loin de les distraire les jours de communion, aident au contraire l'âme à s'élever, et disposent à tous les sentiments qui viennent du ciel. Aujourd'hui donc, à la messe, elles ont chanté le *Gloria*, et après la communion, à la fin de la messe, le *Magnificat*, qui est, selon moi, le plus sublime de tous les chants d'action de grâces.

« Elles avaient habillé toute leur école en blanc, et les enfants sont toutes venues se montrer avant la messe. Elles font un bien dont tu ne peux te faire d'idée et qui leur en fait un très-grand à elles-mêmes. Moi, mon enfant, pour ton jour de naissance, je compte donner à dîner aux plus pauvres, c'est-à-dire, on leur fera une distribution de comestibles qu'ils emporteront chez eux. Le cœur vit dix fois plus à la campagne qu'en ville.

« J'ai toujours oublié, je crois, de te raconter nos divertissements de carnaval, qui, vu leur innocence, se sont prolongés pendant toute la durée du carême. J'avais donné à Berthe [1], le jour de l'an, un énorme chien blanc (un joujou) qu'elle a laissé ici en allant à Paris. Ce chien passe sa vie de lit en lit et de chambre en chambre. Tes sœurs ne se lassent pas de cette facétie; elles lui font jouer toutes sortes de scènes; elles le déguisent de toutes les façons et toujours avec le même succès. Il y a deux jours, en venant me coucher, je l'ai trouvé assis devant mon feu, enveloppé d'une robe de chambre, un foulard à la tête, une pipe à la bouche, et une gazette à la main. Comme j'y vois bien [2], j'ai commencé par le prendre... pour ton père! à m'étonner de son immobilité! La peur dure un moment, mais c'est égal, cela suffit. Hier au soir, en approchant de mon lit, je vois une petite fée Carabosse assise près de mon rideau et qui me fait reculer : c'était *Sifflotte* (nom que lui ont donné les enfants). Olga l'avait enveloppée de son manteau, lui avait mis son capuchon sur la tête, et un tricot à la main. Tu vois que tout cela est fort plaisant. La pauvre chère Olga ne s'en lasse pas. Pauvre petite fille, comme je l'admire d'être aussi gaie, aussi soumise à la tristesse de sa vie, de ne pas même donner une pensée aux divertissements de son âge, dont elle est privée et dont ses sœurs ont si bien joui, à cette époque de leur vie [3]! »

Eugénie me raconte aussi, dans ses lettres, plusieurs plaisanteries du même genre, et entre autres le succès

1. Berthe de la Ferronnays, alors âgée d'un an, aujourd'hui vicomtesse de Dreux-Brézé.

2. Ma mère avait la vue très-basse.

3. Olga allait avoir dix-sept ans.

d'une mystification qu'elle avait inventée et dont Alexandrine avait été facilement dupe. Elle ajoute :

« Ah ! ma Pauline, que dis-tu de ces diversions à nos graves pensées habituelles ? Elles sont bizarres et contrastent avec le fond du cœur de cette pauvre Alex. Mais que veux-tu ! elle ne veut, comme tu sais et ne désire aucune distraction. Ces innocentes petites plaisanteries l'occupent quelques minutes et la font rire. Elles ne la distraient pas de sa douleur, mais elles occupent quelques-uns des moments qui se seraient passés à voir qu'elle n'a plus de bonheur. Souvent, après ces petites gaietés, elle a des accès de désespoir. Mais que faire ? Elle ne peut plus être heureuse et il faut bien se dire que, pour elle, la gaieté ne peut plus exister que par moments. Dans soixante ans, nous serons tous morts. Ainsi soit-il. »

LE COMTE DE MONTALEMBERT[1] A ALEXANDRINE.

« Venise, 27 novembre 1836.

« Chère Alexandrine, vous avez reçu, avant cette lettre, tout ce que vous me demandez dans votre lettre du 17 octobre, savoir, tout ce qui me reste d'Albert et de vous, que j'ai prié le bon Cornudet[2] de chercher et de vous remettre; et il vous aura dit aussi toutes les raisons d'indisposition et autres qui m'ont empêché de

1. M. de Montalembert avait épousé la fille cadette du comte Félix de Mérode au mois d'août précédent (six semaines après la mort d'Albert); il avait passé l'hiver en Italie avec sa femme. Les lettres dont il parle sont celles d'Albert qu'Alexandrine lui avait redemandées pour écrire son histoire; ce sont celles qui se trouvent dans la première partie de ces Souvenirs.

2. Camarade de M. de Montalembert, à Sainte-Barbe, aujourd'hui conseiller d'État.

répondre plus tôt à votre lettre, reçue du reste bien après sa date. Je n'ai pas très-présent à l'esprit ce que vous m'avez pris et ce que vous m'avez laissé avant votre départ, mais j'ai dit à Cornudet de vous donner *tout* ce qu'il pourrait trouver dans l'endroit où j'ai mis tout ce que j'avais de vous et de *lui*. J'espère que vous y aurez trouvé des choses qui vous seront douces et précieuses. Je m'associe du fond du cœur à ce travail dont l'idée est vraiment inspirée d'en haut, et dont l'exécution doit avoir pour vous un charme ineffable au milieu de sa tristesse. Mais en vous faisant remettre tout ce que vous désirez, je renouvelle mes protestations solennelles en faveur de mon droit de propriété. Je compte à la fois sur votre amitié et sur votre loyauté pour me rendre, à mon retour, tout ce que je vous ai seulement prêté. Je suis trop fier et trop heureux d'avoir été l'objet de la confiance et de l'affection si tendre d'Albert, pour vouloir renoncer, même en votre faveur, aux monuments si nombreux et si précieux de cette confiance et de cette affection. Je vous ai dit que je vous abandonnerais deux ou trois lettres, où il était question de vous d'une manière toute spéciale, et tellement frappante qu'elles devenaient pour vous des documents solennels et uniques. Celles-là, vous les garderez, mais il faudra que vous me rendiez tout le reste.

« Pour en revenir à votre lettre du 17 octobre, je ne vous cacherai pas, ma chère amie, que j'ai été affligé et même un peu blessé de votre long silence. Mais enfin je vous pardonne principalement en considération des lignes si admirables, si sublimes, si délicieuses d'Albert, que vous m'avez si fraternellement copiées[1] et envoyées.

1. Du journal d'Albert au Vomero : on les a lues dans le volume précédent, p. 41 à 60.

Je n'emploie nullement ces expressions d'une façon banale, elles ne font que rendre bien justement ma pensée. Vraiment ce sont de ces choses qui, si elles étaient *dans un livre imprimé* (comme disent les paysans), seraient dans la mémoire et dans l'admiration de tout le monde; du moins, c'est ce qui me semble. Je ne connais rien de plus beau dans *René*, ou dans aucun des chefs-d'œuvre de la littérature du cœur!

« Je trouve quelque chose d'inexprimablement consolant, je dirai même d'honorable pour l'âme humaine à penser que de pareilles beautés sont sorties, tout simplement et à l'insu de tous, du cœur modeste et pur d'un jeune homme étranger à toute prétention littéraire, à toute pensée de publicité, ne songeant qu'à Dieu et à l'amour, et ne se doutant pas qu'il laissait échapper de sa plume des pages qu'auraient pu lui envier les plus beaux génies du monde.

« Je vous avoue que je ne connais rien de plus délicieux que cette invocation qu'il vous adresse le 26 août 1832 : « *N'est-ce pas, mon ange, je t'aime bien!...* » Ce sont de ces cris du cœur qui surpassent tout, à mon avis; et, à côté de cela, des pensées qu'on est étonné de rencontrer dans un journal de jeune amoureux : « *Le monde « si fatigant et qui n'a de grand à vous offrir que le vide.* » Encore une fois, et à part le tendre intérêt que j'éprouve, quand je pense que c'est mon ami et mon frère Albert qui a écrit ces choses, je me sens porté à remercier Dieu d'en avoir inspiré de si belles à un jeune homme qui n'est jamais sorti du cercle des affections de famille et qui n'a jamais eu d'autres maîtres que la religion et l'amour. J'aurais voulu que vous vissiez le torrent de grosses larmes qui inondait les joues d'Anna[1] pendant

1. La comtesse de Montalembert.

que je lui faisais cette lecture; c'est un hommage qui ne vous aurait pas déplu. Nous nous sommes tous deux rappelé cette admirable pensée de notre abbé Gerbet, qui s'applique si bien à Albert : « *Pour moi, je prête* « *l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes, avec plus* « *d'attention qu'à la voix du génie.* »

« Munis des renseignements que vous nous donniez dans votre dernière lettre, nous avons été faire un pèlerinage dans tous les lieux et chez toutes les personnes que vous nous citiez. Nous avons d'abord commencé par la casa Paolinelli[1]. Ces braves gens nous ont reçus à merveille, paraissant prendre le plus grand intérêt à votre histoire, ayant su par Brera[2] votre conversion. Nous avons pénétré avec la plus vive émotion dans la chambre qui a été celle d'Albert. Nous y avons récité à voix basse le *De Profundis*, moi du moins, repassant dans ma mémoire les scènes cruelles et déchirantes dont cette pauvre chambre a été le théâtre. Cet appartement, joli du reste, est aujourd'hui occupé par un marquis Gherardi. Nous aurions bien voulu pouvoir l'occuper nous-mêmes pour toutes sortes de raisons.

« Ensuite nous avons été chez les Visitandines; nous avons vu la supérieure et nous lui avons parlé de vous très-longuement. Elle m'a paru aussi s'intéresser beaucoup à vous, mais elle a été très-froide pour nous; j'avais cependant amené ma femme avec moi pour lui bien faire comprendre que j'étais un homme établi et respectable : cela ne m'a pas réussi. Cette bonne dame, je crois, aura pensé que je n'étais pas légitimiste. Elle paraissait tenir beaucoup, dans sa conversation, à décocher des traits contre *Philippe* et la *France de Juillet*.

1. La dernière habitée à Venise par Albert et Alexandrine.
2. Le médecin qui avait soigné Albert.

« En revanche, le P. Catullo nous a reçus et traités à merveille; nous avons été nous confesser à lui, et communier dans sa belle église le jour de sainte Élisabeth. C'est un homme charmant, à mon avis. Il vous aime tous à la folie, et *la Eugenia*, *ed il Fernando*, *e tutti quanti*. Nous avons longtemps causé de vous, surtout de votre conversion et de vos doutes anciens. Je ne sais pas si c'est lui qui vous avait dit jadis : *Per me, non lo posso credere*, à l'occasion du salut des protestants de bonne foi, mais il ne m'a pas du tout paru avoir des opinions de ce genre. J'ai aussi vu Brera, qui a paru touché de votre souvenir et vous aime beaucoup. Il m'a dit que *Caraba* était devenu garçon de café. Enfin le bon vieux Gamba, le musicien prétentieux Perruchini-Romanini, qui prétend avoir appris l'allemand à *Ferdinando*, l'Anglais Williams, etc., etc., etc., me parlent de vous avec le plus vif intérêt et veulent être rappelés à votre souvenir. »

M. DE MONTALEMBERT A ALEXANDRINE.

» Florence, 3 mars 1837.

« Chère petite sœur, vous avez beaucoup à vous plaindre de votre frère. Je m'avoue coupable et très-coupable de ne vous avoir pas écrit depuis si longtemps, pas si coupable que vous l'avez été vous-même pendant les derniers mois de l'année dernière, mais enfin très-coupable, c'est dit. Cependant, songez que j'étais à Rome, avec ma femme, que je n'avais que deux mois à y passer, et que, pendant ce temps, il fallait tout voir, et, ce qui plus est, tout *montrer;* qu'en outre j'avais une quantité d'affaires essentielles à traiter, pour moi, pour l'abbé Lacordaire, pour la maison religieuse des Polonais, fondée par le

comte Plater, et *though last not least*, pour l'abbé Gerbet. Vous me pardonnez donc, n'est-ce pas? bonne et chère amie, à condition de me repentir et de me conduire mieux pour l'avenir, ce que je promets de bien bon cœur. Dites donc à l'abbé Gerbet que, malgré son séjour à Boury, où il néglige non-seulement sa correspondance mais ses travaux, — n'ayant mis au jour, après six mois de silence, que trois pages dans l'*Université catholique*, et un fragment de la réfutation complète (de M. de La Mennais) qu'on attend de lui; — dites-lui que son morceau, dans le numéro de janvier, est admirable; que plusieurs personnes m'ont écrit qu'il s'était surpassé, et, quoiqu'il n'ait pas eu l'amabilité de me l'envoyer, je l'ai cependant reçu avant de quitter Rome; que je l'ai, le lendemain, porté au Pape, entre les mains de qui je l'ai laissé; que Sa Sainteté y a pris le plus grand intérêt et qu'Elle a lu à haute voix, devant moi, toute la première page. Le Pape a paru surtout charmé de cette période qui commence si magnifiquement l'écrit et où il est dit que tous les anciens amis de M. de La Mennais ont passé à la droite du vicaire de Jésus-Christ. Il l'a emporté dans ses appartements; je sais qu'il l'a lu à plusieurs personnes et qu'il l'a remis au cardinal Lambruschini. Dites tout cela, je vous prie, à ce taciturne abbé, et, s'il n'est pas transformé en arbre du parc de Boury, je pense que cela l'intéressera. Le Pape nous a donné à chacun un beau crucifix et force chapelets pour nos amis, dont vous aurez votre part, si vous vous conduisez bien pour moi d'ici à notre revoir.

« Je n'ai reçu votre lettre du 8 décembre que lorsque j'étais déjà à Rome, par conséquent je n'ai rien pu faire de ce que vous me demandiez pour Venise. Je n'ai jamais vu M. B., si ce n'est de loin, un jour qu'il ramait dans une gondole, avec des gants jaune clair et une blouse.

Nous avons quitté Venise le 8, après avoir communié et reçu la bénédiction du P. Catullo, qui vous aime, ainsi qu'Eugénie, comme ses deux yeux. Nous avons fait une courte quarantaine à Rovigo, et nous avons couru en toute hâte à Rome pour y arriver avant Noël, et pour y voir et goûter cette sublime messe du Pape à Saint-Pierre. Nos deux mois de séjour à Rome ont passé comme deux jours. Nous avons vu avec un bien tendre intérêt cette maison au pied de la Trinité-du-Mont où Albert vous a vue pour la première fois, et où, moi aussi, très-chère, j'ai fait connaissance avec vous. Je n'y suis pas entré; elle était gorgée d'Anglais. La personne qui m'a parlé de vous avec le plus d'intérêt et avec une affection tendre et profonde, c'est cette bonne princesse Wolkonski. Elle a appris, avec une sympathie qui m'a été au cœur, tout ce que j'ai pu lui dire sur nos souvenirs sacrés du mois de juin, sur votre conversion, votre première communion à deux, votre rencontre avec votre mère; elle m'a conté aussi des choses charmantes de votre séjour à Sorrento. Je lui ai parlé du journal d'Albert. N'avez-vous plus rien à me citer du livre vert? Il faut que vous m'aimiez toujours bien; car, bon gré, mal gré, je suis associé à tous ces bons et grands souvenirs de votre vie. Je lis le Dante avec ma femme et je pense à chaque page à nos soirées de Pise. Je vais bientôt passer dans cette ville où je vous ai dû, et à lui, tant de doux moments, et où, vous aussi, vous avez bien joui de votre bonheur, malgré tant d'inquiétudes déjà. Jugez quelle misère pour moi que de quitter l'Italie au plus beau moment de l'année, ne la voyant qu'à moitié et avec une femme qui, malgré ses dix-huit ans, a une merveilleuse compréhension en fait d'art et de monuments!

« Donnez-moi des nouvelles de votre beau-frère

Charles et des Craven, à qui je vais écrire prochainement une lettre que je vous enverrai. J'ai été avec une bien vive émotion à la villa Mattei et aux catacombes de Saint-Sébastien. Et votre sœur Pauline, dont on imprime la prose[1] ! J'aurais voulu être à Lisbonne quand le n° 7 de l'*Université* y est arrivé ! Comme nous allons être longtemps séparés ! Il faudra bien nous écrire cet été, bien et beaucoup. Quand donc notre bonne bande sera-t-elle de nouveau réunie, cette bande de tendres et catholiques amis, dont Albert est le saint protecteur au ciel ? Peut-être que la Providence nous réserve cette réunion pour nos vieux jours, afin que les glaces de l'âge ne réagissent pas trop contre l'enthousiasme de notre jeunesse. Adieu, mes très-chères sœurs et amies. Ma femme vous aime et vous embrasse du fond de son cœur. »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Boury, 12 avril 1837.

« Ma bonne sœur bien-aimée ! ce matin nous avons communié toutes les quatre pour toi dont c'était le jour de naissance, et tous nos souhaits pour toi étaient également sincères, sinon également tendres, puisqu'on dit qu'il faut laisser à l'amour d'une mère la plus belle part de tendresse. On le dit, mais moi je ne puis le croire, et je suis persuadée au contraire que jamais je n'aurais pu aimer mes enfants autant que j'ai aimé Albert ! J'en reviens à te dire que la prière que j'ai faite pour toi m'a satisfaite, plus que toutes les autres que je fais, car elle était fervente, je crois. Te souviens-tu de ce même jour, à Naples, il y a trois ans ? — Rien que trois ans ! et je

1. Quelques pages sur les catacombes écrites en 1830, insérées dans l'*Université catholique*, à mon insu, par l'abbé Gerbet, d'accord avec mes sœurs.

suis dans un monde nouveau ! — Mais, Dieu merci ! la même étoile y préside et plus belle que jamais — mon Albert ! mon Albert que j'aime plus que je ne puis dire ! Pauline, j'ai pensé quelle magnifique chose est l'amour ! Sur cette terre, ne pas se voir, ne pas s'entendre n'y fait rien ; mais enfin on a l'espoir de s'y revoir ; on pense qu'on a les mêmes pensées, on peut savoir matériellement (par lettres, etc.) qu'on s'aime encore, on n'est pas deux êtres différents, comme le sont ceux de ce monde et de l'autre. Cette force de sympathie est pourtant déjà belle, dans les absences de la terre ; mais qu'est-elle en comparaison de la sympathie qui subsiste, dans l'absence, entre le temps et l'éternité, entre une misérable mortelle et un être devenu un ange, entre la petite terre que nous voyons et ce monde dont notre imagination ne peut rien se représenter ? Et cependant l'amour, l'amour béni par Dieu franchit cet abîme. Il ne voit rien, n'entend rien ; tout pourrait lui paraître fini pour toujours, mais jamais il ne peut s'arrêter à cet affreux doute, et c'est même lui qui, parce qu'il se sent immortel, aide la foi à croire à l'immortalité et au bonheur immortel ! Cette nuit j'ai rêvé que je disais à Albert : « *Mon seul ange !* » avec toute l'expression de ma tendresse pour lui, et qu'il semblait heureux de ce mot. Il est constamment le fond de chacune de mes pensées, en même temps que Dieu, j'espère ; mais, matériellement, j'ai en ce moment moins de temps pour me livrer à mes souvenirs. Nos occupations font voler les jours. Le bien est plus amusant à faire que le contraire, — aussi bien que plus satisfaisant ; — on n'a pas un moment d'ennui. Ce qui est aussi salutaire, c'est d'être persuadé que la douleur et toutes les misères sont le partage de ce monde. Cela donne une grande placidité, je t'assure (et Eugénie le sent comme moi), d'être sûre qu'à chaque pas on trouve le malheur, et que

les éclairs de bonheur qu'on a ne sont que des rafraîchissements pour donner la force de continuer la route. Si tu savais comme cela fait tout supporter presque avec un sourire, tu me pardonnerais de regarder la terre comme un cimetière, où tout ce qui marche souffre, a souffert et souffrira. J'admets que ces choses sont tristes, mais elles sont vraies, il n'y en a pas de plus vraies. Une triste réalité n'en devient pas moins réelle parce qu'on se ferme les yeux pour ne pas la voir ; et ne vaut-il pas mieux se consoler en regardant ce qu'on nous promet derrière cette sombre réalité, qui n'est que comme une grotte obscure à traverser avant d'arriver à un lieu de délices ? Ce n'est pas Dieu qui a fait la mort et la douleur : voilà ce que je voudrais toujours répéter à nos pauvres villageois, parce que j'ai souvent peur qu'on ne calomnie notre cher bon Dieu [1].

« Pardon, mon cher ange, de te parler ainsi de choses tristes aujourd'hui ; mais, avec la religion, le triste est consolé et rempli d'espoir, tandis que, sans elle, tout ce qui est gai et heureux est triste, quand on l'examine. Voilà qui dit tout en peu de mots ; et pourtant j'ai bien peu de foi et je te prie de demander au bon Dieu de m'en donner davantage. Oh ! ma bonne amie, que j'ai été étonnée de voir que tu me croyais guérie entièrement de mes scrupules, *cercles*, etc., quand dernièrement je viens précisément d'avoir « *un accès de fièvre spirituelle*, » que j'en perds la tête quelquefois, que je crois tout de moi,

1. Lorsque des lettres telles que celle-ci me parvenaient dans l'absence, on comprendra, sans que j'en parle, quels sentiments elles devaient faire naître. Il était bien vrai de dire, en pareil cas, que « *ne pas se voir, ne pas s'entendre, n'y faisait rien* ; » car souvent en lisant et relisant ces lettres, à Lisbonne, il m'arrivait de penser que la séparation ne servait au contraire qu'à rendre notre union plus étroite.

ou rien de moi ! Mais c'est ma stupide imagination, que l'abbé Gerbet guérira, en me défendant d'analyser. A propos de cela, il m'a dit de t'envoyer une dizaine de chapelet que j'ai composée il y a quelque temps et que, par scrupule, je ne voulais pas t'envoyer, parce que je savais que tu la louerais. Maintenant il peut y avoir de l'orgueil à t'écrire que je ne te l'envoyais pas à cause de cela ; car, en cela, je me vante, et, en disant que je me vante, en disant que, pour n'être pas louée, je taisais une chose, il y a encore de l'orgueil, et, en convenant qu'il y a de l'orgueil, dans l'aveu que je fais que je me vante, en disant que, pour n'être pas louée, je taisais une chose... Ouf ! au secours ! on devient fou ! J'ai voulu seulement te prouver que je sais encore avoir des scrupules et faire des « cercles » et que nous sommes encore sœurs en cela. Voici donc ma dizaine... mais non, cela me prendrait trop de temps ; s'il m'en reste, tu l'auras au bout de ma lettre[1].

« Merci, chère sœur, de tant désirer me revoir ! Je le désire bien aussi. Je trouve tout simple que tu ne désires pas ma mort, mais je suis toute touchée de la peur que tu as eue de ma grippe. Je vivrai longtemps, et j'espère, avec l'aide de Dieu, vivre patiemment. J'ai moins hâte de mourir maintenant, quoique le goût m'en reste et m'en restera jusqu'à l'autre monde, j'espère. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Le 18 avril 1837.

« Tu as assurément bien pensé à nous hier[2], bien prié

1. J'ai perdu cette dizaine, mais je me souviens qu'elle l'avait composée de dix fleurs différentes, attribuant à chacune d'elles l'idée d'une vertu et y joignant une prière.

2. Anniversaire du 17 avril 1834, jour du mariage d'Alexandrine.

avec nous, regretté et espéré comme nous. Hier! le troisième anniversaire de ce pauvre mariage, si heureux, si riche de promesses et d'amour, du premier jour de ce court bonheur si abreuvé d'angoisses! Et elle l'a passé hier sans lui, pour la première fois, et déjà, depuis dix mois, tout ce bonheur est fini! Nous avons tous communié, prié et beaucoup pleuré, mais nous avons aussi remercié Dieu, et c'est une messe d'*action de grâces* que l'abbé Gerbet a dite. Il a voulu qu'Alexandrine, en ce jour, remerciât Dieu de l'amour d'Albert, de son mariage, et de son entrée dans l'Église. Enfin, il a su rendre la journée d'hier plutôt une journée d'espérance que de regret. »

DE MA MÈRE.

« Le même jour.

« Je ne doute pas que tu n'aies bien pensé à nous et à cette pauvre chère Alexandrine pendant cette journée du 17! Quel souvenir déchirant! que de bonheurs s'ouvraient alors devant nous tous, et quelle source inépuisable de joie aurait été pour nous ce cher ménage, si heureux et si bon!

« Je ne puis te dire combien elle a été délicieuse et touchante pendant tout ce cruel jour! Au milieu de ses douloureux souvenirs, elle a tant de douceur et de résignation! Après la messe, j'étais rentrée chez ton père; elle est venue nous y rejoindre et elle nous a embrassés tous deux avec effusion, sans rien dire, car il n'y avait pas de parole qui pût exprimer ce qui remplissait son cœur en ce moment. Il est impossible d'être plus suave qu'elle ne l'est. Ce mot a l'air d'être fait pour elle. Mais hélas! malgré la certitude si complète du bonheur de cet enfant chéri, comment s'empêcher de pleurer celui

dont il eût joui ici-bas, si quelques années encore lui eussent été accordées? Ah! j'aurais été trop heureuse pour ce monde, si tout ce qui semblait devoir être mon partage se fût réalisé! Le voir ici avec son Alexandrine, jouissant de ce séjour et de cette réunion, mon Dieu! mon Dieu! quel bonheur inouï! Et quelle sombre tristesse remplace ce qui eût été un soleil si brillant, et ce qui, cependant, lorsque j'y pensais d'avance me semblait, dans l'avenir, une chose toute simple. »

D'EUGÉNIE.

« Boury, 4 mai 1837.

« Ma si chère, j'ai reçu ton immense lettre et tout à l'heure j'y répondrai; mais avant, parlons de toutes ces morts que Dieu permet, comme pour nous forcer à ne plus nous attacher à la terre et à être toujours prêts à partir. Tu auras été cruellement frappée de celle d'Antonine[1], car tu savais encore bien moins sa maladie que nous! Je ne puis y croire encore! Je la vois si gaie, si fraîche le jour de son départ, me faisant promettre d'aller à Lumigny, dès qu'elle y serait revenue. Pauvre Antonine! et il n'y a pas eu de retour pour elle! Je ne puis arriver à plaindre ceux qui meurent, mais j'ai senti une bien grande douleur en pensant à celle de ses parents. Je me suis rappelé les regards d'adoration que le pauvre M. de Mun attachait sur elle l'année dernière, et je pense que son état doit être affreux. J'avais mieux connu Antonine que toi, et, à Lumigny, je l'avais tant aimée! Elle était si tendre pour moi! elle pressentait si

1. Antonine de Mun, comtesse de Biron, fille cadette du marquis de Mun et d'Émilie d'Urzel, marquise de Mun. Jeune, charmante, idolâtrée des siens, elle fut enlevée subitement à la tendresse de tous ceux qui l'entouraient, le 10 avril 1837.

bien qu'elle mourrait jeune, et elle regrettait la vie! Tu sais si je comprends le sentiment contraire. Il est, je crois, très-dominant dans mon cœur, et cependant, quand je vois mourir en regrettant la vie, je me sens une peine, un chagrin si vif, que mon cœur se gonfle de larmes; et alors, oh! avec quelle sincérité je pense que je voudrais mourir à la place de ceux-là! Antonine savait bien que sa maladie ne pouvait pas guérir; elle l'a souvent dit à mon père et à moi. Elle me disait souvent qu'elle voudrait être détachée de la vie. Mais, bien qu'elle crût mourir jeune, elle ne croyait pas que ce serait sitôt, et elle espérait bien revenir; et, à présent, morte, et morte d'une manière si subite! Elle était préparée à mourir; peu de jours avant, elle avait fait ses pâques. Cette mort subite n'a donc rien d'effrayant pour elle et peut au contraire être regardée comme une miséricorde de Dieu; car, puisqu'elle regrettait la vie, c'eût peut-être été une trop grande épreuve pour elle que de se voir mourir. Comme cela, elle s'est trouvée en présence de Dieu et de l'éternel bonheur avant d'avoir eu le temps de sentir la douleur de quitter la terre. Si elle a encore à expier dans l'autre vie, prions pour elle avec ardeur, afin que Dieu la délivre!

« Voici maintenant une seconde mort qui te fera beaucoup de peine. La pauvre Hélène[1] a aussi quitté

1. Hélène de Tourzel, comtesse d'Hunolstein. Son grand-père, le marquis de Tourzel, était le frère aîné du comte de Montsoreau, père de ma mère, et j'avais eu pour marraine sa grand'-mère, gouvernante des enfants de France, créée duchesse après la Restauration.

La duchesse de Tourzel ne mourut qu'en 1832. Je me souviens donc d'elle parfaitement, avec le sentiment de la plus tendre vénération. Elle avait conservé jusqu'à l'âge le plus avancé toute l'énergie de sa jeunesse et la vivacité de son esprit, et l'une et l'autre ajoutaient à l'intérêt des récits qu'elle savait si bien faire de toutes les

ce triste monde. Dieu sait ce qu'il fait, et, puisqu'il a promis une récompense aux larmes, il sait probablement que la douleur est salutaire à l'âme. Il est vrai qu'elle rapproche de Dieu plus que la joie ! Maman craignait que ces deux morts ne te fissent trop d'effet pour te les écrire directement; mais moi, je sais bien bien que, puisque tu as pu apprendre la mort d'Albert par une lettre, tu peux tout supporter. »

D'EUGÉNIE.

« 7 mai 1837.

« Deux mots seulement ce soir, car je tombe de fatigue et il faut que je me couche. Nos occupations sont

scènes terribles auxquelles elle avait pris part. Elle avait même écrit le Récit du voyage à Varennes, et je me souviens, presque enfant, de le lui avoir entendu lire, et de l'impression que me fit cette lecture. J'ignore pourquoi ce manuscrit n'a pas été publié, car assurément aucun des récits de cet événement ne peut valoir celui de la seule personne qui se trouvât avec le roi et la reine, Madame Élisabeth et les enfants de France, dans cette voiture qui les emmenait en fugitifs hors de Paris et les y ramena en victimes.

On ne peut se figurer avec quels sentiments ma tante parlait surtout de ce charmant et malheureux prince qu'elle avait vu grandir au milieu de tant d'espérances, et qu'il ne lui fut pas donné d'approcher dans son martyre, pour soulager du moins par sa tendresse les tortures dernières de sa lente agonie ! Certes, l'imagination ne peut se porter sans horreur et sans épouvante sur le souvenir de la captivité et du supplice des trois grandes victimes du Temple, mais elle s'arrête et n'ose pas fixer l'image de l'enfant arraché à sa mère et livré à ce raffinement de barbarie auprès duquel la mort eût été un bienfait ! Oui, un bienfait; car si aujourd'hui on apprenait que cette tête blonde est tombée sous le même coup qui frappa celle de sa mère, le cœur serait soulagé de l'horrible étreinte qui le saisit chaque fois que l'on se représente la cruelle et mystérieuse destinée du dernier fils de roi qu'ait vu naître la France ! Cette impression fut rendue, chez moi, plus profonde que toute autre, peut-être, par ces récits faits en présence du charmant portrait de l'infortuné Dauphin, suspendu, chez ma tante, en face de celui de sa sœur, Madame Royale, et qui le représentait dans tout l'éclat de sa belle et brillante enfance.

si multipliées maintenant, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, que je passe quelquefois la journée sans m'asseoir. Tous les gens qui meurent veulent nous voir, tous les malades nous demandent, tous ceux qui veulent se convertir viennent nous trouver, et nous allons chercher ceux qui ne le veulent pas. Cela constitue un mouvement perpétuel et actif.

« Pauline, mon plan de passer une partie de l'été à Lumigny, ma liaison avec Antonine que mon père tenait à rendre intime, qu'est devenu tout cela ? Qu'est-ce qui est stable sur la terre ? L'instabilité, pas autre chose.

« Dans quatre jours, mon père part pour Nantes. Il ne sera pas longtemps absent, mais c'est égal, c'est triste de le voir partir. Il est si bon ! il est plus tendre pour nous que jamais. Tu ne peux te faire d'idée pourtant du degré auquel son détachement de la terre augmente. Pauvre père ! ce sont tous les malheurs de cette année qui l'ont rendu ainsi. La mort d'Antonine l'a beaucoup affligé. Tu sais comme il l'aimait ! et, s'il n'était pas maintenant si résigné à tout, ce nouveau chagrin lui aurait peut-être fait mal.

« Je te remercie de tant penser à moi, de te figurer m'avoir près de toi « pour me pousser le coude », chère toi ! Nous étions, c'est vrai, si amies dans le monde ! Te souviens-tu comme nous surprenions les gens, en aimant tant à être l'une près de l'autre, à nous retrouver dans un bal ? Il y a peut-être des sœurs qui s'aiment autant que nous, mais certainement pas plus, et j'aime à penser que, pour ma part, je t'ai aimée autant qu'on peut aimer une sœur et une amie ensemble. »

« Le 19 mai.

« Je crois bien qu'il n'y a de bonheur vrai que pour ceux qui ne redoutent pas la mort. Aimer la mort, c'est

haïr tout ce qui meurt, c'est languir après la vie. Comme châtiment, Dieu a permis la mort, mais c'est par elle qu'il nous fait aspirer avec ardeur à la plus haute récompense. Oh! quand je mourrai, ne me regrettez pas; car si je bénis Dieu chaque jour d'être née, c'est que, naissant, je suis assurée de mourir. Pauline, Pauline! que notre réunion et notre union au ciel sera heureuse! »

« 1er juin.

« Je conçois que le regret de n'avoir pas vu mourir Albert te revienne quelquefois bien vif et bien poignant, et je remercie Dieu d'avoir été toujours près de lui pendant ce voyage et pendant ses longues dernières souffrances. Depuis la date de notre départ de Venise, je suis avec Alexandrine les anniversaires de chaque journée. Lundi, il y aura un an de son abjuration; il y a un an aujourd'hui qu'Albert a joué du piano pour la dernière fois : lorsqu'il le faisait, c'était toujours avec une inconcevable tristesse, il faisait des accords qui rendaient mélancolique malgré soi. Dans cette nuit du 30 mai au 1er juin, il a joué tout d'un coup vers deux heures du matin; je dormais, et je sais que, réveillée ainsi par la musique au milieu de la nuit, ne me rappelant plus où j'étais, le son de ce piano me fit un douloureux effet.

« Le son de sa voix, son cher regard, si résigné, si bon jusqu'à la fin, tout cela est devant moi comme présent et j'espère que, malgré ma détestable mémoire, il en sera toujours ainsi.

« Pendant que je t'écris, je m'arrête pour lire dans le *Livre bleu* [1] où Alex a écrit toutes ces dernières paroles,

1. Tant de fois cité dans la partie précédente, et où avaient été conservés tous les souvenirs des derniers jours.

et si je ne cesse pas, je ne pourrai pas achever ma lettre, car elles me brisent le cœur. Déjà deux ou trois fois, ces mots m'ont fait quitter la plume pour pleurer, pour t'oublier dans une méditation vers lui, pour lui parler, l'appeler, lui demander où il est, ce qu'il fait, pour m'écrier : O mon Dieu ! mon Dieu ! ne peut-on pas se voir de la terre au ciel ! Et, à présent, me voilà dans un de mes plus grands accès d'amour de la mort ! »

« Le 2 juin.

« Tu as bien raison de dire que nous semblons tous nous être un peu rapprochés du ciel depuis qu'Albert y est, toi comme nous, ma Pauline : je n'aime pas quand tu t'exclus. Nous pouvons bien répéter cette phrase qu'il a écrite . « Il s'établit une douce communication entre le ciel et nos âmes. » Cette communication est le plus grand bonheur de la terre. Tu as beau dire, quelque heureuse que soit la vie, rien ne vaut la quitter. Que veux-tu ! il faut me laisser parler comme je parle ; je ne suis pas juge, je ne connais pas le bonheur dont tu me fais la description, et si je l'ai vu, si je me le suis figuré, je me suis aussi figuré le bonheur du ciel et tous les autres ont pâli devant celui-là, et je ne me suis plus senti dans le cœur ni curiosité, ni désir, ni besoin du bonheur de la terre.

« Je reprends ligne par ligne ta lettre du 9 mai, parce que tu te plains de la quantité de choses que j'oublie de te dire : alors je vais écrire par ordre.

« Comment ! je ne t'ai jamais parlé de notre classe de quarante-quatre enfants ? Je suis une étourdie. Eh bien ! oui, j'ai vingt-deux élèves, Olga autant ; je leur apprends le catéchisme, je leur apprends que la sainte Trinité, c'est Dieu, que le Saint-Esprit n'est pas un saint comme

saint Pierre et saint Paul (erreur à laquelle ils sont enclins), etc., etc. J'ai une grande et assez vilaine chambre avec une croix au-dessus de la cheminée et, là, je fonctionne, et, sur six fois, cela m'amuse quatre[1].

« L'histoire de notre sauvage t'a intéressée[2]? Eh bien! apprends-en le dénoûment heureux pour elle : elle est établie en ce moment chez nous en qualité d'aide-jardinier. Je ne puis te dire sa joie, sa surprise à ce changement de situation, et toutes les manières dont elle nous témoigne sa reconnaissance. Elle prend nos mains, elle les baise, puis devient toute rouge et agitée, et pousse des exclamations : « Ah! que je suis bien! » et autres de ce genre. Elle est très-nerveuse, elle est même sujette à de violentes attaques de nerfs, et, après son arrivée ici, ce grand changement dans sa vie lui avait presque troublé la tête. Un soir, pendant le dîner, elle a été saisie d'une de ces terribles attaques, au grandissime effroi de toutes nos femmes de chambre, qui ont poussé la bêtise jusqu'à ne plus vouloir parler à la pauvre petite de tout le reste de la soirée. L'attaque était, il est vrai, très-forte; elle se roulait par terre en criant et s'arrachant les cheveux; puis, lorsqu'elle se calma un peu, il y eut, comme toujours en pareil cas, un torrent de larmes. Ensuite elle se releva tout d'un coup et dit qu'elle voulait aller à la chapelle, et, là, elle se mit à dire tout ce qu'elle savait de prières; puis cela fait, elle vint se mettre à genoux devant moi en me disant : « Mademoiselle Eugénie, je vous demande pardon de vous avoir fait de la peine; » puis devant Alex : « Madame Albert, je vous demande bien pardon du mal que j'ai fait! » Pauvre

1. Le curé de Boury, à cette époque, était un vieillard de quatre-vingt-dix ans, presque perclus et hors d'état de s'occuper des enfants de la paroisse.

2. Une pauvre enfant vagabonde qu'elles avaient recueillie.

enfant! Tu te figures si nous étions attendries! Alors, je lui jouai un peu d'orgue. Dès les premiers sons, elle se calma; elle caressait ma main pendant que je jouais et répétait : « Oh ! que c'est beau ! que c'est beau !... » Je t'assure qu'elle est tout à fait touchante et extraordinaire à entendre, lorsqu'elle parle de jeunes filles ou d'enfants plus jeunes qu'elle et menant la même vie qu'elle : « Celle-là, elle n'était pas comme moi, elle « n'était pas *forcée*, elle avait une bonne mère, elle, qui « travaillait et qui la priait de rester avec elle; mais elle « se sauvait toujours, elle disait : « Ah! bah! j'aime pas « travailler, » puis elle venait avec les *bandes*. Un jour, « j'la rencontre, elle avait l'air fatiguée et d'avoir faim. « J'lui dis : Te v'là donc toujours, tu vas donc pas avec « ta mère, t'es bête, tiens! Elle n'avait pas mangé depuis « deux jours. J'avais trois morceaux de pain, j'lui en ai « donné deux; j'avais vingt sols, j'lui en ai donné dix. »

« Que dis-tu de cette tirade? Ne crois-tu pas que cette bonté et cette charité, au milieu de l'ignorance de toutes choses, ont dû lui valoir, auprès de Dieu, beaucoup plus que des rouleaux d'or donnés par l'abondance d'un riche? Et ne trouves-tu pas remarquable que ce bel instinct du bien puisse ainsi germer et se conserver dans le cœur d'une pauvre créature grandie au milieu du crime, et ignorant jusqu'au nom de Dieu!

« Passons à un autre sujet.

« Oui, les vers de l'abbé Gerbet sont admirables. Depuis que je lis, que je comprends ce que je lis, et que je crayonne des livres en tous sens et en toutes couleurs, en y trouvant ce que j'ai quelquefois pensé, quelquefois éprouvé, nulle part et jamais je n'ai trouvé, comme dans les livres de l'abbé Gerbet, l'expression des pensées que l'on a sans avoir de paroles pour les dire, et celle des pensées que l'on n'a pas eues mais qui souvent, même à

votre insu, rôdent, pour ainsi dire, autour du cœur; car à la joie de les voir exprimées se mêle moins de surprise que de souvenir doux et heureux.

« Autre chose maintenant. Ah! madame, je vous y attendais! Vous croiriez, sans doute, dans la sagesse de vos scrupules, ne pas avoir entendu la messe, si vous aviez joué de l'orgue pendant sa durée, et, en jouant, contribué à aider la ferveur et l'attention des assistants! Eh bien! moi, madame, éclairée par de meilleurs conseils, je m'adresse à Dieu avant la messe, je le prie d'en accueillir les intentions et d'en pardonner les distractions; puis, lorsque le prêtre est au bas de l'autel et que tout le monde s'agenouille, moi, je me relève et je m'assieds à mon orgue; et ainsi se passe la messe pour moi, sans autre moyen d'exprimer à Dieu l'adoration, l'humilité, les vœux, les offrandes, les mille besoins de mon âme, qu'en variant ou modifiant plus ou moins les sons de mon instrument, plus expressif d'ailleurs que ne pourraient l'être toutes les paroles du monde. Te dire que je n'ai pas mille distractions, mille oublis de Dieu, ce serait bien manquer à la vérité; mais revenant de ces fuites de l'attention, je rappelle à Dieu que mon cœur est à genoux devant lui, et je le prie de lui pardonner les fautes de mon esprit. Veux-tu savoir encore quelque chose de plus? C'est que, si par hasard je vais à une autre messe plus tard, il est toujours entendu que ce n'est point dans l'intention de suppléer à une messe mal ou pas entendue. Bref, le cas est prévu dans l'Église, et il y a été décidé que ceux qui faisaient de la musique et chantaient pendant la messe, l'entendaient très-bien et qu'il ne fallait pas penser différemment.

« Après-demain nous partons pour Paris. C'est la fin d'une heureuse période, période de douceur et de calme. Qu'arrivera-t-il encore dans notre vie? De Paris je t'écri-

rai, je te dirai comment je me trouve de ce changement d'atmosphère.

« Nous avons eu ici une grande procession le jour de la Fête-Dieu, l'orgue en plein air devant un reposoir était ravissant. Je te quitte, adieu! Que Dieu nous accorde de nous revoir bientôt!

DE MA MÈRE.

« Le 2 juin.

« Je prends en ce moment la place d'Olga qui voulait t'écrire, mais elle est de garde auprès de deux jeunes filles, dont l'une fait demain sa première communion, et l'autre la renouvelle. Eugénie t'a-t-elle raconté ses processions ?... Je crois que non, elle ne t'a pas écrit ce jour-là. C'était réellement charmant! Cette file très-nombreuse de jeunes filles en blanc, la musique près du reposoir, l'effet extraordinaire de la voix d'Eugénie en plein air, tout cela a été au delà de ce que je puis t'en dire!

« Chère enfant, j'ai besoin de te dire combien j'ai été attendrie et contente de ce que tu me dis dans la lettre du 20 mai : c'est un sujet sur lequel nous avons toujours pensé de même, mais il n'y en a pas beaucoup, je crois, qui sincèrement soient de notre avis. Ce que tu me dis sur tout cela *chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse!* en me prouvant que j'avais raison; car je l'ai dit cent fois : celles qui, une fois mariées, deviennent comme des chevaux échappés, sont celles qui ont été privées de toute jouissance dans leur jeunesse. A Paris, on commence sa carrière de plaisirs et de danse en se mariant! tandis que, selon moi, il faudrait ne plus aimer le plaisir et la danse, après qu'on est mariée; mais pour cela, il n'est pas mauvais de s'être un peu amusé

auparavant. Aussi, ma chère enfant, je ne regrette, je t'assure, aucun des plaisirs que je t'ai procurés. D'un autre côté, tu sais bien que je vous disais toujours aussi que, tout en vous amusant, il fallait être tout à fait prêtes et préparées à vous passer de tout amusement, à vous en priver complétement, et pour toujours, s'il le fallait.

« Assez d'encens pour moi, comme cela.

« Je te quitte, mon enfant, car j'ai tous mes paquets à faire. Je sors de la dernière messe que nous dira ici (pour ce séjour au moins) notre bon abbé Gerbet. Nous y avons toutes communié; moi, dans l'intention de remercier Dieu des consolations qu'il m'a accordées et de toutes les grâces qu'il m'a faites depuis six mois. Cette richesse de secours spirituels nous a ranimés et nous a réellement rendu la vie. Pour Alexandrine et Eugénie, cela est positif; et pour moi, qui n'en ai peut-être pas aussi bien profité qu'elles, je reconnais toutes les jouissances que j'y ai trouvées.

« Je t'embrasse de toute mon âme. »

M. DE MONTALEMBERT A ALEXANDRINE.

« Paris, 6 mai 1837.

« Vous faites de moi le plus bel éloge du monde en me disant que je vous écris sur Albert de manière à vous satisfaire. Hélas! très-chère amie, je vous avoue que ce n'est pas du tout de façon à me satisfaire moi-même; au contraire. Je crains toujours d'être ingrat envers lui, envers sa sainte mémoire. Je crains d'oublier trop souvent, au milieu de mon récent bonheur, les ardentes prières, la tendre sollicitude de celui qui, comme vous le dites, m'*a obtenu ce bonheur*. Et cependant Dieu sait que je reporte sans cesse sur Albert mon âme et ma

mémoire, toutes les fois du moins que je puis les détacher du présent. En Italie surtout, il était bien naturel que j'eusse toujours présent au cœur son souvenir, le plus doux de tous ceux que j'y ai retrouvés. Je me suis plu à m'y sentir sans cesse sous la protection de celui qui avait été le compagnon de ma vie intime et le confident de toutes mes émotions, et qui aurait donné, j'en suis sûr, une portion de son bonheur pour me procurer le mien. Mais l'attente que je nourrissais depuis longtemps de rester quelques jours à Pise et d'y jouir de mes souvenirs a été bien trompée. Retenu, comme je vous l'ai dit, à Florence, par la maladie de ma femme, il nous a fallu, dès qu'elle a été rétablie, courir en toute hâte à Gênes, et faire ensuite le long détour de la Corniche pour éviter les neiges du mont Cenis, afin d'arriver avant l'époque où il eût été dangereux pour elle de voyager. Nous n'avons donc pu que passer à Pise, et cela par un temps si affreux, qu'il était impossible de faire un pas dans les rues transformées en ruisseaux de neige fondue. J'ai cependant pataugé la nuit, au clair de lune, depuis l'auberge jusque devant la maison où nous avons demeuré. Mais il était trop tard pour essayer de renouveler connaissance avec notre fameux professeur et la pauvre Thérèse. Le lendemain matin, il nous fallait partir par une neige battante ! au 25 mars ! On ne reconnaît plus l'Italie !

« Adieu, très-chère amie et sœur. Bien des respects à vos beaux-parents. J'ai vu hier Charles, qui a été très-aimable pour moi, et que j'ai trouvé d'une patience admirable. »

DU MÊME A LA MÊME.

« Villersexel (Haute-Saône), 5 juin 1837.

« Très-chère amie, je suis arrivé ici le 29 mai, l'anniversaire de votre abjuration bienheureuse. C'est ce jour-là même que j'ai trouvé ici votre lettre du 22 mai.

« J'ai lu d'abord avec un vif intérêt tous les touchants détails que vous me donnez sur le bien que l'abbé Gerbet fait autour de vous. J'y applaudis du fond de mon âme; mais cela ne m'empêche pas de dire que je déplore toujours ce séjour prolongé à Boury et surtout son inaction pendant qu'il y est. Tout ce que vous me racontez est admirable en soi; mais ce n'est pas là le genre de bien que doit faire l'abbé Gerbet; ce n'est pas là sa mission, je n'hésite pas à le dire, c'est la mission d'un curé de village : mission assurément admirable et sublime, mais qui n'est pas la sienne. Qu'aurait-on pensé de votre beau-père si, étant ministre des affaires étrangères ou ambassadeur, il lui avait pris fantaisie de se faire inspecteur des domaines ou des contributions indirectes, et puis de faire valoir les services qu'il rendait au roi dans cette nouvelle capacité? Est-ce qu'il n'y aurait pas eu un cri contre lui de toutes parts : « Que ce n'était pas là sa place..... qu'il manquait à son devoir! » Eh bien, c'est là l'histoire de l'abbé Gerbet, avec toute la distance qu'il y a toutefois entre la dignité du ministre le plus puissant et celle d'un prêtre et d'un prêtre comme lui! Ce n'est pas pour Boury ni pour aucune autre localité quelconque qu'il doit travailler, mais pour *Rome* et *Paris*, c'est-à-dire pour le *monde*. C'est le *monde catholique*, c'est l'Église tout entière qui réclame ses services, et non pas la petite paroisse de Boury, ou le diocèse de Beauvais. Elle les réclamait

surtout dans un moment où elle venait d'être frappée et violemment outragée par le plus dangereux de ses ennemis ! Lorsque l'abbé de la Mennais a souffleté l'Église par son livre coupable, tous les yeux se sont tournés vers l'abbé Gerbet et l'abbé Lacordaire, parce que tous les cœurs sentaient que c'était à eux qu'il appartenait de venger leur mère. Il ne s'agissait pas là du salut de cinq ou six âmes, mais du salut de plusieurs milliers, peut-être de plusieurs millions, car ce sont là de ces disputes qui retentissent à travers les siècles et qui vont faire du bien ou du mal aux générations les plus éloignées. L'abbé Lacordaire a noblement rempli son devoir. Au bout de trois semaines son travail était fait et soumis au pape. Tout le monde sait que c'est l'archevêque de Paris qui l'a empêché de paraître[1]. C'était une raison de plus pour l'abbé Gerbet de redoubler de zèle pour ne pas laisser le champ de bataille au mal victorieux. Il ne l'a pas fait et tout le monde le regrette, d'autant plus qu'on a pu juger, par les fragments publiés dans l'*Université catholique*, quel glorieux monument il pouvait élever à la vérité et à l'Église. Mais il n'est personne qui trouve qu'il ait, par ces fragments, acquitté sa dette. Il n'y a personne qui n'ait répété la parole que me dit le pape lorsque je lui remis la première édition : « *è peccato, non è finito,* » et cela au mois de janvier dernier, et nous voici au mois de juin ! Vous dédaignez, dites-vous, les cris « *de ce vilain monde qui crie toujours sans rien savoir.* » Aussi n'ai-je pas voulu vous parler du monde élégant, mais bien du monde catholique, prêtres et laïques. Je ne connais rien de plus respectable que ce monde-là, et de plus digne d'être

1. C'est le travail qui a paru sous le titre de *Lettre sur le Saint-Siége.*

écouté. Vous me citez saint Jacques, et moi je vous cite l'Évangile. Vous ne me ferez pas du tout injure, comme vous croyez, en supposant que je n'aime pas l'*obscurité* du bien que fait en ce moment l'abbé Gerbet; non, certes, je ne l'aime pas. C'est précisément cette obscurité que je lui reproche. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « *Il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau?* » Or Boury est le boisseau qui recouvre et cache la lumière que Dieu a donnée à l'abbé Gerbet pour éclairer son Église. Notez bien que je ne lui reproche pas d'avoir choisi Boury pour son séjour (quoique dans mon intérêt j'eusse préféré Trélon ou Villersexel), mais je lui reproche de n'y point travailler, et je conclus de cette inaction, que ce séjour ne lui vaut rien et qu'il fera bien d'en changer au plus tôt. Je ne crains pas qu'on dise : « Voilà ce que c'est qu'un ami! » Je ne crois pas que l'abbé Gerbet ait au monde un meilleur ami que moi; mais je suis encore plus ami de l'Église, et c'est pourquoi je lui reproche de pécher contre l'Église. Je ne suis pas même bien sûr que son silence ne rentre pas dans ce qu'on appelle le *péché contre le Saint-Esprit*. Mais comme il est meilleur théologien que moi, il vous le dira lui-même!

« Répondez-moi sur tout ceci, » me disiez-vous : j'espère qu'en voilà une réponse! Mais, malgré toutes mes clameurs contre l'abbé Gerbet, je ne puis oublier, très-chère amie, les saintes et admirables paroles qu'il vous a dites à pareil jour, il y a un an[1]. Leur souvenir, ainsi que celui de toute cette scène sublime, me remplit encore d'une profonde émotion; c'est pourquoi j'ai voulu vous écrire aujourd'hui pour m'associer autant qu'il est

1. Le jour de la première communion d'Alexandrine. V. tom. I, p. 393 et suivantes.

en moi à ce glorieux et sacré anniversaire. Pour moi, le souvenir de votre première communion, qui devait être *sa* dernière, à laquelle j'ai eu le bonheur de m'associer, est et sera toujours un des plus doux, des plus grands et des plus précieux de toute ma vie; car jamais la religion, que j'aime par-dessus tout, ne m'a semblé plus grande et plus belle. Pour vous, je ne crois pas vraiment qu'il y ait une journée plus belle dans votre vie, car jamais vous n'avez procuré à Albert plus de bonheur et jamais vous n'avez été plus complétement, plus saintement identifiée à lui.

« J'ai trouvé ma femme parfaitement bien, Dieu merci. Priez pour nous du 10 au 15[1]. Je demande à Eugénie, à l'abbé Gerbet de se joindre à vous pour cette intention et je ne crains pas de mêler cette pensée à tous les souvenirs qui vont remplir ce mois pour vous, et auxquels vous savez bien que je m'associerai de mon mieux et du fond de mon cœur.

« En terminant, je répondrai à vos sages et fraternelles remontrances sur ma manie de *crier*, sur mes extases et mes fureurs subites. Vous avez bien raison, mais je crains que cette manie ne dure, parce qu'elle est dans mon naturel, et que vous savez bien : « Chassez le naturel, » etc. Il est donc probable que nous continuerons avec une égale persévérance jusqu'à la fin de nos jours, moi à crier, vous à me gronder : voilà notre ressemblance. Mais vous ferez bien et moi je ferai mal : voilà la différence; vous voyez qu'elle est toute à votre avantage.

« Adieu! »

1. Le 22 juin suivant, Eugénie m'écrivait : « Je ne sais si tu as « déjà appris l'arrivée en ce monde de demoiselle Marie-Élisabeth- « Hiltrude de Montalembert, qui ne manquera pas, j'en suis sûre, « de faire honneur à ses belles patronnes. »

Je n'ai pas voulu, malgré leur exagération, retrancher un mot des tirades que contient cette lettre, car elles ne me semblent réellement faire de tort ni à celui qui les écrivait avec l'ardeur de ses vingt-sept ans, ni à celui qui en était l'objet. Elles témoignent du zèle un peu impatient de l'un et de cet amour pour l'Église dont il a donné tant de preuves. Elles témoignent aussi de l'importance qu'avaient, aux yeux de tous, les travaux de l'autre et de l'éclat qui, dès lors, environnait le nom de celui qui, plus tard, devait être revêtu d'une des plus hautes dignités de l'Église. Du reste, il me sera permis aujourd'hui, ainsi qu'alors, de ne pas regarder comme aussi indigne de la mission de l'abbé Gerbet que le trouvait, à cette époque, l'ami d'Albert, le bien qu'il lui fut donné de répandre autour de lui pendant son séjour à Boury. On pourrait même se demander aujourd'hui si une réfutation de plus des doctrines de M. de La Mennais eût été effectivement un bien tel que celui-là dût lui être sacrifié. Le temps, qui a, hélas! emporté les espérances que nous conservions tous alors pour ce grand esprit tombé, a démontré aussi que le danger dont il semblait menacer l'Église avait été beaucoup moindre que ne le supposaient ceux qui pensaient que l'adversaire allait avoir des proportions égales à celles qu'avait eues le champion. Leur alarme, sans doute, était légitime, et lorsqu'ils virent se transformer en torche incendiaire la lumière qui les avait éclairés et que quelques-uns d'entre eux avaient si passionnément suivie, on ne peut s'étonner qu'elle ait été extrême. Mais ce qu'aucune réfutation n'eût pu faire, Dieu le fit, en éteignant dans l'intelligence de M. de La Mennais la flamme du génie, après qu'il eut éteint lui-même dans son âme celle de la charité. J'ai dit « la charité » et non la foi, car il m'a toujours semblé que ce qui porta le

désordre dans cette pauvre grande âme, ce ne fut pas le doute, ce fut le ressentiment.

A cette lettre véhémente de M. de Montalembert, Alexandrine répondit celle qui suit :

ALEXANDRINE A M. DE MONTALEMBERT.

« 13 juin 1837.

« Vous n'êtes donc pas encore guéri de votre humeur despotique? Comment! c'est à moi que vous enjoignez *per la santa ubbedienza!* — à quel titre je vous prie? — de dire!... à l'abbé Gerbet de quitter Boury! Je lui ai donné votre lettre et j'ai admiré la souriante impassibilité avec laquelle il a lu toutes vos impertinentes invectives contre lui! Au reste, s'il faut vous répondre, je vous dirai que sa santé est mauvaise et l'oblige à interrompre sans cesse ses occupations; puis il a trop à vous écrire pour ne vous écrire que huit pages bien serrées; puis il a de bonnes raisons pour tarder encore à vous écrire; puis il vous a écrit une fois une lettre de douze pages qui peut compter pour cinq ans; puis, quand vous reverrez son écriture, ce sera un volume; puis il a un plan superbe de livre en tête; puis il n'est pas du tout permis à *vous* de le juger, quoique vous soyez aussi un homme distingué et même célèbre. J'ai bien senti, à ce propos, combien mon cœur renferme pour vous de sentiments fraternels à la joie que j'éprouve lorsque j'entends votre *Sainte Élisabeth* portée aux nues. La frivolité et l'affectation du monde, et du monde élégant, ont pourtant été touchées par la délicieuse naïveté, la tendresse, l'amour de Dieu, la sincérité, qui remplissent ce charmant ouvrage et qui sont rendus dans un style plein de grâce et de simplicité; et outre toutes ces qualités, il y en a bien d'autres encore

qu'on y découvre. Vous avez probablement déjà entendu dire tout ceci beaucoup mieux que je ne vous le dis. Allons, maintenant je vous rends la phrase que vous m'avez salutairement dite : « Prenez garde à l'orgueil. »

« Cher ami, prenez toute votre foi et faites une fervente prière à Dieu pour qu'il me délivre de l'esprit de subtilité et de « *cercle* » qui en dérive, et des scrupules qui sont tous parents les uns des autres. Mais ne faites jamais de prières pour moi sans les conclure en suppliant Dieu de rendre éternellement heureux, dans un autre monde, notre pauvre amour, à Albert et à moi, si éprouvé dans celui-ci! Vous le devez à Albert, car je crois que jamais ami n'a plus ardemment désiré le bonheur de son ami que lui. Vous le reconnaissez, je le sais, et cela fait que je vous aime bien, cher frère Montal. Oh! je voudrais vous revoir, vous dire mille choses, vous ennuyer de mille répétitions, — mais vous seriez patient! Merci de m'avoir parlé de cette bonne princesse Wolkonsky. Que vous a-t-elle donc dit sur notre pauvre vie de Sorrento? Oh! oui, notre bonheur était bien délicieux! jamais je n'aurais pu en rêver un qui le fût autant, et il devait frapper les autres plus que nous, qui ne savions pas combien il est rare sur la terre. Sa santé seule m'empêchait de me regarder comme parfaitement heureuse, mais j'attendais toujours le bonheur, et avec une telle certitude!... J'étais si sûre qu'il guérirait! Je crois que des anges compatissants ont mis ce bandeau sur mes yeux, car il n'était pas naturel, avec mon caractère et avec mes inquiétudes continuelles pour lui.

« Je vous remercie beaucoup d'avoir pensé à nous en voyant notre maison sous la Trinité-du-Mont. Oui, c'est bien là qu'il m'a vue pour la première fois et que son amour a commencé à m'attirer au ciel, avec la grâce

de Dieu. J'aime à penser que vous avez aussi revu Pise !

« Nous sommes très-occupées, et le cher abbé que vous accusez si scandaleusement et irrévérencieusement de paresse, sauve beaucoup d'âmes à Boury. Le village nous prend presque tout notre temps; Eugénie est abbesse, premier ministre et grande maîtresse d'école; Olga est *panetière* et aumônière, et moi je suis chancelière, *fossoyeuse* et missionnaire. Le bon abbé Martin de Noirlieu est venu passer ici quinze jours, et il nous a fait du bien à tous. Il vous aime et vous admire; il a lu ici *Sainte Élisabeth*, qu'il ne vous pardonnait pas de ne pas lui avoir envoyée, jusqu'à ce qu'il ait appris que vous traitiez de même l'abbé Gerbet. Et, après cela, vous lui reprochez de ne pas vous envoyer le numéro d'un journal!

« A revoir! Dieu vous assiste toujours. »

Ces lettres précédèrent de peu le départ de l'abbé Gerbet. La semaine suivante, il quitta Boury avec tous les habitants du château, qui se rendaient à Paris pour y passer la dernière quinzaine de juin. Ils ne retournèrent à la campagne qu'après le douloureux anniversaire de la mort d'Albert.

Pendant ce séjour à Paris, ils y retrouvèrent plusieurs amis intimement unis à ces souvenirs, entre autres l'abbé Martin de Noirlieu et M. Rio. L'abbé Gerbet était retourné à Juilly, d'où il revint cependant passer avec eux la journée du 29. Mais on verra combien, d'avance, sa pensée s'était unie à toutes celles que réveillait le retour de ces tristes journées. On trouvera aussi les lettres des autres amis absents, parmi lesquelles, en cette circonstance, je n'ai pas cru devoir omettre les miennes.

DE PAULINE.

« Cintra, le 1er juin 1837.

« Mes chères sœurs, nous voici établis, depuis avant-hier, dans notre « *cottage*, » dont la vue me ravit, et va, je crois, me rendre meilleure. Tout, dans ce *cottage*, est d'une simplicité rustique. On ne peut rien imaginer de plus champêtre, mais la vue est plus délicieuse encore qu'à Lisbonne. Une colline riante et couverte d'arbres touffus, un vallon profond près duquel se trouvent pittoresquement groupées une foule de maisonnettes entourées de jardins : je vois cela d'une de mes fenêtres; de l'autre, dans ce même salon, l'église précédée d'une arcade qui la rend l'une des plus jolies que j'ai vues ici, et devant laquelle se trouve une grande croix en pierre, toute revêtue de lierre, et de beaux arbres encore qui l'ombragent. Puis, au fond de tout cela, la plaine qui s'étend d'un côté jusqu'au vieux couvent de Mafra, et de l'autre, jusqu'à la mer qui borde l'horizon et que j'aperçois de ma fenêtre aussi, quoiqu'elle ne soit pas visible de partout, à Cintra. Tout ceci vous représente, n'est-ce pas? une belle vue et une vue qui joint pour moi, à tous ses charmes, celui de me rappeler à la fois Rome et Naples.

« Mais, malgré cela, le retour de ce mois me rend bien triste! Au milieu des souvenirs de chaque jour, ceux qui me manquent, ceux que je n'ai pas pu partager avec vous, se réveillent, et celui de mon absence devient pour moi le plus poignant de tous.

« Eugénie, dans cette lettre que tu m'écrivais l'année dernière, le 29 juin, tu me disais : « Le souvenir n'en attristera pas le jour de ta fête! » Ah! c'était là une pensée du premier moment, lorsque tu avais presque

entrevu le ciel où il venait d'entrer, mais elle n'était pas véritable. Il n'y a plus, ici-bas, de fête pour nous ce jour-là! Pour moi, elle est essentiellement liée à lui. Quand j'étais petite, on fêtait mon jour de naissance. C'est à Rome, en 1830, qu'on a inauguré pour moi cette fête, ce beau 29 juin que nous y avons passé avec lui, heureux et intimes comme nous ne l'avions jamais été, et si joyeux et brillants aussi, quoique si près du grand revers du mois de juillet. L'année d'après, nous étions à Castellamare, avec lui, bien gais et contents encore. En 1832, c'était le fameux 29 juin du Vomero, où Alexandrine a mis une robe blanche pour la première fois après la mort de son père, et où elle a fait entrevoir à Albert qu'elle pourrait bien l'aimer un jour. En 1833, nous étions loin d'eux, mais nous ne pensions qu'à eux. En 1834, ils venaient de se marier, nous en étions à un moment tout à fait heureux, et c'était aussi mon beau temps, à moi. 1835, Korsen! 1836, le ciel.

« Tu vois donc que son souvenir se rattache à tous ces jours. Avant 1830, je n'étais pas liée avec lui comme je l'ai été après. Si donc on m'avait toujours fêtée ce jour-là, il y aurait eu plusieurs années auxquelles il ne serait pas associé. Au lieu de cela, pendant ces six années où ce jour a été ma fête, il y a toujours joué un rôle important; et, pour l'avenir, je le consacre à lui seul. J'aime assez pourtant qu'on ne puisse pas dire de messe en noir ce jour-là. C'est une fête dans l'Église et au ciel, si ce n'en est plus une sur terre pour nous.

« Adieu, mes chères petites sœurs, que Dieu vous bénisse toujours, comme il le fait, et vous conserve toujours comme vous êtes! »

L'ABBÉ GERBET A ALEXANDRINE.

« Juilly, 15 juillet 1837.

« Vos bonnes lettres me sont arrivées, et vous avez été vraiment bien bonnes, toutes deux, de ne pas me les faire trop courtes. Cela vaut de charitables aumônes faites à un ermite.

« Dans ma retraite de Juilly, je n'oublie pas, comme vous le pensez bien, j'espère, Bourry, ni Paris, où vous êtes en ce moment. Je célèbre avec vous ces anniversaires, chère enfant ! pauvre affligée ! pauvre cœur brisé par un terrible coup de vent de tempête. Vous conservez toujours du moins votre boussole et votre étoile polaire. Dieu vous guide. La douleur résignée, c'est de l'or. La douleur pénétrée de dévouement et de charité, c'est un diamant. Voguez, voguez, en portant cela au port !

« Juilly, 24 juin.

« Minuit va bientôt sonner, et, avec cette heure commence pour vous, ma pauvre enfant, la semaine des douleurs.

« Je viens d'écrire ces deux lignes et j'ai interrompu quelques instants ma lettre pour une petite chose qu'il faut pourtant que je vous dise d'abord, parce qu'elle a une signification consolante et douce.

« Pendant que j'écrivais, un papillon de nuit, qui était entré par ma fenêtre entr'ouverte, s'est abattu sur les briques de ma chambre. Il s'était probablement fait mal, et il voltigeait par terre, faisant un grand petit bruit par ses efforts pour se relever.

« Son bruit m'a fait penser à lui. Moi, qui dans ce moment ne pensais qu'à vous, je me suis dit que, s'il parvenait à voler comme de coutume, il viendrait bien

vite brûler ses ailes à la lumière et mourir, et qu'il valait mieux le mettre dehors, en liberté, sous les étoiles. Je l'ai poursuivi avec un cornet de papier pour le prendre; je l'ai pris, et je l'ai mis en liberté.

« Pauvre papillon! nous sommes comme toi; blessés par la douleur, nous nous agitons terre à terre, mais en même temps nous battons des ailes, des ailes que Dieu nous a faites, l'espérance et la prière, et c'est alors que Dieu pense tout particulièrement à nous. Quand je te poursuivais tout à l'heure, tu avais bien peur de moi, tu croyais que je voulais augmenter ton mal! Et je ne te poursuivais que pour te sauver! Et c'est comme cela que Dieu nous poursuit. Mais quand je t'ai jeté dehors, dans la sombre nuit, c'est alors surtout que tu as accusé ma cruauté! Pauvre ignorant! Cette grossière lumière que tu regrettais t'eût fait mourir, et, au lieu de cela, tu auras demain un air pur et doux au soleil levant. Cette sombre nuit est l'image de la mort; quand Dieu nous y jette, c'est pour nous y faire retrouver et la liberté, et la vie, et la joie au lever de l'éternelle aurore. Voilà ce que je te dis, petit papillon, et voilà ce que vous nous dites, ô mon Dieu!

« Chère enfant, je ne vous dirai que cela ce soir, au commencement de la douloureuse semaine; mais vous et votre Eugénie, vous découvrirez en cela tout ce que Dieu y a mis. Je suis à genoux au pied de votre croix. Chères enfants, parmi les cœurs qui vous plaignent, veuillez mettre le mien à une bonne place.

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Paris, 16 juin 1837.

« Ma Pauline, il me semble qu'entre nous, il n'y aurait besoin que de ce nom et de ces dates pour comprendre

tout ce qui remplit mon cœur et tout ce qui remplira le tien, en te transportant auprès de nous. Je remercie Dieu de ma mémoire, car, de voir s'effacer et peu à peu disparaître ce qu'on a le plus vivement ressenti, voilà une des plus grandes misères de l'humanité. Que Dieu m'en préserve! C'est avec une grande douceur que je me persuade toujours davantage que c'est en Dieu que se conservent le mieux les affections; que Dieu, tout amour, sait le mieux faire garder le souvenir de tout amour permis par lui. Oh! mes chères sœurs, combien je sens que vous me comprenez! Ma chère vieille amie, si par hasard tu entends parler de ma sauvagerie, de mon refus de dîner chez notre tante de Damas, de grâce, prends mon parti, toi qui as tant d'influence dans la famille, dis que tu me conçois. Il faut que je résiste un peu d'abord, afin de bien faire accepter ma retraite et mon deuil; ensuite on n'y pensera plus.

« Adieu, je t'aime et je voudrais te revoir! »

M. DE MONTALEMBERT A ALEXANDRINE.

« Villersexel, 27 juin 1837.

« Très-chère amie et sœur, je ne veux pas que la grande et sainte journée d'après-demain se passe sans que vous receviez un mot de moi. Vous me m'en voudrez pas, j'en suis sûr, si je cherche à m'associer à vos souvenirs, comme j'ai été associé à vos douleurs, à vos inquiétudes, à toutes ces fécondes angoisses qui ont conquis votre cœur pour le ciel! Je ne crois pas qu'après Eugénie et Pauline, il y ait personne au monde qui ait pu mieux que moi comprendre et partager tout ce qui s'est passé dans votre pauvre cœur pendant ces jours mémorables, si douloureux dans votre mémoire, mais si grands, si bons au yeux de Dieu. J'avoue que, distrait et agité

comme je l'étais, par un bonheur aussi complet qu'imprévu, qui m'inondait alors chaque jour de plus en plus, je me suis bien souvent reproché de n'avoir pas apporté assez de recueillement, assez de dévotion de chrétien et d'ami dans cette chambre de la rue de Madame, où il m'était permis d'assister au spectacle sublime d'une âme purifiée et sanctifiée par la douleur, se préparant avec tant de résignation à tout quitter pour trouver Dieu seul; cette chambre où je voyais mourir, à la fleur de l'âge et du bonheur, l'ami qui, comme vous le dites, et comme je le sens, m'a le plus aimé et a fait, pour ma paix et mon bonheur, les vœux les plus ardents; enfin, cette chambre où je voyais une âme qui m'est aussi bien chère, la vôtre, chère Alexandrine, renaître à la vérité par la douleur et l'amour! J'ai souvent regretté et même rougi de n'avoir pas été tout à vous, dans cette crise suprême de vos deux existences. Mais Dieu, qui avait autrement arrangé les choses dans ma vie, a du moins permis que je pusse conserver de ces saintes journées des souvenirs bien vifs, bien présents, bien détaillés. Il m'eût été bien doux et peut-être ne vous eût-il pas été désagréable de les mettre en commun avec les vôtres. Mais puisque cela est impossible, vous ne me refuserez pas, très-chère Alexandrine, la grâce que je vous demande, de me donner une place dans vos prières et vos pensées après-demain, une place bien spéciale, comme au premier ami d'Albert, à celui qui l'a beaucoup aimé et qui a été beaucoup aimé de lui, à celui qui a assisté à la naissance et à la fin de votre union terrestre. Il faudra bien, malgré vous, que toujours, en pensant à lui, vous pensiez à moi, car nous avons été bien unis, lui et moi, et précisément à dater du moment où il vous a aimée.

« Je fais dire une messe ici pour lui après-demain, mais à son intention seulement, puisqu'on ne peut pas

faire de service solennel à cause de cette belle fête de saint Pierre et de saint Paul, la fête par excellence à Rome, où vous vous êtes, pour la première fois, vus et aimés!... J'aime à reporter sans cesse, comme vous m'y avez encouragé, une partie du bonheur dont je jouis aujourd'hui à l'intercession d'Albert, à ses prières si ferventes, si tendres pendant sa vie, à sa protection après sa mort! Ce doit être pour vous une raison de vous intéresser à ce bonheur, et c'est pourquoi je ne crains pas de vous en parler en ce jour de deuil. Avez-vous reçu le paquet que je vous ai adressé à Boury et la lettre où je vous annonçais la naissance de ma fille? Ma femme va toujours à merveille, et rien n'est venu troubler notre bonheur. Elle vous fait, à toutes deux, mille tendresses. Elle s'associe avec moi à toutes vos émotions. Adieu, pauvre chère amie. Vous savez si je suis pour la vie votre ami et votre frère.»

PAULINE A EUGÉNIE.

« Cintra, le 29 juin 1837 [1].

« Il me semble que je suis plus près de vous aujourd'hui, mes sœurs chéries; que, depuis notre réveil, la première jusqu'à la dernière pensée de ce jour aura été la même. C'est un jour d'union, comme de regarder ensemble la même étoile. Aujourd'hui nos yeux sont fixés sur notre Albert plus incessamment, et, en lui, nous sommes réunies. Vous me direz comment vous avez passé cette journée, afin que je me la figure, comme je me figure celle où je n'étais pas, et que je revis cependant aujourd'hui avec vous. J'ai passé ces jours-ci à relire vos lettres de l'année dernière, et j'y ai retrouvé

1. Jour du premier anniversaire de la mort d'Albert.

tant de choses qui m'ont déchiré le cœur, cette dernière fois où il m'a nommée, Eugénie, où il a dit : « *Embrasse-la encore pour moi !* » O mon Dieu ! mon Dieu ! je ne puis pas te dire quel accès de douleur j'ai eu pensant que je n'avais pas été là pour l'embrasser véritablement encore une fois ! Un an ! déjà un an ! le temps au bout duquel le deuil de quelques veuves est fini. Ah ! qu'il me semblerait étrange, en effet, qu'Alexandrine fût comme d'autres ! Je ne puis plus même me la représenter autrement que telle que je l'ai quittée, et telle que je la retrouverai, et tout ce qu'on dit du temps me paraît absurde quand je pense à elle. Tout ce que je désire, c'est que Dieu permette que les années se passent toutes pour elle comme celle-ci, environnée des bonheurs que Dieu donne à ceux qui n'en ont plus sur terre, et près de toi, sœur chérie ; et puis, que, moi aussi, je sois avec vous de temps en temps, et que tout ce que nos âmes ont gagné par le souvenir et l'exemple d'Albert se fortifie en nous tous les jours et nous rende dignes de le revoir bien vite après notre sortie de ce monde. »

ALEXANDRINE A M. DE MONTALEMBERT.

« Boury, 7 juillet 1837.

« Mon bon ami, j'ai été bien touchée de recevoir le 29 au matin votre excellente lettre, si fraternelle, si amicale, et contenant un souvenir d'Albert si précieux. Lorsque je l'ai reçue, je venais de communier pour que Dieu nous unisse dans son amour, lui et moi, prière que je fais si souvent. Je n'ai pas besoin de vous dire s'il m'eût été doux que vous fussiez auprès de nous. Et vous absent, j'avais espéré un autre ami d'Albert, ce cher Rio qui a partagé tous ces anniversaires avec nous : mais sa santé l'a empêché d'être avec nous ce jour-là. Nous avons

eu la douceur de recevoir la communion de la même main qui nous la donna ensemble, il y a un an. Dieu nous a fait la grâce que les consolations de l'abbé Gerbet ne nous aient pas manqué. Mais je n'en ai pas joui aussi paisiblement que je l'aurais voulu. Oui, cher ami, je suis comme vous, doucement frappée de ce qu'on ne puisse pas dire de messe de mort, le jour de *sa* mort, à cause de cette bienheureuse fête des glorieux apôtres que j'aime plus que jamais! Il est impossible, dans toute l'Église, de prendre des vêtements de deuil le jour où mon Albert a quitté cette terre pour une meilleure demeure! J'aime cela.

« Je n'ai pas besoin de vous apprendre que j'ai passé quelques heures dans cette chambre chérie et sacrée à tant d'égards. Et là je me sens bien. Oh! que je voudrais qu'il fût possible que j'y meure! Regarder tous ces endroits consacrés par ses souffrances et sa résignation me donnerait, je crois, un courage et un calme ressemblants au sien, quoique toujours bien moins méritoires; car moi, je partirai, pour le rejoindre, je partirai malheureuse sur terre, et lui partait heureux en me laissant. Oh! que cette vie est douloureuse! Cette chambre donc, je ne sais quand j'aurai le courage de m'en dessaisir. Pour employer cet appartement, et aussi pour me le garder, j'ai prié l'abbé Martin de Noirlieu de vouloir bien l'occuper. Il y pensera bien à Albert, et Albert, qui l'a beaucoup aimé, l'y verra avec plaisir.

« Quel bonheur que votre femme se porte si bien et que tout se soit si bien passé! Oh! oui, que Dieu vous conduise au ciel tous deux, en vous épargnant les épreuves. La vie passe comme un songe, il est vrai, et, à son dernier moment, les souffrances passées apparaissent peut-être comme de mauvais rêves. Mais combien ne souffre-t-on pas en rêve! et désire-t-on voir des images

douloureuses dans son sommeil, quand même, par là, le reveil en devrait sembler plus beau?

« Cher ami, je vous en conjure, priez pour que j'obtienne autant de foi que vous. Adieu! Embrassez bien tendrement Anna pour moi. Eugénie en fait autant. Que Dieu vous bénisse, cher frère et chère sœur. »

DE MA MÈRE [1].

« Boury, 5 juillet 1837.

« Ton père me mande que la douleur de M. et Mme de Mun déchire l'âme, et ce qui est affreux, c'est que leur manière de sentir à cet égard ne s'accorde pas. La douleur de M. de Mun est expansive; celle de sa pauvre femme concentrée. Ton père trouve moyen de leur faire du bien à tous les deux, et ils voudraient le garder près d'eux. Ils disent que, le connaissant depuis si peu de temps, ils peuvent à peine comprendre comment ils ont en lui une telle confiance, et comment ils peuvent éprouver un tel besoin de sa présence. C'est un don que Dieu a fait à ton père, et ce charme, il l'exerce sur presque tout le monde.

« Ce qui me navre aussi en ce moment, c'est tout ce qui disparaît à Naples de gens de connaissance. Caroline Fonton, la plus jeune de toute cette famille, et si aimée! Une autre, à laquelle je voudrais ne pas croire, belle, fraîche, précieuse aussi et aimée, la duchesse de Santo-Téodoro enfin! Je me débats contre cette nouvelle, mais je suis trop certaine qu'elle se confirmera. Comme tous ces tristes événements nous défigurent Naples! On dirait

1. Mon père se trouvait alors à Lumigny, chez le marquis et la marquise de Mun, que la mort de leur fille, Mme la comtesse de Biron, venait de plonger dans la plus profonde douleur.

qu'une génération tout entière a succédé à l'autre, depuis que nous en sommes partis. Nous n'étions sans doute pas absolument liés avec tout ce monde; mais une grande partie des membres d'une même société ne figure-t-elle pas, dans la vie, comme des fleurs qui ornent et embellissent un parterre? Si un orage vient les abattre, combien ne les regrette-t-on pas, quoiqu'on ne les ait ni plantées, ni cultivées soi-même! Tout ce qui remplace ensuite ne fait jamais oublier ce qui avait plu d'abord, et ce qui se mêlait aux premières impressions. »

« Quelques jours plus tard.

« Hier c'était la fête d'Eugénie, et de plus, le jour de naissance d'Alexandrine. Tout d'un coup, pendant le dessert, lorsque nous nous y attendions le moins, grande décharge de mousqueterie sous les fenêtres, au moment où on posait sur la table un bouquet avec des vers pour Eugénie. Puis en sortant de table, dans l'antichambre, la bonne Saulnois[1] conduisant les jeunes filles de la maison toutes vêtues de blanc, l'attendant pour lui donner encore des bouquets et lui réciter des vers. Je fus alors désolée qu'on n'eût pas su que c'était le jour de naissance d'Alexandrine; mon cœur s'est attristé de la voir passer ainsi inaperçue, elle qui a tant de droits à la reconnaissance de tous les habitants de ce village, dont elle est si complétement la bienfaitrice. Je le dis à ton père, qui le sentit comme moi; et, dans la soirée, à l'heure du thé, il arriva un beau bouquet et d'assez jolis vers, improvisés pour elle par le maître d'école. Cela me fit plaisir, car je m'étais figuré mon Albert s'affligeant de ne point la voir célébrée. Déjà j'avais pensé avec tristesse à ce qu'avait dû être ce

1. Vieille femme de chambre de ma mère.

jour pour elle autrefois, ce jour de naissance d'une fille unique, l'idole de son père et de sa mère, l'objet des hommages de toute une société. Quel changement! quelle triste fin d'une existence si brillante à son début! Il est vrai que, en revanche, et en changeant de route, elle aperçoit le ciel brillant au bout de celle où elle marche maintenant, tandis qu'au bout de l'autre, il était au moins voilé : voilà ce qui transforme la tristesse et donne du courage. »

L'ABBÉ GERBET A ALEXANDRINE.

« Juilly, 6 juillet 1837.

« J'ai lu ce matin dans mon bréviaire un texte de l'Écriture où il est dit que, *dans le ciel, on n'aura plus besoin de flambeau.* « Mon Dieu, comment pourra-t-on se passer de bougies? Si au moins on y avait l'éclairage au gaz! Mais pas de bougies! Comment faire? Je crains bien que la lumière du ciel ne suffise pas! » Voilà ce que nous disons sous toutes les formes! Je dis « nous » (et bien sincèrement), les uns d'une manière, les autres de l'autre. Ne prenez pas ceci pour une personnalité. Vous m'avez fait grand plaisir en me disant que vous étiez moins troublée. Fortifiez votre volonté contre les abattements de la tristesse et que les anges du ciel vous protégent toujours.

« Je vous envoie un passage d'un livre de Mme de Hautefeuille, que j'ai lu ces jours-ci et qui me frappe.

« La terre contient donc encore des joies que les
« anges pourraient envier. Mais ces joies, pour être
« complètes, il faudrait qu'elles fussent renfermées dans
« d'autres cœurs que nos pauvres cœurs mortels où tou-
« jours une triste saveur de la terre vient se mêler de
« les corrompre. L'idée de l'incomplet, celle de l'incer-

« titude, une voix qui crie au soir : *Rien n'est durable*, « une sorte d'impuissance à savourer le bonheur, faut-il « le dire? une sorte de fatigue à l'éprouver, un besoin « de larmes et de douleur, viennent apprendre au cœur « de l'homme que les joies du ciel sont pour le ciel, et « qu'ici-bas, le ravissement qui fait éternellement sou- « rire les séraphins nous tuerait, ou plutôt, — misère ! « misère ! — nous lasserait bientôt. »

« Ce dernier trait renferme une vérité profonde. Cette fatigue résulte d'une disproportion entre nos facultés dans leur état actuel et l'emploi de ces facultés mêmes. Tels que nous sommes ici-bas, nous ne sommes pas capables de supporter le plus haut degré du bonheur. Quand saint François Xavier, accablé du poids des consolations divines, s'écriait : « C'est assez, Seigneur, « assez, » il exprimait, il sentait cette vérité.

« Chère enfant, votre vie est une grande préparation au bonheur. Plus l'épreuve aura été forte, plus votre capacité pour le recevoir sera haute, large, profonde. Courage, novice du ciel ! Le voile noir n'est que pour le temps du noviciat. »

Peu de jours après, l'abbé Gerbet adressait à Alexandrine une autre lettre dont le but était de lui recommander un jeune homme que sa pauvreté empêchait d'entrer au séminaire.

« Mon affection, et je puis dire ma vénération pour lui, disait-il, la pureté et la solidité de sa vocation, ses malheurs précédents et son inaltérable résignation, son pur dévouement, son humilité telle que je n'en connais pas de plus grande en ce monde, la délicatesse de ses sentiments qui brille encore mieux par son alliance avec son humilité même, son désir unique de travailler au salut des âmes, tout se réunit pour me déterminer à

faire ce que je pourrai, pour lever, au moyen de quelques contributions volontaires, l'obstacle qui arrête cet ange sur le seuil du temple. »

On peut deviner quelle fut la réponse d'Alexandrine par la lettre suivante que l'abbé Gerbet lui écrivait quelques jours plus tard.

« Juilly, 11 juillet 1837.

« Je n'ai qu'un instant aujourd'hui, chère enfant, pour vous remercier, non-seulement de votre bonne œuvre, mais de votre lettre, qui était meilleure que l'action elle-même. Soyez tranquille, je ne vous louerai pas. Cependant, je veux et je dois vous dire que les sentiments que vous éprouvez, les impressions si vives que vous ressentez, sont des grâces dont vous devez remercier Dieu. Votre lettre ne m'apprenait rien de nouveau, mais elle ne m'en a pas moins fait un grand plaisir. Quand les bonnes qualités de ceux qu'ont chérit se manifestent d'une façon particulière, cela fait du bonheur. Soyez-en humble, et permettez-moi d'en être fier. Il faut que vous me pardonniez de vous avoir nommée à M. L. En lui recommandant, comme vous le vouliez, de prier « *pour Albert et sa femme*, » n'était-ce pas d'ailleurs lui dire votre nom ? Vous imaginez-vous que ce nom d'Albert soit si ignoré ici, que j'eusse pu le prononcer, sans vous nommer par ce seul mot ? Mais je n'ai confié cela qu'à lui, et je me suis chargé d'être l'interprète de sa reconnaissance. C'est celle d'un saint, calme et profonde. Ses prières vous sont acquises, et quand je dis vous, je comprends aussi cette moitié de vous qui s'appelle Eugénie. Donnez-lui votre bénédiction, à cette bonne Eugénie, et prenez la sienne ! Chères enfants, tout ce que vous faites de bien retentit dans mon âme.

« Il me tarde bien d'aller à Boury. En attendant, que l'air vous soit pur et embaumé, la verdure douce, l'ombre tranquille! Que les cabanes des pauvres vous soient toujours belles, et la chapelle toujours pacifique et consolante! »

On a vu qu'Alexandrine avait conservé l'appartement de la rue de Madame, non afin de l'habiter, puisqu'elle demeurait avec mes parents, mais afin de pouvoir rentrer, quand elle le voulait, dans ces chambres où Albert avait passé les derniers jours de sa vie, et y prier comme dans un sanctuaire. Elle sacrifia plus tard cette satisfaction, ainsi qu'une secrète espérance d'y mourir elle-même, à l'économie que ses charités toujours croissantes lui imposèrent de plus en plus. Mais, à l'époque où nous en sommes, elle possédait encore cet appartement, et elle aimait à le prêter, de temps à autre, aux amis, et surtout aux ecclésiastiques qui avaient connu Albert, et qui, en habitant les lieux où il avait tant souffert, gardaient son souvenir présent dans leur mémoire, ainsi que dans leurs prières.

En ce moment l'appartement de la rue de Madame était occupé par M. l'abbé Martin de Noirlieu, c'est-à-dire, parmi les amis d'Albert, l'un des plus chers et des plus vénérés; et c'est de là qu'il écrivait à Alexandrine la lettre suivante.

L'ABBÉ MARTIN DE NOIRLIEU A ALEXANDRINE.

« Paris, 16 juillet 1837.

« J'occupe enfin, madame, l'appartement que vous avez bien voulu me prêter, et je m'y trouve à merveille.

J'habite constamment la *chambre des souvenirs*, et déjà bien souvent j'y ai prié *für unsere Verewigten*. Je ne vous dissimulerai pas cependant que la première soirée m'a été fort pénible. Quand je me suis trouvé seul dans cette grande pièce, la scène du 29 juin s'est retracée d'une manière si vive à mon imagination et à mon cœur, que je me suis senti fortement ému; il m'a semblé voir et entendre. Je me suis mis à prier et l'angoisse que j'éprouvais a cessé. J'ai mis une petite table et un crucifix entre les deux fenêtres; c'est là que j'entends les confessions et que je fais mes prières. Ainsi vous voyez que ce lieu consacré par le combat et la victoire d'une âme juste est devenu un oratoire où le souvenir de votre Albert est rappelé en présence du Dieu qui l'a couronné!

« Après la confirmation des enfants que je viens d'admettre à la première communion, je me rendrai à Boury avec un bien grand empressement. Je prendrai les portraits chez Mlle Thomas. Elle est venue mercredi me montrer sa copie qui est à peu près terminée. J'ai trouvé qu'elle avait donné à notre cher Albert quelque chose de dur dans la physionomie qu'il était loin d'avoir. Combien je regrette que ce portrait rende si peu son angélique sourire! Il serait à désirer qu'il fût refait par un artiste qui l'aurait connu et aimé tandis qu'il était encore avec nous! Mais enfin c'est dans votre cœur et dans celui de ses amis que ses traits sont gravés d'une manière ineffaçable.

« Mille hommages les plus affectueux, je vous prie, à M. le comte, à Mme la comtesse de la Ferronnays, à Mlle Eugénie, à Mlle Olga. Tous me sont si présents devant Dieu! Il me semble qu'on est heureux rien que de les connaître, car y penser seulement est déjà un repos pour l'âme.

« Adieu, madame ; permettez-moi de vous assurer des sentiments avec lesquels je suis

« Votre dévoué serviteur et ami,

« MARTIN DE NOIRLIEU. »

Jusqu'à présent, en feuilletant les lettres de ma mère, j'ai surtout cherché à choisir celles qui, par les détails qu'elles contenaient sur l'emploi de cette année, composaient, avec les lettres d'Eugénie, un récit plus complet qu'il ne m'eût été possible de le faire; mais bien souvent j'ai été tentée de sortir de ce cadre, et surtout lorsque j'y retrouvais le témoignage de ma tendresse pour elle. Car, — ne le sait-on pas? — de toutes les pensées cruelles qui naissent dans les jours de deuil, et que l'on a si bien nommées « *les perfidies de la douleur*, » il n'en est pas de plus poignante que celle de n'avoir pas assez aimé ceux qu'on pleure, ou de ne le leur point avoir assez prouvé[1] ! Qui n'a connu, parmi ceux qui ont souffert, l'aspect que prend alors, dans la mémoire confuse et troublée, le passé même le plus tendre, même le plus cher? Quels regrets ! quels remords ! quels reproches presque insensés on croit avoir à se faire ! et quel bonheur alors que de retrouver sous sa main des lignes telles que celles-ci, adressées peu de jours après la date précédente à celle qui rassemble ces souvenirs, et à qui il faut pardonner de n'avoir pu les ranger parmi les passages à omettre.

« Boury, le 14 juillet 1837.

« Tu cherches, parmi les filles, celles qui peuvent dire et penser de leur mère ce que tu penses de la tienne !

1. On a vu Alexandrine elle-même en proie à cette souffrance étrange et cruelle.

Et moi, chère enfant, je me demande s'il y a beaucoup de filles qui sachent ainsi aimer leur mère. Je me suis donné le plaisir de lire à ton père et à Eugénie ces passages si doux à mon cœur. Mais personne ne devine quel sentiment m'anime dans cet empressement à me vanter. On croit que c'est un motif de satisfaction et d'orgueil tout personnel : point du tout, je t'assure ; je ne suis là qu'en seconde ligne, mais j'aime à te faire valoir, chère enfant. Il me semble qu'il n'y a pas d'éloge plus complet à faire d'une fille que de montrer à quel point elle doit satisfaire le cœur de sa mère ! Après cela, tu ne vas pas te tourmenter, j'espère, de n'avoir pas été toujours de mon avis. Rien ne serait plus insipide, et, en fait de contradiction, il ne s'agit d'ailleurs jamais que de la manière dont on s'y prend. Tu sais combien je suis facile à amener à un autre avis que le mien et que si mon cœur est facile à froisser, ce n'est point par l'opposition, mais par le sentiment qui parfois semble la dicter. Que rien donc ne vienne, à cet égard, troubler ta conscience, car le bon Dieu sait bien à quel point tu ne m'as jamais causé que de la joie. »

On retrouve dans ces dernières lignes l'angélique bonté de ma mère. Mais il est un autre trait de son caractère, plus rare encore peut-être, et dont il n'est pas inutile de dire ici quelques mots, car ils serviront à expliquer les passages qu'on lira plus loin. Avec cette piété si haute et si profonde, avec cette pure et irréprochable vertu, ma mère avait le plus grand éloignement pour tout ce qui ressemblait à l'intolérance ou à la sévérité pour autrui, et, malgré sa rigoureuse fidélité aux moindres pratiques de la religion, elle n'aimait rien de ce qui approchait de l'exagération ou de la bizarrerie. Sa dévotion était exempte de toute minutie, de toute

étroitesse et de toute tendance à s'imposer en modèle aux autres. Plutôt même que de s'en donner la moindre apparence, elle eût parfois préféré s'abstenir d'un acte de piété. Eugénie avait au fond les mêmes sentiments, mais il n'avait jamais été dans son caractère de se préoccuper beaucoup de ce que les autres pensaient d'elle, et, lorsqu'à cette disposition vint se joindre l'impression profonde produite sur elle par le spectacle auquel elle avait assisté, le vif et étrange dégoût de la terre et de son bonheur passager qui en était résulté, et l'élan passionné, exalté, exclusif de son âme vers Dieu, à cette époque, il est certain que son indifférence devint peut-être excessive pour tout ce qui n'était pas l'objet immédiat de ses pensées et l'occupation unique de sa vie. Prier Dieu et l'aimer, soigner les pauvres et se dévouer à Alexandrine, c'était là tout, absolument tout, et elle ne dissimulait pas qu'en dehors de cela, les exigences du monde et celles des mondains ne lui semblaient dignes d'aucune sorte de considération.

Ma mère avait lutté doucement contre cette tendance, car elle trouvait que sous aucun prétexte, même le plus saint, il ne fallait se laisser absorber, au détriment de la condescendance pour autrui, qui est une des formes de la charité; et cependant, avec cette humilité qu'elle conservait, même dans l'exercice de son autorité maternelle, elle hésitait à blâmer une imperfection dont la cause était, au fond, si touchante et si pure, et, dans une lettre écrite au début de l'année 1837, elle s'exprimait ainsi à ce sujet :

« J'ai tort peut-être, et je le reconnais, mais cela vient en partie de l'idée que je me suis toujours faite de la perfection. Je l'ai toujours vue se faisant toute à tous, aimant mieux même renoncer à une dévotion d'attrait que d'attrister ou de contrarier les autres en se montrant

à une si grande distance d'eux, et enfin ne perdant jamais de vue le but de faire trouver aimable et facile cet amour de Dieu qui inspire toujours la condescendance pour les autres, dont j'aime la pratique. Il y a toutefois une grande perfection à s'élever ainsi tout d'un coup sans regarder la terre. Eugénie a choisi la meilleure part, et ce sera là peut-être le jugement que Dieu portera entre nous deux. Je vois bien à quelle hauteur s'élève sans effort son âme! Certes j'en suis loin, et c'est peut-être pour cette humiliante raison qu'il m'arrive de ne pas la comprendre et l'approuver toujours. Mes grosses ailes planent à peine à deux pieds au-dessus de terre, et quand je dis « mes ailes, » ce sont bien, je le crains de bons et gros crampons qui m'attachent à la terre et m'empêchent de m'élever, ne me permettant que de regarder un peu, en levant la tête, le ciel et les choses éthérées. »

Les douces représentations de ma mère, auxquelles, à sa demande, je joignis les miennes, ne furent cependant point vaines et, peu de mois après (au mois de juillet où nous sommes maintenant parvenus), elle m'écrivait ainsi :

« Eugénie a beaucoup gagné depuis quelque temps. L'hiver dernier, l'idée d'un ménagement ne pouvait pénétrer dans sa tête. Elle présentait sa dévotion de front aux passages les plus étroits, et semblait toujours contrariée quand on cherchait à lui conseiller, à cet égard, les moindres précautions. Maintenant la chère enfant les comprend d'elle-même, et les prend toute seule, ce qui me fait grand plaisir. Elle est la première à trouver les bons moyens à prendre; et en vérité, quant à moi, je trouve que ces petites recherches qui ont pour but de servir Dieu, sans choquer ou affliger personne, sont un bonheur de plus. »

D'EUGÉNIE.

« Boury, 21 juillet.

« Ce soir, les Rio sont arrivés d'Angleterre. Cette bonne et excellente Mme Rio[1]! je l'aime. Il est impossible d'être meilleure. On se sent tout de suite à l'aise avec une âme si bonne et si charitable! Nous avons parlé de toi et nous nous sommes sentis tout de suite comme d'anciennes connaissances.

Pour commencer, comme nous sommes essentiellement plaisants et attachés aux mêmes plaisanteries, nous avons mis en jeu ce soir Sifflotte, la fameuse Sifflotte, et la pauvre Mme Rio nous a causé la satisfaction d'être *émue* en trouvant notre innocente petite bête vêtue de blanc, assise et lisant à sa table.

« J'ai maintenant une chose à te demander : c'est de ne plus jamais faire de ces phrases qui ont l'air de vouloir t'excuser quand tu me fais une remontrance. Qui, je te le demande, en a le droit, si ce n'est toi, ma si chère, qui les fais si justes? Que ne te les ai-je plus souvent demandées! Que ne puis-je à présent suivre tous tes conseils avec une persévérance égale au désir que j'en ai[2]! C'est depuis tes chères lettres que maman est plus contente de moi. Tu peux t'en adjuger le mérite. Oh! ma Pauline! rends-moi tout à fait ce qu'elle voudrait que je sois, et puis, à genoux, je te demande de ne plus me louer, comme tu le fais quelquefois. Ces

1. M. Rio avait épousé, en 1834, miss Apolonia Jones de Llanarth-Court, appartenant à une très-ancienne famille catholique du pays de Galles.

2. Je ne crains pas de mettre ici l'éloge qu'elle m'adresse, car on sait assez laquelle de ces deux choses est la plus facile : donner un conseil, ou bien le recevoir de bonne grâce et avec la sincère volonté de le mettre à profit.

louanges me causent de la douleur et une sensation pénible, parce que je sens que je les mérite trop peu. Songe que si, d'une part, je fais certaines choses de surérogation, je les détruis de l'autre en négligeant des devoirs essentiels; et lequel peut l'être autant que celui de plaire à la meilleure de toutes les mères, la plus à chérir qu'il y ait au monde, de faire *tout* ce qui peut lui faire plaisir? Oh! tu dis vrai! Si quelque chose me séparait de ma mère, quelle douleur poignante ce serait pour moi que d'avoir à me rappeler tant de larmes versées à mon sujet! La moindre de celles que j'aurais pu essuyer, consoler, changer en douceur, sans l'avoir fait, serait pour moi un poids accablant! Merci, merci de m'avoir présenté cette douloureuse, mais puissante idée. Je dis *puissante*, car je compte sur elle pour me changer. A présent, je lutte courageusement contre mon caractère, mais j'ai encore beaucoup de défauts. Afflige-toi de me les voir, ma Pauline, et prie pour que je devienne meilleure! »

L'ABBÉ GERBET A ALEXANDRINE.

« Juilly, 27 juillet 1837.

« Je serais bien heureux, chère enfant, si j'avais à confirmer la nouvelle qui vous était parvenue[1]. Les journaux ont répété, à cet égard, les bruits les plus contradictoires. J'ai écrit à Paris pour avoir quelques informations, je n'ai pas encore de réponse. Continuez à prier pour lui, à le recommander à votre Albert. Pour moi, je n'ose encore laisser la joie pénétrer dans mon âme. L'incertitude est encore trop grande. C'est cependant quelque chose que cette espérance, quelque vague

1. Celle du retour à l'Église de M. de Lamennais.

qu'elle soit. Je vous remercie de vous être associée d'avance au bonheur que j'éprouverais si cette nouvelle était vraie. Cette longue et profonde amitié brisée est chose bien amère. Priez toujours que la grâce de Dieu opère cette conversion qui ferait tant de bien à mon cœur d'homme et de prêtre.

« Remerciez M[lle] Olga de tout ce qu'elle m'a fait dire et donnez-moi de ses nouvelles. Si, lorsque vous m'écrirez, M[lle] Eugénie pouvait, de temps en temps, sans trop se fatiguer, m'écrire une ligne sur la même feuille, cela me ferait très-grand plaisir; vous savez bien que nulle lettre, nulle ligne venant de Boury ne peut m'être indifférente.

« Chères enfants, comme vous aimez toutes les oiseaux et les symboles, je veux vous transcrire ici un passage sur un oiseau du Mexique que j'ai lu ces jours-ci. Cet oiseau se nomme le *Vicicili;* c'est du moins l'ancien nom mexicain. Gomara décrit ainsi ce symbole vivant :

« Il n'a pas le corps plus gros qu'une abeille, son bec est très-long et très-délié, il se nourrit de la rosée et de l'odeur des fleurs, en voltigeant sans jamais se reposer. Son plumage est un espèce de duvet, mais varié de différentes couleurs qui le rendent fort agréable.

« *Le Vicicili meurt, ou plutôt s'endort au mois d'octobre sur quelque branche à laquelle il demeure attaché par les pieds, jusqu'au mois d'avril,* principale saison des fleurs. Il se réveille alors, et de là vient son nom, qui signifie : *ressuscité.* »

« Chères enfants, ce monde est notre hiver. Est-ce que nous ne valons pas le Vicicili?

« Adieu! bonjour et bonsoir.

« 11 *heures du soir.*

« L'abbé Martin, arrivé maintenant, me donne des

renseignements qui, malheureusement, ne me permettent pas de croire à *la nouvelle que nous espérions.* »

D'EUGÉNIE.

« Boury, 2 août 1837.

« Belle chérie, décidément je crois que je te conseille de faire l'héroïque sacrifice de ne plus revenir sur la querelle des chaperons, car je crois qu'elle afflige maman[1]. Ta lettre de ce matin est cependant bien drôle à ce sujet. Moi, l'objet charmant que l'on s'arrache ainsi, moi, je vous donne ma voix, à vous deux, mes sœurs chéries, je prouve vos droits. J'appuie sur ton air de dignité incontestable, sur l'art qu'a Alexandrine de mettre son châle de manière à se donner la tournure d'une femme de quatre-vingts ans. Bref, toutes mes paroles sont dans votre sens, mais elles tombent devant l'argument de ma mère, qui est que vous avez, toutes deux, l'air trop jeune, et elle en dirait autant d'Emma si Charles n'était pas avec nous.

« Je vais donc partir et quitter ma pauvre Alexandrine! et, à mon retour, nous irons à Montgermont[2]; puis ce sera elle qui partira pour aller rejoindre sa mère. Mais il y a encore bien des jours, et il ne faut que bien peu de jours et bien peu d'heures pour déranger bien des choses et bien des projets.

« T'ai-je parlé d'un petit livre qui s'appelle l'*Ame exilée*[3], et dont le sujet est une jeune fille qu'un saint

1. Eugénie devait, à cette époque, faire un voyage en Angleterre avec mon frère Charles et ma belle-sœur; j'en avais pris occasion de me plaindre à ma mère de ce que, l'année précédente, elle avait refusé de la confier à Alexandrine ou à moi seule.

2. Chez la comtesse de Gontaut.

3. *L'Ame exilée*, par Mme d'Hautefeuille. 1 vol. in-12, 1836.

ressuscite et qui, revenue sur terre, y languit et y meurt enfin de la douleur d'avoir quitté le ciel? Tu juges si j'ai dû l'aimer! Il y a des mots, des phrases, des pensées qui m'ont fait battre le cœur en répondant à une pensée chère, intime et souvent difficile à exprimer; des phrases qui m'ont fait pleurer de bonheur, en pensant qu'il est impossible de les lire sans adorer la religion, et que, dans le nombre de ceux qui les liront, il y en aura peut-être qui seront touchés et reviendront à ce Dieu qu'ils refusent de croire bon, indulgent et rempli d'amour. Oh! Pauline, quand les hommes s'aimeront-ils? Quand aimeront-ils Dieu? Je désire ce jour avec tant d'ardeur quelquefois que j'en suis malade! »

DE MON PÈRE.

« Boury, le 5 août 1837.

« Ta mère m'assure que sa dernière lettre était un véritable chef-d'œuvre de crétinisme, et qu'elle est honteuse de te l'avoir envoyée. Je fais semblant de la croire et je me dis : Bon! voilà le moment pour moi d'écrire; c'est un joint dont il faut que je profite; car, sans cela, l'esprit leur reviendra, et je n'aurai plus rien à dire à cette chère enfant, accoutumée à des lettres pleines de détails et d'intérêt. Ces trois femmes, la mienne et tes deux sœurs[1], sont d'impitoyables moissonneuses, qui ne laissent absolument rien à glaner après elles, en sorte qu'un pauvre diable comme moi, qui aurais la bonne intention de causer longuement avec toi, se trouve n'avoir plus rien à t'apprendre, et demeure devant une feuille de papier blanc sans avoir à te raconter une seule chose qui ne lui ait été volée d'avance. Et toi,

1. Eugénie et Alexandrine.

cependant, tu trouves moyen d'écrire à tous, à moi comme à elles, et d'avoir pour chacun des choses qui les intéressent.

« Par exemple, j'ai reçu ce matin ta bonne lettre du 19. C'est la troisième qui m'arrive et je n'ai répondu à aucune. C'est un peu trop fort, et, dussé-je être cent fois plus crétin que ta mère, je répondrai, et m'y voici.

« Cette lettre du 19 me fait grand plaisir, comme tout ce qui vient de toi; mais ce plaisir est un peu troublé cette fois, par l'inquiétude que me donne la position dans laquelle vous vous trouvez. Remarque bien que je ne te parle pas politique, que je suis exclusivement occupé de toi et d'Auguste, et pas du tout du Portugal, auquel je ne penserais jamais si vous n'y étiez pas tous les deux. Je ne suis ni chamorriste, ni pedriste, ni migueliste. Tout cela m'est singulièrement indifférent. Ce que je désire, ce que je demande, c'est qu'il n'arrive rien, dans un sens ou dans l'autre, qui puisse te donner seulement une petite inquiétude ou troubler le moins du monde le repos de ta paisible retraite de Cintra. J'espère que ce vœu de mon cœur se réalisera et que cette quasi-révolution s'achèvera ou avortera sans que ni ton mari ni toi en éprouviez le moindre inconvénient. Cependant nous allons attendre les nouvelles avec plus d'impatience encore que de coutume, et nous accueillons avec grande joie l'espoir que tu nous donnes que dorénavant elles seront cinq jours de moins à nous parvenir.

« Si j'étais moins vieux, et surtout si j'étais plus riche, je ne me refuserais pas la consolation d'aller passer quelques semaines avec toi. Je sais que la route se fait facilement; elle serait même bien commode pour moi qui me trouve toujours si bien en mer. Je sais même que ce ne serait pas une grande dépense; mais, en ce

moment, elle serait au-dessus de mes moyens : je suis donc forcé, au moins pour cette année, de renoncer à te faire la petite surprise de mon apparition.

« Tes sœurs Eugénie et Olga sont parties pour l'Angleterre avec Charles, et nous sommes seuls avec notre pauvre Alexandrine, qui me déchire le cœur lorsque je la vois seule et privée de son Eugénie. Et cependant, il faut bien que, peu à peu, elle s'accoutume à vivre sans cette seconde âme, car le moment approche où elle devra probablement nous quitter pour aller rejoindre sa mère, qui annonce son intention de venir passer l'hiver en Allemagne ou en Italie. Alexandrine croit qu'elle partira dans les premiers jours d'octobre. J'avais d'abord pensé que je serais obligé de l'accompagner, mais voilà l'excellent Putbus qui tombe de je ne sais où à Paris et qui nous annonce sa visite ici dans peu de jours. C'est l'*accompagnateur* par excellence, c'est même, je crois, la seule affaire qu'il ait au monde. Il est donc probable que c'est à lui que nous confierons notre Alexandrine. Je n'ai pas besoin de te dire que nous ne nous séparons d'elle qu'avec douleur et regret, et j'espère que maintenant il est bien convenu qu'elle habitera avec nous toutes les fois que sa mère ira en Russie. Boury aura bientôt d'ailleurs, à ses yeux, un triste attrait de plus. Nous nous occupons en ce moment à faire arranger le cimetière où, si Dieu le permet, nous irons reposer dans quelque temps. Aussitôt que ces arrangements seront finis, nous y ferons transporter notre Albert. Je pense que cette translation pourra se faire dans le mois de septembre. Tu comprends combien ces chères et saintes reliques nous attacheront à ce lieu-ci et avec quelle ardeur la pauvre Alexandrine désirera y revenir. Elle veut que sa place soit marquée et réservée près de lui. C'est aujourd'hui l'idée qui nous occupe, la chose

dont nous parlons, l'avenir que nous espérons. Tout cela, pour bien du monde, serait triste. Il n'en est pas de même pour nous. Les espérances qui sont au bout de la route resplendissent d'un si brillant éclat que la pensée s'arrête sans inquiétude et sans effroi sur les conditions par lesquelles il faut passer pour atteindre le but. Bonne chère enfant, lorsque ta mère et moi nous reposerons auprès de ton saint frère, tu viendras nous visiter et nous donner tes bonnes prières. Et puis un jour, ah oui ! mon enfant, un jour, espérons-le bien, un jour, ton délicieux rêve sera réalisé dans toute sa plénitude[1].

« Tu auras sans doute lu, comme nous, la lettre du P. Geramb au pauvre abbé de La Mennais. Un moment peut-être, tu auras partagé, avec nous, l'espoir que cet appel serait entendu ; mais tu pleureras, comme nous, en apprenant que ce cri de la pénitence et de l'humilité n'a pas trouvé d'écho dans ce cœur trop plein d'orgueil et de colère.

« Je t'assure que mon cœur pleure, quand je pense à ce terrible exemple. Mais, en même temps, il me semble que la foi devient encore plus vive et plus ardente, lorsque l'on voit dans quel abîme de misère l'orgueil a précipité cette âme qui, dans son premier élan, s'était élevée si près de Dieu. Espérons encore cependant. Les miséricordes de notre Dieu surpassent de beaucoup sa colère. Il y a sur la terre et au ciel tant d'âmes bonnes et saintes qui prient pour ce pauvre égaré, qu'il m'est impossible de ne pas croire qu'elles obtiendront, un jour, pour lui grâce et pitié; que son long égarement sera

1. J'avais, un jour, écrit une sorte de rêverie sur l'autre vie, où je faisais la description du bonheur infini d'y retrouver ceux qu'on avait aimés sur la terre.

suivi d'un repentir plus éclatant que n'a été le scandale, et que son retour ramènera plus d'âmes encore que son apostasie n'en a égaré [1].

« Je compte, à la fin du mois, faire une course à Gerbevillers; de là, j'irai à Montgermond, où j'espère que ta mère et tes sœurs m'auront déjà devancé; puis je retournerai à Lumigny, où je resterai tant que je serai un peu utile à ceux qui y souffrent.

« Adieu, bonne, mille fois bonne et bien-aimée Paulinette, fille véritablement bien chérie; ta mère te dit-elle que nous pleurons en lisant les lettres que tu lui écris? Je t'en remercie pour elle et pour moi. Adieu, chère enfant; tendresses à Auguste; mille amitiés à Boislecomte [2].

1. A ce même propos, je trouve dans une de mes lettres de cette époque : « Nous avons reçu les articles de l'*Avenir*, qu'Auguste a fait venir de Belgique, réunis en sept volumes, et je me suis plongée dans cette lecture. Cela m'intéresse, quoique j'en voie bien aujourd'hui le danger et les erreurs. Quel bel hommage rendu à la vérité par ceux qui surent écrire ainsi et qui (à une seule exception près) surent ensuite donner, par leur soumission, le gage d'une bonne foi et d'une humilité sans exemple! Et il y a des paroles de l'abbé de La Mennais lui-même qui m'ont fait bondir de regret, de tristesse et d'espoir. Ceci par exemple : « Catholique sincère et ne voyant en « ce monde que les intérêts de la religion, qui me sont mille fois « plus chers que la vie, je voudrais que mon âme fût transparente, « afin que chacun pût y lire mes sentiments les plus secrets. On y « verrait, avec un dévouement plein d'amour pour le Saint-Siége, « un respect pour l'épiscopat et une soumission qui n'a d'autres « bornes que celle due, avant tout, par tous les catholiques au Pon- « tife romain. Voilà sur ce point ma profession de foi, *et j'espère y « demeurer fidèle jusqu'à mon dernier soupir.* »

« Qu'en dites-vous? n'est-ce point à en pleurer, à croire qu'il fait, et nous avec lui, un mauvais rêve, mais qu'un jour viendra où cette voix puissante nous réveillera avec toutes ses paroles d'autrefois, et où nous oublierons, en l'entendant, qu'il ait parlé haut dans son sommeil? »

2. Le comte de Boislecomte, précédemment attaché à l'ambassade de mon père à Saint-Pétersbourg, alors ministre de France à Lisbonne.

Rappelle-moi au souvenir de lord Anglesey et de lord Clarence Paget. »

DE MA MÈRE.

« Boury, 10 août 1837.

« Le Saint-Sacrement a été replacé dans la chapelle, ce qui a été pour moi une véritable joie; cela a été comme si une personne chère et longtemps absente fût revenue. Le château me semble plus habité, plus rempli, et j'espère toujours que Dieu bénit le toit sous lequel il daigne habiter !

« Je suis bien aise, je te l'avoue, de savoir *** dans un entourage franchement aristocratique; cette influence est excellente pour lui. Quelle idée! vas-tu dire peut-être. Eh bien! oui, il y a dans un entourage de cette sorte des choses qui coulent de source, et qui ne se produisent pas aussi naturellement dans des terrains où aucune vieille séve n'a germé; je l'ai trop vu, trop senti, pour n'en pas être convaincue, — ce qui n'empêche pas pourtant bien des gens de bonne race de se permettre des actions qui démentent leur origine, — mais je parle en général.

« La maison a beaucoup gagné et maintenant elle est vraiment charmante. Le cabinet de ton père est parfaitement arrangé, la bibliothèque aussi, et actuellement nous nous occupons à embellir la chambre d'Eugénie pour la surprendre à son retour. J'y ai fait mettre un joli papier bleu satiné, et Alexandrine se charge des tentures et de la couverture des meubles. La chère Jane[1] sera furieuse, mais contente aussi, je l'espère. Ils seront ici demain soir; il me tarde bien de les revoir. La

1. Nom donné souvent à Eugénie dans sa famille.

pauvre enfant a été si malade en mer, qu'elle a effrayé Emma et Olga; elle a été, je crois, sans connaissance, et je ne sais pas même que la mer fût mauvaise! Tu me feras plaisir de me dire si tu crois qu'elle n'ait mis que de la complaisance à faire ce petit voyage, ou bien si elle s'est réellement amusée? Je sais qu'elle a été gaie et charmante, et qu'elle n'a rien refusé de ce qui convenait aux autres. Je lui ai même su gré d'avoir été au spectacle au Havre. Tu comprends bien que ce n'est pas de s'amuser au spectacle dont je lui sais gré, mais d'avoir su faire, par condescendance pour les autres, ce qu'elle n'eût pas fait pour elle-même. Je suis persuadée que, dans tout ce qu'elle a fait, il y a eu surtont de la complaisance pour Charles, et c'est là ce que j'approuve et dont je suis satisfaite. Bien certainement, par cette amabilité, elle fera à son frère une impression bien meilleure et plus salutaire que par plus de rigorisme. C'est dans cette vue que je m'en suis réjouie. Du reste, je ne sais si je la juge bien, mais il me semble que son éloignement pour le mariage n'est plus ce qu'il était, et, s'il se présentait quelqu'un qui lui plût, maintenant je crois qu'elle ne le refuserait pas. »

Pendant qu'Eugénie était en Angleterre, Alexandrine lui écrivit plusieurs lettres qui répondaient à celles où Eugénie parlait de la distraction et du plaisir que lui avait procuré ce voyage, et semblait presque se le reprocher et craindre que cette impression nouvelle n'affaiblît celles qui avaient rempli son âme depuis un an. Cette mobilité d'impressions lui était en effet naturelle, mais ne l'est-elle pas à tous dans la jeunesse? Et ne pourrais-je pas observer au contraire que ce qui est rare, à cet âge, c'est de s'en demander un compte aussi sévère?

Ces lettres portent aussi la trace du naturel et de l'ori-

ginalité naïve et enfantine que l'on a pu si souvent remarquer chez Alexandrine, à travers les élans souvent sublimes d'un esprit naturellement profond et sérieux. C'était ce « *quelque chose* » qu'on remarquait en elle dès l'époque élégante et romanesque de ses jeunes années, que les douleurs de celles qui suivirent n'altérèrent pas, et qui subsista jusqu'à son dernier jour, au milieu des pratiques d'une piété presque ascétique et d'une charité à peu près héroïque! Ce « *quelque chose*, » en elle, qui faisait sourire, tandis qu'en même temps on était ému et attendri, et qui permet de dire qu'une personne d'un esprit si grave, qu'une personne frappée de tant de malheurs et appelée ensuite à suivre une voie exceptionnelle de perfection chrétienne, était une personne très-amusante! Quel effet fera ce mot à ceux qui ne l'ont jamais connue? Il les surprendra peut-être et ils ne le comprendront pas; et pourtant, s'il y a un trait de caractère original que je doive relever en Alexandrine, c'est bien celui-là. Quant à ceux qui se souviennent d'elles, ils me comprendront bien, leurs yeux se mouilleront, et ils souriront encore peut-être en lisant ces lignes, au souvenir qu'elles réveilleront.

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

(Pendant le voyage de celle-ci en Angleterre.)

« Boury, dimanche.

« Chère, est-ce vraiment à toi que j'écris? C'est drôle de ne pas plus t'entendre et te voir, que si tu étais morte! Et il me semble que je supporte cela! C'est que je sais bien que cela sera court, et que, dans peu de jours, je reverrai la lumière de ton visage. Ah! si l'on pouvait se consoler ainsi pour l'autre séparation! La foi, si on

l'avait bien, suffirait pour cela. L'attente est si délicieuse quand on est sûr de ce qui est au bout! Mais quelle faiblesse à moi d'être plus sûre de te revoir ici que mon bien-aimé qui est au ciel!

« J'espère que tu seras revenue le 15 septembre et que tu pourras me donner tes fameux conseils, dont je ne puis me passer, et dont j'aurai besoin alors pour tant de choses. En attendant je puis te dire que j'ai tripoté, agi, réfléchi, couru les escaliers beaucoup plus que tu ne peux savoir. Je ne veux pas que le peuple s'aperçoive trop de l'absence de son roi.

« Et maintenant, faut-il envoyer Alix[1] à Paris avant ton retour, et faut-il lui donner une robe? Et Olympe, faut-il l'envoyer aussi, et aussi avec un cadeau? Tu vois quel ministre tu as en moi! scrupuleux au moins, comptes-y et réponds tout de suite. Chère petite sœur, notre amitié est bonne; elle est calme et profonde, comme cette belle mer dont nous nous souvenons. Embrasse ma petite Olga et dis des tendresses à Charles et à Emma, n'oublie pas! J'espère que tu me regrettes d'une façon inexprimable. T'amuses-tu? Écris-moi tout. J'ai, deux fois, cru être sûre que nos pensées se rencontraient, cette nuit et ce matin, à la messe.

« Dieu te bénisse, et prie-le de me bénir aussi! »

« Boury, mercredi 9 août.

« Mon cher et bel ange, bonne matinée : une lettre de toi, une autre de maman. Tu m'écris des choses délicieuses. Je savais bien que tu me regretterais; et moi aussi je regrette de ne pas causer avec toi; mais, d'ail-

1. Jeune fille du village de Boury, ainsi que celle qui est nommée ensuite.

leurs, la jolie description que tu me fais du voyage ne me fait aucune envie. Tu sais qu'en fait de *petit* voyage, je n'ai plus envie d'aller ailleurs qu'à Montigny, d'un peu plus *grand*, qu'en Italie, et de tout à fait grand, que la mort (bien que tous les endroits où mon Albert a passé me fussent intéressants à revoir). Mais je te disais bien qu'on pouvait à merveille rêver et méditer en voyageant et en regardant la belle nature de Dieu passer devant soi; et je vois bien que cela t'a inspirée, malgré les autres idées dont tu me parles et auxquelles je n'avais pas pensé pour toi. C'est que j'avais oublié comment sont les bateaux à vapeur, et comment on regarde tout de suite celles qui passent. Maintenant il m'est impossible de voir quelle ombre de ma. tu as pu me faire par cette vague idée de prétendue vanité que tu as eue : l'austère Eugénie qui voudrait se voir laide ! C'est moi qui, à ta place autrefois, n'aurais pas manqué d'être vaine! Moi, qui ne pouvais pas voir un chat sans penser à ce qu'il penserait de moi! Quant à toi, ce mot de « vaine » me paraît si étrange appliqué à toi, que je ne puis pas te dire à quel point. Et Olga aura-t-elle eu des scrupules aussi? et combien ? Te les a-t-elle fait compter? Parle-moi bien d'elle et dis-moi commment vont ses yeux?

« Du reste, chère, chère amie, ce n'est pas que je désire te voir devenir tout à fait comme les autres. Pourvu que tu comprennes bien ce que c'est que d'aimer comme je l'ai fait, je me contente de te voir en ce monde n'aimer que Dieu! Les vocations sont différentes; si Dieu ouvre son royaume aux pauvres mortels qui se sont aimés, je veux bien et je conçois bien pourtant que, dans ce même royaume, il y en ait qui n'aient aimé que lui. Mais vois néanmoins comme il y a des choses qui se réveillent vite dans le cœur, puisque toi-même tu viens

de vaguement comprendre qu'on puisse aimer cette terre et quelques-uns de ses bonheurs. Je te remercie, au milieu de ce joli entourage de musique et de fleurs où tu t'es trouvée, d'avoir pensé à *nous*[1]. Oh ! que cela m'eût déchirée ! Vois-tu, c'est pour me ménager que je fuis les jolies choses, elles me montrent trop combien était agréable cette vie d'amour, finie pour moi. Et cependant jamais, Dieu merci ! elles ne m'ont fait, ni ne pourront me faire penser que rien de semblable puisse se retrouver sur terre. Je sais cela heureusement, comme je sais que j'existe, et que mon cœur ne pourra jamais être et n'a jamais été qu'à Albert. Mais ma vanité est telle, que je serais peut-être capable encore d'être flattée; elle n'est pas morte, elle veille toujours, et, si je ne fuyais pas les occasions, elle pourrait m'entraîner à ce que je détesterais plus que les souffrances les plus cruelles. Si donc la sagesse consiste à fuir le danger, j'aurai celle-là, par la grâce de Dieu, et plus que jamais, puisque toi, toi-même, tu as éprouvé ce changement d'impression en changeant de place. Après cela et au bout du compte, quand toi, tu changerais jusqu'à un certain point, je te dis que je ne vois pas qu'il y eût, pour toi-même, l'ombre de mal; tandis que, pour moi, une seule pensée pour ce monde me ferait horreur. Chère amie, ces petits bouts de lettres entre nous nous seront une preuve écrite de nos sentiments et dispositions actuelles, que nous aimerons à relire si nous languissons très-longtemps sur terre. Tu sais comme j'aime les preuves de ce qu'on a senti et été. L'année dernière, nous avons eu notre correspondance de Kreuznach, et toutes les années nous aurons ainsi de petites absences — plaise à Dieu qu'elles soient *petites !* — qui nous mon-

1. A Albert et à elle.

treront, j'espère, avec sa grâce, nos pas toujours dans la bonne route : constance et espérance, voilà des sentiments assez doux dans cette vallée de larmes. O mon ange ! tu me dis que tu as moins de ferveur loin de moi ! C'est beaucoup trop me flatter. Moi, de mon côté, j'avais pensé : « Bon ! voilà Eugénie qui s'en va, il est bien possible que je m'en aille maintenant en dégringolant, sans elle, au point de me refroidir entièrement. » L'amitié est un fortifiant nécessaire à prendre dans la carrière du bien !

« Oh ! chère amie, hier soir, dans ma chambre, j'ai tant pleuré ! A Gisors, où j'avais été le matin avec tes parents, je marchais silencieusement entre eux, dans la rue, et je pensais ! je pensais : « Comment puis-je vivre ainsi sans lui, sans ce cher, ce doux ami, si aimable, si bon, si tendre, qui illuminait tout pour moi, et repandait sur tout une si belle couleur ! »

« Prie pour moi, mon bon ange ; embrasse tous les autres et dis à Emma que ses enfants sont charmants. Je travaille aux petites chemises, je taille, j'arrange, je mets des pièces, et cela m'amuse incroyablement. »

« Boury, lundi 19 août.

« Je vais t'écrire un mot, car je suis désœuvrée. Qu'est-ce donc que votre silence? Une lettre s'est perdue sans doute. Déjà le premier jour qui s'est passé sans lettre de vous, ton père s'est inquiété, et hier il disait qu'il avait entendu crier une chauve-souris et qu'il s'était un moment rappelé toutes les idées de mauvais augure qu'on y attache en Allemagne. Cela m'a touchée, de lui voir ce petit mouvement de superstition ; puis j'ai pensé : « Si vraiment j'apprenais tout d'un coup qu'Eugénie est morte !... Je crois bien que je tomberais éva-

nouie pour la première fois de ma vie; et pourtant c'est moi qui penserais le plus vite : Elle a ce qu'elle désirait tant! » quoique ce fût à ta misérable Alex que tu manquerais le plus. Tes pauvres parents mêmes, qui t'aiment autant que je t'aime, ne seraient pas alors abandonnés comme moi, ils auraient l'un l'autre, et leurs autres enfants... Dieu sait cependant que mon cœur serait déchiré pour eux, si un pareil malheur leur arrivait encore. Grâce à Dieu, nous pouvons parler de toutes ces choses de sang-froid, et j'espère qu'au solennel moment nous serons les mêmes encore.

« J'ai à te dire que Jeanne a remplacé Louise à la cuisine, et qu'après tous les éloges que j'en avais faits, on lui a trouvé tous les défauts. Je te dirais aussi que je crois qu'il y a eu, dans cette même cuisine, une petite cabale contre moi; mais je prends des airs dignes. Au fond du cœur, je suis poltronne pourtant et j'attends ton retour avec impatience, comme une protection. La prière aussi me donne des sueurs froides d'embarras; je l'ai dite deux fois à ta place, une fois devant Mme de Lagrange. Mme d'Istrie, Mlle de Classé, et le notaire qui est venu un soir faire l'aimable; et, pendant que je disais cette prière aussi haut que possible, je disais tout bas au bon Dieu : « Mon Dieu, pardonnez-moi cette sotte timidité qui n'est que de la vanité! » Car j'ai toujours peur de ce qu'on dira de moi, et chaque fois, au *Pater* et au *Credo,* j'ai une crampe de peur de me tromper!

« Hier Mlle Hélène est venue me demander une paillasse, parce que, dit-elle, elle est décidée à rester à Boury. Quand je lui ai demandé ce qu'elle comptait devenir, elle m'a répondu que tu lui trouverais une place, et son intelligence n'allait pas jusqu'à comprendre que la place lui ferait quitter Boury, où elle dit qu'elle veut rester! Elle est amèrement stupide. J'imagine que

tu aimeras à savoir toutes ces nouvelles du village, quoique je n'aie pas ménagé le prochain. La coqueluche des petits va mieux, et, avant-hier, j'ai hardiment administré le remède de la supérieure de l'hôpital. Outre cela, j'escamote du beurre et j'ai dépouillé tes groseillers. Julien m'a fait du sirop de guimauve excellent. Je m'amuse tant que je puis. Je ne te dis plus rien. Ma bonne petite, qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue !

« Que Dieu nous bénisse! Nos petits neveux sont charmants. Embrasse tous les autres. »

L'ABBÉ GERBET A ALEXANDRINE.

« Juilly, 6 août 1837.

« Je souffre pour vous, chère enfant, de l'absence de votre bonne sœur, et j'espère qu'elle ne sera pas longue; mais tâchez de faire en sorte que votre imagination qui va être plus souvent solitaire soit moins habile à vous tourmenter. Je suppose qu'en me demandant des réponses détaillées à vos questions, numérotées, comme celles de la fameuse lettre à M. le duc, vous partiez de cette idée que je n'irais pas à Boury et que vous ne me verriez que deux ou trois jours tout au plus à Paris. Mon mauvais griffonnage d'hier, tout mauvais qu'il était, a dû vous tirer de cette erreur, et je présume que vous aimez mieux maintenant des réponses de vive voix, que vous aurez, Dieu aidant, la semaine prochaine. Je serai alors beaucoup plus sûr de répondre à vos pensées que je ne puis l'être dans une lettre; mais je n'en veux pas moins, dès ce soir, vous faire quelques remarques générales, pour calmer un peu ce travail d'imagination qui vous fatigue.

« D'abord, chère enfant, ne vous laissez pas aller à

ces suppositions : Qu'est-ce que je ferais?... Qu'est-ce que je penserais, si Dieu voulait telle ou telle chose? » Cette tendance-là est, à la fois, inutile et dangereuse. Lorsque ces suppositions sont contradictoires, lorsque vous supposez, par exemple que la volonté de Dieu est en opposition avec les idées que nous avons de sa bonté, vous placez votre intelligence et votre volonté dans une situation fausse et impossible. Vous ne sauriez trouver de réponse qui vous satisfasse d'une manière ni d'une autre, et vous ne pouvez trouver de calme et de satisfaction qu'en écartant une hypothèse qui ne saurait être admise. De plus, lors même que ces suppositions ne seraient pas contradictoires, il ne faudrait pas, pour cela, vous y arrêter, lorsqu'elles impliquent quelque chose d'extraordinaire où la volonté aurait à faire un acte souverainement difficile. Comme je vous l'ai dit, *nous avons les grâces qui nous sont nécessaires pour faire ce que Dieu demande actuellement de nous*, et nous devons nous dire que, si nous nous trouvions placés dans des conditions qui sortent de l'état ordinaire, par exemple, dans le cas du martyre, Dieu nous donnerait alors la force dont nous aurions besoin.

« Considérez donc, chère enfant, pour votre tranquillité, toutes ces pensées tourmentantes comme des branches parasites qui absorbent une partie de la séve d'un arbre sans lui être d'aucune utilité, et qu'un bon jardinier doit retrancher.

« Parlez de moi aux bonnes gens du village, aux Prudent, à la mère Lafosse, à M. et Mme Brebion. Bonsoir, chère enfant; je vais finir mon office avant minuit et terminer ma journée en priant pour vous. »

M. DE MONTALEMBERT A ALEXANDRINE.

« Villersexel, 8 août 1837.

« Très-chère amie, vous auriez bien dû ajouter un mot au gros paquet des Craven; mais sans doute, par votre paresse, vous aurez voulu m'avertir que je devais une réponse à votre lettre du 5 juillet. Je me tiens donc pour averti et je vous réponds sur l'heure. C'est un peu mal à vous de ne m'avoir pas écrit de Paris, de la rue de Madame, pendant les grandes et saintes journées que vous y avez passées, au lieu d'attendre votre retour à Boury. Mais vous méritez qu'on vous pardonne bien des choses. Je comptais encore avoir de vos nouvelles par Rio. Cela a dû être, pour vous, une réelle consolation, que de le voir pendant vos douloureux anniversaires, puisqu'il a été le fidèle ami d'Albert et qu'il a contribué plus que personne à développer en lui les germes précieux et admirables de sensibilité et d'enthousiasme qui ont ensuite porté de si beaux fruits..... Notre pauvre trio de Rome! alors que nous vous avons, tous trois, connue pour la première fois! alors que notre cher Albert étudiait avec tant de zèle, au milieu de sa passion pour vous, et écrivait des volumes de notes sur l'histoire d'Italie et de Toscane, tenant un petit *scaldino* entre ses jambes pour se réchauffer dans l'immense salle du palais Giustiniani, où il logeait. Pour moi, je puis dire que les souvenirs les plus doux et les plus gais de ma jeunesse se groupent autour d'Albert qui m'a accueilli au sortir de mes agitations politiques de Paris, en 1831, avec tout le charme de la bonté, avec toute la ferveur de son cœur et de son amitié pour moi, ainsi que de son admiration pour tout ce qui était grand, beau, bon. Du sein de mon bonheur actuel, ma pensée se re-

porte sans cesse, avec une vive émotion, sur ces agitations de ma jeunesse auxquelles Albert a toujours pris la meilleure part.

« Bien des choses matérielles contribuent à me le rappeler, même ici où je n'ai jamais été avec lui. D'abord, nous lisons Dante, et, à chaque vers, je retrouve nos souvenirs et nos admirations communes de Pise, et nos bonnes soirées à trois, si paisibles et si remplies, et où nous avions pour lui encore tant d'espoir, même moi, qui en savais cependant bien plus long que vous sur la véritable opinion des médecins. Ensuite je repasse, avec ma femme, beaucoup de mes anciens journaux, et j'y retrouve le nom d'Albert presque à chaque page; dernièrement encore j'ai transcrit ce passage de son journal que vous m'avez envoyé l'année dernière à Venise, et je vous déclare encore une fois que je n'ai jamais rien lu de plus inspiré, de plus élancé vers le ciel. Savez-vous une idée que j'ai? Il y a longtemps que je pense à comprendre dans la série de mes travaux sur les siècles catholiques, un livre spécial sur *l'Amour et le mariage entre chrétiens.* La dernière lecture que j'ai faite du fragment d'Albert m'a étonnamment confirmé dans ce projet et m'a, en même temps, inspiré l'idée d'y comprendre son histoire et la vôtre, en guise d'épilogue, pour montrer que, même dans notre époque dégénérée, certaines âmes privilégiées savent être fidèles aux traditions sublimes dont le moyen âge nous a laissé de si nombreux exemples. Dites-moi si cette idée vous sourit. Mais, dans aucun cas, je ne pourrais exécuter ce projet avant dix ans d'ici, quand mon âge et ma position me mettront à l'abri des *scandalisations* de quelques-uns. En attendant, gardez soigneusement pour moi tout ce qu'Albert m'a écrit, ainsi qu'à vous et sur vous, et surtout ce petit livre que j'ai si envie de connaître en entier. »

RÉPONSE D'ALEXANDRINE.

« Boury, 11 août 1837.

« Voyez le plaisir que m'a fait votre lettre, reçue ce matin ! Je vous écris encore, quoique je vous aie écrit hier : mais hier, c'était pour vous demander un service, et aujourd'hui, c'est pour causer. Je suis contente de votre lettre. Tout ce que vous me dites d'Albert me touche extrêmement, quoique je le trouve tout simple. Cher ami, il faudrait causer et ne pas écrire. Que ne venez-vous à Boury? J'ose dire que cela vous intéresserait ; il faut que vous le voyiez une fois, ce pauvre Boury, cette école d'Eugénie et d'Olga, qui vont, avec l'aide de Dieu, faire des chrétiens de tout le village. Et notre chapelle avec l'orgue, et la prière du soir, et nos chœurs villageois, et ma chambre, si remplie de souvenirs, etc., etc. ! Au moins, dites vite si vous ne serez pas à Paris avant mon départ.

« Je reviens sur le plaisir que m'a fait votre lettre, et il était double et triple, à cause de l'absence d'Eugénie et de celle de l'abbé Gerbet. Entendre louer Albert, comme vous le faites, réjouit mon âme! Cher ami, cette idée que vous écrirez notre histoire me sourit. Imaginez que j'avais eu vaguement la même pensée! C'est à vous seul que je voudrais confier ce soin, car vous l'écririez chrétienne, comme elle doit être, cette histoire, et en même temps pas austère, chose qui me fait toujours peur. Je connais aussi, cher ami, votre amour du vrai, et je sais que, quoique en l'arrangeant comme épilogue, vous ne voudriez rien dire qui n'eût été en réalité ; et, pour cela, celle que j'écris vous servira beaucoup.

« C'est le journal le plus détaillé de notre vie, et tout ce qu'Albert a écrit s'y trouve. Malheureusement je n'en

ai fait encore qu'une année ; je l'ai montrée à Rio, que cela a intéressé : depuis longtemps je m'ennuie de ne pouvoir vous la faire lire ; toutes vos lettres d'Albert y seront copiées. Oh! oui, cher ami, c'est digne de vous, et cela sera infiniment doux pour moi, que Dieu a rendue si heureuse par un amour légitime, de voir enfin ce bonheur célébré et rendu souhaitable, de voir montré comment il n'y a jamais un aussi délicieux amour que celui qui peut paraître devant Dieu et devant les hommes; que jamais deux êtres n'auront tant de jouissances en s'aimant, que lorsqu'ils aimeront Dieu aussi. Et, quoique mon Albert me laissât bien en arrière dans ce sentiment d'amour divin, je le comprenais et l'admirais, et j'étais heureuse de le voir meilleur que moi; car toujours, même dans ma frivolité, j'avais désiré avoir un mari meilleur que moi, et je crois que ce sont des désirs que Dieu accomplit! Oh! Montal, si, par l'histoire de votre meilleur ami, vous parveniez à faire comprendre cela à ce froid et stupide monde, quelle douce gloire pour vous, pour Albert et pour moi! J'espère ne le voir que d'un autre monde, car, dans celui-ci, cela me donnerait trop d'orgueil, quoique Albert ait été la cause de tout.

« Je sais bien qu'il y a dans notre histoire une foule de détails qui prêtent à l'intérêt d'une chronique. Ce commencement à Rome, ces premières paroles échangées en sortant de l'église, lorsque je lui confiai que je me serais mise à genoux si j'avais été avec ses sœurs, et qu'il me reprocha mon respect humain ; ce sacrifice qu'il fit à Dieu de sa vie et de tout son bonheur, même de l'enthousiasme, pour obtenir ma conversion, ne se réservant que l'amour du bien pour être sauvé ; puis l'histoire que vous savez de la bande de papier arrachée; la peur du duel à Pompéia et mes pleurs devant tout ce

monde ; son exil à Rome, et Fernand, par amour pour son frère, obtenant de moi, par ruse, une lettre pour lui ; cette douce vie dans la même maison que sa famille ; maman commençant à vouloir lever les obstacles qui nous séparaient, et nous, le sachant, chacun de notre côté, sans oser nous le dire, mais, du reste, sûrs de notre éternel amour ; ce départ, moi pour l'Allemagne, lui pour la France ; puis, moi arrêtée à Rome, et lui mourant à Civita-Vecchia, et ne sachant s'il vivait, ne pouvant aller le soigner et m'écriant : « Oh ! si du moins j'étais sa femme ! » Dieu et ma mère entendirent ce cri. Après sept mois d'absence et d'incertitude, ce revoir à Naples, tous les obstacles levés et moi le trouvant un ange dont j'étais indigne, et l'épousant avec une tranquillité, et ressentant un bonheur que j'avais toujours cru impossible d'éprouver en un pareil jour. Puis, les quelques jours de paradis terrestre à Castellamare ; puis sa santé qui recommence à m'inquiéter !... Vous savez tout cela et tout ce qui suit. Mais personne ne comprendra jamais quel extraordinaire mélange de douleur, d'amour et de bonheur il y a eu dans toute notre vie ! Vous me ferez bien meilleure que je n'ai été, et cela vaudra mieux pour l'histoire : on croira que je l'ai rendu aussi heureux qu'il aurait dû l'être ; on croira que j'ai été la femme la plus tendre, tandis que j'aurais pu être tellement meilleure et le rendre plus heureux comme je le ferais maintenant ! Mais pour lui, Montal, vous ne pourrez jamais dire tout ce qu'il y a eu d'admirable en lui, parce que vous ne le saurez pas ! Moi-même, je ne sais plus quelles sont les chères paroles par lesquelles, dès nos premiers entretiens, il ramenait mon âme à Dieu. A Venise, la nuit de sa terrible rechute, il eut un étouffement et une défaillance dont il revint avec peine et il me dit alors en souriant : « Je me suis réveillé,

j'ai pensé à Dieu avec exaltation, puis à toi, et cela m'a suffoqué. » Quelles paroles ! N'est-ce pas qu'elles expriment toute son âme ? Puis, ma conversion, ses dernières paroles écrites, toutes celles si sublimes qu'il disait de temps en temps. Oui, je sais que cela forme, grâce à Dieu, un récit intéressant et qui peut faire du bien à lire ! Oh ! Montal, dites-moi que je le reverrai pour toujours, sans crainte de nous perdre et en nous aimant autant que sur terre. Pourquoi craindrais-je que l'adoration et la présence de Dieu nuisissent à notre amour au ciel, puisqu'ici notre amour n'a pas nui à celui que nous avions pour Dieu, et qu'il me semble que nous nous sommes toujours aimés en sa présence ?

« Je ne crains pas de vous avoir ennuyé en vous faisant ce petit résumé d'une vie que vous voulez écrire. J'en ai parlé à ma belle-mère, qui disait seulement, avant d'avoir entendu que c'était *pour dans dix ans d'ici*, qu'il ne faudrait pas mettre les noms. Nous avons le temps de penser à cela. »

« Vous ne vous plaindrez pas du moins de mon silence, quoique vous ayez un merveilleux talent pour cacher vos torts en vous plaignant des autres.

« Adieu, bon frère et ami Montal. Que Dieu vous aime et tout ce que vous aimez[1]. »

D'EUGÉNIE.

« Boury, 16 octobre 1837.

« Je t'écrivais mercredi, et jeudi est arrivée la lettre qui prévenait mon père que toutes les dispositions pour

1. Cette lettre me semble être la sanction la plus complète du travail que j'ai entrepris. Sans doute Alexandrine le confiait alors à un autre, qui s'en fût acquitté avec autant de respect et de sympa-

transporter à Boury le corps chéri de notre Albert étaient terminées. Alexandrine avait toujours eu l'intention d'aller à Paris le chercher, et ma mère a permis que je fusse avec elle. Nous sommes donc parties toutes les deux avec mon père, vendredi dernier. Samedi matin, à sept heures, nous étions à la porte du cimetière du Mont-Parnasse, où Fernand nous avait précédés avec l'abbé Martin de Noirlieu. A notre arrivée, tout était prêt, et au bout de quelques minutes, nous avons vu arriver la voiture qui portait le cercueil et que nous devions suivre.

« Tu imagines ce que furent nos pensées en voyant sortir cette voiture, et pendant toute cette route où nous sentions que devant nous roulait ce corps chéri. Le cercueil était dans une voiture entièrement fermée ; sur le siége de derrière était Fernand. Nous suivions dans la voiture d'Alexandrine. Nous parlions peu, mais nos pensées étaient les mêmes, et tu les sais, car elles auraient été les tiennes. Le voyage et toute cette journée furent solennels. A la croix qui est à l'entrée du village, ma mère et mes sœurs nous attendaient, et se mirent à genoux à la vue de la voiture. Peu après, l'abbé Gerbet, avec la procession suivie de tout le village, arriva. La voiture fut ouverte ; il bénit le cercueil. Maman et Alexandrine le baisèrent; puis, le cortége se remit en marche, passant par le jardin et par la cour du château pour se rendre à l'église. Voilà donc comment il est entré à Boury, lui qui désirait tant y venir, qui y faisait tant de projets d'établissement et de bonheur! Ma Pau-

thie et beaucoup plus de talent que moi. Mais *trente années au lieu de dix sont écoulees* et sa vie a été vouée à d'autres œuvres. Je crois donc qu'en prenant aujourd'hui sa place, j'ai plutôt accompli qu'enfreint la volonté de celle qui lui adressait ainsi le résumé du récit que l'on a lu dans le volume précédent.

line, encore une fois, imagine ce que nous avons dû penser en suivant tout ce qui nous reste en ce monde de ce si cher ami! Je ne sais rien te dire de mieux, parce que ce que notre cœur a éprouvé, le tien l'éprouve. Je tenais le bras d'Alexandrine, et nous marchions tout près du cercueil. Pauvre Alex! comme elle était touchante! Ses larmes, ses grosses larmes coulaient avec abondance; mais, dans toute sa personne, il y avait un calme, une simplicité, une résignation si chrétienne! Comme elle m'a attendrie! je ne puis pas te le dire! Devant les marches de l'église la voiture s'est arrêtée, et nous nous sommes tous mis à genoux pendant que le cercueil passait devant nous pour être porté dans l'église.

« Après les vêpres, on se remit en marche pour le cimetière. Tu en connais le chemin, tu sais qu'il est joli. Le temps était beau, et pendant ce trajet douloureux, bien des pensées consolantes pourtant, d'espérance, de réunion et de bonheur remplissaient nos cœurs. Avant de descendre le cercueil dans la fosse, l'abbé Gerbet nous dit quelques paroles que je t'enverrai. Puis, ce cher corps, qui a tant souffert, fut enfin déposé dans cette dernière demeure, où la place de celle qu'il a tant aimée est déjà toute prête près de lui, et disposée à la recevoir quand il plaira à Dieu. Elle regardait avec une sorte de joie cette fosse vide, qui, fermée pendant un peu de temps encore, se rouvrira quand toutes ses peines auront cessé, quand sa soumission à la volonté de Dieu, sa constance dans l'espérance et sa charité lui auront obtenu la récompense promise, car elle aura bien souffert et bien aimé. »

Voici les admirables paroles prononcées par l'abbé Gerbet sur la tombe d'Albert :

« Voilà donc tout ce qui reste en ce monde de celui qui y fut et y sera toujours tant aimé! Voilà comme il vient dans ces lieux, où il se promettait tant de joies! Adorons la volonté de Dieu au bord de cette fosse, et élevons nos pensées vers ce seul séjour qui ne soit pas un lieu de passage. Redisons-nous ici, avec une foi vive que nous ne faisons que confier à la terre un germe d'immortalité. Ce pauvre corps va bientôt se dissoudre; mais, pendant que la main de la mort le décompose, il y a une invisible et toute-puissante main qui travaille à le réparer. Nous semons dans cette terre un corps corruptible, il en sortira incorruptible. Nous le semons dans la bassesse, il en sortira dans la gloire. Nous le semons dans l'infirmité, il en sortira dans la puissance. Nous semons un corps animal, il en sortira un corps spirituel. Ainsi, cette tombe, que le monde appelle la dernière demeure du corps, n'est pas la dernière. Il ne fera encore qu'y passer. Il n'y a que deux demeures où rien ne passe : l'une humaine, dans le cœur de ceux qui aiment et espèrent; l'autre divine, dans le sein de l'éternel amour! »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Le 24 octobre 1837.

« Hier, on a apporté la grande pierre qui doit couvrir une seule ouverture, car, dans l'intérieur, il n'y a pas de séparation. Les deux cercueils se toucheront, ainsi que l'a voulu notre pauvre petite sœur. Depuis le jour de la translation, la fosse avait été provisoirement recouverte de planches; hier, on les a enlevées et Alexandrine a pu mettre à exécution un projet qu'elle avait formé, mais qu'elle craignait de ne pouvoir réaliser. Je te le

confie comme un secret, car elle ne l'a dit à personne, de peur que cela ne semblât extraordinaire. Hier donc, seule avec Julien, à l'aide d'une petite échelle, elle est descendue dans la fosse qui n'est pas très-profonde, afin de toucher et de baiser une dernière fois le cercueil où est renfermé tout ce qu'elle a aimé. En faisant cela, elle était à genoux dans sa propre fosse!...

« Tu avoueras qu'il y avait là matière à méditation! En tout, depuis que nous avons vu cette tombe ouverte, nous avons fait bien des réflexions que le monde jugerait lugubres, et qu'on est heureux de ne pas considérer comme telles. »

DE MON PÈRE.

« Boury, 27 octobre 1837.

« Je viens de passer cinq semaines à Gerbéviller[1]; et, dès le lendemain de mon retour à Boury, je suis reparti pour Paris, tu le sais déjà, avec Alexandrine et Eugénie, pour aller chercher les restes chéris de notre Albert... Ce voyage, au retour, pour bien des gens, aurait été cruellement pénible! Eh bien! je ne puis te dire de combien d'ineffables douceurs je sentais mon cœur se remplir; et cependant, je sentais aussi plus vivement que jamais le vide que le départ de ce cher enfant laisse au milieu de nous. Mais il est heureux, oh! oui, bien, bien heureux! Quand je pense à moi, à nous, je souffre et je me résigne; mais quand je pense à lui, j'adore et je bénis. Chère Pauline, quelle douce chose que la foi! Qu'il est beau de croire! qu'il est bon d'espérer. Et comme la mort prend une douce apparence, lorsqu'on

1. Chez la marquise Lambertye, née Rohan-Chabot.

la voit ouvrant les portes de l'éternelle vie! Que je plains ceux qui se condamnent à vivre sans croire, à souffrir, à regretter, à mourir sans espérer! On me dit que tu as souvent des scrupules et des craintes. Ah! ma bonne fille, ne fais pas ce tort au bon Dieu, ni à toi-même. Songe donc que moi (et si tu pouvais savoir ce que c'est que *moi!*) eh bien! moi, je suis plein de calme, plein d'espérance et de confiance; si toi, tu as des craintes, il me faudrait mourir dans le désespoir. Ah! crois-moi, ne nous effrayons pas de ces menaces terribles, qu'il est nécessaire de faire entendre aux âmes insensibles et endurcies. Il faut encore en remercier Dieu qui, voulant nous sauver tous, menace et glace d'épouvante ceux que son amour ne peut attendrir et qui lui refusent le leur. Mais quand on n'a pas le malheur d'être au nombre de ces âmes volontairement rebelles, quand on croit, quand on aime, on a le droit et le devoir d'espérer et de tout attendre de ce Dieu qui est tout amour pour les âmes fidèles, et tout miséricorde pour celles qui l'ont offensé. Crois-moi, ne recherche, ne crois, n'écoute que ceux qui te parlent de Dieu avec amour et qui ne s'efforcent que de te le faire aimer; évite et fuis tous ceux qui veulent te le faire craindre et redouter. Mais... ah çà! de quoi est-ce que je m'avise? Pardonne, chère enfant, à Gros-Jean qui en remontre à son curé!...

« Je te disais donc que nous l'avons ramené à ce petit coin de terre, où nous espérons tous un jour reposer les uns auprès des autres et où notre Albert occupe la moitié d'une large fosse, dont l'autre moitié attend notre bonne Alex! Tu devines et tu partages tout ce que je ne te dis pas. Tu vois, comme nous, l'âme bienheureuse planant au-dessus de ceux qui l'ont tant aimé, et qu'il a lui-même tant chéris pendant sa courte vie! Cette pensée était douce, consolante, vivifiante, et voilà encore

un des prodiges de notre admirable et mystérieuse religion. C'est là, au fond de cette tombe, qui, pour l'incrédule, est vide et muette et ne lui parle que de désespoir, c'est là que la foi nous montre l'entrée de la vraie vie et de l'éternité du bonheur ! Et nos philosophes ont voulu nous enlever cette simple et sublime croyance! Les monstres!... ou plutôt les insensés !

« Maintenant, je n'ai pas besoin de te dire que ce cher cimetière va devenir pour nous le but d'un pèlerinage journalier, où nous irons à la fois prier pour lui et le prier pour nous. Tu y viendras aussi avec nous, ma bonne Pauline, car je veux espérer que vous ne resterez pas trop longtemps dans ce pays, qui me semble vraiment un peu sauvage ; et tu devines notre joie s'il vous était possible de venir passer quelques mois à *Boury-Abbey*. Rappelle-toi quelquefois que nous avons fêté hier la cinquante-cinquième année de ta bonne mère, et que, le 4 du mois de décembre, j'aurai soixante ans révolus. A nos âges on est toujours un peu pressé et inquiet de ne pas avoir le temps de voir arriver le bonheur que l'on désire beaucoup.

« Adieu, ma bonne et excellente enfant; dis à ton mari que je l'aime pour lui et pour toi, ce qui comporte une très-forte dose d'affection. Ne vous tourmentez ni l'un ni l'autre de mes opinions politiques; elles restent tout à fait en dehors de mes sentiments, et, qu'elles soient conformes aux vôtres ou le contraire, nous ne sommes pas assez bêtes, ni vous ni moi, pour qu'elles puissent influer le moins du monde sur notre manière de nous aimer, ou sur l'intimité de notre union. Adieu encore, Pauline chérie, joie de ton vieux père. Je t'aime et je t'embrasse comme on aime et comme on embrasse quand on est moi et que l'on pense à toi. Je ne te dis rien de la part des autres, parce qu'elles t'écrivent des volumes. »

Ce fut précisément à cette époque[1], c'est-à-dire, lorsque tout, jusqu'au dernier devoir, était accompli envers Albert, qu'Eugénie, jusque-là l'inséparable compagne d'Alexandrine, Eugénie qui, nous l'avons vu, marchait la tête levée vers le ciel et détournée du bonheur de la terre, fut tout d'un coup amenée à s'arrêter, à ralentir son pas, à regarder autour d'elle, et se trouva enfin en présence de ce même bonheur, non pas tel qu'elle se l'était figuré et l'avait rejeté d'avance, lui rouvrant la voie du monde et lui fermant celle de la retraite, mais tel que, dans toutes ses conditions, il lui sembla porter le signe de la volonté de Dieu : une affection vraie, profonde et, — à vingt ans, — déjà ancienne ; une carrière de dévouement et d'abnégation complète, qu'une noble confiance l'invitait à partager ; une vie passée, non pas à Paris, mais dans une profonde retraite ; une place, non pas dans le monde, mais près d'un foyer désolé ; une douleur à soulager, aussi inconsolable et plus amère que celle d'Alexandrine : tel fut le sort qui s'offrit à elle.

Je crois demeurer dans les limites de la pure vérité en disant que les raisons que j'ai énumérées les dernières furent celles qui déterminèrent son consentement. Appelée si jeune à tant aimer Dieu et à tant oublier la

1. Au moment où j'arrive aux pages qui se rapportent à l'époque du mariage d'Eugénie et qui contiennent le récit de sa mort, j'ai besoin de dire que, si j'ai pu goûter la triste mais ineffable consolation de parler ainsi d'elle, je le dois surtout à celle qui porte aujourd'hui le nom qui devint alors le sien, à celle qui fut, pour ses enfants, une mère si tendre et si dévouée, et dont le généreux assentiment, je dirai plus, l'encouragement a fait disparaître un obstacle qui, à coup sûr, aurait pu m'arrêter. L'exemple est rare assurément ; c'est pourquoi j'aime à le proclamer hautement, et à remercier encore ici celle qui m'a permis de rendre à la chère mémoire d'Eugénie ce doux et complet témoignage.

terre, je ne crois pas qu'au premier moment elle se soit laissé entraîner par le seul attrait du bonheur lui-même. Je crois que la séduction du dévouement et du sacrifice fut d'abord plus puissante que celle du penchant qu'elle inspirait et ressentait aussi, mais qui, seul, n'eût pas suffi peut-être pour lui faire changer de voie.

Cette pensée me fut consolante lorsque, plus tard, avec une amertume que le temps seul a adoucie, je me demandais, en songeant à la brièveté de ce bonheur, pourquoi ce cœur si détaché, si libre, si joyeusement prêt à quitter la vie à son début, avait dû être rattaché à la terre et connaître la félicité et les déchirements de l'amour conjugal et maternel. Elle m'aida à comprendre la réponse à ce *pourquoi*, et à croire à la miséricorde cachée sous cette apparente rigueur.

Quant à un doute relatif à sa véritable vocation, qui avait passé comme une ombre sur mon esprit, après la mort d'Albert, et qui se réveilla un instant dans les désolations de ma douleur, il n'avait jamais été partagé par ma mère, qui, sans doute, sur ce point, avait un jugement plus sûr et plus clairvoyant que le mien.

Eugénie, avec une grande indépendance de caractère, avait une disposition qui lui donnait beaucoup de charme et n'altérait jamais l'élan de sa piété fervente ni celle de sa brûlante charité, mais qui semblait interdire en effet, pour elle, l'idée de la vie du cloître. Cette disposition, c'était, je l'ai déjà dit, une vive et mobile *impressionnabilité*, dont nous avons déjà vu ma mère combattre les effets. Eugénie s'en rendait compte elle-même ; et, à cause de cela, elle redoutait le monde et l'influence qu'il aurait pu avoir sur elle. Mais, entre ces deux extrêmes, la vie de famille, dans la retraite, semblait être le véritable cadre où devaient se placer toutes les qualités ainsi que tous les agréments qu'elle possédait ; et, lors-

que cette destinée devint effectivement la sienne, ma mère crut, à bon droit, qu'elle avait atteint le but de sa vie, et tous ses vœux pour elles furent comblés.

Un assez grand nombre d'années s'est écoulé aujourd'hui pour que je rapporte, sans hésiter, les faits qui composent ce récit; mais parfois je me demande si, dans la peinture des caractères, je ne touche pas à un côté trop intime, trop sacré de mes souvenirs. Et pourtant. n'est-ce point l'histoire des *âmes* que j'ai aimées, plutôt que celle des événements de leur vie, que je prétends raconter? N'est-ce point une histoire vraie et non pas un panégyrique que j'ai entrepris? Et que sera-t-elle, si elle est incomplète, si je la dépouille de son naturel et de son originalité, pour n'y laisser exprès que le côté édifiant, touchant ou parfois même sublime qu'elle présente?

Ces réflexions m'avaient d'abord fait hésiter, et ensuite elles m'ont décidée à citer le passage suivant d'une lettre de ma mère, relativement à ce côté du caractère d'Eugénie dont je viens de parler : on y verra, outre cela, combien ma mère était profondément convaincue que la vocation d'Eugénie n'était point celle que j'étais tentée de lui croire, à l'époque où cette lettre fut écrite, c'est-à-dire quelques mois après la mort d'Albert :

« Oh! ma chère enfant, me disait ma mère, ne me dis pas que tu crois tout fini pour ma chère Jane (Eugénie) et que tant de dons charmants resteront enfouis et perdus! Crois-moi, il y a dans sa nature quelque chose de celle de ce petit garçon dont on fait lire l'histoire aux enfants, qui, en hiver, lorsqu'il allait en traîneau et faisait des boules de neige, disait : « *Ah! si l'hiver pouvait durer toujours!* » puis, au printemps, ravi des belles fleurs : « *Ah! si le printemps ne finissait jamais!* »

et de même en été et en automne. A Paris, elle croyait qu'elle ne pourrait pas vivre ailleurs ; que les ressources religieuses et l'intérêt de tous les genres qui s'y trouvent lui étaient nécessaires comme l'air à respirer. Maintenant ici, elle ne comprend plus comment elle pourrait jamais quitter ses pauvres et sa chapelle pour retourner à Paris. Qu'une circonstance, comme je rêve qu'il en pourrait venir, arrive, je ne vois nullement pourquoi nous devons penser qu'elle serait invulnérable à cette nouvelle impression, et tu me fais un vrai mal quand tu as l'air d'accepter sa vie comme elle se la fait, sans prévoyance et sous l'influence du moment où elle est. Enfin, Dieu est là, et, comme tu le dis, il nous a donné trop de preuves de sa protection pour que nous ne nous abandonnions pas entièrement à lui. Chose merveilleuse! je ne lui demande rien pour Eugénie, que de me bien faire connaître sa volonté sur elle et de continuer à la bénir! »

Les lettres suivantes feront maintenant connaître les dispositions qui précédèrent et accompagnèrent ce grand changement dans la destinée d'Eugénie.

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Boury, 7 novembre 1837.

« Ma Paule, Eugénie t'écrit au salon, et tout le monde y est occupé, de sorte que je vais en faire autant et venir un peu *commérer* avec toi. C'est peut-être d'un augure analogue à certaines autres petites choses que, pour la première fois, il me soit impossible de trouver pour t'écrire une feuille de mon papier bordé de noir (auquel je tiens cependant, comme à tout mon deuil, et n'y renonce pas). Voilà une parenthèse, avant d'en venir

à une chose singulière, imprévue, digne de la bizarrerie de la vie, et dont tu sais sans doute déjà quelque chose par ta mère, qui ne te cache rien. Donc, au fait : je ne t'en dirai pas grand'chose, parce que je suis fort prudente et que je ne veux pas me compromettre, et puis parce qu'au fond je ne suis sûre de rien. Mais je conviendrai avec toi que je suis un peu étonnée, qu'il me semble un peu que l'aversion complète de notre Eugénie pour le mariage commence légèrement à s'ébranler. Pauvre chère, elle m'en voudrait, je parie, si elle lisait ceci, et cela suffirait peut-être même pour mettre fin à cette disposition. Il faut prendre garde : le moindre mot imprudent pourrait renverser cette petite fleur qui commence en ce moment à sortir de la neige. Ainsi, Pauline, il faut d'abord que tu me répondes, *à moi*, sur une feuille *à part* (au nom du ciel! pas dans une lettre à Eugénie, ne te trompe pas)! Ne te permets pas avec elle la plus légère plaisanterie, pas l'insinuation la plus détournée. Rien, rien, si tu désires ce mariage!...

« Quant à moi, je ne sais pas au juste encore ce que je désire ; mais je vois bien qu'*il* ne déplaît pas du tout, du tout, à Eugénie, et je crois qu'il n'est pas impossible qu'il s'empare par surprise de son cœur, pourvu qu'il sache s'y prendre, et j'avoue que je le crois capable de le savoir.

« Je te dirai, ma Paule, que je ne crois pas être trop présomptueuse en disant que ce cœur d'Eugénie est à peu près entre mes mains. J'ai été presque effrayée de m'en apercevoir et de la terrible responsabilité que cela me donne. Je prie Dieu de dicter tous les mots que je dirai à cet ange, et à tout le monde dans cette circonstance. Je n'avais pas cru avoir cet ascendant sur elle ; je croyais, au contraire, que c'était elle qui me gouvernait. Avec cela, elle dit encore de ces choses qu'elle di-

sait, il y a quelques mois, qu'elle aimerait mieux griller dans le feu que de changer de vie, etc., etc., etc. Mais moi, je lui représente qu'à moins d'être inébranlablement décidée à ne jamais se marier, il vaut assurément mieux accepter un mari aimable et qu'elle pourrait aimer, que de risquer plus tard de consentir, par condescendance pour ses parents, à un mariage où l'amour ne pourrait entrer. »

D'ALEXANDRINE.

« Mercredi.

« Oh! ma Paule, arrive donc, que nous concertions ensemble ce bonheur de notre Eugénie. L'abbé Gerbet croit que sa vocation est bien de se marier, il ne croit nullement que son cœur soit fermé aux affections de ce monde. Ceci doit me rassurer, quant à l'influence que je crois exercer, et pourtant quelquefois je suis tentée de me faire des remords de travailler ainsi à détourner un des rayons tout concentrés en Dieu. *Mais les rayons les mieux concentrés en Dieu, ne sont-ce pas ceux qui suivent la direction tracée par sa providence?* Je t'ai souligné cette phrase parce que je la répète d'après l'abbé, à qui j'avais lu la mienne, et qui ne la trouvait pas exacte.

« Réponds-moi vite, et à *moi seule.*

DE MA MÈRE.

« Boury, le 22 novembre 1837.

« Ma bonne enfant, je suis beaucoup trop agitée pour écrire aujourd'hui en détail; tout est arrangé, et cette conclusion si prompte, si inattendue, me met dans un bouleversement impossible à exprimer; je ne pourrai pas lier deux mots ensemble, mais je t'envoie des lettres

à lire, après lesquelles tu reprendras ce mot bien insuffisant, pour te dire dans quelle effusion de reconnaissance envers Dieu nage mon pauvre cœur. Unis-toi à moi pour le remercier. Mais, ma chère enfant, aurons-nous la douleur que tu n'y sois pas? Si tu croyais pouvoir venir en février, assurément on attendrait que tu fusses ici! Mande-moi vite ce que je puis espérer sur ce point. J'attends ta réponse avec une impatience qu'il m'est impossible d'exprimer! »

D'EUGÉNIE.

« 22 novembre 1837.

« Ma Paule, pardonne-moi de ne pas t'écrire. Oh! je comptais bien le faire longuement aujourd'hui, mais la journée est passée, j'ai eu à penser à tant de choses (on en aurait à moins), je n'ai pas le temps de respirer, et quand je croyais t'écrire une longue lettre, les événements se succédaient avec une telle rapidité que je ne savais plus où j'en étais. Ma Pauline, serait-ce possible qu'à tout ceci tu n'y sois pas? Arrive! Cher Auguste, amenez-la, je ne puis pas me passer d'elle à présent. Dieu me conduit, j'espère; je ne sais pas autre chose, je ne fais pas une autre prière. Figure-toi si, avec cette rapidité, j'ai eu le temps d'écrire un journal suivi! Cependant je suis calme, Dieu veuille garder celle qui voulait tant n'être qu'à lui!

« Oh! la vie! la vie! elle est bien courte, mais elle a le temps d'être bien bouleversée; la joie et la douleur se chargent de l'empêcher d'être monotone. J'ai un désir clair, c'est d'aimer toujours la mort et de désirer voir Dieu plus que tout. Oh! le ciel, — certes, je le pense en ce moment, — le ciel plus que tout!... Je ne suis pas dégoûtée!

D'EUGÉNIE.

« Boury, 26 novembre.

« Tu penses bien qu'il m'est plus important que tout au monde de bien établir en ce moment que, quel que soit le changement de mon sort, on ne doit s'attendre à aucune espèce d'altération dans mon amitié pour Alexandrine. Et, puisque sa détermination de passer la plus grande partie de son temps en France est prise, si Dieu m'aide, elle le partagera entre Boury, Paris et Lumigny. Oh ! ma Paule, voilà pourquoi je te désire tant ici, c'est que tu oserais bien plus que moi ; et, quoique pour Alexandrine je me sente beaucoup de courage, cependant j'en ai trop peu pour dire tout ce dont j'ai le cœur rempli en ce moment, car cette crainte que j'ai d'un changement dans mon intimité avec Alex m'a donné plus d'un accès, je puis dire de désolation. »

« Lundi, 27 novembre.

« Je voudrais t'envoyer toutes les lettres que je viens de recevoir ! Elles m'ont rendu l'espérance de n'être pas séparée d'Alex ; voilà pourquoi je t'écris dans une autre disposition qu'hier. Les lettres de Lumigny me font entrevoir que rien ne sera aussi simple et aussi facile à arranger que son séjour avec nous, toutes les fois qu'elle le voudra. Ce qui fait qu'entre Boury et le tombeau d'Albert et Lumigny, près de moi, la pauvre vie de notre chère sœur serait aussi douce qu'elle peut l'être. Enfin, j'ai grand espoir ; Dieu et Albert veillent sur notre amitié, ils inspireront à Adrien d'en être le protecteur sur terre.

« Je vais donc me marier. Pauline ! Pauline ! j'étais si heureuse, la paix de mes pensées était si grande ! Qui

m'assure que cela ne changera pas maintenant? Oh! que je te voudrais ici! Viendras-tu? viendras-tu? Quand serons-nous rassurés sur ce point? »

D'EUGÉNIE.

« Boury, 29 décembre 1837.

« Je veux te dire un mot, ce soir, ma Paule, je pars demain pour Paris. Mon pauvre Boury que je quitte, ce soir, encore calme et sous l'impression de la douce vie que j'y ai menée, je n'y reviendrai que pour y être bien agitée, et je m'y verrai tout autre que je ne suis! Je me sens encore si étonnée! Hier, quand Adrien est parti et qu'il m'a dit que c'était la dernière fois qu'il quittait Boury sans moi, cela m'a paru bien étrange; et aujourd'hui, lorsque j'ai pensé que, quand je reverrai cette maison, elle sera toute bouleversée de préparatifs pour mon mariage, je me suis sentie bien troublée; mais je me répète toujours : à la grâce de Dieu! Je viens de dégarnir ma chère chapelle que j'avais arrangée *con amore* pour cette belle nuit de Noël. Notre messe de minuit a été magnifique; l'orgue, du très-beau chant, beaucoup de lumières, l'autel et les fenêtres comblés de fleurs roses, tout cela était ravissant et ranimait la ferveur. Oh! que de choses j'ai pensées! Comme je regarde tout cela avec attention, à présent que je vais changer de vie! Mon Dieu! que rien ne change dans mon cœur! Bonsoir, nous partons de bonne heure, j'ai sommeil, ta dernière lettre me serre le cœur. Si tu allais ne pas venir, Pauline! Pauline! ne pas t'avoir à mon mariage, quel regret pour toute notre vie! Oh! prions que ce ne soit pas! »

D'EUGÉNIE.

« Lumigny, 4 janvier 1838.

« Je suis effrayée de tes dernières lettres, qui me font craindre de ne pas te voir ! Cette idée me semble tellement intolérable, que je ne l'ai pas encore acceptée un seul instant et que je ne puis croire encore que tu ne viennes pas ! Oh ! que je te voie encore avant ce grand changement ! Quelques jours encore avec toi et Alex de notre bonne vie à trois ! Ma Pauline ! prions Dieu que sa bonté nous réunisse et qu'il te conduise à nous, en te préservant, car ce voyage, il est vrai, est bien terrible pour toi, pauvre chère petite sœur !

« Nous sommes donc, comme tu le vois, à Lumigny. Ces pauvres parents, qui vont être les miens, brisent le cœur à voir. Quelle douleur ! Dieu peut l'adoucir, mais lui seul le peut. Mon arrivée a été un mélange de joie et de tristesse ; des larmes de part et d'autre ont été les seules paroles de ce premier accueil, et Dieu qui voit dans mon cœur sait bien que cette association de leur douleur, à un moment qui n'est ordinairement que joyeux, est un lien de plus pour moi, et me pénètre d'une tendresse plus grande pour eux tous et d'une plus grande reconnaissance envers Dieu.

« Il y a tant de choses que je voudrais te dire, tant de petits détails impossibles à raconter par écrit, surtout quand on espère se voir et se parler. Ce que je veux pourtant te dire, c'est que j'aime Adrien, non pas autant qu'il le mérite, mais assez cependant pour ne me laisser aucun doute sur ce que j'éprouve. Juge alors, moi qui aime les âmes de tous les hommes sur la terre, à quel point je dois aimer son âme, à lui, et combien je dois prier Dieu de m'aider à faire et à être tout ce

qui pourra lui assurer la paix et le bonheur dans ce monde et dans l'autre.

« Ma Paule! depuis que j'envisage la possibilité de ne pas t'avoir près de moi le jour de mon mariage, tout change d'aspect pour moi. Jusqu'à présent, je n'ai pas voulu l'admettre, mais cependant je n'ose plus dire une parole pour te presser de quitter ton mari, de faire seule ce grand voyage. D'un autre côté, quel éternel regret pour nous deux! Oh! je l'espère encore, quelque incident surviendra et je t'aurai! Fions-nous à Dieu. S'il nous impose ce dur sacrifice, offrons-le-lui alors, moi pour ton bonheur, et toi pour le mien; puis nous nous reverrons, et je serai mariée. Seigneur, ayez pitié de moi!

« Les parents d'Adrien sont pour moi d'une bonté que je ne puis t'exprimer; puis ils aiment aussi tant Alexandrine! Ils ont déjà arrangé qu'elle ne me quitterait pas; sa chambre à Lumigny est fixée. Ils la trouvent charmante, comme tout le monde toujours, et que plus on la voit plus on veut la voir. Juge si tout cela me rend heureuse. En tout, je ne sais pas ce que Dieu veut de moi pour la suite, mais le bonheur n'est pas le but de la vie, et dans ce moment j'en suis comblée. »

« Lumigny, le même jour.

« Madame de Mun est bonne autant que possible; sa douleur brise le cœur à voir, parce qu'elle ne demande pas (comme M. de Mun) de consolation aux autres; elle ne demande plus à Dieu que de mourir, et, dans la pensée qu'elle peut être exaucée d'un moment à l'autre, elle fait tout ce qu'elle a à faire; elle est active pour le soin des autres, pour les arrangements de sa maison, et, en cela, elle est admirable, car ce n'est qu'à force d'efforts inouïs qu'elle agit ainsi.

« Je n'ai pas besoin de te dire combien je m'attache à eux, et combien cette mission de soulagement que Dieu me donne me semble douce.

« Enfin je suis heureuse, ma Paule, heureuse d'un bonheur qui m'effrayerait, si je ne sentais pas que ce bonheur vient de Dieu, qu'il lui appartient, et que, s'il voulait me le retirer, je me soumettrais sans murmurer. D'ailleurs, entourée comme je le suis de bonheurs détruits, puis-je craindre l'illusion de les croire durables sur la terre? »

Le désir que je ressentais de me trouver au mariage d'Eugénie égalait, on peut le croire, le sien de m'y voir; mais la distance entre Lisbonne et Boury était longue à franchir. Mon mari ne pouvait, à cette époque, quitter son poste, et, s'il lui avait semblé difficile, l'année précédente, de partir sans moi, il devait lui en coûter beaucoup plus encore maintenant de me laisser entreprendre, sans lui, ce long voyage. Toutefois il désirait vivement ne pas me priver d'une jouissance dont il appréciait l'étendue, et, après beaucoup d'hésitation, il fut enfin décidé que je partirais.

Il est peu de mon goût de mêler à ce récit des souvenirs purement personnels; cependant je suis tentée de m'étendre un peu sur les incidents de ce voyage, car ils sont devenus presque curieux, aujourd'hui que la facilité des communications a aplani un si grand nombre des difficultés que j'eus alors à surmonter.

Je m'embarquai donc à Lisbonne le 9 février 1838, pour Southampton, où je devais trouver un autre bateau à vapeur pour me conduire au Havre. Là, mon père

m'envoyait une voiture et je devais aussi trouver mon frère Fernand, qui venait jusque-là à ma rencontre.

J'eus un grand battement de cœur lorsque le bateau qui m'emmenait sortit du Tage et que, pour la première fois de ma vie, je me trouvai ainsi livrée à moi-même. Grâce à la mauvaise saison, grâce aussi à ce que le bateau sur lequel je me trouvais passait pour cheminer lentement, il ne se trouvait avec moi, à bord, que trois passagers : un vieux capitaine de vaisseau anglais, un gigantesque M. L..., Anglais aussi, que je me souvenais d'avoir rencontré à Paris, enfin, une jeune actrice française âgée de dix-neuf ans, qui avait appartenu au théâtre français de Lisbonne, et qui partageait, seule avec moi, la cabine des dames.

Le temps était affreux, et pendant toute la durée de la traversée, c'est-à-dire pendant sept jours, au lieu de quatre, je ne pus me hasarder qu'une seule fois à monter sur le pont, ou du moins à m'y étendre sur un matelas, et cette seule fois j'en fus brusquement emportée par M. L., qui, voyant venir une grosse vague, m'enleva en un clin d'œil avec mon matelas, et me déposa sans dire un mot dans ma cabine, tandis que la mer inondait la place que j'avais occupée. Je n'en bougeai guère après cela, souffrant d'ailleurs beaucoup du mal de mer, et plus encore d'inanition, car, depuis mon départ, il m'avait été impossible d'avaler une bouchée. Une fois, que j'étais presque en défaillance, on me mit dans la bouche une drogue si forte que j'en eus la langue et les lèvres brûlées, et toutefois, dans l'état où j'étais, je me souviens encore de l'empressement avec lequel j'avalai ce brûlant cordial.

Il n'en était pas de même pour ma compagne qui, bien que fort malade aussi, avait conservé tout son appétit, et, comme elle ne savait pas un mot d'anglais, je lui

servais d'interprète pour commander ses nombreux repas. En outre, je lui rendais tous les petits services que cette complète ignorance de la seule langue qu'on parlât à bord la mettait hors d'état de se faire rendre elle-même, et sa reconnaissance en était grande et très-expansive. Pauvre Mlle C. ! elle m'inspirait de l'intérêt en même temps que la plus grande compassion ! Je comparais à la sienne ma vie si heureuse et si protégée, je trouvais étonnant que nous fussions ainsi rapprochées pendant quelques jours, nous si différemment partagées hors de là, et je faisais, à son sujet, de vagues projets qui se ressentaient un peu de l'âge que j'avais alors et auxquels, à dire le vrai, quoique plus jeune encore que moi, elle n'avait pas l'air très-disposée à se prêter.

Nous arrivâmes à Southampton. Je m'habillai dès que nous fûmes à l'ancre et je montai sur le pont, suivie de Mlle C. M. L. m'offrit son bras pour descendre à terre. Au moment où j'hésitais un peu à le prendre, j'entendis Mlle C. s'écrier : « Ah ! voilà dans une barque un jeune homme qui a une bien agréable figure ! » Je regardai du côté qu'elle désignait, et comment dire ma joie en reconnaissant que cette figure était celle de mon frère Fernand, qui, lassé de m'attendre au Havre, avait eu l'heureuse inspiration de traverser le détroit et de venir à Southampton pour s'y trouver à l'arrivée du bateau attardé de Lisbonne. Après sept jours de souffrances et de séparation absolue de tous, je n'ai jamais oublié l'immense joie que me causa cette apparition inattendue.

Dès que nous fûmes à terre, je m'informai de l'heure du départ du bateau pour le Havre, voulant, malgré ma fatigue, repartir sur-le-champ. J'appris avec consternation que la Tamise était gelée, qu'aucun bateau n'avait pu venir de Londres, et que, pour le moment, la com-

munication était interrompue entre le Havre et Southampton. Le bateau qui avait amené mon frère était le dernier qui avait fait le trajet, et il avait subi une avarie qui l'empêchait de repartir. Fernand me fit alors une proposition que je suis bien étonnée aujourd'hui d'avoir acceptée, même alors : ce fut de nous embarquer le soir même sur un petit bâtiment à voiles, du genre de ceux qui, avant l'existence des bateaux à vapeur, faisaient le trajet de Southampton au Havre. Nous serions douze heures en mer, mais enfin le lendemain matin nous serions au Havre, et dix heures après à Boury !

Séduite par cette perspective, je consentis à suivre ce conseil, et, espérant être le lendemain au milieu des miens et par conséquent me croyant sûre d'arriver beaucoup plus tôt qu'une lettre, je n'écrivis à personne. Après avoir fait ma toilette et un repas dont j'avais grand besoin, je m'acheminai, avec Fernand, vers le lieu où nous devions nous embarquer. Au milieu de la rue nous fûmes rejoints par Mlle C. : plus que jamais, elle avait besoin d'interprète, et, nous ayant aperçus, elle s'empressa de se joindre à nous pour faire la traversée de compagnie. Elle avait aussi fait sa toilette et elle était mise avec beaucoup d'élégance. J'avoue que, lorsque je la vis ainsi, elle me fit un autre effet que dans la solitude de notre cabine, en pleine mer; toutefois je comprenais que son empressement à parvenir au Havre ne fût pas moindre que le mien. Nous nous embarquâmes donc dans la même barque, et fûmes conduits tous ensemble au bâtiment sur lequel nous devions partir. Il n'y avait sur ce petit « *cutter* » qu'une seule cabine, et elle était si encombrée qu'à peine y pûmes-nous trouver place auprès d'un poêle dont tous se rapprochaient, car le froid était glacial. Le vent soufflait déjà assez fort : le tout n'était rien moins qu'agréable, et,

après la fatigue des sept jours précédents, la nuit ne s'annonçait pas comme reposante. Elle se passa tout entière à lutter contre un vent violent et absolument contraire. A six heures du matin, nous avions à peine dépassé l'île de Wight, où le capitaine annonça qu'il allait nous conduire pour attendre que le vent changeât! Ceci produisit une clameur générale, tous les passagers demandèrent à être conduits à Southampton, et en effet, à huit heures du matin, après quinze heures de souffrances et de fatigue, nous fûmes remis à terre.

Nous venions de perdre un temps précieux; aussi, quoique épuisée, je n'avais qu'une idée, celle de repartir, car je devinais bien quelle devait être, au milieu de ces retards, l'inquiétude de ceux qui m'attendaient, et auxquels maintenant encore je n'écrivis point, espérant toujours précéder une lettre. Au bout de quelques heures, en effet, échappant cette fois à Mlle C., nous étions dans le « *mail* » et en route pour Londres, où nous arrivâmes à cinq heures du matin. Nous ne nous y arrêtâmes que le temps nécessaire pour faire atteler des chevaux de poste à une voiture que j'y avais laissée l'année précédente, et nous repartîmes encore une fois. Le froid était tel, ce jour-là, que mon frère, qui avait voulu voyager sur le siége pour laisser ma femme de chambre occuper avec moi l'intérieur de la voiture, vint, au bout de deux heures, nous supplier de le laisser monter en troisième, parce qu'il ne pouvait plus endurer le froid qu'il faisait dehors; mon pauvre domestique, qui forcément avait dû y demeurer, était presque sans connaissance lorsque nous arrivâmes enfin à Douvres. Nous étions tous à bout de forces. Je vois encore la chambre éclairée par un bon feu et le grand lit où je passai cette nuit de repos, la première depuis mon départ de Lisbonne. Jamais telle fatigue ne m'avait

rendu le sommeil nécessaire, et cependant, ce jour-là même était celui qui avait été fixé pour le mariage d'Eugénie! C'était pour être à Boury ce jour-là que je venais de si loin; il était donc possible que j'eusse fait inutilement ce grand voyage! Que devaient-ils imaginer, ne me voyant point arriver, ne recevant aucune lettre de moi? Toutes ces pensées flottaient confusément dans ma tête, sans qu'il me fût possible de les rassembler, et elles ne me tinrent point éveillée. Je m'endormis profondément, et ne me réveillai qu'en entendant frapper à ma porte. Il était grand jour; je pensai que c'était la « *housemaid*, » et je criai d'entrer. La porte s'ouvrit, et je vis paraître M[lle] C.! Elle descendait de la diligence, avait reconnu dans le vestibule quelques-uns de mes effets, et elle venait m'exprimer sa joie de nous avoir retrouvés à temps pour faire encore avec moi la traversée de Douvres à Boulogne. Nous fîmes, en effet, avec elle, ce dernier trajet qui fut pénible et long, car il dura six heures, et enfin, à Boulogne, nous nous séparâmes pour ne plus nous retrouver. Elle me dit adieu avec effusion, et monta devant nous dans la diligence qui partait pour Paris. Depuis ce temps, je ne l'ai revue qu'une fois, quelques années plus tard, un soir, à la Porte-Saint-Martin, où je lui vis jouer un grand rôle de mélodrame!

Quant à nous, il nous fallut passer une heure à Boulogne, afin de nous y procurer une voiture; mais enfin nous partîmes pour ne plus nous arrêter jusqu'à Boury, c'est-à-dire jusqu'au lendemain, à six heures du soir. Lorsque nous arrivâmes à Gisors, qui n'était qu'à une heure de distance du château, nous nous fîmes précéder d'un homme à cheval qui devait y arriver environ vingt minutes avant nous. Vingt minutes! Oh! quel doux souvenir que celui de ces derniers instants qui me séparaient d'une si grande joie. La nuit était noire, le

temps presque aussi mauvais qu'à mon départ; mais comme mon transport intérieur me faisait trouver tout beau et joyeux! comme mon cœur battait de bonheur et d'impatience! Enfin nous sommes à Boury! La grille du château était grande ouverte, nous entrons; j'aperçois de loin le perron sur lequel je m'attendais à voir toutes leurs figures chéries. Nous arrivons: personne! Je saute hors de la voiture, je me précipite dans le vestibule, j'aperçois Charles seul! Une affreuse terreur me saisit. Il comprend mon regard et me dit: « Non non! n'aie pas peur! viens viens! » Il m'entraîne vers la salle à manger dont il ouvre brusquement la porte. Sortant des ténèbres de la route, je suis éblouie par une masse de lumières au milieu desquelles j'aperçois ma mère, mon père, mes sœurs; mais, au lieu de s'avancer vers moi, ils me semblent tous arrêtés par un inexplicable obstacle, et je vois même la main de mon père faire à Charles le signe de m'emmener! Charles, en effet, me fait ressortir, m'entraîne stupéfaite dans la chambre de ma mère, où je tombe sur une chaise en fondant en larmes. Mais avant qu'il ait le temps de me donner aucune explication que je puisse comprendre, père, mère et sœurs se précipitent dans la chambre suivis d'un bon nombre d'amis, et je me retrouve dans leurs bras, en possession de mon bonheur.

Au milieu de cette joyeuse confusion, j'eus bien longtemps de la peine à comprendre et eux à m'expliquer ce qui venait d'avoir lieu. Enfin, je compris que tout avait été causé par le désir d'éviter à Mme de Mun un spectacle qui eût réveillé en elle de trop pénibles souvenirs et lui épargner les éclats de joie de toute une famille à l'arrivée d'une fille bien-aimée, contemporaine de celles qu'elle avait perdues. Dans l'état de sombre et inconsolable douleur où elle se trouvait, il

lui avait fallu faire un très grand effort pour se trouver présente au mariage de son fils, et supporter la vue d'une nombreuse réunion de famille que la circonstance rendait nécessairement animée et joyeuse. On cherchait donc avec soin à lui épargner toute émotion inutile; elle-même, d'ailleurs, avait exprimé le désir de se soustraire à celle-là. Toutes les précautions avaient été fort bien prises en conséquence, pour le jour où on attendait mon arrivée, mais le retard inexplicable qui avait eu lieu et la mortelle inquiétude qui en était résultée, les avaient un peu fait perdre de vue. Le mariage avait été remis au 20, et on en était au 18, lorsque le courrier qui nous précédait arriva au moment même où on venait de se mettre à table. La joie fut grande, comme de raison, et en même temps le désir de parvenir à sortir de table, de façon à ce que Mme de Mun pût rentrer dans son appartement avant mon arrivée. Il n'en fut point ainsi : avant la fin du dîner on entendit le bruit de la voiture, et on vit Mme de Mun presque au moment de s'évanouir. Entre la peur, le plaisir, l'inquiétude et l'agitation, on chercha à m'empêcher de paraître, comme je viens de le dire, et, s'il en résulta pour moi un premier moment d'étrange saisissement, il fut bien racheté ensuite par ceux qui suivirent, lorsque la joie, comprimée d'abord, osa éclater sans contrainte.

Toutes les chambres du château étaient occupées; je partageai celle d'Alexandrine, qui communiquait avec la chambre d'Eugénie, et je laisse à penser si, entre nous trois, la veillée se prolongea longtemps, si le sommeil de cette nuit-là fut paisible, si le réveil du lendemain fut doux!

Ce lendemain était la veille du mariage d'Eugénie, le dernier de cette vie de jeune fille sur laquelle Dieu avait répandu tant de bénédictions et de grâces. Il se passa

vite, mais non sans émotions de plus d'un genre, tout en nous préparant avec joie à la noce ; cette joie était presque sérieuse, car elle renouvelait pour Alexandrine, et. à cause d'elle, pour nous, des souvenirs auxquels il était impossible de se soustraire. Eugénie sentait d'ailleurs profondément tout ce que son départ allait ôter de jouissance à cette vie déjà si dépouillée, et Alexandrine, malgré sa générosité, le sentait bien aussi. Enfin le jour s'acheva, et le lendemain, dès l'aube, j'entrai dans la chambre d'Eugénie, où une circonstance insignifiante me fit une impression pénible et toute superstitieuse, mais que je n'ai pourtant jamais oubliée. La chambre d'Eugénie était tendue de bleu, et sa table à écrire (suivant une mode d'alors assez étrange) était couverte d'un tapis de velours noir garni d'une frange d'or. Sur cette table, de forme oblongue, placée au milieu de la chambre, je vis posée, en entrant, toute la toilette de mariée d'Eugénie, et l'effet de cette guirlande, de ce voile, de toute cette blanche parure sur le velours noir fut à mes yeux étrangement sinistre ; ce ne fut qu'un instant, mais l'impression fut assez vive pour me faire arracher tout ce qui se trouvait sur la couverture noire, et le jeter sur le couvre-pied bleu du lit. Eugénie me regarda faire, comprit très-bien la ressemblance qui m'avait frappée, mais ne fit qu'en sourire, et nous n'y pensâmes plus. Un incident beaucoup plus triste d'ailleurs devait encore marquer et assombrir ce jour de noce.

Eugénie fit sa toilette avec calme, elle mit sa robe blanche couverte de dentelles, son voile, sa guirlande de roses blanches et de fleurs d'oranger, et, à son cou, la même croix de diamant qu'avait portée Alexandrine, le jour de son mariage, et dont elle avait, la veille fait présent à Eugénie. Puis nous descendîmes avec elle dans le salon, où l'attendaient Adrien, son père et sa mère.

Le temps était brillant, mais il était tombé beaucoup de neige, et il faisait très-froid. Mme de Mun avait, pour ce grand jour, quitté son grand deuil; elle portait par-dessus sa robe grise un grand manteau de velours noir, et tenait ses mains dans un manchon de fourrure; elle avait hâte que la cérémonie fût achevée, et, dès qu'Eugénie parut, après l'avoir embrassée tendrement, elle voulut qu'on s'acheminât sur-le-champ vers l'église, et elle sortit, ayant Adrien auprès d'elle; mon père suivait avec Eugénie et ma mère, nous tous ensuite.

En quittant le salon, il fallait traverser une petite bibliothèque : ce fut en y mettant le pied que la robe de Mme de Mun s'accrocha à la porte; elle trébucha, le manchon qui embarrassait ses mains l'empêcha de saisir le bras d'Adrien, et elle tomba lourdement de toute sa hauteur sur les dalles de pierre de la bibliothèque. On peut s'imaginer la douloureuse confusion que produisit cet accident dans un pareil moment. Mme de Mun était presque sans connaissance, elle s'était fait à la tête une grave blessure, son visage était couvert de sang, et, avant qu'on pût l'étancher, la robe blanche d'Eugénie, qui s'était précipitée pour la relever, en fut tachée en plusieurs endroits.

Ce fut un moment de cruelle terreur. On transporta Mme de Mun dans sa chambre, et ce ne fut qu'une fois dans son lit qu'elle reprit complétement connaissance, et alors elle exigea absolument que la noce ne fût point ajournée, et que la cérémonie s'achevât sans elle : ce qui eut lieu, en effet, lorsque, après l'arrivée du médecin, on se fut assuré que ce triste accident ne présentait aucune sorte de danger.

Eugénie et son mari passèrent quelques jours à Boury; puis, dès que Mme de Mun fut rétablie, ils partirent avec elle et M. de Mun pour Lumigny, où nous devions les

rejoindre sous peu. Je demeurai alors seule avec Alexandrine, et je pus m'assurer de l'état réel de son âme. L'effet de ces jours de fête, suivis d'une séparation qu'aucun oubli d'elle-même ne pouvait empêcher d'être sensible, avait été plus grand qu'elle ne l'avait laissé voir. Je fus témoin, pendant ce temps, de véritables accès de désespoir et de regrets de son bonheur passé, qui semblaient contraires à ce que ses lettres et celles des autres m'avaient manifesté pendant notre séparation. Mais elle se remit bientôt, et je la retrouvai alors telle que je l'avais laissée dix-huit mois auparavant, calme, sereine, active, mais toujours occupée du passé, et partagée entre son énergique désir d'accepter la volonté de Dieu sans murmure, et l'amère souffrance de la privation, difficile à imposer à ce cœur ardent et tendre qui n'avait pas su encore se donner exclusivement au seul amour capable de le remplir. L'heure de cet abandon heureux et complet vint pour elle plus tard, mais elle n'était pas encore venue à cette époque ; il lui fallait, pour y parvenir, plus de douleurs, plus de séparations, plus de brisements encore !

Les deux lettres suivantes, écrites par Alexandrine à Eugénie, peu de jours après le départ qui suivit son mariage, trahissent cependant à peine les pénibles émotions qu'elle ressentait malgré elle.

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Boury, lundi 5 mars 1838.

« Me voici donc à t'écrire de nouveau. Ta peine à mon sujet m'a fait de la peine. Je ne voudrais pas te voir affligée pour moi ! Tu sais que je me suis exercée à supporter, — ou plutôt que Dieu m'y a forcée, — et que toutes les douleurs me paraissent petites en comparaison

de celle qui a changé toute la face de la terre pour moi. Je t'assure que c'est pour moi un repos de te savoir distraite de moi par des intérêts si doux. Je trouve que mes jours passent très-vite l'un après l'autre, et la solitude m'est devenue bien plus douce qu'autrefois. »

« Samedi, 10 mars.

« Cette petite absence me rappelle celle d'Angleterre ; mais celle-ci sera plus courte encore. Et puis, ce qui m'est doux à penser, c'est que tu es plus heureuse pendant ce voyage que pendant l'autre. Oh ! l'idée que tu es heureuse, bien heureuse, me soutiendrait dans je ne sais quelle longueur d'absence. Tu as maintenant le meilleur ami qu'on puisse avoir sur terre !

« Encore une chose : dis-moi si ce serait indiscret d'avoir une petite préférence de chambre à Lumigny. En tous cas, je puis le confier à toi : j'aimerais mieux, — si cela pouvait se faire sans embarras et sans contrarier personne, — j'aimerais mieux qu'on me donnât la petite chambre que tu y occupais la dernière fois, et qu'on donnât celle que j'avais (la chambre bleue) à Pauline. Pauline trouvera peut-être qu'elle gagne au change, puisqu'elle en aura deux au lieu d'une ; mais, pour ma part, j'aime mieux la petite chambre jaune, parce qu'elle a du soleil, parce que j'en aime la vue, parce que je suis sûre que, de ma fenêtre ouverte, je puis entendre ton piano et ta chère voix dans la tourelle, puis aussi parce qu'elle a l'air plus solitaire que les autres. Que de raisons ! Et, au bout de tout cela, si tu as la moindre idée que ce soit singulier, n'en dis rien et laisse les choses comme Mme de Mun voudra les arranger.

« Dieu soit béni, tu es heureuse ! Jouis-en, sans penser

que c'est mal, à cause de ceux qui ne le sont pas. Je n'étais pas comme cela, moi, quand j'étais heureuse ! »

Elle lui donne plusieurs commissions, puis elle ajoute:

« Je te donne des tracas comme à mon ordinaire. J'espère et je crois que tu me le pardonneras, ainsi que tous les nuages grands et petits, — hélas ! même quelquefois les orages, — que j'ai jetés sur ta vie. Je me figure que tu es à Paris dans une bagarre de politesses, d'occupations et de commissions qui te laissent à peine le temps de lire une lettre. Aussi je termine la mienne, d'autant mieux que j'aime bien mieux causer, et que, je l'espère, Dieu m'accordera cette joie dans dix jours.

« Hier, je suis rentrée dans ta chambre [1]. Ta trace en avait disparu ; tous les objets y avaient repris leur ancienne place ; elle était devenue comme autrefois. Encore un rêve de la vie fini. »

Je passai à Lumigny tout le mois de mars et une partie de celui d'avril ; puis je revins à Boury avec mes parents et Alexandrine, et ce fut à notre retour et pendant mon court séjour avec eux, qu'Alexandrine écrivit à Eugénie la lettre suivante, à laquelle j'ajoutai (la veille de mon départ) les lignes qui la terminent.

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Boury, le 21 avril 1838.

« Ce cher Boury !... Cela m'a fait une sensation indéfinissable d'y rentrer pour la première fois sans toi ! Je ne puis te dire pourtant combien tout m'a semblé bon ici et rempli de doux et suaves souvenirs, malgré toutes

1. Celle qu'elle avait occupée après son mariage.

mes tristesses. Pauline va t'écrire. Ta mère avait espéré que peut-être, avant son départ, tu pourrais encore venir ici passer quelques jours avec elle.

« Donne-nous des nouvelles des parents d'Adrien. Comment se sera passé ce triste anniversaire ? Oh ! je voudrais que leurs cœurs fussent remplis d'espérances célestes ! Parle-leur de mon intérêt pour eux !

« Il faut que je te quitte pour écrire à maman. Que Dieu te conduise à chaque minute de ta vie ! »

A la fin de cette lettre se trouvent les lignes suivantes, écrites par moi :

« Ma chère petite sœur, que les adieux sont tristes, et que la vie où il n'y en aura plus sera belle ! Après un si joyeux revoir, je m'étais attendue à te quitter sans peine, te laissant aimée, heureuse et tranquille ; mais il n'en a pas été ainsi, et j'ai senti, comme chaque fois que je me sépare de toi, ce vif et douloureux regret du temps où nous ne nous séparions jamais. Pourtant nous avons maintenant des bonheurs que nous n'avions pas alors. Mais celui-là, si pur, si parfait, ne reviendra plus. Que Dieu te bénisse de toutes ses bénédictions : de celles du ciel pour ton âme et celle d'Adrien, de celles de la terre pour ton bonheur et le sien. Adieu, aime-moi toujours comme tu l'as toujours fait ! »

Je repartis dans les derniers jours d'avril pour l'Angleterre, où je devais m'embarquer, le 3 mai, pour retourner en Portugal.

Je ne veux point, Dieu m'en garde, recommencer un long récit des incidents de ce nouveau voyage, mais il en est un cependant qui se rattache au souvenir de mon père, auquel je veux donner encore ici une petite place.

Cette séparation lui coûtait non moins que la première, malgré la belle saison et la confiance que pouvait lui donner la facilité avec laquelle j'avais, deux fois, accompli ce long trajet. Mais, cette fois, j'étais seule, et jusqu'à Londres je devais même voyager sans femme de chambre, m'étant fait précéder de la mienne, afin qu'elle pût aussi passer quelques semaines dans sa famille en Angleterre, avant de repartir avec moi. Cette circonstance décida mon père à m'accompagner, au moins jusqu'à Boulogne, où je voulais m'embarquer sur le bateau qui allait directement à Londres.

Nous partîmes donc de Boury le 28 avril (1838), et nous arrivâmes le lendemain soir à Boulogne. Le bateau partait à minuit, et ce fut à cette heure-là (et, encore une fois, par une pluie battante) que j'embrassai sur le rivage mon pauvre père et que je montai en pleurant bien fort sur le bateau encombré de monde. J'avais, à cette époque, un excellent serviteur nommé Philips, qui était, en voyage, un fort bon protecteur; mais il ne pouvait me suivre dans la cabine des dames, où je descendis seule, et, au milieu d'une foule de femmes et d'enfants, ce fut avec peine que je parvins à trouver une place. J'étais là bien tristement assise depuis plus d'une heure, me trouvant horriblement seule au milieu de cette foule, lorsque tout d'un coup j'entends des cris affreux suivis sur-le-champ d'un *sauve qui peut* général de tous les passagers. Un grave accident, découvert heureusement avant que nous ne fussions en mer, était survenu à la machine; le bateau ne pouvait partir, et l'empressement de le quitter qui, à la première alarme, s'était emparé de tout le monde, produisait en ce moment une confusion qui n'était pas exempte de danger. Je cherchais des yeux Philips, qui, de son côté, faisait de grands efforts pour me rejoindre au milieu de cette

foule en désordre. Enfin, il y parvint et m'aida, non sans peine, à regagner le rivage, et, malgré toute ma peur, je pensais avec une vive joie que j'allais revoir encore mon père. Je laissai donc Philips près du bateau pour y recouvrer mon bagage et je montai seule dans une voiture pour retourner à l'hôtel. J'entrai vite dans la chambre de mon père, mais je fus bien étonnée de ne pas l'y trouver. Le feu était presque éteint, les lumières aussi. Il était évident qu'il n'était pas rentré depuis que nous avions quitté l'hôtel ensemble, deux heures auparavant! Où pouvait-il être?... J'eus là une des plus mortelles épouvantes de ma vie, car la seule idée qui me vint, fut celle de quelque horrible accident, que l'obscurité de la nuit, aggravée par le mauvais temps, ne rendait nullement improbable. Je ne pouvais parcourir les rues seule, à deux heures du matin. J'appelai un garçon de l'hôtel, et j'allais m'acheminer avec lui dans je ne sais quelle direction, lorsque j'entendis la voix de mon père, et je me trouvai dans ses bras! J'appris alors où il venait de passer ces deux heures! Après m'avoir vue disparaître sur le bateau au milieu de cette foule de passagers, il n'avait pas eu le courage de rentrer chez lui, et, malgré la pluie et la nuit, il avait été s'établir au bout de la jetée pour apercevoir encore une fois, au moment où il sortirait du port, le bateau qui emmenait celle qu'il appelait si tendrement « la joie de son vieux père! » Ne le voyant pas paraître, il revenait pour s'informer de la cause de ce délai, lorsqu'il rencontra la foule des passagers se dispersant sur le rivage, et apprit ce qui était survenu. Sa joie de me revoir et de m'embrasser encore fut bien grande; mais sa terreur avait été telle, qu'il ne voulut plus me permettre de partir seule, ni d'entreprendre le long et désagréable voyage de Boulogne à Londres; et, le lendemain matin, il traversa le

détroit avec moi et m'accompagna lui-même jusqu'à Douvres. Ce fut là qu'enfin je me séparai de lui, et que je demeurai, à mon tour, regardant tristement s'éloigner le bateau qui l'emmenait du rivage où il m'avait laissée.

Oh! que de fois j'ai goûté d'avance l'amertume que j'étais destinée à connaître sitôt dans toute son étendue! Que d'adieux avant le dernier adieu! Et ici surtout, quel avant-goût du jour où je devais (au bord de la mer aussi, quoique loin de là) me séparer pour toujours de ce père bien-aimé, et l'embrasser ici-bas pour la dernière fois!

J'avais, en quittant mon père à Douvres, un regret de plus, dont voici la cause. Il y avait, à cette époque, bien peu d'années écoulées encore depuis celle qui l'avait éloigné du monde, où il avait occupé une position importante. Il avait en Angleterre un grand nombre d'amis et de connaissances, et il y eût été accueilli avec empressement. Je l'avais supplié de m'accompagner jusqu'à Londres! et il eût été très-tenté lui-même de rester avec moi quelques jours de plus, peut-être même de jeter encore un regard sur ce monde politique et diplomatique où il avait joué un rôle dont le souvenir n'était pas effacé! Mais il me refusa avec fermeté et simplicité: « Je ne puis, me dit-il, me permettre aucune dépense inutile; il était indispensable, à mes yeux, de te conduire aujourd'hui jusqu'ici; mais il ne l'est pas que j'aille plus loin. Je dois donc me l'interdire. »

Lorsque mon père sacrifiait ainsi aux devoirs que lui imposait sa fidélité, toute son activité et une partie de l'aisance de sa vie, il ne croyait faire et ne faisait sans doute qu'une chose fort simple; je ne le rappelle donc ici que parce que ce mot est lié pour moi au souvenir de cet adieu, et aussi parce que j'aime à le rapprocher

de la parfaite absence d'aigreur ou de violence politique que l'on remarqua toujours en lui, et qui ne caractérise pas toujours au même degré ceux qui savent demeurer fidèles à leurs opinions au prix de tous les sacrifices.

Je quittai l'Angleterre peu de jours après, et j'arrivai heureusement à Lisbonne le 10 mai, pour y demeurer encore plus d'une année séparée de ceux que je venais de quitter.

Et maintenant j'en reviens à la correspondance, qui est toujours la meilleure manière de continuer mon récit, et dont celle qui commence entre Alexandrine et Eugénie forme un élément nouveau.

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Boury, 4 mai 1838.

« Je te remercie de ta chère lettre; elle était trop bonne pour moi! Comment peux-tu te reprocher ton bonheur! Au nom du ciel, ne me fais jamais cette peine-là. J'avoue cependant qu'il m'a été doux de lire les expressions de ta tendresse. Oh! non, jamais je n'oublierai que tu avais voulu me donner toute ta vie. Que Dieu t'en récompense! — Fernand va à merveille et a été excellent pour ce pauvre Saint-Amand[1], qui se meurt, heureusement dans les sentiments les plus religieux. Hier soir, j'y ai été avec Fernand et je l'ai rendu bien heureux en lui apprenant que tu avais placé sa fille. Oh! qu'il est doux de donner de la joie à un mourant! Ses yeux ont brillé et il a souri en me reconnaissant, puis, je lui ai montré la miniature d'Albert, qu'il a fort bien

1. Un ancien domestique qui une fois, dans l'enfance d'Albert, en Russie, lui avait sauvé la vie un jour où il avait été au moment de se noyer en se baignant dans une eau trop profonde.

pu voir encore, car il a dit : « M. Fernand est aussi à côté[1]; oh! je les reconnaîtrais bien toujours, n'importe de quelle manière vous me les montreriez. » Puis, de nous tous il a dit : « Qui ne vous aimerait pas! » Je l'ai encore remercié d'avoir sauvé la vie d'Albert. Il n'y a pas encore deux ans qu'il est venu le voir mourant, et Albert, en le menaçant doucement du doigt, lui a demandé de renoncer à ce vin, qui contribue tant à sa mort maintenant! Enfin! il l'a bien expié, je l'espère. Ce matin, j'y suis retournée avec ton père, ta mère et Fernand. On ne peut plus comprendre ce qu'il dit. Le curé de Naufles, à la prière de Fernand, est resté près de lui. Il a le délire, mais il baise le crucifix chaque fois qu'on le lui présente.

« Ton père est, Dieu merci! arrivé bien portant après avoir conduit notre Paule jusqu'à Douvres, où il a été plus tranquille de la laisser. Adieu! »

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Boury, 12 mai.

« Quelle charmante lettre j'ai reçue de toi ce matin! j'en suis tout attendrie; tu la termines par un mot céleste. Tu me dis : « Dis-moi, si tu veux me consoler de mon bonheur, dis-moi que je te suis encore bonne à quelque chose, que je suis encore un peu pour toi ce que j'étais autrefois. » Peux-tu douter que tu ne me sois quelque chose d'immensément cher, et pour toujours! et nous qui avons tant parlé ensemble de l'*âme*, il me semble, par cela même, que nous pourrons mieux supporter peut-être d'être séparées, car nous savons bien que cela n'empêche pas d'être toujours unies. Oh! ma

1. Ils étaient peints ensemble dans cette miniature.

sœur ! ma sœur éternelle ! merci de m'aimer, j'en ai bien besoin.

« Tu auras été étonnée de mon silence, puis tu auras reçu mon horrible petit mot, mais tout cela ne prouve rien, et tu sais que tu es toujours dans ma pensée, et toujours dans mon amour. L'abbé Gerbet est arrivé avant-hier : tu juges du bien que cela m'a fait. Nous récapitulons tant de choses, nous parlons tant de toi, que nous ne parvenons pas à faire beaucoup de métaphysique, mais elle s'entremêle pourtant toujours un peu à tout. En attendant, nous quittons Boury mardi, moi peut-être pour aller bien loin ! et je n'ai pas encore songé à mes paquets, je passe mon temps à travailler à mon ornement en écoutant causer M. l'abbé. Je leur ai lu la conversation que tu me racontes sur la musique, qui m'a fait pousser des cris. Adrien a très-bien parlé, à ce qu'il me semble ; mais ces bons messieurs auxquels il répondait n'ont donc pas lu l'*Allemagne*, de Mme de Staël, où elle remarque que les saints, même les plus austères, ont tous placé la musique au ciel ? Et le bon roi David ne parle-t-il pas toujours de chants et d'instruments de musique ? La beauté, la parole, ne sont-elles pas des choses au moins aussi sensibles que la musique, et qui pourtant atteignent aussi l'âme parfois ? D'après leur raisonnement, on dirait que ces messieurs n'ont jamais eu l'âme atteinte que par des choses tout à fait immatérielles : je serais tentée de ne pas croire cela tout à fait exact. »

Dans la même lettre l'abbé Gerbet ajoute ces mots :

« Je demande, chère enfant, à remplir cette place en blanc. Soyez, je vous prie, à Lumigny, l'interprète de mes sentiments pour toute la bonté dont j'y ai reçu de si affectueux témoignages, et dites bien que je prends part à la fois à toutes les douleurs et à toutes les joies

qui s'y rencontrent. Je dois être absolument à Paris mardi matin, à l'église de l'Assomption ; d'après le nouveau projet, on part d'ici lundi à minuit, ce qui vaudra beaucoup mieux pour moi, assurément, qu'une triste diligence. Je vous écrirai de Paris ; soyez toujours bénie et *bénissante !* »

Pendant qu'Alexandrine retournait à Paris, où, avant de décider l'époque de son voyage pour l'Allemagne, elle devait attendre les lettres de sa mère, Eugénie m'écrivait celle-ci :

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, mardi 8 mai 1838

« Je commence à t'écrire à Lisbonne, parce que j'espère qu'à l'heure qu'il est, tu es bien près d'y être. Pauvre chère sœur ! comment l'auras-tu fait, ce long voyage ? seras-tu parvenue sans nouvelles aventures à rejoindre ton mari ? Mon bon Auguste, merci, merci encore de votre grand sacrifice ! Comment jamais pourrai-je assez vous remercier d'avoir consenti à cette séparation, par affection pour moi ! Je ne puis te dire combien Lumigny devient joli. Ces beaux arbres tout verts, les fleurs qui commencent et une foule d'oiseaux qui ne font que chanter, les uns le jour, les autres la nuit ; jouir de tout cela en étant heureuse, en trouvant la terre bien belle, tout en pensant au ciel, sans craindre la mort, c'est, tu en conviendras, bien plus de bonheur que je n'en aurais voulu pour moi. Enfin, Dieu me l'a donné, Dieu peut me le reprendre, je le bénis à présent, et je le bénirai alors et toujours. Adieu ! s'il est des choses que tu désires savoir et dont je ne te parle pas, dis-le-moi : je veux que mes lettres soient aussi satisfaisantes que

possible. Adieu, la plus aimée des sœurs ! que Dieu te comble de sa paix ! »

« Mercredi.

« Alexandrine ne sait encore ce qu'elle va devenir; moi je pense que peut-être, cette année, elle finira par ne pas bouger. J'avoue que j'aurai plus d'une inquiétude si je la vois enfin partir seule pour faire cette longue et difficile route. Elle a une figure et une tournure peu faites pour se promener ainsi sur les grands chemins, et celles de Constance[1] ne rendent pas la chose plus facile. Enfin, Dieu conduira et disposera comme il lui plaira de ce qui lui appartient exclusivement !

« Sais-tu que M. de Talleyrand est, selon toute apparence, sur son lit de mort, où il va peut-être donner plus de joie au ciel que ne pourrait le faire une assemblée de justes ? Oh ! puisse-t-elle tomber, cette larme bénie du repentir, ce don le plus précieux, cette offrande plus agréable à Dieu que toutes les prières d'un cœur sans tache !

« Pauline, à cause de tout ce que je t'ai dit autrefois, ainsi qu'à Alex, j'ai besoin de te répéter aujourd'hui bien souvent que je suis heureuse. Ma route vers Dieu est changée sans doute ; mais, au calme de mon âme, j'ose croire qu'elle est toujours dirigée par lui. Oh ! puisse-t-il entendre mon cœur qui ne l'oublie jamais et lui montrer qu'il l'entend en le conservant pur !

« Là-dessus, je te quitte ; mon beau-père et ma belle-mère t'aiment d'une manière qui me réjouit le cœur. Oh! sois aimée ! sois bénie ! qu'il n'y ait que bonheur pour toi sur la terre ! Quel vœu ! hélas ! se peut-il réaliser ?

1. Femme de chambre d'Alexandrine.

Un seul moyen le rend possible : aimer la vie sans craindre la mort, jouir sur la terre de ce que Dieu donne, mais désirer le ciel pour posséder sans perdre. »

« Lumigny, lundi 11 mai 1838.

« Nous avons tes lettres de Falmouth. Dieu merci, jusque-là tout allait très-bien, et maintenant, j'espère, ce long voyage est fini et tu es réunie à ton mari.

« Je te parlais, dans ma dernière lettre, de la maladie mortelle de M. de Talleyrand, et de son amendement qui a persévéré jusqu'à la fin. M. Dupanloup ne l'a pas quitté, et on dit que c'est sa petite-nièce qui venait de faire sa première communion qui l'a disposé et amené à mourir chrétiennement. Dieu soit béni !

« Ma belle-mère lit en ce moment une partie de ce qu'Alex a écrit de son *histoire*, et elle en est toute touchée ; elle est surprise de ce qu'elle trouve dans le journal et les lettres d'Albert, et elle me dit : « Vraiment, cela fait croire aux romans ! je n'avais pas idée qu'un pareil sentiment existât ! »

« Je voudrais avoir du neuf à te dire, mais ma vie est la plus uniforme du monde. Que c'est bizarre ! que tout est singulier, et, plus que tout, l'habitude ! On cesse si vite de s'étonner des choses qui, à prévoir, vous ont paru impossibles ! Les impressions changent tellement, et l'esprit s'accoutume si promptement à ce qu'il ne pouvait arriver à comprendre ! Je suis calme autant que possible, c'est te dire encore que je suis heureuse. Quelle douce vie je mène ! et comment croire qu'elle puisse durer ! Dieu préserve mon âme d'être amollie par le bonheur, et qu'il me tienne en éveil constant sur les peines et les douleurs de cette pauvre terre !

« Adieu, chère, chère sœur, la plus aimée, la plus constamment présente à mon esprit et à mon cœur. Que

Dieu nous conduise tous par la main, jusqu'au bienheureux port où rien ne nous séparera plus ! »

L'ABBÉ GERBET A ALEXANDRINE.

« Juilly, 4 mai 1838.

« C'est aujourd'hui, chère enfant, la fête de sainte Monique; j'ai dit ce matin la messe pour vous, et, quoique je pense souvent à vous, j'y ai plus souvent pensé pendant cette matinée. Sans présomption, je crois que, si vous pouviez voir mon âme dans une parfaite clarté, vous y verriez que vous n'avez, hors de votre famille, aucune amitié égale à la mienne ; je ne crois pas que personne au monde sente mieux vos peines, toutes vos peines sans exception, depuis votre immense douleur jusqu'à vos petits chagrins. Je crois que je pense à vous presque autant que votre mère, et que je serais capable de supporter toute peine pour vous l'épargner. Croyez tout cela, chère enfant, et croyez aussi que cette amitié me fait du bien, non-seulement parce que c'est une bienfaisante chose et douce et consolante dans cette triste vie, mais aussi parce qu'elle m'est salutaire, quand ce ne serait que par le dévouement qu'elle m'inspire, et aussi, parce que votre âme, malgré tout le mal que vous en dites, a un timbre dont le son fait monter la mienne. Ce n'est pas sainte Monique qui me donne ces pensées, car je les ai depuis longtemps, mais c'est elle qui me fait vous les écrire : je l'en remercie. J'ai, à cause de vous, une dévotion toute spéciale à cette sainte veuve ; je veux la mettre bien dans mes intérêts, et m'en faire une protectrice attentive, pour vous transporter tout ce qu'elle m'accordera !

« Que sainte Monique donc, qui a beaucoup souffert, souffre avec vous ! Sa plus grande douleur paraît avoir

été la mort spirituelle de son fils ; elle a prié, et il lui a été rendu, ainsi que le lui avait prédit le saint évêque qui disait : « *Il est impossible qu'un enfant de telles larmes périsse.* » Votre grande douleur, à vous, chère et bénie enfant, c'est la mort terrestre de votre époux : il vous sera rendu, et je vous dis aussi, moi pauvre prêtre, qu'il est impossible qu'une union consacrée par tant de pieuses larmes soit dissoute. Ces larmes feraient reverdir une branche morte. Elles ont moins à faire, elles n'ont qu'à entretenir une divine séve sous une enveloppe qui se transforme. Soyez bénie, chère enfant ! Que Dieu verse sur vous les invisibles parfums cachés dans la douleur. Soyez bénie à toute heure, soyez bénie de tout le bien que vous ferez, soyez bénie de vos constantes pensées, fixées, comme un immobile regard de votre âme, sur un tombeau et sur le ciel ! Soyez bénie de votre fidèle vêtement noir, car il deviendra blanc un jour, d'une blancheur sans nom et sans image sur la terre ! Soyez bénie de votre solitude antimondaine, de votre attention vigilante à écarter tout danger d'affaiblissement dans votre immortel amour ! Soyez bénie dans votre charité, dans votre foi, dans votre espérance, dans votre goût, pour les pensées qui élèvent l'âme, et dans votre adoration de la vérité !

« Je n'ai pas le temps de relire, je renvoie à nos entretiens toutes les nouvelles de Lumigny. »

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Paris, 20 mai.

« Mon cher ange, deux mots : merci de ta chère, chère lettre que j'ai trouvée hier soir après le mois de Marie, à l'Assomption. Je vais dîner aujourd'hui chez

Montal avec M. Lacordaire, mais il y a confusion : ce dernier est engagé ailleurs ; mais comme nous restons jusqu'à vendredi, je te verrai une autre fois, avec la grâce de Dieu.

« Merci, non pas à toi, c'est trop naturel, mais à ta belle-mère, de tant désirer me garder à Lumigny. J'ai reçu depuis hier trois lettres de ma pauvre chère maman, mais rien n'était décidé encore ; elle me dit que dans huit jours elle me dira positivement si elle part ou non ! »

« **Paris, mercredi, 23 mai 1838.**

« J'ai reçu ce matin ta petite lettre, et je ferai ta commission auprès de l'abbé Gerbet, qui vient me voir à trois heures avec M. Lacordaire, que je verrai enfin. Hier encore, il n'a pas pu dîner avec moi chez Montal, mais j'y ai été dédommagée par une autre rencontre, celle du comte Confalonieri, ami de Silvio Pellico, enfermé comme lui au Spielberg pendant quatorze ans, les fers aux pieds, couché sur la paille. Que de détails intéressants il raconte ! et quelle résignation ! Il est tout à fait bon, simple et naturel, et c'est simplement qu'il dit que cette captivité lui a fait le plus grand bien à l'*âme* ; qu'il avait toujours eu de la foi, mais qu'autrefois il était mondain, etc. Il était depuis plusieurs années dans son cachot, lorsqu'un huissier est venu lui dire brièvement que l'empereur lui faisait dire que *sa femme était morte*, sans un autre mot de plus, et cette femme, il l'adorait ! Ce qu'elle a souffert, je te le conterai. Elle est morte après quelques années de cette terrible captivité, « consumée, non vaincue par la douleur, » dit Manzoni dans son épitaphe ; « elle est morte, » ajoute-t-il, « en espérant dans le Dieu consolateur des affligés, espérant voir là-haut les mystères

de miséricorde renfermés ici-bas dans ce que nous appelons les rigueurs de Dieu ! »

« En voilà deux qui ont compris l'un et l'autre le mystère de la douleur et qui n'ont pas appelé Dieu cruel ! Là, chez Montal, cet homme intéressant et excellent a voulu me parler avant de s'en aller : il m'a dit qu'il avait vu dans mes yeux tant de compassion, qu'il avait bien compris que j'avais souffert aussi, qu'alors il en avait demandé quelque chose à l'abbé Gerbet, et que, sur sa réponse, il lui avait aussi demandé si l'on osait, en causant avec moi, faire allusion à mon malheur ? C'est après cet entretien qu'il s'est approché de moi, et alors il m'a parlé. Oh ! il m'a parlé, d'une manière qui a produit plus d'effet que je n'en avais ressenti depuis longtemps, de son espérance du bonheur à venir, du bien que la douleur fait à l'âme, de la sympathie qu'elle établit entre ceux qui souffrent ; il m'a demandé la permission de me serrer la main, et nous nous sommes promis de chercher à nous retrouver, si jamais la Providence nous jetait encore dans le même lieu ! Oh ! la noble âme, douce et forte, comme Manzoni l'a dit de celle de sa femme. Il tremble un peu en parlant de ses souffrances, et ses yeux se mouillent, mais il ne lui échappe pas un mot dur contre l'empereur. Et cependant il n'avait pas conspiré : il a été ainsi traité pour ses opinions, qui sont, dit-il, celles de *tous* les Milanais. En sortant de prison, le premier livre que lui a envoyé Manzoni a été celui de l'abbé Gerbet sur l'Eucharistie, et il parle de M. l'abbé avec une considération et un respect qui m'ont charmée. Il a entre cinquante et soixante ans, et une très-noble figure ! Cette rencontre m'a intéressée et m'a été très-douce. »

Après ce court séjour à Paris, Alexandrine alla passer

à Lumigny quelques jours qui devaient précéder une période de séparation et de dispersion. Elle allait en effet partir pour rejoindre sa mère à Ischl, et son dessein était de lui proposer de la suivre à Korsen, cette année-là, si la princesse Lapoukhyn ne passait pas l'hiver en Allemagne ou en Italie. Ce projet ne s'effectua pas, mais l'incertitude qu'il laissait planer sur l'époque de son retour rendait le départ d'Alexandrine très-triste. Avant de s'éloigner, pour longtemps peut-être, elle voulut recevoir la confirmation, qui ne lui avait pas été administrée encore, et, en quittant Lumigny, elle se rendit à cet effet à Meaux, où elle fut accompagnée par Eugénie. Celle-ci m'écrivit de là la lettre suivante :

EUGÉNIE A PAULINE.

« Meaux, samedi, 2 juin 1838.

« Tu vois que je suis à Meaux, tu devines que j'y suis pour la confirmation d'Alexandrine : tout cela est juste ; je suis venue ici hier, laissant mon père à Lumigny jusqu'à lundi où nous nous retrouverons tous à Coulommiers ; là nous nous séparerons, — mon père, Alexandrine et Fernand pour aller en Allemagne [1], — moi pour retourner à Lumigny.

« Nous sommes ici à l'évêché, traitées en princesses ; je loge dans la chambre de Bossuet. On nous comble de soins et de bontés. L'évêque [2] revient ce soir de Paris, et nous pensons qu'il donnera la confirmation à Alex demain. La cathédrale est magnifique, un beau et

1. Mon père et Fernand se rendaient à Prague, où se trouvait alors la famille royale.
2. Mgr Galard.

simple gothique. Nous y aurons un beau jour de la Pentecôte, car on dit que les cérémonies s'y font à merveille.

« Ma belle petite Pauline, je t'aime de toute mon âme. Il me semble que j'aime tant tout ce que j'ai à aimer maintenant! La tendresse qui m'entoure influe sur tout mon être.

« L'évêque vient d'arriver : nous venons de dîner chez lui avec Madame Casimir Périer. Alex sera décidément confirmée demain. L'évêque est bien bon. On s'entend si bien avec ceux qui aiment Dieu! Nous allons nous coucher; la fenêtre de notre chambre est grande ouverte, et nous entendons les chants pour la messe de demain qu'on répète avec l'orgue.

« Ces voix, de loin, font un effet charmant! »

Cette lettre est achevée le lendemain matin par Alexandrine :

« Eugénie veut que je t'écrive, et elle a bien raison, car toi, chère sœur, tu devais bien aussi être à ma confirmation. Elle est faite, grâce à Dieu, et elle m'a donné plus de bonheur que je n'osais m'y attendre. Elle a eu lieu dans la charmante petite chapelle de l'évêque; puis, l'abbé Gerbet nous a dit la messe à laquelle nous avons communié; puis une superbe grand'messe dans la cathédrale, où j'ai eu de vifs élans de joie pour la grâce du Saint-Esprit et la douceur de notre religion. La musique, l'architecture, la pompe de notre cher culte, tout me remplissait de bonheur, et les larmes que j'ai versées, — même celles pour Albert, — ont été douces. Il y a deux ans aujourd'hui qu'il m'a dit, en regardant le ciel : « Il fait beau là-haut, bien beau, je n'y aurai plus mal à la poitrine; mais il faut que les anges m'y portent, car je n'aurai pas la force d'y aller tout seul! »

Et demain, il y aura deux ans de ma première communion à côté de lui ! Je communierai donc encore demain, et j'espère partir fortifiée ! »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, vendredi, 8 juin 1838.

« Chère sœur, mon père et Fernand sont partis mercredi, et un retard de voiture leur a donné le temps de recevoir tes premières nouvelles de Lisbonne, ce qui a été bien doux pour mon père. Dieu soit loué de ton heureux voyage ! Je respire librement, maintenant que je te sais en sûreté près de ton mari. Ne le quitte plus, surtout ne le quitte plus jamais pour moi, pas même si je mourais, pour me dire adieu ; tu serais sûre, avec l'aide de Dieu, de me revoir au ciel, et tu ne serais pas sûre de revoir ton mari sur la terre, si tu le quittais.

« Nos chers voyageurs sont donc tous partis, et c'est à présent que je jouis bien du bonheur d'avoir ici ma mère et mes chères petites sœurs ! Juge, si elles étaient seules à Boury, quelle tristesse ce serait ! Ici nous parlons de tous nos absents et nous attendons de leurs nouvelles en priant pour eux.

« Il faut que tu me pardonnes de finir là aujourd'hui, car il est tard ; mais je te promets de continuer, dès ce soir, afin de ne pas perdre la bonne habitude d'écrire un peu tous les jours : c'est le seul moyen de dire tout, et tout intéresse quand on s'aime comme nous nous aimons. Chérie, puisque notre union est presque parfaite sur la terre, que sera-t-elle au ciel ? »

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Strasbourg, 9 juin 1838.

« Mon cher ange, me voilà donc voyageant toute seule ! On fait toujours quelque chose de nouveau dans cette triste vie. J'ai senti déjà bien des fois, depuis mon départ, que rien ne me fait plus plaisir ; la terre n'a plus de charme pour moi que lorsqu'elle me parle d'un autre monde, et moi toute seule, hélas ! je sais si mal *m'en parler*, de cet autre monde. Que de fois n'ai-je pas pensé à ce que serait pour moi ce voyage, si, au lieu de Constance, j'avais là, auprès de moi, ce doux ami que Dieu m'avait donné pour être toujours mon compagnon, et qu'il m'a si vite repris ! Et, puisque je ne dois plus connaître cette vive jouissance qui me faisait aimer la terre plus que le ciel, je voudrais au moins avoir toujours près de moi la consolation que vous tous me donnez, qui me parlez du ciel et d'Albert. Mais ne crois pas, malgré cela, que, dans ce moment, je sois dans la douleur ; je ne sens ni douleur ni joie, je suis hébétée et dans ce vilain état d'insensibilité que mon Albert déplorait plus que tout ! Cela m'a fait de la peine, de ne pas pouvoir en sortir ce matin, dans la superbe cathédrale, où je n'ai été tirée de mon engourdissement que par le son de l'orgue pendant l'élévation, et où, pour un moment (hélas ! bien court), j'ai éprouvé un mouvement de joie ! Quelle église ! quelle architecture ! quels vitraux ! Malheureusement je n'ai pas trouvé Théodore à Strasbourg[1] ! Il est parti hier, après m'avoir attendue

1. M. le vicomte Théodore de Bussière. Il venait alors de se convertir à la foi catholique, à laquelle, depuis ce jour, il voua sa plume, son temps, sa fortune, sa vie tout entière. Il était un des amis les plus intimes de notre famille et, ainsi que madame de Bussière, il

pendant plusieurs jours. J'aurais tant aimé à le voir! Il est mon frère en religion. J'aurais aimé à causer avec lui de tant de choses!

« Chère amie, je me suis séparée avec douleur de ton bon père et de Fernand à Nancy. Comment et où les reverrai-je? »

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Stuttgard, 10 juin 1838.

« J'imagine que tu prends un grand intérêt à mon sort, et que tu seras bien aise d'avoir un mot de moi tous les jours, surtout à mesure que j'avance. Me voici donc ici, et j'y ai dîné; il est près de six heures, je repars; et, comme je voyage jour et nuit, après-demain j'aurai revu maman! Prie pour moi. Pauvre maman! le cœur m'en bat déjà d'avance. J'aurais voulu t'en écrire plus long, mais M. de Fontenay[1] est venu et a causé longtemps avec moi; il vous aime beaucoup tous et a été bien bon.

« Donne de mes nouvelles à M. l'abbé, car il est bien ce modèle de prêtre qui, comme le dit M. Lacordaire, est *tendre comme une mère*.

« Embrasse ta chère mère bien tendrement pour moi;

fut au nombre de ceux que la Providence rapprocha de nous à l'heure des grandes douleurs et des grandes consolations qui allaient bientôt venir.

Parmi les nombreux et édifiants ouvrages auxquels M. Th. de Bussière consacra les dernières années de sa vie, on peut surtout citer : l'*Histoire des sept Basiliques de Rome*, celle de la *Réforme en Alsace*, la *Vie de sainte Françoise Romaine* et celles de *sainte Rose de Lima* et de *sainte Radegonde*, et ce n'est là qu'une très-faible partie de ses travaux.

1. Ministre de France en Wurtemberg et ancien secrétaire d'ambassade de mon père à Pétersbourg.

dis-lui que j'attends que je ne sois plus à ce point griffonnant pour lui écrire. Quelles nouvelles de ton père? Prie pour nous tous. Mes chevaux sont attelés. O France! France! je la quitte toujours à regret et je voudrais y tenir ensemble tous ceux qui me restent! »

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Ischl, 13 juin 1838.

« Arrivée! arrivée saine et sauve! Revu ma chère maman ce matin, à neuf heures, après avoir voyagé cinq jours et cinq nuits. Catiche m'a vue arriver de loin et s'est précipitée dans la rue avec maman, qui, là dehors, a eu une attaque de nerfs. Pauvre, pauvre mère! Quelle émotion et quelle terreur!

« Prie pour moi, sœur chérie, annonce à ta mère et à tous mon arrivée. Dis au bon abbé que j'ai commencé pour lui une grande lettre que je ferai partir dimanche. La poste pour la France ne part que deux fois par semaine, et j'ai peur de manquer celle-ci.

« Que Dieu daigne nous réunir encore, sœur bien-aimée. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, 22 juin 1838.

« Alex a écrit une longue lettre à l'abbé Gerbet, que j'ai lue au passage. Elle a fort peu de temps; ce qu'elle écrit une fois, elle désire que j'en profite et que je te le communique. Voici donc tout ce que tu voudras savoir et ce que j'ai recueilli pour te le transmettre.

« A Pfortzheim, elle s'est confessée à un bon prêtre dans une chapelle où se disait la messe *pour les condamnés aux travaux forcés*. Alex s'est trouvée là, seule

au milieu de cette respectable assemblée ! A Ischl, le jour de la Fête-Dieu, mal informée sur les heures, Alexandrine arrive au moment où la procession allait sortir. Elle saisit le chanoine déjà revêtu de ses ornements, l'entraîne dans la sacristie, lui raconte en peu de mots son histoire, son abjuration, sa première communion près d'Albert, dont ce jour était l'anniversaire, et son vif désir, à cause de ce souvenir, de n'être pas privée du bonheur de communier. Le bon chonoine, pressé par la procession, lui fait quelques questions, s'assure qu'elle n'a rien de grave à se reprocher, et là, debout, il lui donne l'absolution (ou du moins la bénédiction et la permission de communier). Vient alors, dans sa lettre, la description longue et touchante de la procession, l'une des plus belles qu'elle ait jamais vues, et la musique, et les fleurs, et les hommes aux chapeaux garnis de bouquets, et les femmes à l'air pieux et fervent, et la foi d'un peuple agenouillé et ravi, chantant de beaux cantiques et les chantant bien ! A cause de tout ce qu'elle dit de la foi de ce pays, je ne la trouve pas à plaindre d'être là, et je ne la regarde pas comme isolée religieusement, bien que loin de ceux qui parlent, sur ce sujet, la seule langue qu'elle aime à entendre.

« La princesse partira de Prague pour Korsen. Alors se décideront les projets de l'hiver. Ce sera là, pour Alex, un moment de terrible souffrance, — souffrance si elle la suit, et souffrance si elle la quitte ! — de toutes façons, combat et douleur. Pauvre chère ! quelle triste vie ! Celui qui, sur terre, aurait tout fait pour lui épargner une contrariété, peut-il la voir tant souffrir et n'en pas être attristé là où même la tristesse ne peut atteindre ? Il faut croire ce que l'on nous dit : que la prescience des élus, qui leur montre la récompense promise, ainsi que leur connaissance du bonheur obtenu, leur fait paraître les

peines et les épreuves de la terre petites et courtes comparées à l'éternité des récompenses qui les suivront. Voilà tout le contenu de la lettre d'Alex; je t'en ai fait le récit fidèle. Je me complais dans l'idée que tu ne peux pas te plaindre de moi, et que je remplis bien ma promesse d'exactitude et de détails. Olga est, en ce moment, jolie à remarquer. Quelle simplicité, quelle pureté, quelle suavité il y a dans son esprit! J'aime à la tenir ici.

« Je ne veux pas achever ma lettre sans te dire que je ne suis pas moins heureuse que lorsque je t'ai écrit pour la dernière fois. Oh! ce bonheur de la terre que je méprisais tant, comme je m'y suis vite rattachée! Comment supporterais-je maintenant d'y renoncer? Adieu, si chère, si fidèle amie de toute ma vie. A présent, comme toujours, je dis : Que Dieu prenne mon bonheur, plutôt que d'altérer le tien en aucune chose. »

Le second anniversaire de la mort d'Albert approchait. Cette fois, Alexandrine était séparée de tous ceux qui, deux ans auparavant, avaient partagé avec elle ces jours solennels, mais ils ne l'oubliaient pas : elle reçut, datée du 29 juin, la lettre suivante du meilleur de tous les amis de sa douleur :

L'ABBÉ GERBET A ALEXANDRINE.

« Meaux, vendredi, 29 juin 1838.

« Je vous remercie beaucoup, beaucoup, de votre si bonne, si excellente, si intéressante lettre, commencée à Ulm, finie à Ischl... J'y reviendrai tout à l'heure, mais le triste anniversaire de ce jour doit m'occuper avant tout. Pauvre désolée! l'avez-vous pu passer, cet anniversaire, de la manière que vous désirez? Votre cœur est-il à l'aise aujourd'hui avec sa douleur? Voilà minuit qui

va sonner, vous veillez encore à cette heure, mais êtes-vous libre de pleurer, de prier, de lever au ciel vos pensées et votre âme? Pendant plusieurs jours, chère enfant, j'ai dit la messe pour vous, mais j'aurais bien aussi voulu vous revoir pendant quelques instants, à cet anniversaire, et vous y dire quelques-unes de ces paroles où Dieu renfermait pour vous, il y a deux ans, quelque consolation! Si, après le baume que lui seul peut mettre dans l'âme, il y a quelque douceur à penser encore, quand nous souffrons, qu'il y a sur la terre une autre âme qui a la sympathie de notre douleur, qui en est l'écho vivant, et qui voudrait être aussi pour nous un écho de quelques sons au ciel, qui se considère comme ayant reçu la mission d'être l'ami de notre deuil, le frère de nos larmes, le tuteur de nos espérances, et qui estime cette mission belle, sacrée et chère; si, dis-je, à pouvoir penser tout cela, il y a quelque douceur, pensez, mon enfant, pensez que, parmi les plusieurs âmes à qui Dieu a donné cette mission à votre égard, la mienne l'a acceptée, la mienne veut la remplir le mieux qu'elle le pourra. Je prie votre Albert de me confirmer cette grâce. J'ai prié pour lui particulièrement ces jours-ci; mais je l'ai prié aussi. La tombe de Boury, quoique bien loin d'Ischl, n'a pas été solitaire le 29 juin : il n'y a pour les âmes d'autre solitude que celle de l'oubli. Partout où vous allez, vous emportez avec vous ce tombeau et l'inscription prophétique que vous y avez gravée [1] : Dieu a donné à la douleur et à l'amour quelque chose de sa toute-puissance! »

Pendant que l'abbé Gerbet s'associait ainsi de loin à

1. *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* — Ces mots avaient été gravés par Alexandrine sur la croix qui surmontait la tombe d'Albert et la sienne à elle-même.

ces anniversaires, nous allons voir, par la lettre suivante, comment Alexandrine elle-même les célébrait. Cette lettre, après l'avoir reçue, Eugénie me l'envoya à Lisbonne, me disant à bon droit : « Dis-moi si elle n'a pas des bonheurs célestes au milieu de ses malheurs ? » Mais ces « bonheurs » mêmes ne font-ils pas comprendre l'attrait et le respect qu'inspirait celle qui savait, au milieu de ses larmes, les chercher, les ressentir et les exprimer comme on va le voir?

ALEXANDRINE A EUGENIE.

« Ischl, 3 juillet 1838.

« Chère sœur, j'ai toujours quelque chose à te conter, et je vais le faire bien longuement, quoique cela m'ennuie de tant écrire. Et pourtant, ce soir, au salon, j'avais une secrète jubilation, un délicieux enthousiasme qui me faisait en idée te commencer une lettre avec : « Béni soit Dieu de m'avoir amenée à Ischl ! » Les choses matérielles de la soirée et la conversation entre quatre femmes, sans nous compter, m'ont un peu refroidie. Cependant, mon âme est encore contente . j'ai pu rendre service à un poitrinaire mourant et à un prêtre ! Sans ma venue à Ischl, il mourait avec un poids dont, par la grâce de Dieu, j'ai pu le délivrer.

« J'ai envie de te faire l'histoire bien longue. Hier donc, l'idée me vient d'aller au jardin (si je n'y avais pas été, je n'aurais pas été non plus là où j'ai eu le bonheur d'aller); j'admire d'abord les roses, les papillons, etc., etc.; puis, assise dans un petit pavillon pour y lire Bossuet, je suis étonnée d'entendre sonner les cloches ; j'imagine qu'il y a quelque chose à l'église, je demande à une servante, qui me répond agitée que

« c'est le saint sacrement qu'on va chercher pour administrer le jeune prêtre malade. » J'avais déjà entendu parler de ce jeune prêtre par maman et déjà combattu avec ma timidité pour lui dire que j'avais envie d'aller le voir. Ceci m'y fait aller tout naturellement. Je me mets à genoux comme tout le monde sous la porte cochère pendant que les prêtres passent, puis je monte aussi et j'assiste à sa réception du saint viatique et de l'extrême onction ! Tous les assistants pleuraient, même le curé. Ensuite, je demande la permission de m'approcher du malade ; je dis que j'avais vu mon mari ayant la même maladie. J'étais émue. — Un poitrinaire, et un jeune prêtre mourant! prêtre seulement depuis onze mois, et que je savais s'être fait mal à force d'étude! Oh! tout cela me semblait si sacré ! Lui avait un paisible sourire. Je lui ai demandé sa bénédiction et me suis mise à genoux près de son lit; il a eu l'air pénétré, et m'a bénie en mettant ses mains froides sur ma tête! Je m'en suis souvenue toute la journée avec douceur. Aujourd'hui j'avais bien envie d'y retourner, il m'avait dit qu'il en serait bien aise; *heureusement* on est venu me dire qu'il était plus mal, qu'on attendait sa mort d'un moment à l'autre. Cela m'a donné un prétexte pour y retourner le soir. — Oh! grâce à Dieu! maman, heureusement, ne me retient jamais.

« Il me demandait pardon de ne pas me parler, me disant que cela lui est défendu. Après l'avoir regardé avec pitié et respect, avoir observé cette oppression, hélas! si connue, trouvant cruel d'être assise là sans être bonne à rien, j'allais partir, lorsque la bienheureuse idée me vient de lui dire combien je voudrais pouvoir faire quelque chose pour lui. Alors il me dit doucement : « Il y aurait quelque chose. » Je demande vite quoi; il me répond que, « si je connaissais toutes les circonstances!... »

J'insiste ; il me dit, — et j'ai retrouvé là et plus tard encore cet étrange symptôme de ces maladies, de croire guérir, — que, « quand il sera mieux portant, il me parlera. » Juge si j'insiste ! Alors il me dit : « Cela ne peut se dire ici. » Il y avait une garde, je comprends et elle aussi comprend heureusement et sort doucement de la chambre. Je lui dis alors que nous sommes seuls. Il hésite, il dit que c'est par trop hardi. Je m'écrie enfin que je le supplie de me regarder comme une sœur, et de me parler ainsi ; — que nous sommes tous frères. Cela le fit à l'instant parler. Il avait une dette qu'il trouvait *immense* (elle est de 300 francs !). Il avait étudié, entièrement pauvre, ses livres l'avaient ruiné, et ses parents ont onze enfants ! Il était horriblement tourmenté de leur laisser cette dette dont il n'avait calculé le montant que depuis peu de jours ! Juge si je lui ai vite dit qu'il n'en avait plus, et si j'ai été heureuse ! Lui me remerciait, et moi je le remerciais tant de la grande joie qu'il me donnait, oh ! de lui entendre dire « qu'un énorme poids lui était ôté ! » C'était doux, je t'assure ! Mais il répétait « que c'était trop hardi, que sans la maladie il ne l'eût pas fait, mais que la maladie change. » Et moi de lui répéter que nous n'avions qu'un père et que nous étions tous frères. Quand je lui ai dit de bien dormir la nuit, il m'a souri d'une manière qui avait l'air de me dire qu'il le pourrait maintenant.

« Demain je lui porterai cet argent après ma chère messe de sept heures. Il ne mourra pas cette nuit ; il me tarde de le lui donner ; je l'entends tousser. Ma fenêtre est ouverte et je viens de voir de la lumière chez lui, car c'est sa chambre que je vois d'ici. Je te demande si ce n'est pas Albert qui nous a donné ce logement où nous sommes justement venus nous établir le *vingt-neuf juin !* Oh ! quelle douce faveur de Dieu que

cette histoire ! que de délicieuses réflexions j'ai faites ce soir en travaillant ! Après une chose comme cela, je ne sens plus mes peines pendant quelques heures. Je ne sens plus que la foi et l'amour. Oh ! douce union fraternelle catholique ! Que toute cette scène dans sa chambre hier et aujourd'hui était douce et paisible ! Un rayon de soleil donnait sur son lit à travers une jalousie ; il a un piano et des fleurs, une petite chambre blanche et riante. La mort d'un prêtre me paraît encore d'un degré plus solennelle. Il a écrit à ses parents aujourd'hui. Oh ! qu'ils puissent arriver ! »

« Mercredi, 4 juillet.

« Je le lui ai porté ce matin. Je ne puis te dire ce que j'ai senti en voyant cette joie dans ses yeux, en lui entendant dire encore « qu'un bien grand poids était ôté de dessus son cœur, et qu'il avait pu dormir plusieurs heures cette nuit. » Quand je lui disais que j'étais si heureuse d'avoir été là, il m'a répondu « que c'était lui qui était heureux, qu'il avait été si en peine, qu'il n'avait pas su comment faire, et voilà que Dieu lui avait envoyé un ange pour le secourir... » Il a dit cela simplement ; et moi j'ai aussi pu accepter ce mot plus qu'à l'ordinaire, puisque les anges ne sont que les ministres de Dieu, et qu'ici il semble bien évident que j'ai été ministre de sa volonté. Oh ! quel bien cela fait ! Voilà la seconde fois qu'au mois de juillet j'ai le bonheur de pouvoir assister un prêtre : l'année dernière, M. L., et cette fois, un poitrinaire ! Je désire toujours tant faire plaisir aux poitrinaires, surtout dans leurs derniers moments, et j'avais tant prié Dieu de me donner une bien bonne œuvre à faire pour l'anniversaire d'Albert ! Envoie cette lettre à notre bon et saint ami, car je ne puis

pas l'écrire deux fois et je veux qu'il sache ma joie [1].

« Je prends des bénédictious où je puis ; l'autre jour je m'en suis fait donner une par une vieille femme mourante aussi, et je lui ai entendu dire à peu près le mot qui a été cité par M. l'abbé : « souffrir n'est pas pécher [2] ! »

1. Elle apprit la mort de ce jeune prêtre peu après avoir quitté Ischl.

2. La lettre qui contient le passage suivant ne porte pas de date, mais ce fut pendant son séjour à Ischl qu'Alexandrine la reçut de l'abbé Gerbet :

Juilly, lundi.

« L'autre jour, en disant les matines de la Fête-Dieu, j'ai eu une pensée qui a été pour moi comme un éclair, et en même temps si naturelle, que je m'étonne qu'elle ait été si longtemps sans me frapper ; mais pour l'expliquer, il faut d'abord un préambule

« Nous avons dit bien souvent que le monde matériel n'est que l'emblème, le relief et l'ombre du monde spirituel ; c'est une vérité dont aucune tête métaphysique ne saurait douter. Malgré ce parallélisme des deux mondes, il est incontestable que leurs fonctions sont non seulement distinctes, mais séparées et divergentes. Ainsi, par exemple, l'acte par lequel mon âme se nourrit de la vérité n'entraîne pas avec lui l'acte par lequel mon corps se nourrit ; le regard de mon âme, recevant la lumière des idées, n'a pas pour effet de produire la vision par les yeux du corps, ni *vice versâ*. Or, cependant, si les lois des deux mondes, spirituel et matériel, sont concordantes et parallèles, cette union radicale ne doit-elle pas faire penser qu'ils aspirent à unir leurs fonctions et à se rencontrer dans leurs actes ? Il en devra être ainsi dans le ciel ; mais le germe de cette concordance parfaite, la préparation de cet engrènement parfait de l'un dans l'autre, existe déjà sur terre par la communion eucharistique, où l'acte de la nutrition physique est identiquement l'acte de la nutrition spirituelle, où les fonctions du corps sont transformées jusqu'à être comme identifiées aux fonctions de l'âme. Seulement il y a, entre cette préparation terrestre de l'union des deux mondes et sa réalisation complète dans le ciel, toute la différence qui dérive de la différence même de l'état de foi à l'état de vision ; mais le germe n'en existe pas moins visible, *comme germe*, à l'œil de l'intelligence. Je ne sais pas si je me suis assez bien expliqué pour que ceci vous frappe au même degré que moi, mais c'est pour moi un éclair ! »

Alexandrine quitta Ischl avant sa mère (qu'elle devait retrouver quelques jours après) et elle fit le petit voyage dont il est question dans les lettres suivantes.

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

» Salzbourg, 20 juillet, vendredi, 1838.

J'essaye de t'écrire, sœur chérie, pendant qu'on tresse mes cheveux, tant je suis pressée; j'ai dans cette chère ville mille choses à voir, *dans mon genre*, et je repars ce soir, voyageant la nuit pour rejoindre maman sur la route de Vienne; je l'ai laissée hier à Ischl, d'où elle part aujourd'hui [1]. Je suis étonnée d'avoir pu autant aimer un lieu que j'ai aimé Ischl, de m'être autant attachée à un endroit nouveau; mais c'est la sainte universelle union qui fait cela; partout où règne ce même amour on s'attache, comme si c'était une ancienne affection. Plus longtemps que ne durera ma vie on priera à Ischl *pour Albert* et *pour sa femme;* les paysans, dans ces pieuses montagnes, disaient qu'elle ne quitterait jamais le deuil pour lui! Il arrive souvent, dans cette vie, que c'est au moment où on va quitter les choses qu'on les aime le mieux; et ce sont, en effet, les derniers jours d'Ischl qui m'ont été les plus doux, — doux à m'étonner! J'ai regretté ces pauvres *si saints*, puis d'excellents prêtres que j'y ai trouvés. Au dernier moment j'ai fait connaissance avec l'archevêque de Vienne, et j'ai bien regretté de ne l'avoir pas vu plus souvent. Quel homme vénérable! quelle douceur! quelle sérénité! quelle foi lumineuse dans le langage! Il est très-âgé, mais sa figure est belle encore. Cet excellent archevêque, après plusieurs paroles de consolation, m'a donné

1. Pour Prague, où elles devaient se rejoindre la semaine suivante, et où se trouvaient aussi, en ce moment, mon père et Fernand.

sa bénédiction en posant ses deux mains sur ma tête, tandis que j'étais à genoux ; sa voix était pénétrée et je me suis sentie remplie d'un si profond respect, que cela m'a fait du bien.

« Chère amie, après avoir écrit cette première page, j'ai reçu ta lettre. Tu me dis des choses qui me font bien grand plaisir, et tu me parles délicieusement, mais tu m'en dis trop, trop. Dis-moi donc, Eugénie, si tu ne sais pas très-bien qu'il n'y a *rien* de remarquable dans ce que j'ai fait pour ce jeune prêtre, rien que du bonheur. Ne sais-tu pas bien que j'aurai toujours plus de peine à retenir une méchante parole, quand j'ai envie de la dire, qu'à donner 300 francs ? Ne sais-tu pas que j'ai moins de peine à me fatiguer pour aller voir un pauvre qu'à être charitable envers ceux qui font ce qui ne me plaît pas ?

« Cela m'amuse, que Mme de Mun s'étonne de voir ma timidité faire des choses si hardies : que dirait-elle si elle savait que me voilà seule ici aujourd'hui, ayant demandé et obtenu une audience de l'archevêque[1] sans lettre de recommandation ni rien de semblable, et que je vais y aller, et que j'en suis bien aise ! Hélas ! je suis timide avec les mondains, parce que je suis remplie de vanité et que je crains leurs critiques ; mais les prêtres ne critiquent pas, ou ne le doivent pas. Puis, un prêtre, ou qui que ce soit qui vit pour un autre monde, me fait toujours du bien à voir, à tel point que je surmonte avec plaisir mon embarras pour cela. Les vertus de ce jeune prélat m'attirent, car ce sont elles qui l'ont fait parvenir si jeune à cette haute dignité ; il n'a que vingt-huit ans, et il est archevêque depuis deux ans.

1. Le prince de Schwarzenberg, depuis cardinal et archevêque de Prague.

« Tu sais que, d'aujourd'hui en huit, je vais aller à *Kirchberg* [1], ou tout près de là, pour y revoir ton père et ta bonne tante de Blacas qui m'a écrit une aimable lettre; c'est heureusement sur la route de Vienne à Prague. Je fais assez de choses, comme tu vois, en dépit de ces cruels accès d'embarras dont je souffre tant et qu'il me faut surmonter.

« J'approuve fort la quête dont tu me parles; voilà une aumône plus méritoire que de donner des milliers de francs qui vous appartiennent : vaincre ainsi le respect humain par amour pour Dieu! c'est bien. Je vais être réduite à ce genre d'aumônes-là aussi, moi, pour le moment, car par prudence, d'ici à l'autre mois, je ne pourrai plus rien donner aux pauvres, et je serai encore plus réduite si je fais ce que j'ai pourtant envie de faire pour ces chers amis, c'est-à-dire si je place 8,000 francs de manière à les doubler pour eux ; mais cela sera fort ennuyeux pendant plusieurs années. Il faudra que ta bourse m'aide.

« A 9 heures du soir.

« Me voilà chère amie, rentrant de mes innombrables courses, et pour me reposer, partant sur-le-champ pour rejoindre maman demain matin. Je te parlerai de Salzbourg et de mille autres choses, de Vienne. Que Dieu te bénisse. »

« Vienne, le 27 juillet 1838.

« Chère amie, tu m'écris tant de louanges, que c'est horriblement dangereux; cependant il est fort doux à

1. Terre non loin de Vienne, acquise par le duc de Blacas à l'époque où les princes de la famille royale de France furent obligés de quitter brusquement le château qui leur avait été prêté à Prague dans les premières années de leur exil. Le duc de Blacas fut heureux alors de pouvoir leur offrir l'hospitalité, plus sûre, du dévouement et de l'affection, et il eut pendant longtemps l'honneur d'être leur hôte.

mon cœur que tu m'approuves, car l'approbation de toute la terre me ferait peu de plaisir, malgré ma vanité, si la tienne me manquait.

« Je m'ennuie ici ; je n'aime pas les grandes villes, surtout quand on n'y a pas pris son pli ; ici je n'ai pas les plaisirs d'Ischl, pas de pauvres pour jeter de l'intérêt sur ma vie, pas de prêtre à qui je puisse parler, et la maison toujours remplie de marchands. Tout cela me donne un commencement de cet alanguissement et de cet engourdissement que je redoute toujours tant. »

« Prague, 2 août, mercredi.

« Me voici à Prague, ville fort intéressante dans l'intéressante Bohême, mais c'est fort drôle de se trouver tout d'un coup au milieu d'un peuple dont on ne comprend pas la langue; c'est comme si j'étais en Espagne : les Bohêmes ne comprennent pas un mot d'allemand.

« Ce n'est pas à toi, mais à ta mère, que je conterai les détails de ma course de Kirchberg. Je te dirai seulement que je suis partie seule, samedi, de Vienne, et que je suis encore étonnée de tout ce que j'ai fait et vu. Tu juges d'abord du plaisir que j'ai eu à revoir ton père et Fernand, puis notre bonne tante de Blacas, et puis enfin à voir *tous ceux* auprès desquels elle se trouve. C'est un peu fort pour moi, n'est-ce pas ? et tout cela sans avoir eu le temps de changer de vêtement ou de bas, et avec des cheveux qui n'avaient pas pu être tressés et à peine relevés. Un vrai coup de feu au milieu duquel j'ai eu à faire taire la voix de ma vanité ; mais, en somme, cela m'a bien intéressée; et tout le monde a été si bon pour moi, que j'en suis encore émue et confuse. Et puis, ma mère est arrivée, et ton père, qui l'avait attendue, a passé avec elle plusieurs heures; puis il est parti, me laissant Fernand pour quelques jours, ce qui m'est fort

agréable, car je l'aime bien, et il m'a écrit, tout ce temps-ci, de bonnes et excellentes lettres. Nous craignons que mon frère Alexandre ne vienne point ici, comme nous l'espérions ; mais Putbus va arriver, et qui encore ? le duc et la duchesse de Rauzan [1]. Fernand professe pour la duchesse beaucoup d'admiration et de dévouement, et tu sais que le duc est un ancien ami de ma mère et de moi, ainsi que de Catiche.

« Je n'ai plus une minute, tu sais comme je t'aime. »

Cette même visite d'Alexandrine à Kirchberg m'est ainsi racontée par Eugénie :

« Écoute comment notre Alex a fait son entrée au château de Kichberg. Il n'y a que les personnes timides pour faire des coups hardis. Tu sais qu'elle devait voir ma tante à deux lieues du château : elle est arrivée là et n'y a trouvé personne. Alors seule, sans Julien ni Constance, elle est montée dans une espèce de charrette, munie d'un grand sac, son chapeau attaché de travers, comme cela lui arrive souvent, et elle a fait son entrée au château, où, reçue par ma tante avec la plus grande tendresse, elle a été sur-le-champ présentée à toute la famille royale ! Puis au bout de deux heures, elle s'est remise en route pour retrouver sa mère. Pauvre chère ! te la figures-tu arrivant en charrette, ses cheveux en désordre, sa timidité soumise à cette terrible épreuve d'embarras ! Je m'en attriste pour elle. Quant à ses succès, ils ne m'inquiètent guère; ne plaît-elle pas toujours à tous et partout, et n'importe comment ? Nous savons qu'elle a été reçue à merveille par tout le monde, et qu'elle était attendue d'ailleurs avec une grande curiosité. »

1. La duchesse de Plausan, Claire de Duras, fille de la duchesse de Duras, qui a laissé un nom si célèbre.

Ce fut pendant ce séjour de Prague que le voyage projeté d'Alexandrie à Korsen fut encore une fois ajourné. Elle se sépara donc de sa mère vers le milieu d'août, et son frère, le comte Alexandre d'Alopeus, n'ayant pu se rendre à Prague, ainsi que sa sœur l'avait espéré, ce fut elle qui, avant de revenir en France, alla à la Haye (où il était secrétaire de la légation de Russie), afin d'y passer quelques jours avec lui. C'est de là qu'est datée la dernière lettre qu'Eugénie reçut d'Alexandrine pendant ce voyage.

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« La Haye, 24 août 1838.

Chère sœur, me voici à la Haye, sauvée des flots du Rhin [1]. J'ai revu mon cher Alexandre, qui est venu au-devant de moi à Rotterdam. J'attendais là, dans une chambre d'auberge, les chevaux de poste qui devaient me conduire à la Haye. Quelqu'un frappe à la porte..... c'était Alexandre, qui m'embrasse avec une émotion dont je me sens bien touchée. Après que nous nous fûmes assis pour causer, il tremblait encore, et j'ai vu qu'il cherchait à me le cacher comme une faiblesse. Pauvre frère! il m'aime beaucoup: que Dieu l'en récompense! Je suis bien aise d'avoir fait ce voyage pour lui, et de lui donner toute la semaine. Ce qui m'est pénible, c'est de trouver à la Haye une foule de connaissances qu'il m'est impossible d'éviter, moi qui, à Paris, n'entrais pas même dans le salon de ta mère! Je refuserai toutes les invitations pourtant, et cela m'empêchera même de dîner en famille, comme je l'aurais fait, sans

1. Elle avait essuyé une violente tempête en descendant le Rhin en bateau à vapeur.

cela, avec M. de Maltitz, le chef de mon frère, qui est cet ancien ami dont je t'ai parlé, et qui s'est fait catholique à l'époque de la mort de mon père.

« Chère amie, à propos de ce changement dans mon deuil que maman désirait tant à Prague, je lui ai proposé de reprendre un col et un bonnet blancs; elle a dit que c'était plus agréable à porter et plus économique ; mais, du reste, ce changement n'a pas eu l'air de lui faire grand plaisir, parce qu'elle trouve que l'un est aussi triste que l'autre. Elle voudrait me persuader de porter de la soie, même du gris. Pauvre maman ! elle voudrait bien imperceptiblement me *remondaniser* un peu, et je voudrais bien ne pas la mécontenter ; mais elle ne se doute pas de l'effet que l'autre jour m'a fait ce petit mot de *gris*... Enfin j'arriverai à Lumigny comme je suis, mais je te prie de m'y faire trouver tout prêt un col blanc qui soit tout ce qu'il y a de plus *deuil*, de plus simple, de plus économique et de moins élégant. J'espère arriver de demain en huit, le samedi 1er septembre, mais assez tard, peut-être le soir. Priez pour moi, pour maman et mes frères ! Oh ! chère, quel doux moment que celui où je t'embrasserai ! »

Tandis qu'Alexandrine était à la Haye auprès de l'un de ses deux frères, elle avait, au sujet de l'autre, une peine bien vive, dont je dirai quelques mots, à cause d'un incident qui s'y rattache et qui eut lieu pendant ce voyage.

Une étourderie commise à Saint-Pétersbourg, après un dîner d'officiers, avait fait encourir à tous ceux qui y avaient pris part des punitions militaires d'une extrême sévérité. Le jeune comte Fédor d'Alopeus était de ce nombre. Il fut envoyé au Caucase, dépouillé de son grade d'officier, et, pendant plusieurs années, il supporta,

dans cette position humiliante, toutes les rigueurs de cette terrible guerre. Avec le temps, cependant, sa conduite irréprochable, ainsi que sa bravoure, lui firent reconquérir son grade, et obtenir, non-seulement le pardon, mais encore la faveur de l'empereur, dont au retour de cet exil, il reçut des preuves signalées et ne cessa jamais de jouir depuis.

Mais en 1838, lorsque Alexandrine se trouvait en Allemagne, son frère subissait encore dans toute sa rigueur la peine qui lui avait été infligée, et elle avait conçu la pensée de se rendre à Tœplitz, où se trouvait alors l'empereur Nicolas, afin d'implorer en personne sa grâce. Elle se souvenait que, lorsqu'à seize ans elle avait, en rompant un mariage arrangé pour elle à cette époque à Pétersbourg, soulevé la malveillance de la cour et de la ville, l'empereur lui avait prêté un paternel appui. Elle n'avait jamais oublié le jour où, dans le jardin de Tsarskœ-Selo, elle avait vu pour la dernière fois ce souverain, alors au début de son règne et dans tout l'éclat de cette majestueuse beauté, qui ajoutait en lui au prestige de la souveraine puissance, et elle se souvenait que, ce jour-là, il lui avait pris la main, l'avait baisée et, la mettant ensuite dans celle de sa mère, il avait dit à la comtesse d'Alopeus ces mots qu'Alexandrine s'était bien souvent rappelés plus tard : « *Promettez-moi que vous ne lui ferez jamais faire qu'un mariage d'inclination.* »

Comment ce souvenir ne l'eût-il pas encouragée à aller maintenant implorer sa clémence ? Comment avoir peur du monarque dont l'image était demeurée gravée dans sa mémoire sous cet aspect attrayant et sympathique ? Mais depuis ce jour, plus de douze années s'étaient écoulées. On sait quels nuages avaient obscurci l'aurore brillante et magnanime de ce règne, quels sombres ressen-

timents, quels amers préjugés avaient envahi ce cœur d'abord si généreux, quel vertige enfin le triste et redoutable exercice du pouvoir absolu avait produit dans cet esprit modéré autant que noble au début de sa carrière.

Alexandrine reçut d'un ami le conseil de ne point se présenter aux yeux de l'empereur doublement irrité contre elle, à cause de son mariage et à cause de sa religion. Albert était cependant le fils d'un homme qu'il s'était toujours plu à nommer son ami, auquel récemment encore, il venait de donner des témoignages d'intérêt et d'amitié, tels que le souvenir doit en être à jamais conservé dans la mémoire reconnaissante des siens. On n'aurait donc pas pu prévoir qu'Alexandrine, par son mariage, serait devenue coupable aux yeux de l'empereur, ni que, née luthérienne, sa conversion dût lui déplaire autant que si elle avait quitté la religion dont il était le chef. Mais ce moment était celui où la révolution de 1830 en France et celle de Pologne, qui l'avait suivie, avaient fait naître en lui la plus violente antipathie contre les Français et contre le catholicisme. Les deux actes décisifs de la vie d'Alexandrine étaient en opposition directe avec l'un et l'autre de ces deux sentiments, et il en éprouvait ce ressentiment vif et profond que le côté faible de son caractère le rendait capable de manifester à l'individu le plus inffensif et le plus obscur, non moins qu'au plus puissant. Car il avait bien encore alors un des côtés de la générosité, — celui qui fait résister aux forts, mais il n'avait plus l'autre, — celui qui fait ménager les faibles.

Alexandrine n'exécuta donc pas son dessein et alla tout droit à la Haye; mais mon père qui, à cette même époque, se trouvait à Tœplitz et avait de fréquentes occasions de voir l'empereur, aborda un jour avec lui le

sujet qu'elle avait tant à cœur, et parla du désir qu'elle avait eu de venir elle-même solliciter la grâce de son frère. Dès le premier mot, le front de l'empereur se rembrunit, et il dit : « *La princesse Lapoukhyn est bien malheureuse en enfants !* »

Mon père, alors, avec quelque vivacité, rappela à l'empereur que la fille de la princesse était sa propre belle-fille, et demanda si c'était là un grief à ses yeux. « Non, non, dit l'empereur, ce n'est pas cela. » Et il ajouta même quelques paroles flatteuses pour Alexandrine. « *Mais*, continua-t-il, *je déteste ces changements de religion, ce sont des affaires de prêtres qui me déplaisent.* » — « L'empereur eût-il pensé de même, dit sur-le-champ mon père, si ma belle-fille eût embrassé la religion grecque ? » A ce mot, l'empereur devint rouge de mécontentement, et arrêta mon père tout court : « Assez, assez, mon cher comte, dit-il, j'espère que nous n'allons point ici faire de controverse. » Et il changea brusquement de conversation sans qu'il fût jamais possible ensuite de revenir sur celle-là [1].

Alexandrine se reposa quelque temps près de son frère Alexandre, et, avant de quitter La Haye, elle m'écrivit les lignes suivantes :

« Pauline, on ne me laisse pas le temps de t'écrire ! Le monde est une *glu*, et nous de misérables insectes à cent pattes, qui, pendant que nous parvenons à en détacher quelques-unes, nous trouvons attachés par une foule d'autres, et souvent même nous reprenons d'un côté, pendant que nous nous détachons de l'autre. L'absence est une des plus vilaines imperfections de ce monde. Quand je pense que je n'ai pas encore de

1. La grâce, qui n'avait pas été demandée, fut toutefois spontanément accordée peu de temps après, et (ainsi que je l'ai dit) suivie d'une faveur égale à la rigueur qui avait été exercée.

réponse de toi à ma lettre d'Ischl, où je te racontais mon arrivée près de ma pauvre maman, et voilà que je l'ai déjà quittée ! Oh ! prie pour elle ! rends-moi ce service de cœur, Dieu t'en récompensera. Tu m'écris bien, dans ta dernière lettre, comme dans les autres, tu juges excellemment ce qui me convient encore sur cette terre, ce qui peut encore m'y faire vivre doucement. Je répondrai à toutes tes chères lettres dans le repos de Lumigny, où j'aurai enfin un peu de temps à moi.

« Tu sais que maman a été d'une inexprimable bonté. Mais, après bien des hésitations, elle n'a point voulu décidément accepter l'offre que je lui faisais de la suivre à Korsen. Elle s'est inquiétée d'un séjour d'hiver en Russie pour ma santé, mais elle veut que je vienne à Korsen au printemps, avec Alexandre, par le Havre et Pétersbourg ! Prie pour que je n'aie pas à me repentir de lui avoir obéi maintenant en restant, et d'avoir suivi mon désir de revenir en France. Je l'ai quittée à Prague le 12 août avec une douleur qui est toujours la même, ou plutôt qui est plus profonde que jamais. Nous sommes parties au même moment toutes les deux, moi, accompagnée jusqu'à Dresde par Putbus. De là, je suis repartie toute seule, le soir de l'Assomption, après avoir assisté à de magnifiques offices et entendu la fameuse musique de l'église catholique de Dresde. Puis, à Leipzig, j'ai eu la joie de revoir pendant quelques heures ma chère Pauline première[1]. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, 1er septembre 1838.

« Je suis dans toute l'attente de l'arrivée d'Alexan-

1. Madame Wolf, née Splitgerber, son amie d'enfance, qui se nommait Pauline, comme moi.

drine. Chaque coup de fouet, chaque charrette me fait bondir sur ma chaise. Voilà le moment où j'ai toujours trouvé que le plaisir payait la peine de l'absence. Je connais peu d'émotion aussi douce que celle d'attendre quelqu'un de chéri; quand me la donneras-tu, cette émotion, toi la chère par excellence? Oh! ma Pauline, quand te reverrai-je?

« Ce soir avant de me coucher, je te dirai peut-être que j'ai embrassé notre troisième sœur; si ce n'est ce soir, ce ne peut être plus tard que demain. Quelle joie! On en a pourtant de bien vives dans ce pauvre monde! elles passent, mais elles sont parfois radieuses. Je viens d'aller arranger sa chambre, sa même petite chambre que tu connais; j'y ai placé des fleurs en quantité, j'y ai mis un chapeau de paille noir que je lui ai fait faire, j'y ai mis un petit bonnet de mousseline blanche avec un ruban noir très-modeste, tous ces petits apprêts qui annoncent l'attente de quelqu'un qu'on aime. Oh! que c'est doux! Chérie, à ton tour maintenant, viens, viens vite.

« Eh bien, voilà que je me couche, et je ne t'annonce rien du tout, elle n'est pas arrivée.

« Dimanche.

« Il est midi, elle n'est pas arrivée : *pazienza!* Je serai pourtant bien contrariée si elle n'arrive pas avant ce soir, parce que demain je suis obligée d'aller à Paris pour voir Emma, que je n'ai pas vue depuis six mois et qui ne peut pas venir en ce moment, car elle ne peut quitter sa pauvre sœur Caroline [1] qui est dans un état désespéré.

« L'abbé Gerbet a fait un bien immense à Caroline.

1. La duchesse de Cadore.

Nous savons ce que c'est que de l'entendre parler du ciel, et nous pouvons nous figurer ce que ce doit être quand on est si près de quitter la terre[1].

« Paris, mardi.

« J'ai été obligée de partir sans l'avoir vue, et aujourd'hui j'apprends qu'elle est arrivée deux heures après mon départ : c'est contrariant, avoue. Je regrette ce cher bruit des grelots de la poste, je regrette cette joie de se précipiter la première dans les bras de la chère personne qui arrive ! Elle m'écrit elle-même. Elle est bien là ! à Lumigny bien portante, et demain je l'embrasserai. Ma Pauline, que n'es-tu là pour partager ce bonheur !

« Lumigny, samedi, 8 septembre 1838.

« Impossible de faire partir cette lettre de Paris, j'ai été obligée de la rapporter ici. Tu as eu, par ma mère, les détails de l'arrivée d'Alex. Oh ! quelle joie j'ai eue, à l'embrasser, à tomber dans ses bras ! Elle est la même absolument, moralement et physiquement, à l'exception du petit changement de col et de bonnet, qui n'est pas grand'chose et qui est seulement moins joli que le noir.

« Adieu, adieu ! Remercions Dieu qui nous donne du bonheur en ce monde, sans nous refuser celui qui n'aura pas de fin. »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Lumigny, 5 septembre 1838.

« Je veux t'écrire un mot : je suis encore étonnée

1. Ces consolations étaient réservées à celle qui écrivait ces lignes, non à celle dont elle parlait, qui recouvra la santé et fut rendue à sa famille. C'est ainsi qu'ici-bas les inquiétudes trompent parfois, heureusement, non moins que les espérances.

d'être ici : tous les changements étonnent, et ceci devrait aider notre incrédulité. Nous ne pouvons croire que ce que nous voyons, nous ne croyons ni aux départs, ni aux retours; il est encore bien plus naturel de ne pouvoir se figurer l'immense changement du temps à l'éternité. Chère, je débute, comme tu vois, par notre genre *mystérieux*[1], car, — ce qui me ravit, — tu es toujours aussi disposée à prendre les choses de ce côté-là ! Songe donc que c'est *moi*, à *Lumigny*, qui suis à attendre Eugénie ! N'est-ce pas bizarre? Savons-nous jamais comment se passera une chose toute naturelle, et qu'on pensait pouvoir prévoir? J'admire aussi comment Dieu veut toujours une épine à côté des joies; car, pour ma pauvre Eugénie, cela a été un chagrin, de sacrifier l'attente et le bruit de ma voiture arrivant; et moi, j'ai été aussi bien ébahie, lorsqu'au milieu d'une joie, d'une émotion qui me gonflait la poitrine, j'ai appris que celle qui surtout la causait était absente, et venait de partir il y avait peu d'heures! Aujourd'hui, c'est moi qui, avec ta mère et Olga, vais aller au-devant d'elle ! Cette impossibilité de me jeter dans les bras d'Eugénie, avec cette joie que je me représentais d'avance, cela m'a rappelé le désappointement que j'ai eu à ton arrivée à Boury, où j'avais aussi le cœur gonflé d'émotion, où je me sentais un tel besoin de pleurer dans tes bras, et où tout cela a été refoulé par la peur et la pitié que nous a faites Mme de Mun. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, samedi, 15 septembre 1838.

« Adrien vient d'être malade. J'ai cru que Dieu voulait déjà me retirer ce bonheur que je lui promets tous les

1. Elle voulait dire : porté à observer les mystères qui se trouvent en tant de choses ici-bas.

jours de voir cesser sans murmure; et, quand je me suis examinée hier pour voir comment je ferais ce sacrifice à Dieu, je me suis trouvée très-faible. Que cela est bizarre! Il n'y a pas encore un an, je tenais peu à la terre, et, bien que vous aimant tous d'un très-grand amour, j'envisageais toujours la mort comme un malheur court et passager. Je ne croyais plus au bonheur, et je ne croyais pas au malheur, parce qu'il passe. Six mois ont suffi pour me rendre ma foi au bonheur, et me faire comprendre que le perdre est un sacrifice digne d'être offert à Dieu. Oh! que je me suis trouvée changée pendant ces deux jours d'inquiétude, et quel nouveau sentiment pour moi que d'être aussi attachée à la terre! »

« Vendredi 11 octobre.

« Adrien est rétabli. Un mot sur moi, maintenant. Mercredi dernier, on m'a empêchée de t'écrire, on a si peur que je ne me fatigue! On me met dans du coton : l'espoir de tout un royaume n'est pas entrevu avec plus de bonheur que ne l'est cet espoir de notre pauvre intérieur. Le salon, l'antichambre, le presbytère, le village, n'ont pas d'autre pensée, et c'est à qui viendra me dire de me ménager. Je te jure que ma première pensée a été la tristesse de posséder un bonheur que tu n'as pas. Oh! que le mien serait plus grand, si tu avais le même, bénie petite sœur, que j'aime depuis si longtemps! Que les joies de la terre se répandent toutes sur toi en attendant celles du ciel. Je suis bien aise que tu aies une jolie maison, mais quelle tristesse de vous voir établis là pour tout l'hiver! Si, au moins, le printemps vous ramenait! Tant de séparations avant celle de la mort, c'est trop, bien trop! »

« 3 novembre 1838.

« Tu étais inquiète pour moi, mais toutes les lettres que tu as reçues depuis ont dû te rassurer entièrement sur cette intéressante santé. Je vais à merveille. Continuerai-je ainsi? Je crois que oui, parce qu'il me semble que Dieu voudra donner aux pauvres parents d'Adrien la seule distraction qu'ils veuillent accepter; néanmoins, je suis prête à tout et je fais bien chaque jour la prière d'être plutôt privée de ce bonheur, que d'avoir un enfant qui ne soit pas chrétien. J'offre mille fois par jour sa petite âme à Dieu, afin d'obtenir que le don de son amour lui soit donné en même temps que le don de la vie; puis, après avoir pensé à toute la beauté que je désire pour son âme, je pense aussi à la beauté que je voudrais pour son cher visage. Oh! je l'avoue, je voudrais qu'il fût beau, qu'il eût de ces yeux tels que je me les figure. Enfin Dieu me le donnera et tout ce qu'il fait est bien fait! Mais je songe à cette merveille de la naissance, à ce grand mystère qui n'a d'égal que celui de la mort! Penser qu'un être qui n'est pas, sera; que je sentirai vivre en moi une autre vie que la mienne; que je sentirai naître en moi une créature immortelle : se dire que cette âme, une fois créée, ne périra plus, il y a de quoi assurément admirer les œuvres de Dieu. Selon toute apparence, nous ne bougerons pas d'ici avant le grand moment. Quel bonheur si, à la fin d'avril, je vous réunissais tous! si tu y étais, toi, toi si nécessaire à tous les moments importants de ma vie! Dieu le veuille! Il n'est pas de joie plus grande que celle de la réunion! »

Avant la date de cette dernière lettre, Alexandrine était retournée à Boury avec mon père, ma mère et Olga. L'abbé Gerbet y revenait aussi à la même époque, pour

quelque temps. Il venait de se décider à aller passer l'hiver à Rome et il croyait y demeurer six ou huit mois: il y passa, au lieu de cela, dix années consécutives, et ce fut là que, trois ans plus tard, ceux qu'il quittait aujourd'hui le retrouvèrent encore une fois près d'eux, dans des moments plus douloureux et plus solennels encore que ceux déjà traversés. Quant au château de Boury, il ne devait plus le revoir : à son retour, après cette longue absence, cette maison avait passé en d'autres mains, et il ne demeurait plus sur terre une seule de ces âmes qu'il avait su si bien comprendre, si bien guider, si bien aider enfin à attendre l'éternelle demeure où il vient lui-même d'aller les rejoindre.

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Boury, 14 octobre 1838.

« Me voici donc dans ce cher endroit que j'aime tant et que tu aimes tant aussi ! Ce matin j'ai été au cimetière. Il me paraît si peu étrange d'y être revenue! Revoir ce cimetière m'a été comme si je l'avais vu la veille. Je me sens tellement dans mon élément, qu'il n'y a que l'absence qui m'étonne, non le retour; tout m'est si familier, si *home* ici ! Ce cher cimetière, ma seule propriété, mon jardin, eh bien! figure-toi que le sentiment ému et doux que j'éprouvais a fait place à un accès de presque indignation, en voyant alentour une foule d'indignes fleurs! Ils ne veulent pas comprendre que je ne veux qu'une espèce de fleurs, et à certaines places. Ainsi, là où j'ai tant de fois dit que je ne voulais que des rosiers, ils ont planté une autre fleur que je déteste, et là où il ne devait y avoir que du jasmin et du chèvrefeuille, je ne vois que de vilaines broussailles. Je ne verrai jamais là tout ce que je désire, car je n'y serai probablement jamais

pendant l'été; mais au moins, à l'époque où ce que j'aime ne peut y croître, je ne voudrais pas y voir des fleurs que je n'aime pas. J'ai arraché de mes mains ces affreuses fleurs jaunes.

« Hier, tout Dangu est venu ici. Olga et moi, à la chapelle, nous avons chanté les litanies et *Jesu wie suss*. Ces dames ont toutes dit que c'était bien, et Olga vraiment n'avait jamais aussi bien joué. Oh ! cette chapelle est délicieuse ! Que de souvenirs ici, et de combien de genres différents : de mort et de mariage, d'amitié bien tendre et de bien tendre piété, d'amour, *vrai amour* des pauvres, de hautes conversations et d'enfantillages innocents ! Enfin, ce cher Boury me va « *a genio* ». Je suis aussi au mieux avec Olga, qui m'est si douce et agréable à avoir avec moi. Hier, on a montré à toutes ces dames le fichu que je lui ai brodé, et on l'a fort admiré. Mais je te dis là des choses qui t'ennuient peut-être. Emma te chérit. Je l'ai revue lundi avec sa mère ; cela m'a fait plaisir, car je les aime toutes deux et du fond de mon cœur. »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, 9 novembre 1832.

« Je ne puis te dire quelles charmantes lettres je reçois d'Olga et si bien écrites, des petites pensées si pures, si suaves, si bénies ! Elle me fait une peinture de sa vie, qui est bonne et saintement occupée. Elle a repris les classes ; elle en a tous les jours, et le dimanche elle réunit les jeunes filles de 18 à 20 ans pour leur faire la lecture. Elle me parle de la joie sans mélange qu'elle éprouve en remplissant la chapelle de fleurs. Elle dit qu'elle a une jeunesse si heureuse et que ces souvenirs-là seront les plus doux de sa vie ! Oh ! elle a bien raison ;

moi, qui ai connu ce même genre de bonheur, je puis dire que le souvenir en embaume mon passé. Mais il y a peu de jeunes personnes qui aimeraient autant cette vie que notre pieuse petite sœur, à l'âge qu'elle a, et cela me touche de la voir, toute jeune, toute fraîche, toute jolie, n'ayant eu encore aucune grande peine dans sa vie, préférer ces choses saintes et simples à toutes celles du monde.

« Ma Paulette, avec quelle tendresse je t'aime, toi! je la sens plus vive chaque jour, et chacune de tes lettres me montre combien nous sommes unies, combien nous sommes intimes; plus que jamais, il me semble, sœurs ne le sont entre elles. Dieu merci, nous ne sommes pas changées : le mariage, la séparation, un genre de vie si complétement différent, rien n'a altéré cette grande union, cette sympathie entière. Chère sœur, tu m'as été une si bonne et si fidèle amie! J'espère que Dieu, qui nous a vues cheminant ainsi l'une près de l'autre, nous aura bénies et qu'il ne nous séparera pas au ciel. Quelle joie ce sera de nous y retrouver! Je pense souvent à ce bonheur inouï qu'on aura en revoyant toutes les chères figures de la terre! Oh! que ce sera un beau et bon séjour! Il faut y reporter vite sa pensée, quand la mort vient présenter son triste et laid passage. Elle semble si noire pour arriver à tant de lumière!

« Tu vas bien comprendre le chagrin de notre pauvre père. Son ami le duc de Fitz-James[1] vient de mourir subitement. Mon père était si occupé de lui! il avait déjà été le voir, il allait y retourner! C'est pour lui une profonde peine. En tout, si chacun ne se tient pas toujours prêt, ce n'est pas faute d'exemple. Jeunes et vieux, com-

1. Édouard, duc de Fitz-James, né en 1776, premier aide de camp de Charles X, célèbre par le talent oratoire qu'il déploya, après 1830, à la Chambre des pairs et à la Chambre des députés.

bien n'en voyons-nous pas disparaître! Il faut bien prier pour ce pauvre cher duc, qui nous aimait comme ses enfants, toi surtout; et comme j'espère bien qu'il est en bon lieu d'espérance, prions beaucoup pour obtenir son soulagement! »

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Boury, 7 décembre.

« J'ai un peu mal à la tête de la tension d'esprit que m'ont donnée des frais que j'ai eu à faire ce matin pour tous ceux qui nous sont venus. Quant à la pauvre duchesse (de Fitz-James[1]), j'ai pu en faire bien peu pour elle; mais rien que de la regarder me faisait pleurer, et je crois qu'elle est sûre du sincère intérêt qu'elle m'inspire. Elle ne fait que chercher à retenir ses larmes, et à chaque instant elle ne le peut pas; mais elle a toujours la plus grande douceur, s'occupe des autres et sourit même quelquefois. Et cependant son malheur est un des plus grands possible, si imprévu et privé de tant de consolations, elle qui le chérissait tant! Cela va être affreux pour elle, de rentrer seule dans sa maison de Paris! Elle s'est fait porter à la prière, les deux soirs qu'elle a passés ici, à cette prière où tu as chanté pour le pauvre duc : *Esprit saint!* t'en souviens-tu? Quand elle était en voiture ce matin, je lui ai encore baisé la main, et je lui ai dit que nous prierons bien pour elle. Elle m'a répondu d'une voix étouffée de pleurs : « Priez pour lui! » Je lui ai dit que je le faisais déjà, et vous tous; et toi, fais-le bien. »

1. Sidonie de Choiseul-Gouffier, seconde femme du duc de Fitz-James, dont il vient d'être parlé.

« Boury, le 8 décembre.

« Césarine[1] a été ici bien agréable, facile à vivre, complaisante, ayant des goûts que j'aime, des talents que j'admire. Ton père avait voulu d'abord que ce portrait qu'elle a fait de moi fût pour toi une surprise, et puis il l'a oublié et en a parlé lui-même à M. de Mun, nullement sous le secret ! Quant à moi, j'aurais joui de l'idée de t'envoyer ce paquet sans que tu pusses deviner en l'ouvrant que tu allais y trouver les traits de ta vieille sœur ! Tout le monde dit qu'ils sont ressemblants ; moi, j'y vois une expression qui me plaît, parce que c'est celle d'une personne qui a l'air de penser à Dieu et aussi à un être chéri; j'aime cela. Césarine a bien de la grâce dans son charmant talent ; elle voulait ajouter beaucoup de choses dans ce portrait, mais j'ai été très-décidée pour mon costume et pour ce rideau et cette table qui s'y trouvent[2]. Imagine qu'elle voulait me mettre sur la tête un voile de dentelle noire ! Je m'y suis refusée, mais je crains qu'elle ne m'ait trouvée bien entêtée.

« Sais-tu que cette bonne petite bête de seize ans, Hélène B..., s'est mariée à un *Tricochet*, par amour, sans argent? Elle était si décidée qu'elle se serait enfuie avec lui. M. l'abbé les a mariés samedi dernier, avant l'enterrement du vieux bedeau, de sorte que les violons de la noce se sont mêlés à la clochette du convoi ! C'est à la lettre ce que je te dis là. »

1. Césarine de Béarn, marquise de Caraman. C'est à son talent charmant que nous devons, non-seulement le portrait d'Alexandrine dont il est question dans cette lettre, mais encore le seul portrait que nous possédions de ma mère, ainsi qu'un autre, non moins ressemblant, d'Olga.

2. Souvenirs d'Albert, l'un et l'autre.

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Boury, 26 décembre 1838.

« Très-chère amie, j'ai voulu attendre une lettre de toi avant de t'écrire. Il est vrai que tes lettres sont bien meilleures que les miennes; mais que veux-tu? je ne sais pas du tout causer par lettres. Je trouve toujours tout trop long à conter; puis, quand on l'a écrit long, c'est encore insuffisant, ou du moins sujet à explications. Mais n'aie donc pas d'inquiétude : comment peux-tu croire que ma mémoire oubliera une seule des chères petites choses que nous rabâchons ensemble! Tu sauras tout, quand nous nous reverrons, et ce sera encore comme la dernière fois, à ne pas trouver les jours et les nuits assez longs pour tout nous dire. Je ne désespère pas encore que vous soyez tous les deux ici pour les couches d'Eugénie. Dieu le veuille!

« Voilà donc après-demain quinze jours que M. l'abbé est parti! Je suis bien contente qu'il aille à Rome, mais j'aimerais bien en être à son retour.

« Ma chère pauvre maman m'écrit une bien belle lettre ; elle me remercie de communier pour elle et mes frères, et dit : « *qu'elle espère que Dieu le leur comptera comme s'ils le faisaient eux-mêmes!...* » Elle me dit toujours les choses les plus tendres du monde; elle me donne les louanges les plus douces, me dit que je lui suis toujours plus chère! Je voudrais que l'empereur[1] vît ces lettres. Toi, ne me loue pas si à faux. Comment oses-tu dire que « je suis la personne la moins égoïste du monde », quand je t'ai confié tant de plaintes qui

1. L'empereur Nicolas, à cause de ses paroles à mon père : « *La princesse Lupoukhyn est bien malheureuse en enfants.* »

l'étaient tant? Et si tu savais comme j'aime encore mes aises! comme je déteste la boue et la souffrauce! »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, 11 décembre 1838.

« Tu imagines bien que ce temps de l'avent, je l'emploie tout entier à me recommander à la sainte Vierge. Et cette chère fête de Noël que j'ai toujours tant aimée! cette crèche bénie que je me suis toujours représentée avec tant de bonheur! C'est bien maintenant que je me figurerais y être pour y déposer cet enfant, à moi, que j'abandonne avec tant d'amour à l'enfant divin qu'il est destiné à adorer à son tour. Et quand, dans cinq mois, si Dieu me protége, ce cher petit viendra au monde, dans le mois consacré à Marie, n'aurai-je pas lieu d'espérer que cette protection divine qui a commencé avant sa naissance lui sera accordée jusqu'à sa mort? »

« Lumigny, jour de Noël, 1838.

« Tu sais sans doute déjà, par maman, la mort de Marie [1]... ma pauvre Marie! Quel affreux malheur! Tout ce temps de Lucques et de Rome me revient sans cesse dans la mémoire avec tant de tendresse pour elle, alors si brillante et si heureuse! La mort n'est pas triste à cause du ciel, mais cette disparition de la terre est horrible! Elle avait cruellement souffert et avec une résignation complète. Personne ne connaît d'avance comment se supportera l'heure de l'épreuve, lorsqu'elle vient par la volonté de Dieu. Il est certain qu'en l'envoyant il envoie des grâces supérieures pour la supporter. Elle avait été administrée, et son dernier mot, à moi,

1. Marie Borghèse, vicomtesse de Mortemart.

m'a donné l'assurance douce et consolante qu'elle mourait avec confiance et espoir ! »

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, 8 janvier 1839.

« Pauline, je récapitulais l'autre jour dans ma mémoire à quel point Dieu m'avait bénie sur la terre : j'y aurai connu tous les bonheurs. Premier de tous, être née chrétienne et catholique, avoir été élevée de manière à continuer toujours des habitudes pieuses et à connaître tant de joies intérieures et célestes. Puis, ces bons parents, ces pères qui n'ont songé qu'à nous rendre heureux ; puis, ces sœurs, tous amis bien-aimés, cette bonne union de famille qui, à elle seule, donnait la paix et le bonheur ; puis, une amie véritable comme Alexandrine ; puis enfin, un bon mari et ce bonheur d'intérieur qui, après toute une vie heureuse, fait sentir qu'alors seulement on est arrivé au bonheur. Et voici, à présent, le comble à toutes ces bénédictions et la seule des affections bénies de Dieu que je ne connaissais pas. Après avoir su ce que c'était que d'être la plus heureuse des filles, des sœurs, des femmes, des amies, voici que je vais savoir ce que c'est que d'être mère ! Pauline, dis si on a jamais reçu davantage de Dieu en ce monde ? Aussi j'ai été frappée du poids immense de reconnaissance que tout cela m'impose et du compte que j'aurai à rendre à Dieu. J'ai repassé toute l'année dernière, et j'y ai trouvé de bien grandes ingratitudes pour payer cette grande dette. Mes yeux se sont remplis de larmes alors, et il m'a semblé que, pour la première fois, je prenais une résolution : elle a été que toute cette année soit une action de grâces pour la dernière ; que toutes mes paroles, mes pensées, mes actions remercient Dieu de ses bienfaits.

Mes défauts, que tu connais, il me semble que je me mets pour la première fois à les attaquer; jamais je ne me suis sentie si forte, si résolue, si pénétrée de la nécessité positive d'agir comme je sais qu'il le faut! C'est que je suis saisie de ce que serait l'ingratitude pour une vie comme la mienne ; c'est que Dieu me demandera compte des biens qu'il m'a donnés; c'est que le bonheur est une épreuve comme le malheur et que Dieu ne veut être oublié ni dans l'un ni dans l'autre. Tu me trouveras changée, je l'espère; tu trouveras meilleur tout ce que tu aimes en moi, et le mauvais sera parti, j'en ai la confiance! On se corrige pourtant : cela peut donc bien m'arriver!

« Chère sœur, voilà trois pages dont je te ferais des excuses, si tu étais une autre ; mais à la première amie de ma vie, je puis bien dire longuement tout ce que je pense. Je croyais cependant n'avoir aujourd'hui rien à te dire, et j'ai rempli quatre pages! La femme est née bavarde! Si bonne dame Ève n'avait pas tant jasé, nous n'en serions pas où nous en sommes! »

« Lumigny, 29 janvier 1839.

« Est-ce étrange! Il y a un an, on étalait mon trousseau! aujourd'hui, j'ai là sous les yeux celui qu'on prépare pour mon enfant. Quels grands changements en un an! qui m'eût dit qu'ils pourraient avoir lieu et que mon calme resterait le même? J'ai craint longtemps qu'il n'en fût pas ainsi; il n'y a guère que deux ou trois mois que je retrouve l'ordre que j'aime dans mon cœur et dans ma tête. Je ne passe pas mon temps à me figurer tout ce que je voudrais faire pour Dieu; mais je tâche chaque jour de faire le peu qu'il demande de moi en ce moment, sachant bien qu'un petit effort pour surmonter mes défauts lui est plus agréable que des jeûnes et des

cilices. Oh! que pour sa bonté je lui rende de me corriger et de l'aimer!

« Sais-tu qu'il paraît en ce moment une sœur de Mme Malibran, ayant, comme elle, un grand talent? Approchera-t-il réellement de celui de notre pauvre Malibran, dont le souvenir s'efface de toutes les mémoires? Quant à moi, je lui garde bien fidèlement mes *De profundis*. Qui songe à prier pour elle? Peut-être personne. Oh! que l'oubli de la mort rend la célébrité de la vie triste!

« J'ai commencé à lire le *Pickwick Club*[1]. C'est véritablement à faire mourir de rire parfois; mais au début, quelle pathétique histoire que celle de ce misérable acteur! Cela m'a fait pleurer de pitié; cela a l'air si vrai, cet horrible et douloureux mélange! Oh! l'idée qu'il y a peut-être de véritables misères en ce genre, dans tous les théâtres, me poursuivra quand je m'y retrouverai. Il y a vraiment de quoi se repentir d'avoir ri, quand on songe aux larmes amères que peut cacher le rouge et le blanc!

« Figure-toi que l'autre jour mon beau-père m'a demandé mes opinions politiques. Il s'étonne beaucoup de ce qu'étant fille de mon père, je ne m'intéresse pas extrêmement aux affaires publiques! Il serait si content si je parlais un peu politique, Comment donc faire! Peux-tu me l'apprendre? »

« Lamigny, 22 mars 1839.

« Tout en me préparant à la naissance de ce cher petit qui s'approche, je n'oublie pas que le moment de son arrivée peut être celui marqué par Dieu pour mon départ de ce monde, et je m'y prépare aussi tant que je

1. Le premier roman de Dickens.

puis. J'ai rangé toutes mes lettres; je veux mettre de l'ordre partout, et plus que partout, dans mon âme et dans mon esprit. Je n'ai aucune peur de l'événement, je n'ai même aucune idée noire; mais je me raisonne et je me dis, que, pour beaucoup, c'est la mort; que, par conséquent, il ne faut pas la défier, et que, bien qu'elle ne semble pas probable, il faut s'y préparer. Je veux diriger vers cette intention toutes les messes que j'entendrai. De cette manière, j'espère que Dieu m'aidera à bien mourir. Prie pour ma vie, si tu veux, mais prie aussi pour que ma mort soit bonne. »

Le fils aîné d'Eugénie vint au monde le 20 avril suivant, ce fut Alexandrine qui m'en apprit la nouvelle.

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Paris, 24 avril 1839.

« Ma sœur chérie, Dieu merci ! voilà le premier mot qu'il faut dire. Tu n'auras pas eu d'attente inquiète, mais tu auras une grande surprise et une secousse, peut-être. Elle est arrivée ici samedi, le 19, et dimanche, à 5 heures du matin, son enfant, l'enfant d'Eugénie était né ! Le soleil commençait à dorer les maisons vis-à-vis; cela m'a paru joli. C'était un dimanche, et tu peux voir quel en était l'évangile : « Quand une femme enfante, elle est dans la douleur; puis elle est dans la joie, parce qu'un fils lui est né. » Tout le monde en a été frappé ; puis l'évêque de Meaux, qui se trouvait là, a ondoyé l'enfant, et cette chère Eugénie, quand on le lui a rapporté, a dit : « Maintenant Dieu peut me le reprendre, s'il veut ! » Elle m'avait dit avant : « Oh ! j'ai mal souffert ! j'ai prié la sainte Vierge de faire cesser mes souffrances ! » Et elle se reprochait cela !

« M. de Mun était à l'église de Lumigny, lorsque la nouvelle y est parvenue ; tout de suite après les vêpres, M. le curé l'a annoncée, et sur-le-champ on a chanté un *Te Deum.*

« J'aime cet enfant plus que je ne m'y attendais ! Oh ! Pauline, cet événement qui cependant me réjouit tant, ce petit enfant que pourtant j'embrasse avec amour et plaisir, m'a fait encore amèrement sentir mon isolement. Je me sens si inutile dans ces deux familles ! Si j'avais eu un enfant, c'eût été bien différent, outre la si grande consolation personnelle que c'eût été pour moi. Quand Eugénie n'était pas mariée, elle me disait quelquefois : « Si je désirais me marier et avoir un enfant, ce serait pour te le donner. » Maintenant, au contraire, ce cher petit être va encore m'enlever une place de plus dans le cœur de sa mère. C'est tout simple, ce doit être ainsi, mais n'est-ce pas douloureux ? Mon cher ange, sois indulgente envers mes plaintes !

« Jeudi 25.

« Bonjour et adieu. Eugénie va bien, Dieu merci, et je suis moins triste. »

D'EUGÉNIE.

« Mercredi 5 juin 1839.

« Ma bien-aimée Paulette, ce ne sera qu'un mot, mais il sera de moi en personne. Enfin ! il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé !

« Avant de te parler de moi, il faut que je te parle de ta dernière lettre et de la délicieuse nouvelle qu'elle contient. Te revoir ! t'avoir si près de nous, là, à Bruxelles, où je pourrais si bien aller te voir en même temps que tous ceux de la famille d'Adrien qui y sont et nous y

appellent sans cesse. Quel bonheur ce sera, Pauline, de mettre dans tes bras mon cher petit! Que cela est singulier! je puis à peine le croire, même à présent qu'il est là réellement, que je le vois, que je l'embrasse. Il est gentil et je crois qu'il sera beau. Adieu, chère sœur, je t'aime plus que jamais. »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Paris, 10 juin 1839.

« Ma Pauline chérie, je t'écris pendant que Fernand chante au piano un air délicieux qui me donne plus envie d'écouter et de penser que d'écrire; mais je veux te dire que j'ai eu ces jours-ci le bonheur de sentir Dieu si doux, si bon, que cela m'a rempli le cœur de joie! O ma sœur, aimons Dieu et mettons dans cet amour tous les autres amours, voilà le bonheur. Que ce cher Dieu est bon de me faire sentir autant de foi, au moment où j'ai autour de moi le moins de consolations d'amitié! J'ai dit adieu à Montal il y a huit jours; il nous a vus recevoir la nouvelle de votre nomination à Bruxelles, et il en est ravi d'aise pour son compte, comme pour le nôtre.

« Chère toi! serait-il possible que tu fusses ici dans quelques semaines! Il est bien superflu de te dire à quel point cette pensée épanouit mon cœur.

« Oui, je crois le salut facile, mais la perfection est autre chose. Mon cher patron (saint Augustin) a dit: « Aimez et faites ce que vous voudrez. » Est-ce donc si terrible cela? Et c'est Notre-Seigneur qui nous a appris que tout consiste à aimer Dieu et le prochain. Qu'on tende toujours à cela, et on est sûr de son chemin, et on n'a pas besoin de raffiner sur les austérités; l'amour enseigne tout, et c'est un chemin très-droit et bien agréable

aussi, car qu'y a-t-il d'aussi doux que d'aimer? « L'amour accomplit la loi. »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Boury, 17 juillet.

« J'ai reçu ta chère lettre, où tu me dis que notre *Histoire* t'édifie. Oh ! chère amie, comme tu la conserves, cette histoire, comme tu en parles bien. Merci de cela. Peux-tu douter ensuite du bien que tu me fais, en me disant que je suis une de tes principales pensées ! moi qui ai si besoin d'être aimée, et qui veux même, hélas ! une place haute dans l'affection ! Mais je crois que je ne t'ai pas parlé du 29 *juin*[1]. Tu auras su que j'étais ici sans Eugénie, sans ta mère, et je n'ai pas eu beau temps; et cependant, malgré le vent et la pluie, j'ai eu de la douceur à aller porter à sa tombe une quantité de fleurs... Mais nous parlerons de cela et de tout, car nous attendons samedi une lettre de toi, qui nous dira quelque chose sur l'époque de ton arrivée. »

Vers la fin de juillet, Eugénie retourna à Boury pour la première fois depuis son mariage. Elle y passa quelques heureuses semaines, puis elle le quitta pour n'y revenir jamais. Ce fut au retour de ce voyage qu'elle m'écrivit la lettre suivante :

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, mercredi 7 août 1839.

« J'ai passé un temps délicieux à Boury. Jamais je ne l'ai tant aimé ! et jamais je n'ai senti plus de tendresse

1. Le troisième anniversaire de la mort d'Albert.

pour nos bien-aimés parents, et frères et sœurs ! et toute cette vie si bonne et unie ! et cette chapelle si complétement jolie à présent ! Tu as su tous les changements qu'on y avait faits. Entre tous, celui que j'aime le mieux, c'est la tribune : l'orgue et les voix sont bien plus à leur avantage, entendus d'en haut. Enfin tu vas voir tout cela aussi, et dans mes derniers jours à Boury je regardais tout, en pensant que bientôt après moi tu le regarderais aussi. Que n'ai-je pu t'y attendre, et te revoir ! Tu viendras bien vite ici, n'est-ce pas, ma Paulette ? il est essentiel, il me semble, que nous ne soyons pas longtemps près l'une de l'autre sans nous embrasser. Le cœur me bat d'y songer. Je voudrais en être à me jeter dans tes bras. Mes chers amis, de grâce, partez, arrivez ! Dieu soit avec nous tous et nous réunisse ! »

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Boury, 9 octobre 1839.

« Je suis en ce moment seule, oui, ma chère, seule, avec Julien dans ce grand château [1], mais je ne suis pas à plaindre dans ces heures solitaires, je les supporte mieux qu'autrefois. Le premier moment du départ des autres, où je me suis trouvée seule et dans l'obscurité, a été un peu mélancolique. Mais je ne me suis pas appesantie là-dessus ; je lis, ou bien j'écris ma chère histoire et alors je n'ai pas même assez de six heures de suite de solitude complète. Heureusement mes doux souvenirs font une bienfaisante impression sur mon âme, heureuse même malgré l'amertume qui s'y mêle, de sorte que je

1. Pendant une autre absence de ma mère, pour mener Olga à quelque réunion dans les environs.

passe facilement mes jours sans ennui en mêlant toujours Dieu et Albert. En ce moment j'écris les premiers temps de notre mariage : cela m'absorbe tant, que souvent j'oublie le moment présent : je revis ma vie ! Et, quoi qu'on en puisse dire, je trouve l'imagination une chose bien utile et bien heureuse ! C'est une peinture magique. Je revois le vieux journal de famille que nous nommions la *gazette*, et je m'attendris sur ton écriture, sur celles de nos frères absents[1], et je me dis : « Mon bonheur a été détruit, mais il m'en reste encore des débris charmants que je voudrais toujours rassembler autour de moi. » Et toi ! toi, tu m'en serais bien une des parts les plus chères et peut-être la plus utile de toutes celles dont se compose ce reste de bonheur ! L'orgue, dans ces moments de solitude, me fait aussi plaisir à jouer parfois ; mais soit dans ma chambre, soit dans notre chère chapelle, je me sens toujours heureuse d'être ici, au lieu d'être à Paris ou à Dangu ; je préfère mille fois, au vacarme du monde, le silence mélancolique qui m'entoure.

« Cela ne me paraît pas tant coupable qu'étrange, de voir faire des plaisirs toute l'affaire de la vie, quand la vie est si sérieuse, si remplie de peines, de quelque côté que l'on jette les yeux. Du reste, ne va pas croire que je voulusse bannir les plaisirs de partout : pas le moins du monde, et si Albert avait vécu, j'en aurais pris ma bonne part, tout en étant aussi catholique que je le suis maintenant ; mais je voudrais seulement que les plaisirs fussent la récréation, le délassement, et non l'affaire de la vie ! »

1. L'abbé Gerbet avait accompagné à Rome mon frère aîné et sa belle-mère, Mme de Lagrange. Fernand les y avait rejoints au mois de janvier.

Me voici arrivée à la partie de ces souvenirs où Olga apparaît plus clairement. Elle vient d'avoir dix-huit ans, et il est temps pour moi de la faire un peu mieux connaître, ou plutôt de la laisser, comme les autres, se faire connaître elle-même.

J'ouvre donc, à son tour, le petit journal où, elle aussi, écrivait les pensées qui traversaient son esprit et quelques-uns des incidents de ses paisibles journées; journal très-incomplet sans doute, peut-être enfantin, mais qui cependant me semble exhaler un très-doux parfum de jeunesse et de poésie, que la piété élève parfois bien haut. Et d'ailleurs cette âme allait grandir et mûrir si vite, qu'il est bon de la contempler un peu à cette période de sa vie, afin de se rappeler (lorsque, dans l'épreuve, nous la verrons grande et courageuse) qu'après tout, cette chère et douce jeune sœur était presque un enfant! J'ouvre donc ce pauvre petit journal, et sa seule vue m'attendrit; car cette écriture incertaine et tremblante me rappelle la perpétuelle souffrance contre laquelle elle a patiemment lutté. On se souvient peut-être que, dans une autre partie de ce récit[1], j'ai parlé de cette vue faible qui, sans altérer extérieurement ses yeux, rendait toutes ses jouissances incomplètes, la pri-

1. V. tom. I, p. 120.

vait parfois soudainement (surtout au milieu du jour) de la vue d'un objet trop vivement éclairé, et rendait pour elle l'étude un labeur plus difficile que pour tout autre. Comme elle l'aimait cependant et s'y livrait avec persévérance ! Comme elle savait attendre, ses livres à la main, l'heure et le moment où la lumière lui permettrait de les ouvrir ! Comme elle s'arrangeait pour abriter du soleil et du jour le grand piano, où elle étudiait pendant tant d'heures quelquefois, ayant à faire un constant effort pour surmonter l'imperfection de sa vue, y parvenant sans se plaindre jamais, et sans jamais se douter non plus qn'elle avait à réussir plus de mérite qu'une autre ! Que de petites vertus, simplement et constamment pratiquées, ont préparé son âme à celles dont elle nous a donné, si vite et si jeune, de grands exemples !

Maintenant, j'en reviens aux pages de ce journal (où je puiserai de temps en temps les récits qui vont suivre), pages écrites à la hâte, à toute heure, souvent sans y voir, quelquefois illisibles, mais où se trouvent cependant, il me semble, les deux choses qui, plus que d'autres, font rayonner la jeunesse d'une lueur attrayante et bénie : la pureté du cœur et la noblesse de l'intelligence.

Elles débutent, du reste, d'une façon singulièrement grave.

JOURNAL D'OLGA.

« Lumigny, 25 juin 1838.

« Eugénie a lu le journal d'Albert. Son séjour sur la terre a été bien court, bien pénible aussi ; mais notre si bon Dieu a su tempérer par d'immenses consolations l'amertume de ses douleurs. « *Tout ce qui finit est bien court,* » c'est lui qui l'a dit, et Dieu l'a transporté de

cette terre misérable en un beau pays, où la joie ne finit pas, et où il nous attend. Albert! prie pour moi, pauvre petite! oh! oui, bien pauvre! Je suis ta sœur aussi. Souviens-toi de moi, prie pour que je meure bien aussi, pour arriver où tu es arrivé.

« Lumigny, 16 août 1838.

« La pauvre Mme Collot est morte ce matin, j'y ai été avec Eugénie en sortant de l'église, et j'ai regardé quelque temps cette figure morte. Quelle singulière expression que celle de la mort! ou plutôt quelle singulière absence d'expression! Cela a quelque chose de grave et d'imposant, qui me plaît assez pourtant. Que c'est donc singulier! — on ne peut pas dire autre chose : — ces yeux fermés pour si longtemps, ce corps qui ne doit plus bouger, et l'âme, qui depuis tant d'années est enfermée, étouffée, entourée de choses lourdes et matérielles qui l'écrasent et l'enveloppent d'un voile si épais qu'elle oublie presque son immortalité! — l'âme, qui quelquefois se laisse enchaîner si fort par cette laide matière, qu'elle souhaite n'en être jamais délivrée, et que, ne comprenant plus l'état de bonheur et de liberté dont elle jouirait sans le pesant fardeau de son corps, l'instant de cette délivrance, au lieu de la réjouir, la fait trembler, et elle ne pense qu'avec terreur à la douleur que lui causera le choc de tous ses liens se brisant à la voix de Dieu.

« Pauvre âme! quelle misère! Mais, après ce premier moment de surprise et de frayeur, quand, se regardant d'abord elle-même, elle se voit brillante, agile, heureuse, quel cri de bonheur ne doit-elle pas pousser! Comme elle doit s'élancer joyeusement dans le sein de celui qui la délivre! Quelle joie de s'entendre dire : « L'hiver est passé! l'éternel printemps commence pour toi; ici plus

de misère jamais, jamais plus de peines, plus de mort! » On n'entend plus parler que de joie, d'amour et d'immortalité! « Heureuse âme! les douleurs, les peines sans nombre qui faisaient autour d'elle accuser d'injustice la miséricordieuse main qui frappe pour purifier et récompenser, la dernière maladie qui paraissait si pénible, si terrible, l'angoisse du moment de la mort, toutes ces misères sont bientôt oubliées ou paraissent un point dans l'immensité. Quelle joie de penser que ce moment de souffrance va être suivi d'une éternité de bonheur! Oh! bienheureuses âmes qui regardez sans doute alors avec une grande compassion la triste chambre où vous venez de laisser votre corps pâle et glacé, vous voyez vos amis tristes et en larmes, entourant ce qui leur reste de vous! Oh! n'oubliez pas que ce temps de misère qui vous paraît si court et facile à supporter, maintenant que vous en êtes délivrées, vous épuisait il y a peu de temps! Priez pour ceux que vous laissez encore enchaînés dans cette misère! Ah! priez pour que nos âmes puissent s'en dégager un peu. Faites-nous entrevoir un rayon de l'immense bonheur qui nous attend, afin que nous soyons préservés de ce comble de misère, qui est de se laisser tellement abattre, qu'on s'attache à cette terre, et qu'on ne désire plus la quitter!

« Lumigny, 3 septembre 1838.

« Dans ce bas monde, une des plus grandes misères, c'est de s'habituer à tout, au bonheur, et même au malheur; et ces moments de joie, qui sont comme de délicieux éclairs, une fois passés, on retombe dans la monotonie de la vie! Quelquefois (moi, par exemple, je suis ainsi) on perd, dans la froideur de l'habitude, la sensation d'aimer ceux dont le retour a causé cependant une grande joie. Au lieu qu'au ciel la terrible habitude ne

sera plus connue. Les premiers sentiments de joie que nous éprouvons en revoyant nos amis, au lieu de diminuer et de s'éteindre, ne feront qu'augmenter, et à mesure qu'on avancera dans l'éternité, on trouvera de nouveaux sujets de joie et de reconnaissance. Plus de froideur ! plus d'indifférence ! tous les cœurs déborderont continuellement de ferveur. Quel incompréhensible bonheur ! Mon Dieu, moi qui suis si froide, si insensible, je serai un jour remplie d'enthousiasme et d'amour ! N'y a-t-il pas de quoi faire désirer la mort ! Et pourtant je ne la désire pas.

« Vendredi 5 avril 1839.

« Tout le monde meurt jeune, à présent; c'est effrayant et très-triste d'un côté ; et cependant, si on avait une vraie foi, cela ne semblerait pas si triste, car ne devrait-on pas regarder comme un bonheur la sortie de ce monde sans passer par les misères et les infirmités de la vieillesse ? Et puis, pour les gens pieux et qui ont du véritable amour dans le cœur, ils doivent aimer à offrir à Dieu le sacrifice d'une jeune vie, quand on a encore toute sa force et toute son intelligence pour la lui offrir de toute sa volonté, au lieu d'attendre à n'avoir à lui présenter que l'offrande d'une vieillesse où la force vous reste à peine de faire un acte de résignation, et où la souffrance vous abat tellement que c'est à peine si on a une pensée. C'est comme si on offrait une belle fleur au lieu d'une fanée.

« C'est comme cela qu'on devrait nous habituer à regarder la mort dès notre enfance. Ce n'est pas pour dire que ce n'est pas triste ; je suis persuadée que cela me ferait un grand chagrin, surtout si, comme cette pauvre petite madame d'O..., j'avais à quitter un mari que j'aimerais et deux enfants ; mais cependant j'espère

que je le prendrais du bon côté, en pensant combien cette séparation est courte. Je ne serais peut-être pas du tout comme cela; je ferais, au lieu de cela, peut-être très-mal mon sacrifice. Enfin, mon Dieu! ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut être prêt, et que, puisque la mort peut venir sitôt, il faut tâcher que l'offrande soit aussi pure que possible. C'est ce que je vous demande, ô mon Dieu!

« Boury, samedi 29 juin 1839.

« Il y a aujourd'hui trois ans de la mort de notre Albert. J'ai été, après dîner, au cimetière avec Alexandrine. Mme Dufour m'a donné les plus délicieuses roses du monde, je les ai toutes portées à ce cher tombeau. Albert! prie pour que je meure bien. Ce tombeau couvert de roses m'a fait penser au ciel. Plus tard je me suis promenée avec mon père, qui m'a si bien parlé! Quelle ferveur brûlante il a!

« Jeudi 17 octobre.

« J'ai pensé ce soir que je m'étais plus amusée dans notre tranquille soirée d'aujourd'hui qu'aux réunions brillantes de Dangu. Les satisfactions paisibles nous laissent un calme charmant qui fait que réellement on se sent heureuse. Cependant, j'aime le monde et je m'y amuse, et quand j'y ai été pendant quelque temps, j'ai toutes les peines imaginables à me remettre à aimer la vie sérieuse. Il y a quelque temps, je pensais, par exemple, que cela me ferait de la peine de passer tout l'hiver à Boury. Eh bien! maintenant, j'en prendrai fort bien mon parti. Je suis dans une veine de passion pour l'étude, et je voudrais avoir le temps de m'y livrer, ce qui fait que je me consolerais tout à fait de passer l'hiver ici; mais, au lieu de cela, je commence à croire à notre voyage à Naples, et cette idée me sourit aussi. D'ailleurs,

je suis si changeante ! Avant-hier je pensais que cela me ferait une vraie peine si on renonçait à ce voyage de Naples, aujourd'hui je pense presque que j'aimerais mieux rester ici; demain ce sera encore autre chose; mais ce que je sais pourtant, c'est que cela m'amuse de voyager : c'est une espèce d'étude aussi, et une étude des plus intéressantes. Seulement, je ne suis pas encore assez instruite ; l'Italie m'intéresserait bien autrement si je l'étais ! Cela ne fait rien, cela m'amuserait; et puis, à Naples, je pourrais bien m'instruire encore un peu.

« On me trouverait bien pédante, si on lisait ceci : c'est pourtant un fait que j'ai une petite passion pour l'étude. Il y a deux ans, et même un an, je ne désirais étudier que pour trouver à la religion des preuves de plus; à présent, c'est moins parfait, j'aime l'étude pour savoir ce qui s'est passé avant moi ; les gens d'autrefois m'intéressent. Cela passera aussi peut-être; je ne suis pas très-constante, et les plaisirs de Naples me feront peut-être oublier mon projet de devenir savante : *Sarà quel che sarà*. L'abbé Gerbet sera là, il me retiendra si je penche trop du mauvais côté, et cela me fera un grand plaisir de revoir mes amies Euphémie et Nathalie[1] ! Oui, décidément, je serai très-contente d'y aller.

« Voilà le second coup sonné. Quel temps je perds ! C'est si amusant d'écrire tout ce qu'on pense, et j'ai si rarement le temps de le faire ! Quand je commence, je ne m'arrête plus.

« Paris, 15 novembre 1839.

« Paris, oui *Paris* depuis lundi. Voilà un mois que je n'ai écrit; c'est toujours comme cela, quand j'ai le plus de choses à dire.

1. Euphémie de Sonnenberg et Nathalie Narishkine, des amies d'enfance.

« Pauline et Auguste sont arrivés de Lisbonne dimanche 3 novembre, le soir, à l'heure du dîner. Mon père et ma mère avaient été au-devant d'eux presque jusqu'à Beauvais et étaient revenus sans les avoir rencontrés. Pendant ce temps, j'étais restée avec Alex dans le salon, tantôt chantant au piano pour me distraire, tantôt éprouvant de violentes émotions au moindre bruit qui se faisait entendre, et courant à chaque instant du salon à la porte de la cour, et de la porte de la cour au salon, enfin dans l'état ordinaire où l'on est quand on attend, et qu'on attend avec joie et impatience. Par conséquent, grand désappointement en voyant père et mère revenir seuls ! Alors Alexandrine et moi nous nous sommes établies dans le corridor, écoutant de toutes nos oreilles et prenant, à chaque instant, le bruit de la pluie qui tombait à torrent pour celui des grelots. Enfin nous entendons un bruit plus fort : c'est bien des grelots, cette fois. Vite, père, mère! tout le monde! ce sont eux ! Tout le monde vient : plus rien, profond silence, étonnement, impatience universelle. Enfin une voix dit : « C'est un courier ! Ils étaient parti de Gisors avant lui, ils seront ici dans dix minutes. »

« Bonheur général, attente joyeuse et remplie d'émotion. Enfin au bout d'une demi-heure on voit paraître leur voiture dans l'avenue, *sans grelots*. Ce sont eux, et nous embrassons enfin notre Pauline !... Conversations sans fin, musique le soir, nous chantons des airs portugais et espagnols qu'elle nous apporte, puis on parle de Naples ! »

Nous revenions, à cette époque, de Lisbonne pour n'y plus retonrner; mais nous ne devions pas séjourner longtemps en France; car, avant de nous rendre à notre nouvelle destination, qui était Bruxelles, nous devions

aller passer l'hiver à Naples. Cette fois, cependant, ce n'était pas me séparer des miens, car le projet dont il est question dans le journal d'Olga, devait en effet s'effectuer. Mes parents allaient partir pour l'Italie avec mes jeunes sœurs, et Alexandrine devait être du voyage. Eugénie donc seule restait, et cette nouvelle séparation, qui allait succéder si vite à mon retour, jetait sur notre courte réunion un nuage qui aurait été bien autrement sombre si l'avenir nous eût été dévoilé.

Le séjour qu'Eugénie avait fait à Boury quelques semaines avant mon arrivée avait en effet marqué la fin d'une époque : elle était revenue pour quelques jours dans ce lieu où elle avait passé deux années si calmes et si actives ; elle s'était retrouvée un instant à sa place dans ce cercle de famille auquel elle apportait, avec son bonheur nouveau, plus de tendresse encore pour tous ceux qui le composaient. Elle avait encore une fois prié dans cette chapelle, chanté à cet orgue, visité ce cimetière et ce village, et, tandis qu'elle regardait tout cela en se disant que « je le regarderais bientôt à mon tour, » elle était loin de penser qu'elle-même regardait Boury et tout ce qu'il renfermait, pour la dernière fois. Elle était loin, en quittant ce cher foyer, de prévoir quels seraient ceux qui manqueraient, ainsi qu'elle, à la réunion du retour !

De mon côté, lorsque après un court séjour à Lumigny, je me séparai d'elle, la laissant bien portante, heureuse, son bel enfant entre les bras, je ne songeai point à prévoir l'effet qu'allait produire sur elle le départ simultané de tous ceux qui venaient parfois partager la solitude où s'écoulait sa vie ; je ne devinai pas qu'elle se reprocherait comme une sorte de délit l'impuissance où elle allait se trouver de combler le vide que laissaient tant d'absents à la fois ; je ne me doutai pas enfin qu'elle

était déjà atteinte d'un mal funeste, qui devait aggraver pour elle toutes ces circonstances, et peut-être à son tour être aggravé par elles.

Ce départ pour l'Italie, dont le retour devait être si triste, eut, au contraire, un aspect de joie générale : ma mère était heureuse de soustraire mon père à un hiver du Nord, et de donner à la jeunesse d'Olga un peu de mouvement et de vie; Alexandrine l'était de revoir ce pays toujours aimé et plein des souvenirs dont elle aimait tant à recueillir les traces. Olga était, bien naturellement, dans toute la joie que cause, à son âge, la perspective du plus beau des voyages; et, quant à moi, séparée d'eux tous depuis si longtemps, on peut se figurer s'il me semblait doux de me retrouver ainsi voyageant en famille.

Nous partîmes donc, les uns après les autres, de Lumigny, pour nous retrouver tous à Marseille, le 14 décembre. Et maintenant, c'est à Olga que je laisse faire le récit du voyage.

JOURNAL D'OLGA.

« Marseille, 15 décembre 1839.

« Nous allons à Naples tout droit, sans nous arrêter à Rome, où mon père ira sans nous; cela me chagrine un peu, mais ce n'est pas encore sûr; et puis, nous y irons plus tard.

« Hier, en voiture, j'ai encore eu ma frayeur de devenir laide. Mais, Olga, ma bonne amie, savez-vous que ce n'est pas du tout joli de tant penser à cela? Eh bien! si vous devenez laide, il faut faire ce sacrifice à Dieu; cela vous empêchera de faire des péchés de vanité. Pourvu que vous soyez bonne, n'importe le reste. — Mon Dieu, oui, je sais bien, et j'aime mieux être bonne

et laide que mauvaise et jolie; mais j'aimerais bien être bonne et jolie. Si je continue à engraisser comme cela, il n'y aura pas moyen d'être jolie; cela me contrariera, et si je ne fais pas de péchés de vanité, j'en ferai peut-être d'impatience, et d'envie! — Fi donc! comme je suis sotte et frivole!

« 17 décembre. Golfe de Gênes (à bord du bateau à vapeur).

« Maman me défie d'écrire ici; mais je suis pourtant très-bien établie, assise par terre dans la cabine, l'encrier posé sur un pliant près de moi.

« Quel temps! quel pays! Hier nous sommes restés sur le pont jusqu'à neuf ou dix heures, par un temps ravissant, par une lune délicieuse, et nous avons chanté une foule de jolies choses. Ce temps, cette mer calme, cette belle nuit, c'était vraiment enchanteur! et ceci le 16 décembre! Que faisaient-ils, nos chers amis de Lumigny, pendant ce temps? Ils gelaient probablement ou bien se grillaient au grand feu du salon. Nous nous sommes dit cela hier au soir; nous avons même ajouté que peut-être ils s'étaient endormis au coin de ce feu pendant que nous étions à rire et à chanter en plein air, comme si on était au mois de mai.

« Mon père nous a toutes appelées à cinq heures du matin pour voir lever le soleil. J'y ai été avec mes sœurs. Rien n'est plus beau que cela, ce soleil magnifique sortant de la mer, et puis, de l'autre côté, la côte de Nice à Gênes, que je n'avais jamais vue et qui m'a ravie! Quelle délicieuse chose que de vivre dans un pays comme celui-ci! Comme j'aimerais mieux y être habituellement que dans notre triste Boury, où, si souvent, il m'est arrivé de désirer revoir cette mer et ces montagnes que je vois aujourd'hui, et de trouver que j'étouffais dans ce trou! Pauvre Boury, je te demande bien pardon, mais je

ne te trouve pas joli. J'y ai eu pourtant de bien bons moments; mais c'est égal, j'aimerais mieux passer ma vie dans ce resplendissant pays.

« Les idées romanesques ne m'ont pas manqué non plus, ce matin. J'ai pensé que j'aimerais à rencontrer un mari dans ces parages, qui soit bon, pieux, qui m'aime, qui aurait une jolie villa sur cette délicieuse côte, où je passerais ma vie; et alors je me suis figuré une vraie vie de délices. J'aimerais aussi qu'il fût riche, afin de pouvoir faire beaucoup de bien et vivre confortablement. — Qui lirait ceci me trouverait bien futile. — Et puis, j'ai pensé que j'irais faire de petits voyages à Lumigny, Boury, Paris; enfin, toute une vie charmante. C'est toujours du bonheur que je me figure : il y a de quoi me porter malheur. — Que la volonté de Dieu soit faite!

« Gênes, 18 décembre 1839.

« Je continue à être enthousiasmée de ce pays! Quand je pense que je suis là, à ma fenêtre ouverte, sans feu, que j'ai eu trop chaud dans nos courses, que j'ai là près de moi un bouquet délicieux de roses, de violettes et de jonquilles qui m'embaument, donné à la villa Pallavicini, par une femme qui les avait cueillies, non en serre chaude, mais dans un jardin rempli de fleurs! C'est pourtant délicieux! On ne se doute pas de l'hiver ici.

« Nous avons été voir plusieurs églises, l'Annunziata d'abord, qui m'a transportée. Il y avait longtemps que je n'avais vu d'église italienne, et j'en jouis bien mieux à présent. Nous avons aussi été à San-Syro, qui est bien beau, mais j'aime mieux la première que toutes les autres. La cathédrale et Saint-Laurent, nous avons vu tout cela, puis le tombeau de sainte Catherine de Gênes. Là, j'ai pensé beaucoup de choses, cela m'a fait une grande impression. Ce tombeau est dans l'hôpital où sainte Ca-

therine demeurait. On nous a fait passer par les salles qui sont grandes, belles, aérées. Le corps lui-même de la sainte, que l'on voit, est affreux; elle est habillée et couverte de pierreries. J'ai pensé à la vanité de la beauté, qui devient si horrible, et qu'au ciel les saints doivent trouver qu'ils avaient bien raison de la dédaigner. Et pourtant je pense toujours que je serais fâchée d'être laide. Ensuite on nous a fait voir sa chambre, à côté de laquelle on a mis une chapelle. Les peintures qui se trouvent sur les murs y étaient de son temps. On y a inscrit des paroles dites ou écrites par elle, entre autres celles-ci :

« Amor mio, non piu peccati! Amor mio, non piu « mondo!

« Se una goccia di quello che sente un cuore amante « di Dio cadesse nell'inferno, i demonii diventerebbero « angeli, perchè dove c'entra un poco di amor di Dio, « *non vi può essero ne pena ne male* [1]. »

« Là, j'ai eu très-forte la pensée et presque le désir de me faire religieuse. J'étais pénétrée de tout cela. Les *** diraient que c'est une inspiration : le fait est que l'idée a été vive, et, dans les deux ou trois églises où je suis entrée ensuite, ma seule prière à Dieu a été de me faire faire sa volonté. Ensuite j'ai pensé que j'étais trop molle, trop nonchalante, que j'avais trop peu de ferveur pour jamais faire ce grand sacrifice.

« J'ai pourtant eu plusieurs fois cette pensée depuis quelques jours, ou du moins j'ai pensé au bonheur des religieuses. En regardant le soleil, en admirant ce

1. « O mon amour, plus de péchés! ô mon amour, plus de monde! « Si une goutte de ce que ressent un cœur qui aime Dieu tombait dans l'enfer, les démons deviendraient des anges; car, là où il entre un peu d'amour de Dieu, il ne peut plus y avoir ni douleur ni mal. »

céleste pays, j'ai pensé que, si j'étais religieuse, j'en jouirais extrêmement, et que, comme on admire toujours le peu de beau et de bien que fait une créature qu'on aime, à plus forte raison doit-on être en extase de joie en pensant que celui qui, pour une religieuse, est plus qu'aucun époux, ou père, ou frère, ou mère, ou enfant, est l'auteur de ce magnifique univers qu'on doit admirer d'autant plus. Oh ! oui, mon Dieu, vous êtes bon, beau, et je conçois que, lorsque l'on a la passion de votre amour, elle doit être portée au comble.

« Que ma rêverie d'aujourd'hui a été différente de celle d'hier ! »

A Civita-Vecchia, nous nous séparâmes de mon père et d'Alexandrine, qui allaient à Rome, tandis que nous allions avec ma mère tout droit à Naples.

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Rome, 21 décembre 1839.

« Sœur chérie, me voilà à Rome ! je t'écris pour te le dire, et pour mon propre compte et aussi pour celui de ta bonne mère, qui m'a bien recommandé de te donner sur-le-champ de nos nouvelles : c'est le dernier mot qu'elle m'ait répété hier sur le bateau au moment où nous nous séparions, car elle est allée tout droit à Naples avec Pauline, Albertine et Olga (qui sanglotait de ne pas venir à Rome). Ton père, Étienne[1], M. de Tocqueville[2], M. de Rivière[3] et moi, nous avons pris la diligence à Civita-Vecchia. Mais, vu que M. de Tocqueville

1. Le comte de Biron.
2. Le comte Hippolyte de Tocqueville, frère aîné de l'illustre auteur de *la Démocratie en Amérique*.
3. Le comte Louis de Rivière.

avait oublié son portefeuille et qu'il a été le chercher *à pied* à Civita-Vecchia, vu qu'ensuite nous avons cassé un timon, nous avons mis treize heures à arriver à Rome, au lieu de six. Ce n'est donc que cette nuit, à deux heures du matin, que nous avons passé devant ce cher grand Saint-Pierre, magnifiquement éclairé par la pleine lune ; je l'ai revu avec la plus douce émotion en songeant que je lui appartiens maintenant.

« Je me suis couchée à quatre heures du matin, et je n'ai dormi que trois heures. Ce matin nous avons trouvé au salon l'abbé Gerbet, qui nous attendait. J'ai été entendre sa messe dans la chapelle de la princesse Wolkonsky ; il me semble qu'il l'a dite avec un plus saint recueillement que jamais. Demain je communierai à Saint-Pierre ; c'est un vrai bonheur pour moi. C'est comme cela que je reverrai Saint-Pierre. Mon Albert s'en réjouira.

« A Gênes, j'ai eu aussi une vive impression de joie en me retrouvant dans une église d'Italie, en voyant les franciscains qui la remplissaient. Le même jour, j'ai été avec tout le monde visiter le corps de Sainte-Catherine de Gênes. A Livourne, j'ai revu en pleurant Dippogi[1] et la chambre si connue de l'auberge où il m'avait vue avec *lui*. Ensuite j'ai eu le crève-cœur de ne pouvoir aller jusqu'à Pise.

« Retournés à bord, il y a eu de grandes indécisions avant que ta mère ait pris enfin le parti d'aller d'abord s'établir à Naples et de revenir ensuite avec Olga vers l'époque de la semaine sainte. Je pense que ton père ira vers le 15 janvier à Naples.

« Cette lettre est bête ; c'est que je suis moi-même hébétée en ce moment, et tu le comprends. Mille amitiés

1. Consul de France.

à Adrien et à ses parents, à qui j'écrirai très-prochainement. — Comment te portes-tu? prends donc l'habitude de parler de toi. — Prie pour moi et que Dieu te bénisse.

« Je vois de ma fenêtre notre Casa Margherita ! »

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Rome, 31 décembre 1839.

« Bien chère amie, j'ai trop à t'écrire, pour t'écrire de Rome surtout! Merci pour ta chère lettre que j'ai reçue la veille de Noël. Eh bien ! oui, je crois que je te manque quelquefois, malgré ton bonheur, car je sais que l'âme peut toujours désirer un surcroît de mieux; et ce sentiment si inhérent à notre nature ne se perdra peut-être pas même au ciel; seulement là le désir du mieux sera toujours rempli à mesure qu'il naîtra.

« Il faut que je commence par te dire que Mme Th., cette charmante Hortense dont nous avons tant entendu parler, est ici, et hier j'ai été chez elle, sans l'avoir jamais vue auparavant. Je l'ai trouvée effectivement bien belle; elle m'a paru aussi très-parfaite, et je ne doute pas qu'elle ne le soit. Elle est venue ici subitement, pour sa santé, parce qu'à Paris elle aurait dû passer tout l'hiver au lit: je la retrouverai donc encore ici à Pâques.

« Constance et moi nous avons passé toute la nuit de Noël sur pied, passant d'une superbe messe de minuit à Saint-Louis-des-Français, à Sainte-Marie Majeure, où a lieu, cette nuit-là, une procession magnifique de la Crèche de Notre-Seigneur, et une très-belle grand'messe dans cette si riche chapelle du Saint-Sacrement. Puis, de là, après une tasse de café et sans toilette refaite, à Saint-Pierre, où le Pape a dit la messe. J'ai été émue en le

voyant, en pensant que j'étais son enfant maintenant, et c'est avec une bien grande joie que je me suis agenouillée sous sa main bénissante. Puis, à l'élévation de cette messe dite sur le tombeau de saint Pierre, avec quelle joie je me suis prosternée au milieu de ces Anglaises ou autres pauvres étrangères qui restaient assises ! Oh ! si elles savaient quelle joie il y a dans un cœur catholique, elles feraient peut-être quelques efforts pour connaître notre foi. »

« Rome, 16 janvier 1840.

« Chère, chère amie, je reçois aujourd'hui ta seconde lettre avant d'avoir répondu à l'autre ; je me tourmente aussi de n'avoir pas encore écrit à ta belle-mère, mais je n'ai pas eu le temps de le faire, car, comme dit Constance, « *je n'arrête pas un moment.* » Ce qui ne m'entre pas dans la tête, c'est qu'il y ait quelqu'un qui ait pu te demander « *ce qui m'absorbait* tant à Rome. » Rome ! ce mot ne dit-il pas tout ? n'est-ce pas le nom du véritable sanctuaire de la terre ? Mais il est vrai qu'il est peu et mal connu, et j'espère que le nouveau livre de l'abbé Gerbet[1] servira à faire connaître Rome sous son véritable jour ; c'est pourquoi il croit être utile à l'Église en demeurant ici pour l'écrire. Il est extrêmement touché de ce que tu lui dis, et tu peux bien être sûre qu'il est toujours le même pour toi. Les chères bonnes amitiés sont éternelles et ne se nuisent point les unes aux autres. J'en ai formé ici deux nouvelles, ma chère Hortense et puis une Allemande, la baronne Kimsky, protestante convertie ; toutes les deux sont bien saintes. C'est bien curieux et bon contre l'orgueil, de voir de telles personnes ; toutes les deux aiment la souffrance ; l'une a une piété et l'autre une charité qui me font rentrer sous terre.

1. *Esquisse de Rome chrétienne.*

« J'ai vu le Saint-Père; je me suis agenouillée à ses pieds avec tant de plaisir! Il m'a accordé plusieurs grâces précieuses qui me réjouissent fort. »

Après ce court séjour, pendant lequel Alexandrine ne fit, pour ainsi dire, que jeter un regard sur Rome, mais un regard pieux et ravi, elle partit pour Naples, où elle allait retrouver d'autres et de plus douloureuses émotions.

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Naples, dimanche 2 février, Présentation.

« Chère amie, que dis-tu de cette date : *Naples*, écrite par moi? Oh! que cette vie est extraordinaire, et que c'est heureux que nous ayons autre chose à espérer!

« Je suis arrivée ici jeudi soir vers onze heures, et rien que de longer les maisons de Chiaja m'a stupéfaite et m'a causé d'abord au cœur une sensation amère. Imagine-toi que, par une méprise du voiturier qui me conduisait, j'ai passé en arrivant devant notre ancienne maison et la vôtre! Je les ai donc revues tout de suite! Oh! mon cher ange, c'est Dieu seul qui me console d'avoir ainsi perdu le bonheur de la terre. Aussi est-ce avec un double plaisir que je le prie ici dans les églises de ce Naples où je ne vivais que pour un amour humain, dans ce Naples où autrefois je croyais tout avoir quand j'y avais Albert, dans ce Naples où je ne retrouve plus Albert, où je ne le reverrai jamais, et où il ne me reste plus que Dieu! — Plus que Dieu! — Voilà ce que notre indignité humaine nous fait penser si souvent, comme si on n'avait pas assez en ayant Dieu!

« Ma chambre donne sur le jardin du palais Acton où

je me suis mariée, et, au delà, je vois le Vomero. Oh! avec quelle surprise j'ai regardé tout cela, le lendemain de mon arrivée! Eh bien! j'aime à tout revoir ainsi, et j'espère que c'est la bonté de Dieu, la douceur et la félicité de mon ange absent, et non mon indifférence, qui font que tous ces souvenirs me sont si doux.

« A Santa-Maria in Portico, où j'ai voulu aller hier par souvenir[1], j'ai pensé qu'Albert aimait sans doute mieux m'y voir sans lui et catholique, qu'autrefois avec lui et protestante; mais alors m'a pris l'amer regret de n'avoir pas été catholique pendant notre court mariage! Puis, après cela, comme Dieu fait bien tout ce qu'il fait, j'ai pensé bien vite aussi que ce qui a été a été pour le mieux.

« Je ne suis donc pas mal ici; ma chambre me plaît, les bons Napolitains me regardent comme une exaltée, et, à cause de cela, me laissent très en paix, et j'ai du plaisir à me retrouver en famille, et à me reposer de mes fatigues de Rome. Tu juges si ton souvenir est sans cesse mêlé à celui de notre doux ange et si je voudrais t'avoir ici! Tu me demandes comment j'y serai moi-même après Rome? Oh! oui, sans doute, Rome a une autre atmosphère, précisément celle qui fait vivre les cœurs qui ont souffert, parce que là, dans cette sainte ville, tout parle de Dieu, au lieu qu'ici tout parle du bonheur terrestre; alors quand il est fini, cela peut être douloureux de vivre ici, car il n'y a pas un théâtre comparable à celui-ci pour les scènes de l'amour de ce monde. Mais, hélas! comme la mort a moissonné toute cette société, depuis notre temps!

« J'ai tant de choses à te dire encore! J'ai vu le Mont-

1. C'était l'église où, encore protestante, elle accompagnait Albert à la messe tous les dimanches.

Cassin en venant ici. Par une permission du Pape, je suis entrée dans le monastère. Quelle situation, et quelle paix règne là-haut ! Les religieux sont excellents, et ont cet air de sérénité et de charité que je vois dans tant de couvents.

« Adieu ! Que Dieu te rende sainte, toi et tout ce qui t'entoure ! »

ALEXANDRINE A M. DE MONTALEMBERT.

« Naples, 3 février 1840.

« Je suis donc à Naples... Je ne vous dirai pas ce que la vue de tous ces lieux me cause d'émotion. Il n'y a pas une maison à Chiaja, pas un endroit dans ces environs qui ne soit consacré par un souvenir, dont aucun n'est effacé de mon âme. Mais avec le goût que j'ai de *tout* repasser, j'aime à être ici, et ce qu'il pourrait y avoir de trop amer dans le contraste est adouci pour moi par un baume toujours intarrissable : le bonheur d'y être *catholique !* Ma chambre donne sur le jardin du palais Acton où je me suis mariée et un peu plus loin je vois le Vomero. Rien ne pouvait mieux me convenir, d'autant plus que cela m'empêche d'être étourdie par l'insupportable bruit de Chiaja. Il y a huit jours que j'ai quitté Rome ; j'ai vu en chemin le Mont-Cassin et j'en ai été ravie. Quel antique sanctuaire ! quelle situation ! Quelle paix et quelle bonté règnent sur les figures de ces hommes élevés matériellement et spirituellement si haut, et voyant à leurs pieds de tous côtés les grandes routes qui conduisent au monde, dont à peine ils entendent le bruit ! Quelle vénération on se sent pour tous ces frères et sœurs de tous temps, dont l'histoire se perd dans la nuit des siècles, et qui ont créé partout tant de belles choses qui

subsistent encore! J'y ai vu D. Luigi Tosti, qui m'a beaucoup plu, et qui a été enchanté du don de votre *Sainte Élisabeth* et de votre souvenir.

« Pour compléter la fête, je me suis trouvée là-haut avec un futur dominicain français, l'abbé Jandel[1], qui, bien que n'ayant pas encore trente ans, a été supérieur de séminaire, et qui maintenant va entrer au noviciat de Viterbe. Il est excellent, et j'ai été bien contente de l'avoir pour compagnon de voyage. Il m'a dit que, depuis quelques mois, le P. Lacordaire avait eu vingt ou trente propositions. »

Eugénie avait été préoccupée et inquiète, pour Alexandrine, de son retour à Naples, en sorte que les premières lettres si douces et si résignées qu'on a lues, la touchèrent au point qu'elle en écrivit une en retour où ce sentiment était exprimé d'une façon très-vive, comme on peut en juger par la réponse suivante :

ALEXANDRINE A EUGÉNIE.

« Naples, 8 mars 1840.

« Chère sœur, je ne t'écris qu'un mot en réponse à ce que l'abbé nomme ta *bulle de canonisation* à mon sujet et dont il a écouté la lecture avec le plus profond étonnement. Nous n'en revenons pas, ni l'un ni l'autre; je t'assure qu'en la lisant, il faisait des exclamations qui auraient grandement diminué pour moi le danger de ton apothéose, si je l'avais prise au sérieux. Il ne faisait que dire : « Oh! mais c'est inconcevable! qu'est-ce qui lui a pris? Oh! mais c'est fabuleux! » Nous avons bien ri; je

1. Aujourd'hui général de l'ordre des Frères Prêcheurs.

parie que tu ne te souviens plus à quel point ton éloge était exagéré. Tu as fait là un chef-d'œuvre d'*impressionnabilité*, et cela à cause d'un petit mot résigné à ma tristesse que je t'écris de Naples! Tu sais pourtant que dans mes pires moments de douleur j'ai toujours désiré revoir Naples. Quant à ce que tu me dis du changement survenu en moi, depuis le temps qui précéda ton mariage, c'est une illusion qui tient à ce qu'alors tu ne savais pas ce que c'est d'aimer, d'aimer un mari! et tu étais moins frappée alors que tu ne l'es maintenant, de voir que je puis vivre sans lui. Il est vrai que je n'ai plus, à présent autant qu'alors, de ces mauvais sentiments qui me venaient quelquefois en voyant le bonheur des autres; c'est une miséricorde de Dieu, et aussi un effet de l'habitude, chose si puissante qu'on s'accoutume même à ne plus être heureuse. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Dieu est infiniment bon pour moi (comme du reste pour toute créature), et qu'il m'a donné un goût pour les intérêts de la religion, un amour pour le catholicisme, que je ne puis mieux comparer qu'à ce que j'ai éprouvé et éprouve pour Albert : c'est là ce qui fait que j'ai pu supporter presque sans murmurer un malheur comme le mien. Mais ces plaisirs de l'âme qui me sont restés dans ce monde, même après Albert, n'empêchent pas du tout mes défauts, qui sont bien tenaces, je t'assure; et si, en écrivant ton éloge inouï, tu avais su ce qu'est bien souvent mon humeur, ma disposition envers le prochain, ma lâcheté, ma mollesse, tu m'aurais trouvée aussi loin d'une vocation religieuse que tu as l'air de m'en croire près.

« Adrien m'étonne toujours avec ses idées là-dessus. Est-ce un augure? Dieu peut l'impossible s'il le veut. La seule chose dans ta tirade où tu as raison, c'est lorsque tu parles de la manière parfaite dont l'abbé Gerbet a su

me conduire. A tous moments je suis encore étonnée de sa sagesse, quoique je le connaisse maintenant depuis longtemps. »

Tandis que la vie d'Alexandrine se passait ainsi, entre ses souvenirs du passé et ses espérances immortelles, celle d'Olga en était à ce moment où l'avenir de la terre semble tout rayonnant de séduisantes promesses, et ce fut le seul de sa vie où elle entrevit un peu le monde et quelques-uns de ses plaisirs. Ce moment fut rapide, car sa vie, malgré sa brièveté, eut le temps d'être presqu'aussi profondément transformée par la douleur et la souffrance que celle d'Alexandrine elle-même. Mais, même pendant la durée du court rayon de soleil qui tomba sur ses dix-huit ans, on trouve dans son journal bien des pages telles que les suivantes, qui prouvent combien de bonnes et sérieuses pensées s'alliaient dans son esprit, ou succédaient promptement aux impressions de son âge les plus vives en même temps que les plus naturelles.

JOURNAL D'OLGA.

« Il m'est arrivé aujourd'hui des chagrins et de la joie : chagrins, parce que mon père a été fâché que je sois restée si longtemps hier au soir chez les Narishkin, et moi je suis si sottement timide, que je suis restée une heure avec lui voulant lui parler tout bonnement de cela, et n'osant pas ouvrir la bouche, j'ai pleuré. Maman m'a dit, à cause d'hier au soir, qu'elle était effrayée de voir comme je me laissais entraîner par le charme du plaisir présent. C'est très-vrai, je me laisse toujours aller à toutes mes impressions, sans avoir jamais assez d'éner-

gie pour en considérer les conséquences et prendre de bonnes résolutions. Enfin, *pazienza!* que Dieu me rende bonne et me corrige de mes défauts.

« J'ai dit aussi que j'avais eu de la joie. Ah! oui, une vraie joie! Fernand m'a raconté qu'hier au soir, se trouvant avec E..., S..., R... et M..., on avait lu tout haut une lettre du P. Lacordaire, adressée il y a quelques années à R..., une lettre magnifique; qu'au commencement on avait plaisanté, mais qu'à la fin tout le monde était devenu grave, et qu'ils avaient tous fini par prendre de bonnes et sérieuses résolutions. Puis ce matin j'ai reçu un billet des N... qui me disent que R... leur a dit qu'il avait fait hier ses prières pour la première fois depuis le mois d'octobre.

« Cela m'a fait un tel plaisir que je ne puis l'exprimer. Il me semble que, si tout le monde était bon, je serais meilleure.

« Mon Dieu! mon Dieu! par vos souffrances et par votre mort, auxquelles vous avez promis de ne rien refuser, que cela soit durable! qu'ils deviennent bons. Bénissez-les, mon Dieu, bénissez Fernand, et accordez-lui la grâce de votre amour! Faites qu'E... devienne bon et sérieux et faites-lui connaître, je vous en conjure, quel bonheur c'est de vous aimer. Bénissez S... et qu'il se fasse catholique. Affermissez R... et rendez-lui tous ses bons sentiments; protégez-les, inspirez-les, fortifiez-les. Bénissez-les mille fois, Seigneur, et faites que cela ne passe plus, je vous en supplie; faites qu'ils trouvent tous des femmes pieuses qui les aident, les encouragent et les aiment! Je vais bien prier pour tout cela demain matin, car je vais à l'église de bonne heure me confesser et communier.

« M. l'abbé m'a dit ce soir de faire mes prières et de m'endormir en chassant toute idée de tristesse. Je vais

le faire, mon Dieu; bénissez-moi aussi, je vous en supplie; je vous aime et je veux vous aimer toute ma vie. Inspirez-moi les prières qu'il faut que je fasse, et donnez-moi, de grâce, un peu de ferveur.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! que votre volonté soit faite entièrement sur moi ! Vous savez ce que je désire, mais je ne veux rien de tout cela, si vous ne le voulez pas. Faites que je sois vraiment bonne, humble, modeste; donnez-moi l'énergie qu'il me faut pour me corriger. Seigneur ! vous savez que je désire être heureuse, et cela ne vous étonne pas, n'est-ce pas, mon Dieu? Vous savez le genre de bonheur que je désire : si vous le voulez, donnez-le-moi. Mais ne m'écoutez pas si je vous demande quelque chose qui vous déplaise.

« Faites-moi *mourir* plutôt que de jamais vous offenser mortellement : cela, je vous l'ai toujours demandé. Faites que je vous le demande toujours. Je vous prie pour tous ceux que j'aime : mon père et ma mère chéris, mes frères, mes bien-aimées sœurs, mes amies Mathilde[1] et Fanny[2], et mes autres sœurs Euphémie[3] et Nathalie[4].

« Je veux vous aimer, mon Dieu ! — Pardonnez-moi mes si nombreuses fautes; je ne veux pas y penser, je ne veux penser qu'à vous, mon Dieu ! à votre amour infini; je me jette dans vos bras ! Que je vous aime, Seigneur ! que je n'aime jamais personne plus que vous.

1. Mathilde de Cossé, aujourd'hui comtesse Amédée des Cars.

2. Fanny de Champagny-Cadore, aujourd'hui princesse de Rospigliosi.

3. Euphémie de Sonnenberg, baronne de Reding.

4. Nathalie Narishkin, aujourd'hui fille de Saint-Vincent de Paul, et supérieure de l'une des maisons des Sœurs de la Charité à Paris. — Nathalie et Olga se séparèrent peu de temps après l'époque où furent écrites ces lignes de son journal. Nous verrons de quelle manière et comment Dieu les réunit pour un jour !

« Dimanche de Pâques, 19 avril 1840.

« J'ai eu aujourd'hui une bien bonne journée. Ce matin, d'abord, nous avons tous communié ensemble. Rentrés ensuite pour déjeuner, nous sommes retournés à la messe de la chapelle de la cour, et Nathalie y est venue avec nous. Là, j'ai eu un moment délicieux, comme je n'en ai pas eu depuis bien longtemps. Si j'avais pu écrire dans ce moment-là, je crois que je l'aurais très-bien fait et que j'aurais été inspirée! Je me sentais une joie extrême de la fête d'aujourd'hui. J'étais transportée! et, après ce moment, je suis restée calme. Dieu est bien bon, bien bon! Voilà tout ce que je puis dire. »

Olga, pendant cette période, écrivait aussi à Eugénie des lettres dont le contenu différait peu de celui du *Journal*. La réponse suivante d'Eugénie à l'une d'elles montre avec quelle confiance le cœur de sa jeune sœur s'ouvrait à elle tout entier, et de quelle manière elle savait, de son côté, mériter cette confiance et y répondre.

EUGÉNIE A OLGA.

« 17 février 1840.

« ... Chère petite sœur, je crois, à te dire le vrai, que tout ce que tu ressens n'est que l'effet passager d'une première année dans le monde où tout frappe, tout surprend, tout agite. Méfie-toi de toi-même, mon Olgette, et tâche de maîtriser tes pensées, si tu le peux. Amuse-toi tout simplement dans le monde. Mon Dieu! tu es si jeune! Quand viendra l'heure des vrais chagrins, tu regretteras bien d'avoir attristé ton pauvre cœur au moment où il ne demandait qu'à s'épanouir et à être heu-

reux! Quelle est l'idée qui te domine dans tout cela? Une vague inquiétude pour ton avenir, une sorte de hâte de savoir comment il sera fixé. Sois donc en plus grande paix; fie-toi à Dieu et dirige vers lui tes pensées et ta volonté, lorsque tu te sens agitée par ce tourbillon du monde. Ma douce petite sœur, laisse-moi surtout te recommander une chose à laquelle tu n'as pas manqué encore, mais pour te prévenir de n'y manquer jamais. Quels que soient tes pensées, tes sentiments, tes rêves, confie-les toujours, ne les concentre jamais; car le diable profite bien de ces mauvaises retraites intérieures. Quand on a une mère comme la nôtre et une sœur comme notre Pauline, auxquelles on peut tout dire et qui ne raisonnent avec vous qu'en compatissant à ce que vous exprimez, ne serait-ce pas un péché que de refuser un pareil secours?

« Toutes ces réflexions sérieuses que j'étais décidée à te faire ne m'ont pas empêchée de m'intéresser vivement à ce que tu me racontes dans ta longue lettre. Ton voyage, tes courses à Gênes, tes jolis détails sur sainte Catherine, ta velléité de te faire religieuse, tout cela m'a amusée et était naturel. J'ai compris que, là, ton impression fût toute pieuse, comme j'ai compris que celle de Naples fût toute mondaine. Et de toutes ces divagations, ces instabilités, qui sait si le fond du sac ne sera pas un beau jour une sublime vocation de sainte, qui donnera raison à Mme de Castel? Et alors, en lisant ta vie, tes sentiments frivoles et tes songes creux seront pleins de charmes pour les jeunes personnes du temps qui, voyant leurs propres faiblesses à une si grande sainte, se laisseront doucement aller, en se disant qu'elles finiront de même!

« J'étais sûre que ton amie deviendrait charmante : je vois d'ici son genre de figure; elle doit être de mes

plus favorites. Embrasse-la pour moi, si elle se souvient de mon existence. Embrasse aussi la bonne Euphémie; je suis heureuse que tu aies retrouvé d'aussi bonnes amies. Maintenant, chère petite sœur, laisse-moi te donner encore quelques conseils. Veille sur toi-même, méfie-toi de ta langueur, donne-toi un peu d'activité physique et morale; impose-toi de remuer, comme je m'impose quelquefois de rire et de parler pour vaincre le penchant que j'ai si souvent à me taire. Promène-toi, fais beaucoup de choses dans la journée, ne refuse jamais une commission, donne des chaises à ceux qui n'en ont pas, ramasse les mouchoirs de ceux qui les laissent tomber, et défends-toi de tes distractions, comme on se défend des mauvaises pensées. Crois-moi, tout cela est nécessaire, ce sont de véritables petits actes de vertu; ils te coûteront, mais il faut les faire. Un autre conseil : regarde Albertine. Il faut que tu l'aides à sortir de l'enfance, cette œuvre t'appartient. Mets là un peu de l'intérêt que tu dépenses trop à autre chose. Sois pour elle ce que Pauline a été pour moi. Quand elle s'est emparée de moi, j'étais un morceau brut; elle m'a polie et façonnée. Les portes de mon intelligence étaient toutes fermées : elles les a toutes ouvertes, et ce temps est toujours resté dans ma mémoire comme le passage de la nuit au jour! Ne veux-tu pas faire de même pour Albertine? Si j'étais là, je m'en occuperais *con amore*, car j'ai toujours Pauline présente à mon esprit. N'oublie pas de me répondre à tout ceci. Dis-moi aussi comment tu t'en tires pour tes toilettes, et où en est ta bourse. Ne fais pas de dettes, je t'en prie.

« Ma si douce petite sœur, je t'aime de toute mon âme. Que Dieu te préserve de tout mal! »

Au commencement d'avril, Alexandrine partit avec

mon mari et moi pour Rome, où nous allions passer la semaine sainte. Ce fut peu après notre arrivée qu'eut lieu l'incident le plus remarquable de ce séjour. Alexandrine en rend compte ainsi à M. de Montalembert :

ALEXANDRINE A M. DE MONTALEMBERT.

« Rome, 27 avril 1860.

« Cher ami, le 11 avril, la jeune princesse Borghèse[1] avec son mari, Pauline, Auguste et moi, nous sommes arrivés ensemble à Viterbe, et le lendemain matin (dimanche des Rameaux), nous sommes allés de bonne heure à la Quercia. Les cloches sonnaient, l'orgue jouait triomphant dans cette belle église. On nous a fait entrer tous dans le chœur et placer, — nous trois femmes d'un côté; en face de nous le délégat, le prince Borghèse et Auguste. — Je m'étais mise à genoux, baissant la tête. En la relevant, je vois près de moi deux dominicains étendus la face contre terre : c'étaient les frères Lacordaire et Requedat[2]. Ils se sont bientôt relevés et ont écouté, assis, le discours que leur a fait celui qui ce

1. La belle et sainte lady Gwendoline Talbot, fille de lord Shrewsbury, première femme de Marc-Antoine prince Borghèse, celle dont la mort prématurée causa, deux ans plus tard à Rome, une douleur universelle et publique.

2. Le P. Lacordaire, dans une lettre à Mme Swetchine, remarque que, dans le nombre si restreint des personnes réunies autour de lui le jour de sa profession, il y avait par hasard comme une représentation de tous les pays, et il lui dit les noms de toutes ces personnes, oubliant seulement le mien, ce qui ne m'a semblé surprenant que parce que seule, en cette circonstance, je représentais la France. En effet, le prince Borghèse était Romain, Alexandrine, Russe-Allemande, et la jeune princesse Borghèse, ainsi que mon mari, étaient Anglais. Il était donc réellement bizarre et digne de remarque que cinq différents pays fussent ainsi représentés par les cinq personnes présentes : dans ce nombre j'étais la seule Française.

jour-là occupait la place du supérieur. Ce discours a été excellent. Il leur a parlé de ce que devait être leur vie, obéissante et mortifiée ; de tous les différents pays de la terre où ils pouvaient être appelés à aller ; de ce qu'ils ne devaient rien s'attribuer, — ce qui ne voulait pas dire qu'ils dussent ignorer les talents qu'ils possédaient, lorsqu'ils en avaient, mais que, s'ils mouraient martyrs avant d'avoir pu faire autre chose, rien ne serait mieux. — A ce mot, Pauline a vu un sourire de béatitude sur la figure de M. Requedat. Puis ils ont fait profession entre les mains du supérieur, qui les a très-tendrement embrassés. Tout a été bien vite fini, et on nous a menés voir la madone miraculeuse conservée dans le chêne. Puis on a appelé les deux nouveaux Pères pour nous dire un mot. Le P. Lacordaire nous a remerciés d'être venus, ensuite il a dit à Auguste et à Pauline que notre venue à Viterbe, en ce jour, nous rendait solidaires de son entreprise. C'est un véritable honneur pour nous et un bien important souvenir, que d'avoir été témoins de la consécration de cette grande œuvre.

« Ce soir j'ai été avec les Craven et les Thayer chez le cardinal Pacca, qui m'a extrêmement plu. Il a dit de vous que « vous étiez un bien brave jeune homme. »

« 28 avril.

« Cher ami, j'ai enfin entendu prêcher le P. Lacordaire ! Je crois que cela a dépassé ce que j'imaginais, quoique mon imagination allât loin. Oh ! que j'aime ce feu, cette conviction d'airain, cette foudroyante éloquence ! Que j'aurais voulu pouvoir et faire quelque chose après cela ! Il a déplu à quelques-uns, mais je méprise ces critiques. Que j'aurais voulu l'entendre encore ! Il demande de vos nouvelles avec tendresse. Je n'ai le

temps de rien dire, quoique Rome fourmille de choses intéressantes, comme vous savez. Je vais peut-être aller en Russie! Priez pour moi!

« Chère Anna[1], je vous aime, accordez-moi un peu de vos bonnes prières. Dieu veuille nous réunir encore tous un peu sur cette pauvre terre! »

Ma mère et Olga se trouvaient avec nous à cette réception du cardinal Pacca, dont parle Alexandrine. Elles venaient d'arriver de Naples et repartaient le lendemain pour Goritz, où ma mère allait passer deux mois avec sa sœur, la duchesse de Blacas; celle-ci s'y trouvait à cette époque auprès de la famille royale, qui se composait alors de M. le comte de Chambord, de sa sœur, non mariée encore[2], de M. le dauphin et de Mme la dauphine[3]. Olga, pendant ce voyage, écrivit fort brièvement son journal. Je vais le citer cependant, non-seulement à cause de l'intérêt que peut inspirer même la plus légère esquisse, lorsqu'elle rappelle les traits de personnages illustres, mais parce qu'en approchant de la période la plus sombre de toute notre vie, je me sens une sorte de douloureux désir d'allonger mon récit et de m'arrêter le plus longtemps possible aux pages où paraissent encore les images bien-aimées de mon père et de mes sœurs!

Olga est donc en route avec ma mère et Fernand. Elle va à Goritz en vetturino, et chemin faisant elle écrit :

1. La comtesse de Montalembert.

2. Marie-Louise de France, fille de Charles-Ferdinand duc de Berry, ensuite duchesse de Parme, née à Paris en 1818, morte à Venise en 1863.

3. Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, mariée à Louis-Antoine, dauphin de France, dont il est ici question, fils de Charles X, et frère du duc de Berry, père de M. le comte de Chambord.

JOURNAL D'OLGA.

« Terni, 5 mai 1840.

« Ravissant pays, où je voudrais bien rester! Décidément je n'ai pas en ce moment la moindre envie de retourner en France. Nous avons été à l'église, pas laide, assez jolie même, mais pas un brin de marbre; cela étonne ici. Ma mère, dans cette église, a beaucoup pleuré, et ce matin j'avais remarqué son inaltérable bonne humeur. Chère bonne mère, si douce, si bonne, si égale toujours, malgré sa continuelle inquiétude pour mon père[1]! Oh! comme j'ai senti que je l'aimais! et comme il m'est odieux de ne pouvoir vaincre la stupide timidité qui souvent m'empêche de le lui témoigner! Je suis fatiguée d'avoir écrit; je vais me promener avec Fernand, puis me coucher. Mon Dieu! bénissez-moi et protégez tous ceux que j'aime!

« Foligno, 6 mai.

« Je suis dans un accès d'enthousiasme pour l'Italie. Cher pays, où je voudrais tant vivre!... *Foolish girl!* Je me gâte la vie avec mes châteaux en Espagne! Ce matin nous avons déjeuné à Spolette, ayant quitté Terni à six heures. La route était ravissante : montagnes toutes couvertes de verdure, fleurs de tous côtés. Notre voyage ressemble à un pèlerinage. Nous avons prié dans quatre églises aujourd'hui, et ce soir nous avons reçu la bénédiction ici dans la cathédrale, qui est assez belle. Après dîner je me suis promenée et ensuite j'ai chanté avec

1. La santé de mon père causait dès lors à ma mère des inquiétudes qu'elle dissimulait pour ne point nous chagriner, et aussi pour ne pas leur donner une sorte de consistance en les articulant.

Fernand. Cher bon Fernand, je l'aime! Après tout cela, j'ai pris du thé et lu le P. Géramb. C'est extrêmement intéressant. Je veux aller à Jérusalem. Je n'en puis plus de fatigue, et pourtant j'aurais voulu dire quelque chose de ma promenade; mais pas possible, j'ai trop sommeil. Nous avons parlé de bonheur : je crois bien qu'il peut y en avoir en ce monde. Comment peut-on en douter en voyageant, en regardant de tous côtés cette délicieuse terre? Mon Dieu! donnez-m'en un peu! Bénissez-moi, je vous en conjure!... J'ai assez bien prié aujourd'hui pour moi, pour mes frères, mes sœurs et mes amies... et puis... Allons, bonsoir. Je ferai mieux de me taire et d'aller me coucher.

« Tolentino, 7 mai.

« Journée ennuyeuse et fatigante. Pas sortis des montagnes et d'une route tournoyante et découvrant à chaque nouveau tournant une montagne nouvelle.

« Ce soir, mauvais dîner, mais bons hôtes. Promenade ensuite avec maman et Fernand. Nous avons causé de peurs naturelles et surnaturelles. Fernand dit qu'il croit aux êtres intermédiaires... Moi aussi, s'il veut dire les anges. Nous avons été en arrivant à la cathédrale, où se trouve le corps de saint Nicolas (de Tolentino). Nous y avons vu arriver une belle procession de pèlerins; puis, dans une autre église, nous avons assisté au mois de Marie et reçu la bénédiction. Cette église-là était laide.

« Goritz, 12 mai.

« Nous voici arrivés. Je n'ai rien écrit à Lorette, rien à Ancône, rien à Trieste. Pour Ancône et Trieste, cela m'est égal, cela n'en valait pas la peine; mais pour Lorette, j'en suis fâchée : j'avais beaucoup à dire.

J'ai revu ma tante et mes cousins de Blacas[1]. Que ma tante est bonne, et combien je l'aime !

« Ce matin, visite au roi [2]. Oh ! *madona mia*, que j'ai eu peur ! Et pourtant, ils ne sont pas effrayants du tout. Le roi a été d'une bonté extrême, et la reine, quoique plus imposante, tout aussi bonne. Mademoiselle [3] est charmante, et je sens que je vais beaucoup l'aimer. Nous dînons là ce soir. J'espère que je n'aurai pas aussi peur.

« Mon Dieu ! rendez-moi bonne et puis faites de moi ce que vous voudrez ! Montrez-moi votre volonté, de grâce ! J'aime tant l'Italie ! Je viens encore d'être si enthousiasmée de ce que j'ai vu de Rome à Ancône ! Quel pays pour être heureuse ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

« Jeudi, 14 mai.

« Ma tante a eu l'amabilité de faire mettre un piano dans notre appartement, ce qui fait que j'en ai joué une partie de la matinée. Je n'ai pas apporté de musique, mais je me suis souvenue par cœur d'un duo du *Giuramento* que je n'ai jamais déchiffré, dont j'ai retrouvé ainsi tout l'accompagnement, et je l'ai chanté avec Fernand. J'ai trouvé de même d'autres accompagnements. Je suis assez fière de cela. Soirée aujourd'hui au palais. On reçoit, tous les jeudis et tous les dimanches, toute la société de Goritz. Elle a l'air excellente personne, la

1. Le duc de Blacas était mort à la fin de l'année précédente, dans ce même lieu où Charles X avait aussi achevé sa vie en 1836, et c'était aux pieds de son roi que reposait maintenant, dans sa demeure dernière, le serviteur fidèle et l'ami dévoué qu'un exil volontaire avait uni à sa fortune.

2. On donnait, autour du roi, ce titre à M. le dauphin depuis la mort du roi Charles X.

3. Sœur de M. le comte de Chambord. Voyez note 2 ci-dessus, page 268.

société, mais elle n'est pas jolie. Les C... et les A..., voilà presque les seules familles qui la composent, mais elles ont des branches et des queues qui n'en finissent pas.

« Mademoiselle était tout à fait délicieuse; elle a été bonne, aimable, gracieuse pour moi. Je suis sous son charme.

« 15 mai.

« J'ai été me promener avec Mademoiselle, qui est venue me chercher en calèche (une calèche affreuse !), accompagnée de Mme de G..., avec qui j'ai beaucoup causé. Nous nous sommes ensuite promenées à pied. Mademoiselle est une bien séduisante petite princesse !

« Ce soir, j'ai été longtemps seule au salon pendant que ma mère et ma tante causaient ensemble chez ma tante, et j'ai joué du piano jusqu'au retour de Louis [1] du palais, à neuf heures; nous achevons alors la soirée tous ensemble. Louis a été très-aimable et nous a beaucoup amusés et intéressés.

« Il me semble que je parle davantage, et je ne désespère pas de devenir causante un jour.

« Samedi, 16 mai.

« Aujourd'hui au Grafenberg, espèce de petit château où est mort le roi Charles X.

« Maman marchait devant avec ma tante, moi derrière avec ***. Je puis dire que c'est moi qui ai fait tous les frais de la conversation. Je fais de vrais progrès. Le soir, dîner chez le roi. J'étais à table entre *** et ***. J'ai un peu parlé, mais c'est cruellement difficile; j'avais l'esprit à la torture. Ce soir, la duchesse de Gontaut étant arrivée, elle était à la place où on me met ordinai-

1. Le duc de Blacas.

rement, auprès de Mademoiselle; cela m'a contrariée parce ce que je l'adore.

« Dimanche, 17 mai.

« Ce soir, chez le roi, il y avait beaucoup de monde de Goritz et plusieurs jolies personnes. Comme on ne travaille pas le dimanche, on joue aux cartes (au *onze-et-demi*). J'ai perdu. Mademoiselle était charmante, avec des fleurs naturelles dans ses cheveux. A huit heures et demie, la reine se lève et congédie la société, puis elle se rassied et l'on reste en petit comité jusqu'à neuf heures, heure à laquelle tout le monde se retire. Mademoiselle m'a dit qu'elle était couchée tous les jours à neuf heures trente-cinq minutes. Elle se lève à six heures, ce n'est pas mal : neuf heures de sommeil ! Oh ! pauvres princes ! ils ne mènent pas une vie bien gaie. Le soir on travaille auprès d'une table ronde, et Mademoiselle bâille souvent de toute ses forces sans se gêner du tout. Elle m'a raconté en riant la manière dont elle a passé son temps pendant l'absence de son frère. Elle était seule avec son oncle, sa tante et Mme de G... « C'était fort sérieux, » dit-elle. Je le crois bien ! plus encore que Boury, quand il n'y a que moi pour animer la conversation. Eh bien ! quoique je me sois quelquefois ennuyée à Boury et que j'y aie désiré ardemment qu'il me fût possible de voyager un peu, je n'étais pas malheureuse : au contraire, j'y avais de charmants moments de calme et de sérénité qu'on ne peut éprouver, je le crois, que dans une vie régulière, surtout au milieu d'une famille nombreuse et où se trouve tout ce charme que j'ai toujours trouvé dans la mienne. La vie monotone alors n'est pas du tout ennuyeuse. Pourtant on a toujours besoin de temps en temps d'un peu de variété. Aussi ma vie, telle que je la rêve, serait charmante !...

« Samedi, 23.

« Promenade avec Mademoiselle aujourd'hui en voiture et à pied. Elle m'a donné un charmant petit parasol en allant au Strasaldo. Je ne crois pas qu'il existe ni qu'il ait jamais existé, même dans les contes de fées, une princesse plus aimable.

« Promenade avec elle, puis chez elle longtemps. Elle a joué de la harpe et j'ai chanté.

« Levés à cinq heures pour aller dire adieu à la reine, qui part à six heures.

« Promenade à Saint-Maur, maison de campagne de ma tante, avec elle, ma mère, Stanislas[1] et Olivier[2]. Charmant endroit ! mais ces promenades-là sont toujours de vraies croix pour moi, à cause de mes yeux. Et on ne veut pas que j'en parle à tout le monde ! Je l'aimerais pourtant mieux, pour excuser ma gaucherie et ma maladresse dans ces promenades. J'y ai toujours le *spleen*. Je ne puis pas dire un mot ; je ne sais que répondre quand on me demande comment je trouve la vue. Mon Dieu ! je vous assure que c'est une croix, j'espère que vous l'envisagez ainsi ! Je vous l'offre, certes, mais je ne puis pas dire qu'elle me plaise, ni que je ne voudrais pas beaucoup ne pas l'avoir !

« 24 mai 1840.

« La reine et Mademoiselle sont parties ce matin pour quelques jours. Je suis très-fâchée de cela ; j'aurais encore voulu voir souvent Mademoiselle.

« J'ai relu ce que j'ai écrit dans mon journal hier, et

1. Le comte de Blacas.
2. Le duc de Tourzel.

je me suis trouvée horriblement bête. Et justement il est tombé sous les yeux de maman, qui l'a trouvé aussi. Je ne veux plus écrire comme cela toutes ces idées qui me passent par la tête, cela paraît si absurde, quand on le relit! Je termine tous mes châteaux en Espagne en m'abandonnant entièrement à Dieu, et aujourd'hui je n'y ai pas grand mérite, car je ne désire rien du tout, pas même ce que je croyais désirer hier. Cela m'a tout à fait refroidie, que maman ait trouvé cela bête. Si cela se réalisait, pourtant, cela ne le serait pas! Enfin, *lasciamo fare a Dio!* Les sentiments imaginaires sont toujours très-ridicules, et décidément je n'écrirai plus rien de ce genre et je penserai le moins possible. Hier, cependant, j'ai eu bien envie d'aller à Milan avec Mademoiselle, et les châteaux en Espagne ont été leur train! *Basta! basta!* je n'en ferai plus... si je peux, et surtout je n'en écrirai plus.

« Samedi, 30 mai.

« Ce matin, à cinq heures du matin, j'ai été avec Fernand, Stanislas et Olivier à la Montagne-Sainte, qui est un pèlerinage dans les environs. C'est très-beau — c'est-à-dire la vue; mais, comme toujours, le plaisir a été complétement gâté pour moi par mes yeux et aussi mon peu d'esprit. Combien d'autres charmeraient ces promenades par leur vivacité et leur gaieté! Mais moi, je sens toujours que tout le monde doit me trouver ennuyeuse à périr. C'est peut-être encore mes yeux qui causent cela, ou en grande partie du moins. Si j'y voyais, je trouverais bien plus de choses à dire, tandis qu'au lieu de cela je me mets souvent l'esprit à la torture pour trouver un mot, et je ne réussis pas; cela me fâche intérieurement, et alors j'ai envie de pleurer, ce qui me fait penser que, pour être heureuse, il faut que je sois toute

ma vie comme j'ai été jusqu'à présent — dans une famille nombreuse et gaie où je ne sois pas la seule personne chargée d'animer la conversation, un intérieur qui soit uni et qui ne soit pas froid.

« Dimanche, 31 mai.

« Départ général. Le roi à midi avec Louis, nous à une heure pour Trieste.

« Vendredi, 5 juin. Sulmona.

« Auberge révoltante ; Fernand et moi nous en étions complétement de mauvaise humeur ; mais il n'y a pas moyen d'arracher jamais un mot de plainte à mère. J'en étais presque fâchée contre elle, et je venais exprès lui raconter les plus horribles détails sur la saleté de notre gîte ; et malgré cela, chère mère ! pas un mot d'impatience ou d'ennui ! elle remarquait, au lieu de cela, que la ville est remplie de vieux et de curieux monuments, et elle a voulu aller les voir et découvrir leur histoire, tandis que moi, qui ordinairement aime ces choses-là, j'étais si indignée contre nos lits et notre dîner, que je ne regardais rien !

« Naples, 6 juin 1840.

« Certes, c'est avec joie que j'écris cette date. Ouf ! quel voyage ! Hier nous nous sommes arrêtés dans un lieu nommé, je crois, *Manefre*, où aucun de nous n'a pu manger, et qui en tout était le pire de tous nos gîtes. Heureusement, après dîner, nous sommes repartis sur-le-champ pour voyager toute la nuit, au lieu de nous y arrêter. Fernand m'avait dit qu'on lui avait parlé de la possibilité d'être arrêtés, et qu'il avait vu des gens à mine suspecte dans les environs. Nous n'en avons rien dit à ma mère pour ne pas l'effrayer ; mais cette parole

de Fernand m'a tenue longtemps éveillée, et Dieu sait quelles choses atroces m'ont passé par la tête. Je voulais ne pas dormir et je préparais ce que je dirais aux brigands, me disposant à avoir une grande présence d'esprit; mais j'en ai été quitte pour tous mes frais d'imagination. Je me suis d'abord endormie sans m'en apercevoir; puis, quand je m'en suis aperçue, je me suis dit que ce serait une duperie de faire autre chose, et je me suis endormie volontairement et sciemment pour ne plus me réveiller avant Capoue, où nous avons été obligés d'attendre que les portes fussent ouvertes... A neuf heures, nous étions à Naples et arrivés si doucement, que nous étions dans la chambre de mon père sans qu'il nous eût entendus monter l'escalier. »

Pendant le temps qui s'écoula entre le retour de ma mère et mon départ de Naples, Alexandrine voulut revoir avec moi tous les endroits des environs qui lui rappelaient quelques scènes du passé. C'est ainsi que nous retournâmes ensemble à Castellanova, à Sorrento, au Vomero que nous revîmes ensuite la villa Trecasse, qu'avaient habitée mes parents et Albert, et le chemin qui conduisait à celle où Alexandrine elle-même avait demeuré avec sa mère, le jardin, la terrasse, l'église, l'endroit du chemin, « près de la Floridiana, où Albert lui avait dit : « *Je vous aime* », puis enfin la villa Pietracatella, où elle avait passé cette saison enchantée! Oh! qu'ici tout nous sembla transformé! Le prestige de la jeunesse et celui même de l'amour n'avaient ailleurs aucun charme à prêter à des sites dont la beauté réelle surpassait toute imagination; mais ici il n'en était pas de même; cette villa, on s'en souvient peut-être, avait été choisie à dessein, à l'époque où la comtesse Alopeus s'y était établie pour éviter l'air de la mer, et elle était

située de façon à ce que ce ne fût qu'en montant sur le toit qu'on pouvait apercevoir de loin le golfe et les montagnes. Elle était d'ailleurs entourée d'un triste jardin qui dissimulait de toutes part la vue environnante, et ne laissait guère apercevoir que la beauté toujours incomparable du ciel, sur lequel se détachait, de loin en loin, la forme gracieuse de quelques pins placés en face de la fenêtre d'Alexandrine.

Maintenant cette même villa, déserte et inhabitée, présentait l'aspect le plus mélancolique, et tout y semblait bouleversé et détruit, comme le bonheur lui-même dont elle avait été le théâtre.

« Et c'est ici que j'ai été si heureuse! disait Alexandrine, *ici que la vie et la terre m'ont semblé trop belles!* »

Oh! que de réflexions nous suggérait ce triste pèlerinage! Nous étions bien jeunes encore alors, et, pour l'une de nous déjà, tout était fini en ce monde, et de ce bonheur rêvé dans ces mêmes lieux, réalisé plus tard au delà même des espérances conçues, il ne restait qu'une douleur grande comme ce bonheur même, durable comme la vie, qui semblait alors devoir être encore si longue!... Mais à tout cela se mêlait, disons-le vite, les hautes et consolantes paroles de l'abbé Gerbet, qui nous accompagnait dans cette promenade. Oh! comme il savait relever d'une main ferme et douce l'âme accablée et gémissante! Comme il savait arracher l'aiguillon trop poignant des souvenirs réveillés! Comme il savait, par ces souvenirs eux-mêmes, fortifier la foi aux espérances éternelles et faire aspirer à leur réalisation! Bénies furent alors et bénies soient dans l'éternité les paroles qui (en cette occasion comme en tant d'autres) tombèrent de ses lèvres au fond de nos âmes!

Vers la fin de juillet, je quittai Naples avec mon mari. Mon père nous accompagnait dans la barque qui nous conduisait à bord. Le bateau allait partir. On nous fit monter très-vite, sans permettre à mon père de nous suivre; mais un délai de quelques minutes ayant eu lieu, je redescendis l'échelle sans que l'on pût m'en empêcher, et je me jetai encore une fois dans ses bras. — Ce fut pour la dernière fois en ce monde! Remontée ensuite à bord, je suivis longtemps des yeux la petite barque qui le reconduisait au rivage, regardant encore de loin ce père bien aimé, et lui envoyant des baisers, tandis que notre bateau sortait du port et m'éloignait de lui rapidement et pour toujours!

Cet adieu, devenu ensuite si douloureusement mémorable, n'est pas le seul triste souvenir de cet été, car ce fut aussi pendant sa durée que les nouvelles de la santé d'Eugénie commencèrent, pour la première fois, à nous inquiéter. Il est vrai que l'espoir de voir le malaise dont elle se plaignait disparaître après la naissance de son second enfant, dissipa bientôt cette inquiétude. Mais aujourd'hui elle m'apparaît dans le passé comme le nuage qui, grossissant peu à peu, finit par obscurcir le ciel tout entier, et semble jeter une lueur sinistre jusque sur le rayon de soleil qui l'a précédé.

Lorsque nous partions ainsi, nous nous rendions à Bruxelles, où, à peine arrivés, je laissai mon mari présider aux détails de notre nouvel établissement, et m'acheminai vers Lumigny. J'y étais attendue avec plus d'impatience qu'à l'ordinaire [1], plus que jamais aussi

1. La joie d'Eugénie à mon arrivée fut si grande, qu'on craignit les effets de cette trop forte émotion, et qu'on l'obligea à garder le lit pendant toute la journée qui suivit celle de mon arrivée.

j'étais pressé de revoir Eugénie, et, dans le premier instant, je n'eus que de la joie, car sa santé me sembla rétablie; mais bientôt je remarquai en elle un changement d'un autre genre, auquel je ne m'attendais pas. Pour la première fois, il me sembla voir des nuages passer sur son âme sereine; pour la première fois, son esprit, d'ordinaire si simple et si limpide, me parut troublé de peines exagérées et presque imaginaires; pour la première fois de ma vie enfin, je la vis *triste*, et j'en fus consternée.

Jusqu'à ce jour, malgré la gravité de beaucoup de ses pensées et l'élan fervent de son âme (quoiqu'elle fût souvent et volontiers silencieuse), rien ne lui était plus étranger que la tristesse :

Sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter[1] !

Ces vers, en vérité, semblaient avoir été faits pour elle. Oui, l'accent de sa voix était celui de son âme, et son âme était joyeuse, et elle était demeurée joyeuse, même lorsque la douleur qu'elle avait éprouvée et partagée avait amené chez elle un désenchantement précoce de la vie. Mais en ce moment l'épreuve du découragement et de l'angoisse pesait sur elle, et peut-être ceux qui sont versés dans l'histoire des âmes d'élite et qui savent ce que la souffrance et l'humiliation recèlent pour elles, s'étonneront-ils peu que la sienne ait eu à la subir. Quant à moi, j'en fus alors grandement affligée et surprise, et je fis tous mes efforts pour l'égayer, pour la ranimer, et surtout pour lui ôter une défiance d'elle-même dont l'ex-

1. Lamartine, *Harmonies*.

cès produisait la seule partie réelle de ses peines. Après avoir lu ses lettres, on comprendra facilement, en effet, qu'elle se fît, de bonne foi, un chagrin de ce qu'elle nommait « son absence d'esprit, de vivacité, de talent pour la conversation, » et on aura peine à concevoir l'inquiétude qui en était résultée. A cette époque de sa vie, on peut dire que cette modestie surprenante et charmante, qui avait toujours été si remarquable en elle, était devenue un malheur et presque un tort, ou du moins une faiblesse que la maladie augmenta et transforma en souffrance.

Hélas! je riais et je pleurais à la fois, lorsque j'entendais cette sœur si charmante à mes yeux, dont l'esprit me semblait si vif, si élevé, si profond, et dont la gaieté naturelle était telle que je l'avais vue souvent obligée de se méfier de son penchant à saisir le côté risible des choses et des personnes, et de la facilité à les contrefaire que lui donnaient la flexibilité de sa voix et celle de sa physionomie, lorsque, dis-je, je l'entendais se reprocher sa nullité, s'accuser d'être sotte, ennuyeuse, inutile, et se faire de ces reproches un si profond chagrin, qu'on ne saurait dire si, au début, il n'aggrava pas l'état maladif qui était, sans doute, la cause première de cet abattement.

Tandis que je faisais ce séjour près d'elle à Lumigny, tous ceux de la famille que nous avions quittés à Naples en étaient partis à leur tour, pour aller s'établir près de Lucques, à la villa Cittadella (la même où, à mon premier voyage en Italie avec mon père, nous avions passé l'été de 1829). C'est de ce lieu que sont datées les pages suivantes du journal d'Olga, qui me semblent curieuses à rapprocher ici de ce que pensait d'elle-même, alors, celle dont la jeune sœur pensait ce qu'on va lire.

JOURNAL D'OLGA.

« Lucques, villa Cittadella, mercredi 9 septembre 1840.

« Nous avons eu ce matin des nouvelles de Lumigny par Pauline. Eugénie a été malade, l'émotion de l'arrivée et du revoir lui a fait mal. Mais, Dieu merci! elle est mieux. Rien d'elle-même pour moi aujourd'hui; c'est bien simple, elle venait de revoir Pauline et elle était malade; mais en pensant aux questions qu'Eugénie ferait à Pauline sur nous tous, je me suis figuré qu'elle n'avait demandé de mes nouvelles qu'après tout le monde.

« Je pense toujours qu'elle m'aime moins qu'elle ne me l'a dit quelquefois, quand cela me faisait un tel plaisir que je m'en souviendrai toujours : je l'aime vraiment tant! Je suis jalouse de ce qu'elle aime et doive en aimer tant d'autres d'abord. Adrien, Pauline, Alexandrine, tout cela passe avant moi, et je l'aime peut-être autant qu'eux tous ensemble!...

« J'ai pensé qu'elle était la personne du monde avec laquelle j'aimerais le mieux rester seule. J'ai dit à Euphémie, qui me répétait un jour une petite critique qu'elle avait entendu faire à son sujet, que si j'entendais cela ou autre chose qui ressemblât à un blâme pour Eugénie, je serais capable de me battre.

« Et cependant, malgré cet amour que j'ai pour elle (et que j'ai toujours eu, car je l'ai toujours aimée plus que les autres, je crois), elle m'a fait peur quelquefois, et j'ai été timide avec elle.

« En disant donc tout à l'heure qu'elle était la personne avec laquelle j'aimerais le mieux rester seule (ce que je répète, et je dis que je l'aimerais pour l'avoir à *moi seule*), je me suis pourtant arrêtée pour examiner si je n'aimerais pas mieux une de mes amies avec qui je

suis toujours si à mon aise et sur lesquelles même j'ai une espèce d'autorité, car les chères petites font tout ce que je veux et approuvent tout ce que je fais. Mais j'ai pensé que non. J'aime excessivement mes amies; je les trouve bien bonnes, souvent bien meilleures que moi; mais l'amour que j'ai pour Eugénie est plus vif d'abord, puis il est joint à une grande admiration. Je voudrais être toujours avec elle. Je voudrais qu'elle me dît tout ce que je dois faire, comme elle le faisait autrefois : elle me rendit meilleure; elle me fait l'effet d'une sainte ou d'un ange gardien qui me protégerait et me conseillerait, et j'aimerais mieux vivre dans sa dépendance que dans l'espèce d'autorité que mes amies ont toujours l'air de me donner sur elles.

« Cela m'a fait penser que l'admiration et le respect font nécessairement partie de l'amour, et que là où il y a le plus grand respect et la plus grande admiration, il y a aussi le plus grand amour; et cela pourrait bien me conduire à conclure que c'est une chose toute simple et toute naturelle que d'aimer Dieu par-dessus tout, puisque le respect et l'admiration qui lui sont dus sont sans bornes.

« J'aime, j'admire et je respecte Eugénie ! »

Au sujet de cette tristesse d'Eugénie et de l'espèce d'épreuve que subissait son âme, Alexandrine, de cette même villa Cittadella où elle se trouvait avec Olga, m'écrivait les lignes suivantes, empreintes, il me semble, d'une grande sagacité chrétienne.

« Villa Cittadella (Lucques), 20 septembre 1840.

« Ta lettre sur Eugénie m'a fort occupée. Comme tu dis, c'est bizarre que cette chère bien-aimée ait cette épreuve; pour moi, j'y vois la main de Dieu qui n'aime

pas à exposer ses âmes choisies au poison de l'approbation. Son humilité se conservera plus aisément ainsi. Mais c'est remarquable comme toute la beauté de son âme et de son intelligence est pour ainsi dire moins utile, dans la position où elle est, que ne le seraient les bagatelles qui lui manquent !... Je conçois parfaitement, quoique sans l'approuver, son grand découragement. Cette pauvre Eugénie ! les éléments de son caractère sont un vif, tendre et joyeux amour de Dieu, et une grande activité, et voilà qu'il lui semble qu'un peu plus de talent pour causer de tout, ou pour animer la conversation des autres, lui vaudrait mieux que tour cela. C'est donc une croix, mais elle a pour bien l'adoucir un mari aimé et qui l'aime et un délicieux enfant. Cela n'est-il pas immense ! Je trouve naturel du reste qu'on désire plus que ce que l'on a, même lorsque l'on reconnaît avoir plus que bien d'autres. Nous sommes destinés à la perfection du bonheur, voilà pourquoi nous ne sommes jamais entièrement satisfaits ici-bas, parce que le bonheur n'y est jamais parfait.... Quel lieu commun de moralité je te fais là ! Mais je suis très-réfléchissante dans cette solitude où nous sommes. Pour continuer, vois comme tout est relatif : un roi se trouve pauvre de ce qui ferait un richard d'un autre homme ; tu te figurais ton bonheur à sa place, ayant un enfant comme le sien. Et moi, ce jour où tu pleurais à Abano, je me disais que je me trouveverais à ta place, bien complétement heureuse, si j'avais comme toi, mon mari vivant près de moi ! Sois sûre que, même ce vœu-là comblé, il te manquerait d'autres choses, pour lesquelles tu pleurerais encore. Je ne sais si tu trouves cela une consolation, mais c'est la réalité. Cette vie est le chemin de la croix : j'ai vu, depuis huit jours, des choses admirables qui me font davantage penser aux croix et reconnaître qu'elles sont utiles à

l'âme; je vais les écrire à cette chère, chère sœur, elles lui seront salutaires. »

Alexandrine partit de Lucques pour Pise avec mes parents, à peu près à la même époque où je quittais Lumigny pour retourner à Bruxelles. Ce fut pendant ce séjour à Pise (brusquement et tristement abrégé peu après), qu'Alexandrine, parmi toutes les personnes et tous les lieux que ces souvenirs lui rendaient chers, alla visiter le couvent de franciscains où elle désirait revoir le P. Galliani, et ce fut alors qu'eut lieu la touchante rencontre avec le bon fra Clementino racontée par elle dans son *Histoire*, en anticipant sur l'époque où elle eut lieu[1]. Bientôt après survint le triste événement dont on va trouver les détails dans les lettres suivantes d'Eugénie. Je dirai ensuite ce qui en résulta pour Alexandrine.

EUGÉNIE A PAULINE.

« Lumigny, 10 novembre.

« Ma chère, sais-tu déjà l'affreuse nouvelle qui vient de nous consterner? La femme de Marc-Antoine[2] est morte! Oh! la vie! la terre! le bonheur de ce monde! Est-il jamais possible de se dire heureux! et n'est-ce pas

1. V. tom. I, p. 250. Ce fut pendant ce même séjour qu'eut lieu la communion dont elle a parlé ainsi :

« Il y a peu de jours que moi aussi, dans cette chapelle, j'ai eu le même bonheur qu'Albert a eu ce jour-là, plus unie à lui que la première fois, quoiqu'il n'y fût plus. Je ne versais plus de larmes comme alors. Le sentiment qui remplissait mon cœur était la reconnaissance envers Dieu, qui me permettait de communier là, à cette même place. » (Tom. I, p. 226.)

2. La jeune princesse Borghèse. V. plus haut, p. 261.

véritablement une mort vivante que cette attente journalière de la fin de toutes choses? Morte! elle dont tu me vantais la beauté et la santé, qui venait si vite encore de se remettre de la naissance de son dernier enfant, qui revenait à Rome, l'image de la prospérité de ce monde, pour y jouir de tout ce que la vie peut offrir de plus complet! Et voilà à présent tout fini! Pour elle, au milieu des richesses de la terre, elle avait su placer son vrai trésor dans le ciel, ses œuvres la suivront, mais son pauvre jeune mari! ses quatre petits enfants! Quelle maison de deuil! j'en suis anéantie. C'est à la suite d'un mal de gorge. O mon Dieu! sais-tu que l'on peut presque dire que c'est une misère que d'être heureux sur cette terre! On peut envier ceux qui n'y aiment, qui n'y espèrent rien, qui ont toutes leurs pensées et tout leur cœur vers l'autre vie. Pourquoi sommes-nous une heure tranquilles? Qui me dit que tu n'es pas morte? qu'Adrien reviendra de la chasse? que je reverrai maman? Oh! que Dieu nous apprenne à l'aimer uniquement, à être toujours prêts à tout quitter pour le lui rendre, ou aller à lui!

Adieu. Oh! ma Pauline, vivons, mais vivons vraiment comme si nous ne vivions pas; n'aimons nos chéris que pour leurs âmes et pour les revoir au ciel : cette terre est trop triste pour l'aimer, pour désirer y rester! »

« 12 novembre.

« D'après de nouvelles lettres sur ce malheureux événement, ce serait en déjeunant avec son mari, et ne s'étant plainte que d'un léger mal de gorge, sans être malade, qu'elle aurait été subitement étouffée [1].

1. Cette nouvelle était erronée, on le sut plus tard; mais les réflexions qu'elle suggère à Eugénie eurent par la suite une doulou-

« Pauvre belle jeune femme; mais, comme tu le dis, avec de la foi on ne devrait pas la plaindre, et quoiqu'on n'en ait jamais assez, cependant ce qu'on en a suffit pour ôter, en cette occasion, tout effroi à cette mort subite. D'après tout ce que tu m'as dit d'elle, je me figure que cette âme dans l'habitude des pensées saintes, de la communion, de la prière, des bonnes œuvres, devait être toujours prête à mourir, et j'ai cette confiance que Dieu ne prend pas en surprise funeste une âme dont la volonté est de lui plaire; à celle-là il ferait toujours la miséricorde d'une mort préparée, et s'il la prend subitement, c'est qu'elle est prête à partir, et que Dieu veut lui épargner les angoisses et les tentations du dernier sacrifice! J'éprouve un sentiment tout paisible en pensant à elle. Dans quel radieux bonheur n'est-elle pas peut-être en ce moment! Sa vie brillante de la terre est bien sombre près de celle-là. »

« Lumigny, 6 janvier 1841.

« Une lettre de Rome, de M. Esbelin, nous dit enfin en détail de quoi est morte la belle petite sainte. — Le lendemain d'une fête à la villa Borghèse, elle s'est enrhumée et s'est plainte d'un mal de gorge. Assez souffrante dans la journée, le soir elle allait un peu mieux; le lendemain matin elle ne souffrait plus, elle était gaie, riait et plaisantait sur elle-même. A huit heures elle était ainsi : à dix heures les médecins arrivent, examinent la gorge et reconnaissent avec effroi que la gangrène s'y est mise et que la mort est inévitable! Ils l'apprennent à la pauvre jeune femme, à son malheureux mari stupéfait et incrédule. Le père Rosaven est appelé à onze

reuse et consolante application à elle-même, qui me les rend précieuses à conserver.

heures. Résignée, sans aucune souffrance, elle dit adieu à son mari : à midi elle était morte, sans agonie, sans douleur ! Ne devait-on pas croire impossible de mourir ainsi ? Mais si cette promptitude a quelque chose d'affreux pour ceux qui restent, de terrible comme sacrifice pour celle qui part, je trouve cependant quelque chose de prédestiné et d'angélique dans ce doux et tranquille départ d'une âme si pure et si sainte. Il ne manquait que de voir *des yeux du corps* l'ange qui l'emportait doucement aux pieds du Dieu qu'elle a aimé et servi. Mais sa présence a dû se faire sentir aux yeux de la foi dans le calme et le repos de ce dernier instant.

« Il n'y a rien d'exagéré dans les récits de la douleur de la ville entière : cinquante jeunes gens ont traîné le char funèbre jusqu'à Santa-Maria Maggiore ; des fenêtres et des balcons, tout le long du chemin, tombaient des fleurs et des couronnes. Ce triste cortége semblait un triomphe, et le peuple encombrait les rues à la suite du char, appelant des noms les plus tendres celle dont la mort et les regrets qui la suivent sont un bel hommage rendu à sa jeune vie, si remplie d'œuvres éternelles.

« Quand, plus tard, Marc-Antoine voulut savoir le nom de ces jeunes gens, celui à qui on s'adressa répondit : « Dites-lui que ce sont les Romains. »

« Depuis, c'est sous mille formes qu'elle apparaît à ce peuple plein de foi et de poésie ; les uns l'ont vue s'envolant au ciel, blanche et brillante ; à d'autres, elle apparaît lumineuse pour soulager et consoler ceux qui souffrent. Parmi le peuple, c'est journellement qu'on se raconte ainsi quelque rêve ou quelque vision relative à celle qu'ils appellent l'*ange de Rome*. Les rues sont remplies d'images qui la représentent et de vers à sa louange ; c'est la ville entière qui veut lui élever un monument, et un prix est offert à celui qui en offrira le modèle le

plus digne de celle dont on veut perpétuer la mémoire. Enfin rien de plus touchant et de plus remarquable que ces regrets et ces hommages de toute une population pour une simple particulière. Et certes, c'est beau pour elle, car si la fortune et la position des Borghèse les rend dominants à Rome, c'était certainement par ses œuvres qu'elle s'en était faite à ce point la reine, et cela fait aussi aimer ce peuple.

« Adieu, chère amie, je t'aime de toute mon âme; prie pour moi. Je vais mieux que la semaine dernière, mais je souffre souvent; j'ai un mal constant dans le dos et entre les épaules, et une douleur de côté très-vive. »

« Lumigny, 30 janvier 1841.

« Auguste d'Ursel [1] nous a quittés mercredi dernier, et j'ai à t'avouer que mon état de découragement a été très-grand et pire que jamais pendant son séjour; il te le dira, il te dira qu'il m'a trouvée triste; il te dira aussi qu'il ne m'a entendu chanter qu'à la chapelle. Je ne sais pas s'il aime beaucoup la musique, néanmoins j'aurais voulu lui faire plaisir; mais le jour où l'on m'a demandé de chanter devant lui, j'étais très-mal disposée, je n'avais pas Fernand pour chanter un duo, je ne savais rien seule, et puis j'ai senti, comme la *Demoiselle à marier*, que je pleurerais si j'essayais d'ouvrir la bouche. On n'a pas trop insisté, et je sens qu'on a dû me trouver maussade et que tu me gronderas : c'est pour cela que j'ai voulu te le dire, afin que si ce bon Auguste d'Ursel me dénonce, il n'ait pas le plaisir de te

1. Fils cadet du duc d'Ursel et cousin germain d'Adrien, en même temps que son plus intime ami. L'amitié et le nom du comte Auguste d'Ursel se retrouveront, dans ces pages, liés à l'un des plus douloureux et des plus ineffaçables souvenirs qu'elles retracent.

surprendre. Adrien est allé à Paris avec lui, et moi je me reproche de trouver huit jours sans lui si longs à passer; enfin je suis une créature bien insupportable!

« Oh! que Dieu me pardonne! je me suis tant et tant reproché ces accès depuis quelque temps, je m'en suis sentie si contrite, que j'ai encore une fois l'espoir de me corriger et d'être vraiment meilleure quand je me relèverai de ce lit où je vais offrir à Dieu, en expiation, tout le mal qu'il voudra que j'endure. »

« Lumigny, 15 février 1841.

« Depuis trois jours, nous sommes en tête-à-tête, Adrien et moi. Depuis notre mariage, c'est la première fois que cela nous arrive, et nous nous reprochons de trouver cela délicieux. Je crois qu'il doit être dans la nature d'aimer un peu la variété, car probablement, si nous passions ainsi un ou deux ans, nous aurions envie de revoir quelqu'un ici; mais comme le plaisir d'être à nous deux et indépendants est celui que nous avons le moins connu depuis notre mariage, nous l'avons quelquefois désiré. Bref, ces quatre ou cinq jours que nous passons ainsi nous semblent charmants. Pour compléter la chose, le temps est magnifique, tout à fait de printemps, l'air doux et chaud, tellement que je t'écris la fenêtre ouverte. Cer air extérieur me fait au corps le bien que le tête-à-tête me fait à l'âme, et j'éprouve un calme, une sérénité, un bien-être, que je n'ai pas ressentis depuis longtemps. »

« 26 février.

« Te verrai-je dans trois semaines? Je n'y crois pas, je ne veux pas y croire; j'aime mieux ne pas m'attendre

à tant de joie. Tu trouveras *notre* enfant[1] embelli et disant bien plus de mots qu'au mois de septembre, et puis il y en aura un autre, si Dieu me fait la grâce de le voir arriver et vivre. Que cela est singulier, deux enfants *à moi*! Chère belle petite toi! ta lettre me met en humeur folâtre, de ces humeurs qui font parler beaucoup sans avoir rien à dire. Tu me trouverais commençant à me lever, et ce serait charmant de t'avoir pendant cette convalescence!

« Adieu, embrasse Auguste, et tendrement, et plus d'une fois; car c'est de sa chère tête qu'est sortie eette heureuse idée que Dieu bénisse, de t'envoyer ici. Quelle joie j'aurai à le revoir, à lui montrer Robert, à les voir « une paire d'amis! »

« Sais-tu que nous pourrions passer à nous quatre des jours *piacevollisimi* à Paris! Adieu, chers bons, bien bons petits amis, Adrien est presque aussi content que moi de la chère idée. Il dit qu'il l'est *autant*, mais je réclame et je prétends l'être plus. Ses bons parents aussi ont fait une exclamation de joie en apprenant cette nouvelle à leur retour. »

J'arrivai en effet à Lumigny peu après; mais avant de parler de cette réunion avec Eugénie. je dois dire ce qui, sur ces entrefaites, était survenu à Alexandrine. Je le dirai brièvement, car, hélas! les événements se pressent si tristement dans cette partie de mon récit, qu'il en est sur lesquels je ne puis m'appesantir. De ce nom-

1. Eugénie aimait à appeler ainsi son enfant et me disait si tendrement souvent : « Il me semble impossible que ce qui est tellement *à moi* ne soit pas à toi! »

bre est celui dont je veux parler, et qui préluda à tous ceux qui allaient sitôt le suivre.

Alexandrine était donc, ainsi que je l'ai dit, à Pise, lorsque la nouvelle de la mort subite de la jeune princesse Borghèse y parvint, et dans les premiers moments qui suivirent cette catastrophe, ceux qu'elle avait le plus cruellement frappés désirèrent vivement qu'Alexandrine se rendît auprès d'eux, à Rome. Il sembla au prince Borghèse et à sa mère que sa présence leur serait secourable, et qu'un cœur qui avait autant souffert que le sien saurait mieux qu'un autre comprendre et soulager les leurs. Alexandrine répondit à ce triste appel et demeura avec eux, au palais Borghèse, jusqu'à l'arrivée de mes parents à Rome, au mois de février.

A cette époque, leur projet, ainsi que celui d'Alexandrine, était de revenir en France immédiatement après Pâques; mais des raisons qu'ils ne prévoyaient point alors modifièrent ce projet pour les uns et pour les autres.

On était aux premiers jours du printemps : Alexandrine avait été s'établir à la Trinité-du-Mont, pour y passer en retraite la dernière semaine de son séjour à Rome, et elle y était depuis trois jours, lorsqu'elle reçut tout d'un coup une lettre qui l'appelait sans retard auprès de son frère aîné, le comte Alexandre d'Alopeus. Il avait été transféré depuis peu de la légation de La Haye à celle de Turin, et là (à la suite d'une pleurésie), il se trouvait, en ce moment, à toute extrémité.

Il n'y avait pas une minute à perdre, si elle voulait le revoir : aussi le même soir, à onze heures, elle avait quitté Rome et était partie pour Civita-Vecchia, où elle voulait s'embarquer le lendemain matin. Mais, à quelque distance de Rome, une horrible tempête fit emporter ses chevaux, sa voiture fut brisée, et elle dut, au

milieu de la nuit et de l'orage, gagner à pied une ferme appartenant à un grand seigneur romain, où on lui donna l'hospitalité, tandis qu'on allait lui chercher une autre voiture. Malgré ce délai et toutes les péripéties de cet affreux voyage, elle arriva à Turin à temps pour revoir son frère et l'embrasser encore; mais elle ne put lui donner d'autres consolations que celle de sa tendresse et de ses soins pendant les dernières heures de sa courte et fatale maladie.

Après ce nouveau malheur (que tant de circonstances aggravaient pour elle), Alexandrine n'eut plus d'autre pensée que celle de rejoindre sa mère. Le prince et la princesse Lapoukhyn s'acheminaient à cette époque vers l'Italie. Elle partit sur-le-champ pour aller à leur rencontre et ce fut à Vienne qu'elle rejoignit sa pauvre mère, au moment même où la nouvelle de la mort de son frère venait d'y parvenir. Comme on peut le penser, Alexandrine ne songea plus à la quitter, et, après un court séjour en Allemagne, elle revint avec elle en Italie, où mes parents se trouvaient encore, mais au moment de repartir pour la France.

Ce départ toutefois n'eut pas lieu, par suite des circonstances survenues, pendant ce temps, à Paris et à Lumigny, et auxquelles je vais maintenant ramener mon récit.

Eugénie était accouchée heureusement, le 21 mars, d'un second fils, et, peu de semaines après, le projet dont elle parlait dans sa dernière lettre s'était exécuté. J'étais arrivée près d'elle à Lumigny, espérant la trouver complétement remise; au lieu de cela, elle me sembla pâle et faible plus qu'elle n'aurait dû l'être, et ce premier moment de réunion fut triste, car ce fut le premier où l'ombre d'une terreur définie succéda à la vague inquiétude que j'avais eue jusque-là.

Toutefois, je ne *voulais* pas y arrêter ma pensée; je trouvai mille raisons pour m'expliquer qu'elle fût encore faible et abattue, et je me flattai que le séjour que nous allions faire ensemble à Paris achèverait de la remettre. Ce séjour dans la même maison, pendant un mois de printemps, était la réalisation d'un des désirs que nous avions le plus souvent formés; nous nous en faisions une fête et une joie! Mais ces joies-là étaient finies pour nous, en ce monde!

A Paris, elle fut gravement malade, et, pendant ce séjour, la terreur que j'avais repoussée à Lumigny traversa encore une fois mon cœur; je la comparais « à la morsure d'une *bête féroce,* » je me débattais contre elle, et le souvenir de cette lutte est demeuré plein d'angoisse, plus même encore que celui du malheur accompli. Puis, dès qu'elle sembla lâcher prise, je recommençai à tout espérer!

Eugénie, en effet, fut tout d'un coup sensiblement mieux. Les médecins avaient prononcé qu'elle devait partir pour l'Italie avec son mari, et mes parents s'étaient, en conséquence, décidés à y prolonger leur séjour. Soit que cette perspective lui fît plaisir, soit que ce ne fût qu'une des fluctuations ordinaires du mal perfide dont elle était attaquée, toujours est-il que son état sembla tout à coup s'améliorer tellement, que l'espérance qui régnait toujours au fond de mon cœur, redevint presque de la sécurité.

Nous étions alors au 15 mai; elle devait partir au commencement de juin, et j'allai avec elle passer ce temps à Lumigny. Ses forces semblaient revenir, son visage reprenait l'aspect de la santé, et je passai près d'elle, heureuse et rassurée, les derniers jours qui nous restaient à passer ensemble ici-bas, — les *derniers!* et Dieu voulut que toute crainte fût suspendue et qu'un

instant encore, avant de la perdre pour toujours, il nous fût permis de goûter sans mélange la jouissance de notre douce union. Le temps était beau, nous restions de longues heures dans le jardin, et je me souviens de deux conversations pendant lesquelles je retrouvai absolument en elle la gaieté, l'expansion, le bonheur d'autrefois. L'une avait lieu parmi les rosiers qui garnissent l'aile droite du château, pendant que nous faisions, en causant, d'énormes bouquets de roses; l'autre, tandis que nous étions assises sur un banc, au bout de la pelouse, ayant auprès de nous ses deux enfants, l'un jouant sur le gazon, l'autre endormi devant nous dans son berceau; elle regardait celui-ci avec tendresse et tristement, car elle allait le quitter : ce jour était l'avant-veille de son départ, et Robert, l'aîné de ses enfants, partait seul avec elle.

Le mercredi 16 juin vint enfin, ce jour, à notre insu, si cruellement précieux et important, ce jour où finissait, pour nous, le plus céleste bonheur de la terre! Nous nous regardions mutuellement pour la dernière fois, nous entendions la voix l'une de l'autre pour ne plus l'entendre, nous nous disions nos dernières paroles! Est-ce heureux de l'avoir ignoré? Oh! oui, je le crois, et Dieu qui a ainsi arrangé notre séparation l'a sans doute fait avec miséricorde! Je partais à minuit pour Bruxelles, et elle pour l'Italie à sept heures du matin. Je trouve ces mots dans mon journal :

« Nous avons communié ce matin, Eugénie et moi, pour obtenir que Dieu daignât nous accompagner chacune dans notre route et nous rendre ce grand bonheur d'être ensemble. Ce soir, au salut, prié pour ceux qui demain seront partis, et aussi bien sincèrement pour ceux qui restent! Dans ma chambre, nous avons encore une fois plus tard prié ensemble. Que Dieu la protége! »

Dans cette chambre où, après le salut, la prière et la soirée finies, nous nous retirâmes pour causer et pour prier encore, nous nous dîmes des paroles bien différentes de celles avec lesquelles nous nous étions séparées au mois de septembre précédent. Je me souviens que nous étions assises toutes les deux l'une près de l'autre, et je lui disais : « Tiens, cette fois, ne pleurons pas ! ne soyons pas tristes : cette séparation-ci est différente des autres. Nous partons toutes les deux et toutes les deux nous sommes contentes d'aller où nous allons. » Et nous nous embrassions sans tristesse, tout en pleurant malgré nous. Puis Fernand, qui partait avec moi, parut pour me dire qu'il était près de minuit, et qu'il était temps de nous mettre en route. Oh ! comme je me souviens de chaque instant de cette soirée ! Nous allâmes embrasser les enfants qui dormaient, puis nous revînmes au salon, où M. et Mme de Mun m'attendaient pour me dire adieu. Eugénie me mena jusqu'à la porte de l'escalier; là; on lui dit de ne pas aller plus loin, à cause de l'air de la nuit. Elle s'arrêta et moi aussi, et je lui donnai mon véritable dernier baiser ! Oh ! il fut bien tendre ! il n'aurait pu l'être davantage, si j'avais su ce qu'était cette minute pour nous ! Elle me serra aussi dans ses bras avec une tendresse que rien n'aurait pu augmenter, et il fallait achever de nous séparer. Je la regardai encore une fois au tournant de l'escalier, puis je ne la vis plus. Adrien me mit en voiture, me dit adieu et m'entendit encore lui dire et lui répéter : « Que Dieu vous protége tous les deux ! »

Eugénie, à cette place où je la vis pour la dernière fois, avait une robe de soie et une écharpe blanche; ses cheveux, coupés l'année précédente, étaient encore courts et bouclés autour de sa tête. Ce dernier regard ne m'a laissé le souvenir d'aucune trace de souffrance et de maladie.

Ce fut à cette même place qu'un an après, jour pour jour, je revis ses enfants en deuil !

On va voir quelles alternatives d'espoir et de crainte se succédèrent pendant le reste de cette année et jusqu'au jour où un malheur non moins affreux et plus inattendu que celui que je redoutais alors, vint précéder, et peut-être hâter celui-là !

Eugénie rejoignit nos parents à la villa Buonovisi, près de Lucques, où elle passa la fin de l'été et l'automne tout entier. Alexandrine (établie alors à Florence avec sa mère) vint y passer plusieurs semaines avec elle. M. et Mme Théodore de Bussière firent aussi partie du cercle d'amis qui l'entoura pendant ce séjour, et Fernand y arriva bientôt, à son tour, avec notre jeune belle-sœur[1].

Pendant tout ce temps, les lettres d'Eugénie exprimaient tantôt la satisfaction du progrès de ses forces, tantôt un retour de cet abattement, symptôme premier et fatal de sa maladie dont elle ne fut réellement soulagée, pendant quelque temps, qu'à Rome, où elle arriva dans les derniers jours d'octobre et d'où je reçus d'elle les lettres suivantes.

EUGÉNIE A PAULINE.

« Rome, le 4 novembre 1841.

« Chère sœur de ma vie, c'est un peu coupable à moi de ne t'avoir pas écrit depuis que nous sommes arrivés. Je ne t'énumérerai pas les embarras des premiers jours qui me servent d'excuse : je remonte à Florence, où j'ai quitté Alexandrine. Oh ! que j'ai été triste de la laisser

1. Mon frère Fernand s'était marié depuis qu'Eugénie avait quitté la France. Il avait épousé Mlle Marie Gibert.

là! Elle est heureuse pourtant d'être avec sa mère; mais, du reste, elle serait bien seule dans cette ville si gaie, si Dieu n'était pas dans son cœur et les anges autour d'elle. Elle a un joli appartement : trois petites cellules gaies remplies de fleurs et bien meublées, et elle a là, tous les jours, quatre heures de libres. Mais il ne lui est pas très-facile de sortir aux heures des bénédictions, ou pour aller visiter les pauvres. Nous avons bien pleuré en nous quittant, comme tu peux le penser; c'est triste d'être si près et si loin d'elle! Mais enfin au carême elle viendra, et la princesse et le bon prince aussi.

« Et maintenant je suis à Rome! Je ne puis te dire combien c'est pour moi une satisfaction de tous les instants. Y être à présent dans la disposition où je suis, avec tous les moyens de tout voir, comprendre et apprécier de la seule vraie manière, voilà une jouissance dont je ne me lasse pas. Je ne saurais te dire le bien que m'a fait l'abbé Gerbet. Retrouver ses paroles rassurantes, sa fermeté douce qui sait si bien agir sur moi, a fait à mon âme un bien inouï. Elle s'est comme réveillée, je me sens plus vive, plus intéressée à tout, plus *jeune;* je crois que je vais enfin sortir de mon apathie. Oh! je veux lui obéir et avoir pour but de faire tourner tout ce que je ferai et verrai ici vers la sérénité et la joie en Dieu; il faut que tout tente à m'ouvrir l'âme. Je n'ai encore revu que Saint-Pierre, et j'y ai bien senti la vérité de ce que dit l'abbé Gerbet, dans son livre [1] : cette impression de *triomphe* en entrant dans l'admirable église! Tandis que, dans les églises gothiques, l'impression est de s'agenouiller, de joindre les mains avec un sentiment d'humble prière et de profond

1. *Esquisse de Rome chrétienne.*

regret, dans Saint-Pierre au contraire, le mouvement involontaire serait d'ouvrir les bras en signe de joie, de relever la tête avec bonheur et épanouissement. Il semble que là, le péché n'accable plus; le sentiment vif du pardon par le triomphe de la résurrection remplit seul le cœur!

« Tu peux t'imaginer ce que ce sera de revoir les églises, les catacombes, etc., etc., avec l'abbé Gerbet, qui ne cesse pas d'être admirablement inspiré sur tous ces lieux saints, et Théodore de Bussière, qui pénètre dans une foule de détails charmants, à cause d'un livre qu'il a écrit (sur les sept basiliques de Rome, je crois). »

« Rome, 21 novembre 1841.

« Je ne puis te dire comme cette vie que je mène me plaît! Que n'es-tu ici, sœur chérie, à qui j'ai fait partager toutes mes tristesses, toutes mes plaintes, toute mon apathie et mon ingratitude envers Dieu; que ne peux-tu jouir au moins de la bonne santé actuelle de mon âme! Me voilà ravivée, et j'espère ne plus retomber dans ma langueur. A présent, tu n'essayerais plus, pour m'intéresser, vingt sujets l'un après l'autre sans y parvenir: je reprends à tout, j'ai envie de lire, d'entendre, de comprendre. Qui sait même si je n'irai pas jusqu'à m'intéresser à la politique! Oh! Rome est une ville bénie!

« Le P. de Ravignan, qui est ici, va nous prêcher l'avent; moi, qui de ma vie n'ai entendu un bon sermon, tu peux te représenter combien je vais en jouir. Ce matin même, à la Trinité-du-Mont, dans une réunion d'Enfants de Marie, il nous a fait un admirable discours sur le dévouement à Dieu et la paix intérieure. Oh! elle coulait dans mon âme, cette paix divine, quand il nous promettait, nous assurait que nous devions la posséder,

parce que nous étions de *bonne volonté*. Vraiment on peut ici mieux qu'ailleurs comprendre la joie spirituelle. »

« Rome, le 14 décembre 1841.

« Comme le temps passe! je suis toujours étonnée de découvrir qu'il y a dix jours et plus que je ne t'ai écrit; je ne m'ennuie pas une minute et je ne cesse pas de jouir de ce séjour de Rome. Oh! chers amis! que n'êtes-vous ici! que n'entendez-vous ces admirables discours du P. de Ravignan! Que cela est beau! que cela est transportant! quels actes de foi et d'amour de Dieu cela fait faire! Songe à ce que cela était pour moi, que de n'avoir, depuis si longtemps, aucune nourriture spirituelle, et pars de là pour te figurer ce que je dois ressentir ici! Mon âme est vivifiée, le sentiment m'est revenu, et tu sais que sur toutes choses je l'avais perdu. Dieu soit béni et remercié, d'avoir permis que ce bien et ce bonheur m'arrivent. Puissé-je en profiter, et surtout, après cela, quel que soit l'avenir, que jamais je ne sois assez ingrate pour retomber dans mon apathique langueur.

« Ces sermons font un bien immense et déterminent un mouvement chrétien parmi les élèves de l'Académie, auxquels ils sont particulièrement adressés. Les protestants y assistent aussi en grand nombre et plusieurs en sont vivement troublés. Le P. de Ravignan s'est adressé l'autre jour directement à eux avec un tel accent de vérité, il a déploré leurs erreurs avec un sentiment si profond et les a conjurés si vivement de désirer au moins sincèrement la vérité, que je ne concevrais pas qu'ils n'en eussent pas emporté une vive impression. Mais cette impression existe. E. de G. est transporté, transformé par ces sermons; l'influence de Rome agit sur lui, et il partira, je crois, très-bon chrétien; sa femme aussi a

une âme charmante et qui prend à tout ce qui est bon et à tout ce qui est saint.

« Je suis dans toute l'agitation de l'attente d'Adrien[1]; il devait partir hier; l'a-t-il fait? Si mon bon ange voulait me le dire! C'est une vraie angoisse, dans certains moments, que d'être sans nouvelles. Alex me donne de ses nouvelles, elle va bien, elle voit beaucoup Mlle de Fauveau qui l'aime et l'admire profondément.

« Olga est charmante et grandement en beauté; Robert se fortifie, et moi je ne vais pas mal, je tousse peu et j'ai bonne mine. Que Dieu et les anges te protégent! Je t'envoie toutes les bénédictions de la sainte ville! »

« Rome, 11 janvier 1842.

« D'après ma dernière lettre, tu peux juger du bien que m'a fait cette retraite! Le dernier jour, la communion générale a été faite par à peu près *tous* les assistants jeunes et vieux, hommes et femmes; rien ne pouvait se concevoir de plus édifiant. Nous aimons le P. de Ravignan comme un ami de chacun; il est venu nous dire adieu, et nous a donné sa bénédiction, et il est, à la lettre, pleuré de tout le monde.

« Adrien est arrivé le 31 décembre, et tout mon temps a été pris pendant les premiers jours. Voilà pourquoi je ne t'ai pas écrit; ensuite j'ai été souffrante, j'ai eu de la fièvre, l'oppression a augmenté, et je me suis remise à toüsser. Aujourd'hui je vais mieux, tellement mieux, que je vais à un grand dîner au palais Borghèse, un dîner splendide en l'honneur de nouveaux cardinaux.

« Ma pauvre maman n'y peut venir parce qu'elle a un érésipèle qui l'oblige de rester au lit; elle ne souffre pas

1. Il était allé passer deux mois avec ses parents.

cependant, mais son visage est très-enflé et elle est obligée de se soigner. Je te promets de t'écrire encore après-demain pour te donner de nos nouvelles. S'il y a quelque chose que tu veux savoir, demande-le, car je m'embrouille et ne sais plus parfois ce que j'ai dit ou n'ai pas dit. Pardonne-moi, ma sœur chérie. Oh! que Dieu nous réunisse! Appelle-t-on vivre, et vivre heureusement être toujours séparés de la moitié de ce qu'on aime! La terre n'est pas plus parfaite qu'on ne nous l'a promise au grand jour du péché, et il est bien vrai qu'on y souffre, qu'on y pleure, qu'on y désire toujours! Oh! le ciel sera bien doux, après tout cela!

« 13 janvier.

« Maman va mieux et elle s'est levée aujourd'hui; mais on a toutes les peines du monde a obtenir d'elle le moindre soin. Quant à moi, le temps continue humide, et je continue souffrante. L'ennui, c'est d'avoir été tellement mieux et de reculer, juste au moment de l'arrivée d'Adrien, en sorte qu'il ne peut juger et jouir de ces grands progrès que je lui avais annoncés dans toutes mes lettres. Enfin, ce sont les petites ombres nécessaires au bonheur de cette terre, car une vie sans nuages (s'il y en a) me paraît effrayante et peu désirable! »

Me voici arrivée à une partie de mon récit où il me faut du courage, et j'en approche avec une certaine terreur. Irai-je vite! irai-je doucement? Je ne sais : Dieu guidera ma plume, et il permettra peut-être qu'avec les impressions douloureuses et terribles du passé, les impressions consolantes et édifiantes se réveillent aussi dans mon âme, et facilitent ma tâche.

La lettre d'Eugénie qui se termine par les mots qu'on vient de lire était datée du 13 janvier : cinq jours plus tard, le 17 de ce même mois, mon père, sans maladie préalable, sans aucune aggravation de l'état de souffrance dont il se plaignait parfois, fut saisi d'un mal subit, et en moins de quatre heures il fut enlevé de ce monde !

Je n'ai rien à ajouter à ce qui est contenu dans les lettres qui me furent adressées alors. — On va les lire !

DE MA MÈRE.

« Rome, le 21 janvir 1842.

« Ma pauvre Pauline bien-aimée, que vas-tu devenir ! supporteras-tu le saisissement que tu vas éprouver ? Tu juges si cette inquiétude redouble la torture de mon cœur ! Tu sauras, sans que je te le dise, à quel point tu me manques dans ce terrible moment, dont la terreur a été l'idée fixe de ma vie depuis bientôt quarante ans ! Car cette terreur, ma chère enfant, m'a saisie aussitôt que j'ai été à lui. « Si je le perdais, mon Dieu ! » C'était le cri du fond de mon cœur à toutes les heures de ma vie. Je n'ai jamais eu une heure de sécurité, presque pas une heure d'oubli sur ce point. L'espérance et la confiance en Dieu pouvaient seules me tenir en équilibre et je ne me rassurais qu'en priant. Alors j'espérais et je me calmais ; jamais cette agitation n'a cessé pour longtemps. Quand je le voyais de mes yeux bien portant, je me rassurais, mais quelquefois d'une chambre à l'autre le cauchemar me reprenait ; aussi mon cœur a toujours battu comme lorsqu'on a peur ; et lorsque l'abîme s'est ouvert, je l'avais trop mesuré d'avance pour ne pas le comprendre dans toute son étendue, sans illusion, sans cette

pensée qu'on a toujours d'espérer que l'on rêve; j'ai vu que tout s'abîmait sous moi!

« Que j'étais loin de la perfection de son détachement de son amour de Dieu, de son désir du ciel! Moi, le but de ma vie, c'était lui, la terre par conséquent. Il fallait que je souffrisse, que j'apprisse à me détacher; Dieu vient de me mettre sa croix sur les épaules. Je la porterai, je l'espère, s'il m'en donne la force.

« 12 janvier.

« Mon enfant bien-aimée, voici la première journée entièrement désoccupée; les terribles scènes de tous ces jours-ci portaient en elles-mêmes leur force, mais aujourd'hui tout est fini. Il n'y a plus rien. Que Dieu et la pensée du bonheur de mon ami remplissent ce vide sans fond!

« Pourrai-je te faire un récit qui t'unisse complétement à nous! Il est déchirant, mais je l'aime encore mieux que le silence, puisque c'est te parler de lui.

« Il y a quinze jours, mon pauvre ami avait eu un peu de fièvre; le temps avait été mauvais, il avait neigé, chose si rare ici! et nos malades en avaient souffert. Eugénie avait été très-souffrante, et l'inquiétude pour elle m'avait fait perdre de vue celle pour ton père. Enfin, il se remit, et moi je fus souffrante à mon tour et je passai dans mon lit toute cette dernière semaine, sans me douter où elle me menait! Lui, pendant ce temps, ne pouvait ni se ralentir, ni contenir sa ferveur. Il avait fait seul la tournée des sept basiliques et l'avait terminée en communiant à Saint-Pierre samedi. Et moi, retenue dans mon lit (ce qui m'arrive si rarement), je n'avais pu partager tout cela avec lui! M'attendre lui avait semblé impossible. Il me dit ensuite : « J'aurais voulu communier mardi prochain, jour de la fête de la

Chaire de saint Pierre, mais je ne sais si je le pourrai. » Il voulait, je crois aller à Saint-Pierre ce jour-là. — Il communia, mais ce fut au ciel.

« Le dimanche, il allait très-bien. Il alla dîner chez la princesse Borghèse : il passa presque toute la soirée à causer avec Théodore[1] et l'abbé Dupanloup[2]. Il leur parla entre autres de son amour pour la sainte Vierge à toutes les époques de sa vie : il y voyait le *fil* qui l'avait empêché de périr et qui l'avait enfin ramené à Dieu. Théodore lui parla beaucoup d'un juif dont il désirait vivement la conversion (c'est le frère de l'abbé Ratisbonne), et qui était ardent ennemi de Jésus-Christ. Cela avait fort intéressé ton père. Puis il avait parlé de la mort, et ton père avait dit « qu'il fallait toujours être prêt, qu'on ne pouvait répondre de l'heure » ; puis il avait parlé avec amour de Dieu, « si bien nommé le *bon Dieu,* » avait-il dit. Il rentra et me parla avec envie de tout le bien que faisait Bussière : « Moi je ne fais rien ! » disait-il tristement.

« Lundi matin (le 17), il faisait un temps magnifique. Il fut à la messe. Après le déjeuner, il fut convenu qu'il irait se promener avec Eugénie; et moi, quoique très-bien, je n'osai sortir. Je devais cependant, ce même soir, mener Olga et Albertine chez l'ambassadeur d'Autriche à un bal, pour lequel toutes les deux préparèrent leurs toilettes, — à la grande pitié, je pense, de nos bons anges et de tous ceux qui veillent sur nous dans le ciel !...

« Ton père alla se promener avec Eugénie et Adrien sur la belle pelouse qui mène de Saint-Jean de Latran à

1. M. de Bussière.

2. L'évêque d'Orléans, alors simple prêtre, se trouvait à Rome, cette année, et fut ainsi rapproché de mon père, comme il l'avait été d'Albert au moment le plus solennel de sa vie.

Sainte-Croix de Jérusalem, et jouit complétement du beau temps, ne souffrit qu'un instant de sa douleur (au cœur), qui passa sur-le-champ, et continua à ramasser avec eux des fleurs sur le gazon. Il les quitta dans sa petite voiture et alla à Sainte-Marie Majeure, où il pria longtemps. Il fit à genoux, devant l'image de la Vierge de la chapelle Borghèse, qui était découverte ce jour-là, sa préparation à la mort qu'il disait tous les jours, puis plus de vingt fois le *Souvenez-vous*, me dit-il ensuite, pour des intentions sans nombre; puis il alla aux *Sacramentale* pour la bénédiction.

« Il revint content de sa matinée, ranimé par la promenade. « Je veux y aller tous les jours, me dit-il, je « crois que cela me fera du bien. » Il me conta toutes les prières qu'il avait faites et me dit « *qu'il avait dit au « bon Dieu que, s'il voulait le prendre, il était prêt et « entièrement soumis; que, s'il voulait le laisser vivre « encore, il lui promettait de n'employer sa vie qu'à le « servir et à faire ce qui pourrait l'honorer.* » Il se mit à écrire à son bureau, et moi je rentrai dans ma chambre, où, de mon côté, je me mis à genoux, pour faire la prière que je n'avais pu aller faire avec lui à l'église : cette semaine passée dans mon lit m'avait rendue un peu languissante.

« Il y avait dans le salon une malheureuse brasière; tous ces jours-ci, nous avions dit qu'il ne fallait plus la laisser là parce qu'elle faisait mal à la tête; mais ce soir-là, elle brûlait à peine, on ne songea pas à l'ôter. Après le dîner, ton père se mit près de cette brasière, disant qu'il avait froid aux pieds; puis il se leva et joua avec Robert : il était gai, bien portant. Bientôt après cela, il sortit de la chambre, et au bout d'un instant on vint me dire « qu'il avait *sa douleur*. » J'y courus, et je le trouvai souffrant beaucoup, en effet, et bientôt il survint des

vomissements. J'envoyai chercher le médecin, mais sans avoir encore aucune inquiétude réelle. Tes sœurs se coiffaient pour le bal, — oh! mon Dieu! J'allai dans leur chambre et je leur dis avec regret que je ne croyais pas pouvoir les y mener, *quoique persuadée que cela allait passer;* je leur dis que j'étais fâchée de leur imposer ce sacrifice!

« Bientôt la douleur cessa en effet; il se remit, et l'on renvoya, sans l'employer, le chirurgien venu pour le saigner. Est-ce possible, ô mon Dieu, que ceux qui aiment le mieux perdent ainsi la tête et l'esprit quand l'heure est venue? Mais nous l'avions souvent vu ainsi, et l'espérance, toujours si forte, nous fermait les yeux à tous...

« Ma chère enfant, je ne puis achever aujourd'hui, le récit est presque au-dessus de mes forces en ce moment; ce sera pour demain, car j'ai besoin de tout te dire moi-même. Je veux aller à l'église, je ne pleure, je ne vis que là; puis j'ai l'esprit bouleversé par l'événement extraordinaire que tu vas apprendre. L'abbé Gerbet t'écrit aujourd'hui et te raconte tout, mais que ce soit pour nous seuls. Repassons ces merveilles dans nos cœurs et n'en disons rien, je t'en conjure. Je suis indigne de cette immense grâce. Mon Dieu! mon Dieu! je n'ai ni paroles, ni pensées[1]!...

« 23 janvier.

« Je reprends, ma Pauline, ma conversation avec toi : il me semble que cela peut seul me faire un peu de bien. Te figures-tu, mon enfant chérie, cet abîme dans lequel je suis tombée et où je me perds tous les jours davantage? C'est le purgatoire commencé et dont le ciel

1. On lira ci-après (page 312), dans la lettre de l'abbé Gerbet qui accompagnait celle-ci, le récit du consolant et surprenant événement dont il est ici question.

seul peut délivrer. Figure-toi que je ne pleure pas : je suis tombée plus bas que la région des larmes, il semble qu'elles disent d'elles-mêmes qu'elles peuvent se sécher, mais dans le tombeau on ne pleure plus, on est fixé sans retour. Puis ces tortures de penser qu'on n'a pas fait tout ce qu'on aurait pu faire! Il eût fallu une activité triple pour se garantir de l'éclair qui part de l'orient et paraît aussitôt à l'occident, et il y a eu du temps perdu, de l'hésitation, une sorte de stupeur... Je me dis à présent : « Si j'avais fait ceci ou cela! » mais en présence du médecin, moi, toujours si timide pour faire des essais de remèdes, comment aurais-je pu oser tenter quelque chose?...

« Je reprends mon récit de l'autre jour.

« La douleur cessa donc, et le chirurgien s'en alla sans l'avoir saigné. Dix minutes après son départ, tout recommença! Je courus à l'escalier pour faire rappeler le chirurgien, et presque au même moment on vint me dire que l'abbé Gerbet était arrivé. Je rentre dans la chambre, et, juge de mon effroi! j'entends les paroles de l'absolution que l'abbé donnait à ton père!...

« Oh! mon Dieu! mon Dieu! où en sommes-nous? Je saisis le bras du médecin : « — N'espérez-vous donc plus rien? » Il hésite un moment, puis me dit : « — Non! » Et j'entends alors l'abbé dire ces paroles : « — Ayez confiance! » et ton père répondre avec force : « — Oh! je suis plein de confiance! » Puis l'abbé dit : « — Vous repentez-vous de toutes les fautes de votre vie passée? » — « Oui! oui! » dit ton père, avec une expression inouïe. Ses yeux brillaient, ils semblaient animés par un rayon du ciel : jamais je ne les avais vus si vifs, si expressifs. Alors l'abbé lui donna l'absolution. « — Merci! merci! lui dit-il; « adieu, mes enfants! adieu, ma femme! » Puis il arracha vivement le crucifix (indulgencié pour l'heure de la

mort) qui était suspendu à son lit et l'embrassa avec ardeur. Après cela, Eugénie plaça un oreiller sous sa tête; il lui dit : « — Merci, mon enfant! » avec un regard qui sera un doux souvenir pour elle. Mais bientôt l'affaiblissement vint; je lui parlai, il ne m'entendait plus; je le suppliai de me serrer la main, et cette chère main resta sans mouvement. Le pouls sembla un instant se relever, puis ne battit plus!...

« J'ai vu tout cela! j'ai vu cette scène, dont la seule prévision me privait presque de la raison! Et Dieu me fit, en ce moment, une si inconcevable grâce, que je ne puis l'attribuer qu'aux prières de mon pauvre ami. Je fis un acte de soumission aussi sincère que j'en étais capable. Sans doute il me tenait dans ses bras pour me soutenir! Comme je rends grâces ensuite à tous les bons cœurs qui ont compris que je ne pouvais trouver de force que près de lui! On m'y laissa et j'y fus calme. Adrien, quelques heures après, me trouva à genoux, tenant cette chère main tant de fois serrée; il s'approcha de moi et il dut me croire folle quand je lui dis : « Je vais bien, je me sens si près de lui! il me semble que nous n'avons jamais été aussi réunis! »

« Grâce immense, que Dieu m'a faite en ce moment affreux où la terre s'écroulait! Je me sentais transportée avec lui près de Dieu, et j'oubliais presque mon malheur pour ne penser qu'à lui.

« Je passai ainsi toute cette première nuit. Au point du jour, je quittai mon bien-aimé pour aller entendre la messe à l'église en face, et je communiai comme j'en avais eu l'intention ce jour-là (celui de la Chaire de saint Pierre). Comment le fis-je? Je ne le sais; hors de moi, sans doute, et sans faculté de prier ni de pleurer.

« Je revins bien vite reprendre mon poste près de mon pauvre ami; j'y passai toute cette journée tenant

toujours sa main que je réchauffais dans les miennes, au point de lui donner l'apparence de la vie! A présent que ces heures sont passées, je ne puis comprendre que j'aie eu des forces pour les supporter. Dieu m'en a donné!

« Je passai près de lui toute la seconde nuit, seule, du moins je le croyais; mais des amis, de bons prêtres, étaient venus les uns après les autres pour prier, puis ils étaient partis. Je posai ma tête près de la sienne sur son oreiller, et, tenant toujours sa main, je m'endormis un peu; puis je me réveillai pour tâcher de prier, sans le pouvoir presque, articulant à peine des mots que mon abattement me rendait à moi-même presque inintelligibles. Quelle nuit! Dès cinq heures, les vivants revinrent et on m'engagea à aller me reposer un peu chez Eugénie. Oh! mon Dieu! j'en suis donc là! et cette angoisse rêvée pendant quarante ans s'est donc enfin réalisée!

« Quand la seconde nuit vint, j'aurais voulu veiller et prier sans bouger; mais quelquefois la fatigue l'emportait et je me rejetais sur un fauteuil. J'eus pour compagnon de veille, pendant cette nuit-là, le P. Géramb, qui vint à onze heures du soir et ne s'en alla qu'à huit heures du matin. A six heures, on était encore venu me chercher pour me forcer à me reposer un instant chez Eugénie. J'en revins au bout d'une heure; puis, moins que jamais, je voulus m'absenter de cette chambre, car je sentais que l'heure allait venir où tout allait m'être enlevé. Exprimer cette agonie est impossible! je ne pouvais que répéter que je l'unissais à celle de Notre-Seigneur, à celle de la sainte Vierge au pied de la croix. Et c'est alors, ma chère enfant, que Dieu m'envoya cette consolation d'un ordre si supérieur, si divin, qu'un instant mes souffrances furent comme suspendues.

« Pendant que j'étais prosternée près de ce cercueil,

je me sens tirée par le bras, et l'abbé Gerbet, très-agité, me dit : — « Voici Bussière qui voudrait vous dire une chose qui vous fera plaisir, et où M. de la Ferronnays se trouve intéressé. » Je me lève bien vite, je trouve Théodore hors de lui, et tu sais ce qu'il me raconte.

« Juges-tu de l'espèce de résurrection qui s'opéra alors dans mon cœur ! Le soleil y reparut un instant, ce qui ne m'empêcha pas ensuite de retomber bien bas. Cependant cette consolation a conservé un effet bien réel : je n'en suis pas moins seule, tout n'en est pas moins fini pour moi sur la terre ; mais il est heureux ! je puis presque n'en pas douter. Comme me l'a dit l'abbé Dupanloup, il est mort au milieu d'un acte d'amour parfait qui l'a amené à l'instant dans le sein de Dieu.

« Cette pensée a soutenu mon accablement. Ce jeune juif ne cessait de répéter : « N'est-ce pas étrange de se sentir ainsi en relation posthume et si intime avec un homme qu'on n'a jamais vu et dont on savait à peine le nom[1] ? » Il voulait y passer la nuit, disait qu'il serait trop peu reconnaissant s'il ne donnait cette marque de respect et d'attachement à celui à qui il devait tout ! Mais on ne voulut lui permettre d'y rester que jusqu'à dix heures du soir.

« Pénétrée de ce que je venais d'entendre, je m'oubliai un peu moi-même, pour ne penser qu'à la gloire céleste de celui pour lequel j'avais tant et trop désiré celle de la terre, puis mon agonie recommença. Je sentais, en voyant le jour baisser, que le moment allait venir où tout me serait ôté. On m'avait dit que, si je voulais aller à une des tribunes de l'église, on m'y conduirait, mais je ne savais pas si j'en aurais la force et si on me le permettrait. Je baisais le drap qui le cou-

1. V. la lettre de l'abbé Gerbet ci-dessous.

vrait, et cette douleur est sans parole et sans nom!..

« Enfin l'abbé Gerbet vint se mettre à genoux près de moi et baisa aussi ce cercueil, puis il me dit : « Allez à la tribune de l'église. » Je n'espérais plus qu'on le voulût. Je me levai et je partis ; j'assistai à l'office des morts, — des *morts!* et pour qui ! — Oh! mon Dieu, je le vis apporter ! Quand on m'emmena, je me prosternai en passant près de lui, puis je remontai en voiture, et toutes ces choses, dont la seule pensée pouvait me tuer, me firent à peine pleurer. A présent, je te quitte, mon enfant ; serre ta pauvre mère dans tes bras.

« Mes chers enfants, soyez bien heureux, pour qu'il y ait encore un peu de douceur dans ma vie ! »

DE L'ABBÉ GERBET.

« Le 22 janvier 1842.

« Chère enfant, lorsque, dans ma dernière lettre adressée à M. Craven, je vous disais que, tout en pleurant beaucoup, vous aviez aussi à remercier beaucoup ; lorsque je vous disais d'élever votre cœur vers Dieu, parce que la sainte mort d'un père était aussi une grande grâce pour ses enfants, je ne savais pas encore à quel point ce mot se vérifierait. Dieu a accordé à votre famille, à vous, une des plus magnifiques consolations qu'on puisse imaginer ; une de ces consolations rares, extraordinaires, qu'on n'oserait demander. Je ne puis encore vous donner, dans cette lettre, tous les détails, vous verrez tout à l'heure pourquoi ; mais j'ai hâte de vous la faire connaître pour le fond. Vous savez, chère enfant, combien je suis peu disposé à croire légèrement aux choses miraculeuses : la vénération même qu'on leur doit oblige à ne pas ajouter foi, sans de graves raisons, aux

faits de ce genre. Mais ni beaucoup d'autres personnes ni moi ne pouvons nous empêcher de croire à celle dont il s'agit. Écoutez. Un juif, appartenant à une très-riche famille d'Alsace, qui se trouvait accidentellement à Rome, se promenant dans l'église de Saint-Andrea delle Fratte pendant qu'on y faisait les préparatifs pour les obsèques de votre bon père, s'y est converti subitement, comme saint Paul sur le chemin de Damas, par un de ces coups miraculeux de la puissance et de la bonté divines. Il se trouvait debout en face d'une chapelle dédiée à l'Ange gardien, à quelques pas, lorsque tout à coup il a eu une apparition lumineuse de la sainte Vierge qui lui a fait signe d'aller vers cette chapelle. Une force irrésistible l'y a entraîné; il y est tombé à genoux, et il a été à l'instant chrétien. Sa première parole à celui qui l'avait accompagné a été, en relevant son visage, inondé de larmes : « Il faut que ce monsieur ait beaucoup prié pour moi. » Quelle parole, chère enfant, sur votre bon père, dont on allait apporter le corps dans cette église! Il n'y a pas moyen de suspecter la sincérité de ce jeune homme; comme je vous l'ai dit, il est très-riche, et on ne peut avoir, à son égard, le genre de soupçon qu'on pourrait avoir au premier abord sur un juif pauvre qui pourrait se faire chrétien pour être secouru par des aumônes. Celui-ci se nomme M. Ratisbonne. Il est fils d'un banquier de Strasbourg qui jouit d'une très-grande fortune et de beaucoup de considération. Il devait épouser au printemps une jeune juive, sa parente, et sa conversion rompra très-probablement son mariage. Tous ses intérêts temporels devaient empêcher sa conversion, et ses idées juives, jointes à un certain indifférentisme pour les pratiques religieuses, s'y opposaient aussi; c'est d'ailleurs un jeune homme de très-bonnes manières, très-spirituel et s'exprimant très-bien. Il est très-connu

de Gustave de Bussière, dont il a été le camarade de collége et dont il est resté l'ami. Il a vingt-huit ans.

« J'ai vu ce matin M. Ratisbonne, j'ai recueilli de sa bouche divers détails ; il est impossible de vous dire à quel point il donne une vive idée de la conversion de saint Paul. « J'ai été, me disait-il, retourné en un instant. » Il désire souffrir pour la foi, et les épreuves ne lui manqueront pas. C'est Théodore de Bussière qui a été conduit par des circonstances providentielles à l'accompagner successivement dans quelques églises pour les visiter.

« La première parole qu'il a dite après le coup de la grâce, est déjà bien significative par rapport à l'influence de votre père, mais il y a d'autres circonstances que je vous dirai en vous envoyant le récit complet de ce qui a précédé et suivi. Je vais le rédiger, mais je ne vous l'enverrai qu'après l'avoir fait lire à M. Ratisbonne et à Bussière, afin d'être bien sûr que tous les détails soient exacts[1]. En attendant, chère enfant, je vous prie de ne parler de ceci à personne, sauf à M. Craven. Le récit d'une pareille chose doit être accompagné des observations et des preuves qui en constatent la certitude.

« Dieu ! quelle magnifique chose et quelle immense consolation ! Je vous laisse sur ce mot, chère enfant, vous et votre mari. Je sais tout ce que vous avez senti et tout ce que vous allez sentir. »

Ce fut sous l'impression ardente et vive de cette douleur et de cette consolation qu'Eugénie m'écrivit, le même jour, les lignes suivantes :

1. L'abbé Gerbet ne fit pas ce travail. Les deux récits les plus autorisés et les plus détaillés de la conversion de M. Ratisbonne furent publiés par M. de Bussière et par le comte Théobald Walsh qui se trouvait à cette époque à Rome.

« Ma Pauline ! ma sœur chérie ! je ne puis écrire que des mots ! Il m'est impossible d'écrire de longues choses, et ce n'est pas la douleur qui m'ôte ainsi toute faculté, c'est l'anéantissement dans lequel nous plongent les merveilleuses consolations qui inondent cette maison depuis trois jours. Nous sommes témoins d'un véritable coup de foudre de la grâce ! Pauline, ou nous n'avons jamais eu de foi, ou, dans ce moment, il faut bénir Dieu, le louer, l'adorer à grands cris, le remercier de ce qu'il a fait pour nous. Pauline, je te dis cela sans être folle, avec la vraie raison, celle qui est éclairée de Dieu ; je te dis cela trois jours après la mort de mon père, et je l'ai dit le lendemain : c'est que Dieu nous a visités, c'est que je l'adore plus que jamais ! Je suis hors d'état de te rien conter, mais tu sauras tout, les détails de ce qui s'est passé et les merveilleuses choses qui nous ont entourées. Oh ! Pauline ! que n'es-tu ici pour être aussi consolée ! Crois, je t'en conjure, crois qu'il faut être consolée. Nous sommes chrétiennes, ma sœur chérie. Pleurons ce père tant aimé, parce que nous ne jouirons plus sur terre de sa chère société, mais pleurons comme ceux qui ont l'espérance entière, qui ont plus, qui ont la certitude d'un bonheur que l'imagination humaine ne peut comprendre.

« Maman !... tu le sais déjà, elle a été une véritable mère de douleur au pied de la croix, le cœur brisé, calme et tranquille ; elle est un véritable miracle de la grâce.

« Adieu, nous sommes tous bien, Dieu est avec nous, cette maison de douleur est transformée ! Sois bénie et que ces consolations descendent aussi dans ton cœur !

« EUGÉNIE. »

Je n'ai point ici à parler de l'état de douleur, de saisissement et de surnaturelle joie dans lequel me plon-

gèrent toutes ces lettres. Cet état peut se comprendre, il ne doit point être exprimé. Je dirai seulement que la consolation ineffable qui venait adoucir notre malheur, quoiqu'elle pénétrât jusqu'au fond de mon âme, me suggéra sur-le-champ une pensée qui joignit à ma reconnaissance une sorte de terreur. Cette pensée c'était qu'une grâce aussi extraordinaire ne nous était accordée que pour nous donner la force de souffrir encore beaucoup! On va voir, hélas! si ce pressentiment fut justifié.

Alexandrine, arrivée de Florence à Rome, à la nouvelle de tout ce qui venait d'arriver, m'écrivit cependant:

« Jamais je n'ai été dans une pareille atmosphère de sainte et douce douleur, de vertu, de simplicité, de protection visible de Dieu. Jamais je n'ai tant vénéré notre chère mère que j'aimais et que je vénérais tant déjà... Oh! si ma pauvre mère pouvait venir ici! si elle pouvait voir et goûter tout ce que je vois! »

Mais, malgré cette douce et consolante impression, il devint bientôt manifeste qu'Eugénie, ranimée un instant par l'intensité même de sa douleur et de sa foi, recommençait à perdre rapidement ses forces. Bientôt la fièvre revint, et avec l'abattement qui l'accompagnait, avec la faiblesse du corps qui en était la suite, revint aussi la tristesse de l'âme.

Alexandrine me fit comprendre, la première, combien la rechute d'Eugénie était grave. Ma pauvre mère avait voulu m'épargner le plus possible et se faisait d'ailleurs encore illusion à elle-même. Mes inquiétudes se réveillèrent donc et elles devinrent plus vives que jamais, lorsqu'après avoir entendu un instant, dans la dernière lettre d'Eugénie qu'on a lue, ce que je nommerai le son véritable de son âme, je retrouvai bientôt et reconnus ce fatal accent de tristesse qui avait été, dès le début, l'indice menaçant ainsi que la plus douloureuse épreuve de

sa maladie! Elle avait eu une trêve, elle avait été et s'était sentie redevenue elle-même, pendant quelques semaines, au début de son séjour à Rome. Au moment solennel de la mort de mon père surtout, son âme avait un instant secoué le poids de son corps affaibli et avait repris l'élan et l'énergie joyeuse qui lui était naturelle; mais le sommet du Calvaire n'était point encore atteint.

Oh! Sauveur des hommes! homme vous-même et souffrant comme les pauvres hommes, vos créatures! vous aussi vous avez souffert l'agonie de l'abattement, du découragement, de la tristesse et de l'ennui, et ensuite, vous avez marché d'un pas ferme sous le poids de votre croix, sans vous plaindre ou pleurer sur vous-même. Puis enfin, arrivé au terme, vous avez encore, avant de mourir, poussé un grand cri de désolation! Mon Dieu! il en fut ainsi pour votre pauvre enfant, lorsque, accablée de faiblesse et de souffrance, elle vous disait ces humbles paroles : « Mon Dieu! je n'ose vous dire : « Celle que « vous aimez est malade, » mais je vous dis : « Celle qui « vous aime est malade et demande votre secours[1]! »

Et à moi, elle m'écrivit, le 10 mars 1842 : « Chère sœur, tes lettres m'attristent, parce qu'elles me font sentir l'excès de ma tiédeur et de ma misère intérieure. Je suis honteuse de penser tant à la vie, de regretter le bonheur de la terre, et, au lieu d'être comme j'étais autrefois, prête à mourir et abandonnée à la volonté de Dieu, de pleurer en pensant à tous mes bonheurs dont je ne puis jouir, et de demander même quelquefois à Dieu de me donner encore deux ans de santé et de bonheur!

« Que dis-tu de cette lâche prière? C'est que Dieu me refuse toute grâce en ce moment, c'est que jamais je ne me suis vue supportant la souffrance aussi mal.

1. Paroles dites par elle peu de jours avant sa mort.

« Adieu, chère sœur! prie pour ta pauvre petite, demande pour elle la grâce de savoir souffrir avec patience. Oh! que je voudrais te voir! Adieu. »

De quelle douleur cette lettre (la dernière que je reçus d'elle!) me transperça le cœur! Je puis presque le dire, cette douleur fut aussi aiguë que celle que me cause sa mort! Je répétais sans cesse : « Oh! mon Dieu, mon Dieu! prenez-là, ne me la rendez pas! mais rendez-vous à elle! » J'allai à Sainte-Gudule, où je fis cette prière avec ardeur : « Oh! que tout arrive! que la santé ne soit pas rendue à son corps, mais que son âme chérie retrouve sa lumière et sa paix dans l'aquiescement parfait à cette volonté qu'elle a toujours aimée plus que tout! que pour elle cessent tous les misérables regrets de la terre! et puis, mon Dieu, faites ce que vous voudrez! »

Ces mots étaient sans cesse sur mes lèvres et dans mon cœur pendant ces jours d'angoisse...

Ils m'eussent été épargnés. ces jours cruels, si j'eusse été près d'elle, car cette lettre, si déchirante à lire pour moi, ne fut point, en réalité, l'expression de l'état permanent de son âme. Le calice que nous devons tous boire, cette répugnance de la nature à souffrir et à mourir, qu'elle n'avait jamais comprise (tant elle avait envisagé avec amour, depuis son enfance, le moyen par lequel seul on parvient à Dieu), il fallut qu'elle aussi en goutât un instant l'amertume, afin d'avoir avec sa vie un sacrifice véritable à faire à Dieu. Mais elle surmonta courageusement cette dure épreuve, et elle ne laissa à ceux qui l'entouraient pendant les derniers jours de sa vie que l'impression d'un calme inaltérable, d'une soumission parfaite à la volonté de Dieu, et d'une paix que ne troublèrent ni l'abattement de son âme ni les souffrances de son corps.

Le 2 avril, Adrien et Eugénie quittèrent Rome : une étrange volonté des médecins imposa pour elle alors l'essai d'un changemeut d'air et exigea ce voyage. Ma pauvre mère, Olga, Alexandrine, M. et Mme de Bussièie les accompagnèrent jusqu'à Albano. Elle les embrassa là tous pour la dernière fois; on mit son petit enfant dans sa voiture pour qu'elle pût l'embrasser encore, après tout les autres, et Mme de Bussière, qui était près de la portière, l'entendit murmurer en lui donnant ce dernier baiser : « Tu ne verras plus ta mère! » Mais elle n'eut pas d'attendrissement : elle partit avec calme, fermeté et même une certaine joie, comme s'il lui eût semblé que le sacrifice serait plus facile lorsqu'elle serait moins entourée d'êtres chéris; — comme si, dans son état croissant de faiblesse, elle eût cherché à garder pour son mari ce qu'elle pouvait encore témoigner d'affection et de tendresse. Elle partit donc, et, à la moindre nouvelle d'un changement défavorable, s'il avait lieu, il était arrangé que ceux qui restaient devaient, à l'instant, la rejoindre!

Eugénie fut un peu mieux à Naples; elle y resta jusqu'au 5 avril, et ce jour-là elle s'embarqua pour Palerme; son amie, la marquise de Raigecourt, qui se rendait avec son mari en Orient, s'embarqua sur le même bateau, ainsi que le comte Auguste d'Ursel et le vicomte de Gontaut.

Dieu fait tout bien. Cette place que je leur ai tant enviée, je n'aurais peut-être pas eu la force d'y être. Le courage de la voir mourir, je ne l'aurais peut-être pas eu, et ce coup si affreux de loin, peut-être de près m'eût-il tuée!

Le 6 avril au soir, ils arrivèrent à Palerme : elle n'était pas mal, elle semblait même être mieux; mais sa longue maladie, notre récente douleur, l'épreuve de son

âme à Rome, ses derniers actes à Naples avaient sans doute complété sa vie ; elle était prête pour Dieu, et, sans nouvelles souffrances, sans aucun adieu, sans préparation dernière différente de celle de chaque jour, Dieu emmena en paradis cette sœur charmante et chérie, que, dans sa plus grande miséricorde, il m'avait donnée à aimer sur la terre et qu'il me rendra à aimer éternellement dans le ciel[1].

Ce fut la lettre suivante qui apporta la première à Rome l'affreuse nouvelle :

LE MARQUIS DE RAIGECOURT A L'ABBÉ GERBET.

« Palerme, 6 avril 1842.

« Mon cher monsieur l'abbé,

« Le sacrifice est consommé! Ce matin, entre sept et huit heures, j'ai assisté à la mort ou plutôt à la glorification d'un ange. Le malhenreux Adrien est venu frapper à ma porte, tout éperdu. Je me suis hâté de courir près du lit de la malade; ma femme m'a suivi de près. Quelques moments après, elle avait cessé de vivre, sans secousse, sans effort, en un mot, aussi doucement qu'elle a vécu. Nous n'avons eu le temps d'avoir ni prêtre ni médecin; le second n'eût été bon à rien, le premier eût été d'un bon exemple, mais voilà tout. Car quelle préparation à la mort que cette vie, que ces souffrances,

1. On trouva dans son buvard une lettre qu'elle commençait pour moi : « Chère sœur de ma vie... » Ce sont les derniers mots qu'ait tracés pour moi sa main chérie.

Eugénie était accompagnée, dans ce dernier voyage, de sa fidèle et excellente femme de chambre, Élisa Meslinet, et c'est dans ses bras qu'elle exhala son dernier soupir.

Élisa était la sœur de Constance, alors au service d'Alexandrine et souvent nommée dans ses lettres. Toutes deux étaient nées à Montigny, et filles d'un ancien et excellent serviteur de mon père.

que tout cet ensemble d'une personne si près de la perfection ! On peut bien lui appliquer les paroles de l'Écriture : « *Opera illorum sequuntur illos.* » En effet, voulez-vous savoir sa dernière action? Au moment de son départ de Naples, elle a fait à un malade moral qui vous intéresse (et malade d'une maladie mille fois plus mortelle que la sienne) une petite exhortation toute gracieuse, toute douce; puis elle lui a passé une médaille au cou en le priant de la porter en souvenir d'elle et de son père. Dites-le à Mme de la Ferronnays : elle saura de qui je veux parler et ce lui sera une consolation. Mme de la Ferronnays! comme je voudrais baiser la poussière de ses souliers! C'est une martyre, et quelle espèce de martyre que le sien! Quelle douceur! quelle sérénité! quelle résignation! Puisse ce coup trop prévu ne pas abattre un courage si souvent éprouvé et qu'on ne peut puiser dans des forces venant d'ici-bas! Puisse-t-elle sentir qu'il lui faut encore vivre pour les enfants que Dieu lui a laissés!

« Vous voilà, mon cher monsieur l'abbé, chargé encore d'une bien triste mission pour cette malheureuse et sainte famille. Que Dieu vous donne la grâce et la force de l'accomplir! J'ai pensé que c'était à vous, son ange consolateur, qu'il fallait s'adresser pour lui porter tout à la fois des paroles de deuil et de consolation.

« M. d'Ursel renonce à son voyage pour rester auprès de M. de Mun; j'en aurais volontiers fait autant, mais je crains pour ma femme très-délicate[1] des émotions trop prolongées, et je me décide, bien à contre-cœur, à continuer notre voyage.

1. La marquise de Raigecourt ne survécut pas un an à Eugénie; sa santé ébranlée ne se remit jamais, et l'on put craindre que le terrible saisissement qu'elle avait éprouvé à Palerme n'eût hâté sa fin. Elle aimait tendrement Eugénie, et sa perte avait été pour elle le plus grand malheur de sa vie.

« Agréez, je vous prie, l'hommage de mon respectueux dévouement.

« MARQUIS DE RAIGECOURT. »

P. S. « Qu'on ne se fasse pas de reproche du voyage de Sicile. Mme de Mun n'a pas souffert du mal de mer ; elle était hier au soir mieux que je ne l'avais vue encore, et rien ne pouvait faire prévoir une fin si prochaine. Dieu, qui a ses vues, a peut-être voulu, en permettant qu'elle finît loin des siens, épargner à sa mère et à Mlle Olga un second coup qui, pour celle-ci, aurait pu amener une rechute mortelle. »

L'abbé Gerbet remplit auprès de ma mère sa douloureuse mission, puis il songea à moi ; mais ma mère, s'oubliant elle-même, voulut m'écrire le même jour, et ce jour, ce triste jour dont ces deux lettres portaient la date, c'était mon jour de naissance, le 12 avril !

MA MÈRE A MOI.

« Rome, 12 avril 1842.

« Ma pauvre Pauline chérie ! Nous étions bien malheureux ! nous le sommes encore plus. Dieu les voulait tous deux. Je le disais bien, que les bienheureux qui savent ce que c'est que le ciel et ce qu'est cette triste et misérable terre, ne prient jamais pour qu'on y reste. Je me jette dans tes bras, mon enfant bien-aimée, je pleure avec toi sur nous tous, car pour elle, il n'y a qu'à la regarder glorieuse au ciel avec son bon père, avec Albert, avec les quatre petits anges qui nous y attendent tous depuis si longtemps !

« Ma pauvre enfant, calme ta douleur de n'avoir pas

été là, puisque nous non plus, nous n'y étions pas. Nos anges au ciel ont pensé que nous n'aurions pas de forces suffisantes pour recevoir aussi ce dernier soupir! Ils l'ont mise à l'écart pour nous la prendre, cette bien-aimée! La voilà où elle a tant désiré d'être, où tu l'as vue, ma bonne fille, dans ce rêve que je relisais encore il y a huit jours avec une émotion indicible. Oh! mon Dieu! arrivons-y tous!

« A présent, mon enfant chérie, te revoir est ma *fièvre;* je n'existerai plus, jusqu'à ce que je sois dans tes bras. Je crois que je partirai dès qu'Adrien sera arrivé; si je le pouvais, dès aujourd'hui, je me mettrais en route, tant j'ai envie de me sauver près de toi! Mon trésor, soigne-toi, ménage-toi, songe à quel point tu es nécessaire à ta pauvre mère, qui voit ainsi défeuiller l'arbre sous lequel elle était abritée! Oh! que je soufre du mal que je vais te faire? Tu m'occupes plus que moi-même. Ma pauvre Olga va bien, elle est calme, elle est courageuse; elle sent aussi combien elle m'est nécessaire. Pour elle, sans aucun doute, le choc eût été plus grand, plus bouleversant encore, si elle avait eu la douleur de la voir s'envoler vers Dieu. Unissons-nous pour prier : ne quittons pas le pied de la croix, Dieu et la sainte Vierge nous aideront.

« Mon cher Auguste, ma Pauline, pleurez avec moi tous deux, et bientôt, bientôt je serai près de vous pour pleurer et prier. Je ne vous quitterai plus, je vous aime tant tous deux, mon cœur ne se repose qu'en pensant à vous.

« Oh! mon Dieu! faut-il que ce soit le 12 *avril* que j'aie à te donner ce coup! Il n'y a donc plus pour nous un seul jour un peu doux! »

L'ABBÉ GERBET A PAULINE.

« Le même jour.

« Dieu a donc voulu, chère enfant, vous demander de nouveau le double sacrifice de laisser partir pour le ciel une âme chérie, et de ne pas assister à son départ. Hélas ! ce sacrifice double, nous avons tous eu à l'offrir.

« Il n'y a pas eu sans doute d'apparition céleste sur ce cercueil, comme sur celui de votre bon père; mais la lumière de la sainte vie de votre sœur se réfléchit sur sa tombe, et à cette lumière nous voyons sans aucun doute, sans aucun nuage, son âme sauvée! Toute inquiétude sur son salut, je la regarderais comme une mauvaise pensée qui profanerait le sceau divin qui a relui en elle jusqu'à la fin. Elle s'était confessée la veille de son départ; sa santé l'avait empêchée de renouveler sa communion qu'elle avait faite très-récemment, mais son cœur communiait toujours. Je ne saurais vous dire avec quel admirable surcroît de piété elle a passé la semaine sainte. Elle se sentait monter au Calvaire, et ce que son cœur dit à Dieu en répétant les paroles de l'Évangile : « Mon Dieu ! je remets mon âme entre vos mains, » a dû l'unir si intimement au Sauveur crucifié, que la mort n'a pu la détacher elle-même de la croix, que pour la porter dans les bras du Sauveur couronnant ses saints.

« Chère enfant, reposons, reposons notre douleur sur cette confiance, je dis mal, sur cette assurance; mais prions pour elle comme nous le ferions sans cela, prions pour nous tous, qui restons sur la terre de l'instabilité et des larmes. Nourrissons notre âme de cette parole : « Nous n'avons pas ici de demeure permanente, mais

nous cherchons notre demeure future. » Il n'y a de force et de consolotion que dans cette pensée méditée au pied de la croix ; car si le ciel est notre terme, la croix est le chemin qui y conduit. Chère enfant, Dieu vous aime, et il fera servir ces accablantes et douloureuses épreuves à vous faire avancer dans son amour. Ce progrès sera la couronne que votre âme déposera sur ces cercueils bénis.

« Cette lettre est aussi pour M. Craven, si bon frère de votre Eugénie et qui ressent en même temps toutes vos douleurs ; dites-lui que je lui écris par ces lignes, je ne vous sépare pas l'un de l'autre.

« Maintenant que je puis vous parler de consolation sans vous parler d'alarmes, je vous écrirai souvent ; mes lettres sont bien peu de chose auprès de la consolation dont la source est dans votre âme, mais elles seront consolantes aussi pour moi, qui vous suis attaché plus que vous ne pensez peut-être. Cette amitié est scellée du sceau de trois tombes. Puissé-je, tant que je resterai encore dans ce monde, n'être pas inutile aux douleurs des âmes avec lesquelles je pleure et prie sur ces tombeaux, où je vois Dieu au milieu de nous ! »

Ce que je devins après la réception de ses lettres et pendant les jours et les semaines qui suivirent, je n'ai point à en parler ; j'en retrouve la trace dans les pages de mon journal, écrites lorsque je pus écrire. Je la trouve plus sûrement encore au fond de mon âme d'où *rien* ne les a effacées jamais. Mais ces souvenirs personnels ne font point partie de ce récit. J'en ai d'autres, hélas ! à ajouter à ceux que je viens de retracer, et l'histoire de cette funeste année n'est pas encore achevée !

On a vu dans la lettre du marquis de Raigecourt qu'il

paraissait craindre pour Olga le danger d'une « *rechute mortelle*. » C'est qu'en effet ma mère, au milieu de tant de douleurs, avait eu, à son sujet, des inquiétudes qui lui présageaient d'autres douleurs encore. Par suite du saisissement qu'elle avait éprouvé dans la soirée du 17 janvier, Olga avait été longtemps et dangereusement malade; et on eut pour elle de vives craintes, dans le moment même où renaissaient pour Eugénie celles qui devaient être si promptement et fatalement réalisées. En ce qui concernait Olga, ces craintes se calmèrent alors, parce qu'elle parut se rétablir assez vite. Par le fait, cependant, cette maladie porta à sa santé une atteinte dont elle ne se remit jamais !

Olga, lorsqu'elle fut appelée près du lit de mort de mon père, venait de mettre sur son front une couronne de fleurs! Lorsqu'elle l'ôta, en ce moment solennel, ce fut pour ne plus jamais remettre une parure de la terre. Pour elle aussi, en ce moment, tout finissait en ce monde, pour elle aussi commençait une vie nouvelle; pour elle aussi s'ouvrait une voie où elle allait marcher vite et mériter bientôt cette autre couronne dont les fleurs ne se flétrissent pas.

Le changement survenu dans sa jeune âme me semble déjà sensible dans les deux lettres suivantes écrites peu de jours après la mort d'Eugénie. Je ne crois pas que, même après toutes celles qu'on a lues, on puisse lire celles-ci sans attendrissement.

OLGA A PAULINE.

« Rome, le 16 avril 1842

« Ma Pauline chérie, quoique ayant bien mal aux yeux, je veux t'écrire; car Alexandrine n'en a pas le temps, et il ne faut pas que tu sois un seul jour sans

lettres. Qu'il nous tarde donc de savoir comment tu es et de quelle manière Dieu t'aura aidé à supporter ce coup de foudre. Pauvre chère ! je voudrais bien te consoler ; je voudrais t'avoir ici, partager avec toi les larmes, les prières et la triste douceur de revoir tout ce qui a appartenu à cette sœur adorée, relire ensemble ses cahiers qui sont d'immenses sources de consolation ; car, après avoir pensé et écrit de telles choses, avoir été éprouvée, et avoir souffert comme nous l'avons vue souffrir, on peut bien la croire au ciel, cette chère ! réunie à Dieu qu'elle a tant aimé, à notre père chéri, à Albert, et priant pour nous tous ! J'espère que tu vas être soutenue par Dieu et par elle dans cette nouvelle et terrible épreuve. Mon Dieu ! mais comme la vie passe ! C'est aussi une consolation ; car il faut bien espérer qu'un jour viendra où nous y serons aussi, nous autres, dans ce cher ciel. Et cela passe si vite, les jours ! On est si vite revenu à la même heure tous les soirs, qu'il semble que l'on n'ait pas bougé et qu'il n'y a que cinq minutes de la veille. Demain, trois mois de la mort de mon père qu'elle a tant pleuré, et voilà qu'elle l'a déjà revu ! Il n'y a ici-bas qu'à se préparer à mourir et à avancer le plus qu'on peut dans la connaissance de Dieu. Comme elle aimait Dieu, notre Eugénie ! Peu de jours avant son départ de Rome et de la terre, elle causait avec l'excellent abbé de la Bouillerie[1] de l'évangile où Marthe dit à Notre-Seigneur : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Eugénie disait qu'en méditant sur cet évangile, elle n'osait pas dire : Seigneur ! celle que vous aimez est malade. » mais qu'elle disait : « Celle qui vous aime tant ! » — « Et cela est bien vrai, » a-t-elle ajouté en souriant. Oh ! pauvre sœur chérie ! si

1. Depuis évêque de Carcassonne.

tu savais comme elle était changée et maigrie, mais si belle pourtant! Chère Eugénie! si nécessaire au bonheur de tous! si importante dans notre intérieur! si délicieuse! C'est pour cela que Dieu nous l'ôte, afin de nous détacher davantage de cette vie, en nous donnant un attrait de plus pour l'autre.

« Nous attendons d'un moment à l'autre le pauvre Adrien. Que ferons-nous après? Dieu seul le sait.

« Je te quitte à cause de mes yeux. Ma pauvre chère maman va assez bien. Que Dieu nous soutienne tous.

« Je t'aime bien tendrement. »

OLGA A PAULINE (UN MOIS PLUS TARD)

« Rome, 10 mai 1842.

« Ma Pauline chérie! que je voudrais donc te revoir! Dans quel acablement tu es, ma pauvre sœur! Il est impossible que cela dure longtemps et que notre bien-aimée Eugénie ne t'obtienne pas un peu de calme. Que n'es-tu ici! Je m'étonne continuellement du calme et de la sérénité que nous avons tous. Et moi que l'idée seule que *cela* pouvait arriver faisait frémir et fondre en larmes tout l'été dernier, je suis d'une tranquillité qui m'a presque effrayée, craignant que ce ne fût de la froideur. Mais j'ai eu... Dieu m'a envoyé de si bonnes et fortifiantes pensées! j'ai trouvé que le bonheur de la terre tant désiré, tant regretté, valait si peu la peine qu'il donne! j'ai été si frappée de la brièveté de cette vie! La joie y est si courte, si mélangée de peines, qu'on ne peut presque la distinguer; mais les peines passent aussi, et si souvent mêlées de joies célestes! Tout passe, cela m'a tant frappée! même pendant la terrible scène du retour d'Adrien, je me disais: cela aussi passera, et, quand nous serons au ciel depuis bien des siècles, que

nous sembleront alors ces courts moments d'épreuves? Et pourtant nous louerons Dieu de nous les avoir envoyées, car ce sont elles qui nous auront appris le peu de valeur de cette vie et qui nous auront fait gagner la vie glorieuse et éternelle dont nous jouirons alors. Dieu m'a fait la grâce de comprendre tout cela bien jeune. Ah! c'en est une immense pourvu que j'y corresponde. Ma mère s'attristait l'autre jour de voir le beau temps revenir . moi, toujours par une grâce de Dieu! cela me faisait un effet tout contraire; je pensais qu'Eugénie aussi venait de renaître. Mais quelle différence! Ces feuilles et ces fleurs se faneront dans peu et mourront, au lieu qu'elle, maintenant, belle et immortelle fleur du ciel, elle en a fini de tout ce qui passe et meurt. Et puis, je me le répète toujours : la vie passe si vite! Il n'y a qu'à aimer Dieu, faire le plus de bien qu'on peut, se sauver, tâcher d'en sauver d'autres. Voilà bien de quoi remplir le cœur et la vie, et même les remplir de bonheur! Ne va pas, pour tout ceci, me croire bonne, ce n'est pas moi qui te le dis, ce sont là des grâces de Dieu; moi, je me sens remplie de misères, froide, tiède, priant si peu! Que Dieu t'aide! Ah! prie un peu pour que je ne perde pas ces bonnes impressions.

« Adieu, chère, chère, je suis horriblement pressée.

« Olga. »

La grâce de Dieu parlait assurément à son âme, mais elle y fut attentive et sut y être fidèle.

Le journal dans lequel j'avais l'habitude d'indiquer brièvement les faits de chaque jour et dont aujourd'hui encore je me sers pour aider mes souvenirs, demeura fermé depuis le 21 avril 1842, jour où me parvint à Bruxelles la nouvelle de la mort d'Eugénie, jusqu'au

26 mai où je rouvris ce même journal à Paris, et j'y écrivis que « j'avais été malade et que j'avais cru longtemps ne plus pouvoir écrire, parler, ni même penser. » Mais le lendemain du jour où j'écrivais ces mots, Dieu daigna m'envoyer une consolation.

C'était un dimanche et le jour de la Fête-Dieu : j'allai pour la messe et la procession à la maison mère des sœurs de la Charité, rue du Bac. Là, je vis, pour la première fois, Alphonse Ratisbonne, qui arrivait de Rome, et les paroles que nous échangeâmes ensemble dans le jardin du couvent me causèrent le premier mouvement de joie et de résignation parfaite que j'eusse ressenti depuis les malheurs qui m'avaient frappée.

Il était encore en habit laïque, mais il allait le quitter sous peu et entrer dans la Compagnie de Jésus. Je lui demandai pourquoi, tout en se faisant prêtre, il ne demeurait pas avec son frère. Il me répondit qu'après la grâce que Dieu lui avait faite il ne croyait pas pouvoir lui donner « moins que tout ». Cette réponse me frappa et me toucha[1]. Il me dit ensuite « qu'il n'y avait pas sur la terre de lien aussi fort que celui par lequel il se sentait attaché à mon père. — Je lui dois plus que la vie, me dit-il, et je me sens plus son enfant que vous-même. »

Ces mots, l'accent qui les accompagna et le récit fait par lui-même de la grâce merveilleuse dont il avait été l'objet et qui, de loin, m'avait déjà si vivement émue, me firent un grand bien et me rendirent le courage dont j'avais plus besoin que jamais, car le lendemain de cette rencontre je partais avec mon mari pour Boury et nous allions y attendre ma mère, qui y arrivait de Rome le jour suivant.

1. V. Appendice.

Après la mort d'Albert et malgré la douloureuse émotion de ma première rencontre avec Alexandrine, j'ai dit que le souvenir de cette arrivée m'était demeuré heureux et doux, car ma mémoire m'en retraçait d'autres qui m'attendaient plus tard dans ce même lieu. On peut comprendre maintenant ce que fut celui-ci, en comparaison du premier! On peut comprendre ce que ce fut d'attendre, dans ce château désert, une telle réunion avec ma mère! ce que ce fut que de tomber dans ses bras, après toutes les douleurs qui avaient marqué cette absence! Hélas! elles avaient laissé des traces qui n'étaient que trop visibles, et au premier moment, le changement de ma mère me frappa davantage encore que celui d'Olga. Celle-ci d'ailleurs sembla bientôt se remettre complétement, et, pendant ce triste séjour à Boury et le séjour plus triste encore que nous fîmes ensemble à Lumigny (où je me retrouvai le 16 juin 1842, un an exactement après le jour où j'y avais embrassé Eugénie pour la dernière fois), nous n'eûmes, à son sujet, aucune appréhension nouvelle. Je partis bientôt pour Bruxelles, où Olga allait venir nous rejoindre avec ma mère, et, pendant quelques semaines, ce me fut une douce occupation de préparer l'appartement qu'elles allaient occuper dans notre maison; car il n'est pas nécessaire de dire que nous répondions au désir de ma pauvre mère de se sauver près de nous, par un désir non moins ardent de nous serrer près d'elle!

Elles arrivèrent en effet, et peu après Alexandrine vint aussi passer quelque temps avec nous.

Depuis la mort de son frère, elle n'avait quitté sa mère que pour aller à Rome passer les jours douloureux qui avaient précédé le départ d'Eugénie. Après l'accomplissement d'un malheur dont nous verrons plus tard l'effet profond et décisif sur sa vie et sur son âme, elle

était retournée auprès de sa mère à Florence et était ensuite partie avec elle pour l'Allemagne, emmenant aux eaux d'Ems la plus jeune de mes sœurs, qu'elle nous ramenait maintenant à Bruxelles. Ce motif lui avait permis de quitter la princesse Lapoukhyn, mais seulement pour quelques semaines, au bout desquelles elle retourna à Francfort pour y passer l'hiver et y demeura auprès de sa mère, jusqu'au jour où une nouvelle douleur la rappela au milieu de ceux dont les épreuves étaient devenues les siennes.

Cependant, après tout ce qui s'était passé depuis le jour où je l'avais quittée à Naples l'année précédente, cette courte réunion fut pour moi la plus douce des consolations, et elle me permit déjà d'apprécier ce changement dont je viens de parler, et qui semblait être une véritable transformation opérée par l'âme bienheureuse qui venait de quitter la terre, sur l'âme chérie unie si tendrement à la sienne ici-bas. On en jugera lorsque bientôt j'en reviendrai à elle, — à elle seule.

Nous partîmes pour Blankenberg, lieu désert alors et fort mélancolique, situé au bord de la mer et que notre grand deuil nous avait fait choisir de préférence à Ostende. Ce fut là, sur cette triste plage, — un jour que je n'oublierai jamais! — que, regardant Olga à la lueur d'un ciel orageux, je fus tout d'un coup saisie de son changement, et frappée, — le mot n'est pas assez fort, — *persuadée* qu'elle aussi allait mourir.

Elle! cette douce, pieuse, chère jeune sœur, qui me rendait en partie celle que j'avais perdue, avec laquelle je ne sentais plus la distance de l'âge, tant les mois qui venaient de s'écouler avaient mûri son esprit, non moins que son âme, — dès son enfance d'ailleurs si accessible aux pensées sérieuses, — elle allait mourir!...

Oh! Dieu! quelle horrible impression je reçus! Je m'efforçai d'abord de la secouer, je cherchai en la regardant encore à me persuader que sa pâleur était momentanée ainsi que le rouge vif de ses lèvres qui m'avait tant effrayée! Mais ce fut pour moi, relativement à elle, ce *premier* moment de terreur, pire que le dernier, dont le souvenir m'est demeuré distinct, comme celui du premier moment où, à Paris, je tremblai pour Eugénie, l'année qui précéda celle de sa mort.

La nuit qui suivit ce jour, Olga fut saisie d'une douleur au côté si violente, que ma mère, obligée de demeurer à Blankenberg à cause de ma plus jeune sœur, me demanda d'emmener sur-le-champ Olga à Bruxelles, afin qu'elle pût y être soignée sans retard par un bon médecin. Nous partîmes en effet. Olga riait et trouvait qu'on s'inquiétait trop. Toutefois, à Bruges, où nous nous arrêtâmes pendant deux heures, elle n'eut pas la force de me suivre à l'église, où elle avait cependant exprimé une vive curiosité d'aller voir les tombeaux de Marie de Bourgogne et de Charles le Téméraire. Je n'avais pas voulu lui dire que je la croyais trop souffrante, je n'avais pas voulu croire moi-même qu'elle le fût, et je me disposais à l'y conduire, lorsqu'au moment de sortir elle se rassit et me dit d'y aller sans elle.

Nous arrivâmes à Bruxelles, mon mari nous avait précédées et nous attendait dans le vestibule. Dans cette maison, qui ressemblait à une maison anglaise, la salle à manger était au rez-de-chaussée. Nous y entrâmes pour souper : pendant le repas, elle fut gaie et j'eus un petit éclair de joie, car il me sembla un instant impossible qu'elle fût réellement malade. Près de cette salle à manger se trouvait un cabinet de travail : nous y entrâmes après souper. Ce cabinet était rempli de livres et de meubles anciens, et tout cela, à la lueur du feu et

des lumières, avait un air à la fois studieux et gai qui fit pousser à Olga un cri de joie : « Oh ! je veux m'établir ici pour étudier, dit-elle : arrangez-moi dans ce coin une table où je puisse apporter mes livres, et puis vous me prêterez ici tous ceux que je pourrai lire. » Après ces mots, elle monta presque gaiement dans la chambre où elle allait tant souffrir, et jamais nous ne la vîmes rentrer vivante dans celle que nous quittions et où elle se promettait avec tant de joie de revenir souvent.

Sa maladie dura cinq mois, pendant lesquels nous passâmes par toutes les fluctuations de cet affreux mal, qui plus qu'aucun autre torture le cœur de craintes et d'espérances. Quant à elle, elle subit ces alternatives, comme toutes ses autres souffrances, avec une inaltérable patience. Dans les deux touchantes lettres que l'on va lire, on la verra parler de l'irritation de ses nerfs et de sa crainte d'en faire souffrir les autres, mais jamais chez aucune malade crainte ne fut moins fondée. Au début de sa maladie seulement, elle pleurait parfois ; mais depuis le commencement de janvier, c'est-à-dire depuis le moment où son état était devenu désespéré, elle n'eut plus un instant de mal de nerf ou d'attendrissement; sa fermeté et sa sérénité allèrent en croissant, ainsi que sa tendresse pour tous ceux qui l'entouraient. Enfin, à cet égard, il plut à Dieu d'exaucer en entier les vœux exprimés dans ces deux lettres, qui furent adressées par elle à Alexandrine, à deux périodes différentes de sa longue maladie.

La première est du 29 novembre 1842.

« Mon Alex chérie, tu es une bien chère sœur, de m'écrire une lettre si délicieusement tendre. Je ne suis pas digne d'avoir des sœurs comme vous, mes chères. Dieu m'a bien gâtée, moi qui réponds à la tendresse dont

on m'accable par tant de froideur. Si j'arrive au ciel, j'espère que ma béatitude sera une dose immense d'amour, pour Dieu d'abord et pour toutes les créatures, d'enthousiasme et d'exaltation continuelle !... Tu me reconnais bien là, n'est-ce pas ? C'est bien mal à moi d'avoir été si longtemps sans t'écrire et de t'avoir laissée commencer ! Il y a longtemps que j'aurais pu le faire, quoique je mène toujours la vie de malade et que je ne sois pas bien encore. Je crois que les médecins ne savent trop que me faire ; j'ai un mal au côté, et surtout j'ai un mal de nerfs continuel. Je pleure pour une mouche : les soins même me donnent souvent une grande irritation intérieure. Personne n'y échappe, maman, Pauline. On prétend que cela ne se voit pas : cela m'étonne, car je pleure et rien n'est plus difficile à dissimuler ; je fais des résolutions de me vaincre, car si je suis malade longtemps, si je dois l'être davantage, cela augmentera si je ne fais pas quelques efforts pour résister au commencement. Et je sais si bien ce qu'en souffrent les autres, que je trouve terrible d'ajouter au chagrin que cela vous fait, chère famille, de me voir malade, celui de ne pouvoir me soigner en liberté, d'avoir la crainte de me déplaire, de me devenir antipathique ; je sais que cela arrive, je sens que cela peut m'arriver. C'est là la *plus grande* souffrance. Oh ! que du moins elle soit pour moi seule ! Alex, prie un peu, pour que j'aie la force de prendre sur moi. Si je pouvais seulement ne pas pleurer ! Mais Dieu me veut cela, comme une humiliation peut-être. Du reste je souffre peu, je ne m'ennuie pas, je ne suis pas triste. Quelquefois le désir d'être à Paris m'a agitée vivement ; mais je me suis calmée aussi là-dessus, il ne faut vouloir que ce que Dieu veut. Quelle admirable histoire que celle de Mlle de Maistre ! Merci de la charmante lettre que tu m'as envoyée à ce sujet, elle m'a

donné la chair de poule et fait tout mon corps tressaillir Oh! beaucoup d'émotions pareilles! La foi nous sera-t-elle, à nous, comptée comme vertu? Nous touchons, nous voyons presque à chaque instant l'autre vie. Aussi les doutes chez moi ne sont plus ma peine spirituelle, mais bien la faiblesse de mon amour pour Dieu, ma tiédeur, la négligence de mes prières, mon peu de confiance, d'abandon, de joie intérieure.

« J'ai ici la messe de temps en temps et je communie. Le bon P. Boone a été pour moi d'une bonté et d'une charité extrême; c'est bien là la vraie charité Te voilà donc une pauvre du bon Dieu! Mais comment peut-il jouer de ces tours-là à ceux qui ne veulent de l'argent que pour faire du bien! C'est que voilà sans doute il faut se renoncer en tout, poursuivre son *soi* jusque dans ses derniers retranchements, souffrir peut-être la plus grande des croix, en voyant souffrir les autres sans pouvoir les secourir. Pauvre Alex! et que vas-tu faire[1].

« Où en est Putbus? je prie toujours pour lui. Adieu, je crois que je n'ai plus rien à te dire, je t'aime. »

La seconde lettre, adressée aussi à Alexandrine, fut écrite le 2 janvier 1843, peu de semaines avant sa mort.

« Ma vieille chère sœur! je veux t'écrire un mot aujourd'hui; je voulais le faire hier, mais j'ai été paresseuse. Je te souhaite une bonne année, une *sainte* année. Que nous fassions tous la volonté de Dieu, que nous l'aimions toujours plus, que ta mère devienne catholique, ainsi que ton cher petit frère et sa femme. J'ai demandé cela à Eugénie et à Albert pour mes étrennes. Je suis

1. Je ne sais plus quelle petite tentative infructueuse Alexandrine avait faite, à cette époque, pour placer avantageusement, au profit des pauvres, une petite somme qu'elle avait entre les mains.

bien fâchée qu'ils te quittent; si au moins tu pouvais venir ici[1]!

« Je suis faible! je tousse, j'ai mon point de côté, je suis fatiguée, j'ai mal aux nerfs, et quand je te disais maintenant que je voudrais que tu fusses ici, je pensais qu'au fait il valait peut-être mieux que non, car tu n'échapperais pas à ces vilains, et si je te prenais en grippe cela me vexerait. Ma petite sœur chérie, prie pour que je sois patiente tant que Dieu voudra. J'ai pris la résolution d'agir comme si je savais que je dusse mourir de cette maladie, de m'habituer à regarder la mort sans crainte, de lire tout ce qui peut me faire aimer Dieu davantage. Si je priais bien du moins! mais, hélas!... j'espère du moins que le bon Dieu prend mes souffrances tout comme si je les lui offrais bien. Il est si bon! il ne demande qu'un petit peu de bonne volonté, et j'espère en avoir par sa grâce. Je n'ai pas assez de foi en cette bonté, pas assez de confiance et d'amour! Adieu, je suis fatiguée.

« Le médecin dit que je serai guérie au printemps!

« Rappelle-moi au souvenir de ta mère, et souhaite-lui de ma part toutes les bénédictions de Dieu au commencement de cette année! »

L'année 1843 commençait, pour nous, sous les mêmes auspices que l'année douloureuse qui s'achevait. Ce fut au mois de janvier de cette année que tous les symp-

1. Alexandrine avait eu, pendant cet hiver, la joie de voir, à Francfort, le frère dont l'exil avait été pour elle un si grand chagrin, et elle avait alors fait connaissance avec l'aimable et charmante personne qu'il avait épousée au retour. Cette jeune belle-sœur lui avait inspiré l'affection la plus vive. Elle espérait toujours la revoir, et parlait d'elle sans cesse. Hélas! elles devaient à peine se rencontrer ici-bas!

tômes de la maladie d'Olga s'aggravèrent et que le danger redouté depuis quatre mois devint imminent.

Peu de temps avant cette période, un jour qu'elle était dans le salon, où elle pouvait encore descendre et où elle passait quelques heures chaque jour, elle avait été longtemps pensive, et moi silencieuse près d'elle, écoutant avec angoisse sa respiration trop rapide, et regardant son visage de plus en plus altéré. Elle me dit tout d'un coup d'une voix calme : — « Sais-tu que je suis dans une bien bonne position ! » On peut juger si ces mots me surprirent. — « Oui, reprit-elle, dans une bonne position, car ou je vais guérir, ou je vais mourir : si je guéris, j'en serai bien contente, je jouirai du printemps, du bonheur de sentir mes forces revenir, comme l'année dernière à Rome, et puis surtout, d'aller à Paris et de revoir mes chères Narishkin ; et si je meurs, au lieu de cela, vois-tu, toute cette année que nous venons de passer, et puis cette maladie que j'ai, et puis les indulgences plénières que j'espère gagner à ma mort, tout cela me fait penser que j'irai bien vite au ciel. »

J'étais si émue de l'entendre parler ainsi, que je ne disais rien. Après un moment de réflexion, elle continua avec la même tranquillité : — « Au bout du compte, si je guérissais, il faudrait pourtant bien un jour recommencer à souffrir pour mourir ! De sorte que, puisque j'ai déjà tant souffert et que me voilà où j'en suis... » Elle s'interrompit, puis elle me dit : « En tous cas, j'espère que, si on te disait ou si tu t'apercevais que je suis plus mal, tu ne ferais pas la *bêtise* de ne pas me le dire sur-le-champ. »

Elle en resta là, et moi je l'embrassai en lui disant de bénir Dieu de l'état de paix dans lequel il conservait son âme.

Cet état demeura le même, lorsqu'après ce jour com-

mença la période douloureuse des dernières souffrances, lorsque la toux, la fièvre, l'oppression croissante lui ôtèrent tout repos pendant le jour, tout sommeil pendant la nuit.

Dans l'octave de Noël, elle m'avait dit que, pendant ses longues insomnies, elle *versifiait* souvent malgré elle. Elle composa, en effet, à diverses reprises des vers qui, s'ils ne sont pas toujours corrects, sont cependant empreints, selon moi, de pure et véritable poésie, aussi bien que de fervente piété. Cette âme chérie, sous la pression de la souffrance, semblait exhaler des parfums plus doux. Ce n'est pas une idée qui me vient aujourd'hui; je l'avais alors près d'elle, où toute douleur était parfois suspendue par l'émotion et la joie de la voir ainsi s'abandonner à Dieu et nous donner un si grand exemple.

Je crois pouvoir citer ici quelques-uns de ces vers qui valent, il me semble, la peine de l'être, surtout si on se souvient qu'elle n'avait jamais appris ni songé à versifier, et que toute cette poésie sortait spontanément de son cœur au milieu de ses souffrances.

NOEL (1842).

Seigneur! que le parfum suave
De ta douceur, de ton amour,
Attire à toi mon âme, esclave
Des maux du terrestre séjour.

Mon Dieu! que cette terre est sombre!
Tout est erreur et fausseté;
Rien n'y dure, tout est mensonge.
Quand donc luira la vérité!

J'ai soif d'innocence, de vie;
J'ai soif de la paix infinie,

D'immortalité, de bonheur.
Venez donc nous sauver, Seigneur!

Et voici qu'un astre éclatant
Éclaire soudain la nuit sombre;
De plus en plus éblouissant,
Il a bientôt dissipé l'ombre.

D'où vient la douceur infinie
Qui tout d'un coup remplit mon cœur?
Ah! serait-ce déjà la vie
Que je vous demandais, Seigneur?

Que vos cœurs se rejouissent,
Cessez de craindre et de pleurer.
Que vos âmes s'épanouissent
Au doux soleil qui va briller.

Salut, aurore radieuse,
Salut, fleur, perle précieuse,
Lis éclatant, rose brillante,
Violette douce et charmante.

Mais l'étoile s'est arrêtée,
Jetant une vive splendeur.
Avec les anges prosternée,
Enfin j'adore mon Sauveur!

Dans les bras de ta douce mère,
Te voilà donc enfin, Seigneur,
Venant guérir de sa misère
Ton peuple ingrat, vil et pécheur.

Je t'adore, céleste enfant!
Dans l'abjection de mon néant,
Dans la paix de mon cœur brûlant,
J'admire ton front ravissant,
Ton regard doux et imposant,
Tes petits bras, si caressants,

Que tu m'ouvres en me souriant,
Tes pieds sacrés déjà souffrants
Du froid cruel, dur et glaçant;
Et je pleure en les embrassant,
Lorsque je pense aux clous perçants
Qui pour moi les rendront sanglants.

« — Je suis venu te délivrer,
Ame fidèle, âme chérie;
Du sein de ma gloire infinie
Je suis descendu te chercher.
Enfant! je t'aime plus que mère
N'a jamais aimé son enfant,
Et mes délices les plus chères
Sont de te voir à chaque instant.
Je suis heureux de ma puissance,
Puisqu'elle sert à te sauver.
J'ai tous les biens en abondance.
Chère âme, vient les partager.
Viens, mon enfant, viens sur mon cœur
Reposer ton âme troublée.
Oublions la douleur passée;
Dors en paix, je suis ton Sauveur. »

Comme une céleste harmonie
Comme un parfum plein de douceur,
Comme une rose épanouie,
Comme un miel rempli de saveur,
Comme une fontaine limpide,
Comme d'un air pur la fraîcheur,
Consolent au désert aride
Un pauvre et triste voyageur;
Ainsi ta parole bénie
Inonde mes sens et mon cœur
D'une surabondante vie,
D'une inexprimable douceur!...

Puisque, de ma misère extrême
Connaissant bien la profondeur,
Tu m'appelles pourtant toi-même,
Me voici ! mon divin Sauveur !...

Elle avait craint de ressentir ou de témoigner de l'irritation, et elle obtint de croître en douceur et en patience avec chaque jour qui l'approchait du terme. Ma mère, ma pauvre mère surtout, eut la consolation d'être jusqu'au bout celle qui conserva la puissance de la soulager le plus. Olga disait qu'elle souffrait moins lorsqu'elle avait la tête appuyée sur son épaule, et elle demeurait ainsi souvent des heures entières tenant sa main, et de temps en temps lui disant de douces et tendres paroles.

Ainsi qu'elle se l'était proposé, elle ne lisait et ne se faisait plus lire que ce qui pouvait l'aider à aimer Dieu davantage, des prières ou les œuvres des saints, et sa mémoire (qui ne s'affaiblit jamais) lui rendait présentes toutes les paroles qu'elle pouvait s'appliquer. Elle avait lu ainsi, que saint Bernard comparait les âmes à des pierres précieuses qui demeuraient ternes et sans éclat si elles n'étaient taillées, coupées, ciselées.

Un jour qu'elle souffrait plus que de coutume, je l'embrassai les larmes aux yeux en lui disant : « Oh ! pauvre enfant, comme tu souffres ! » Elle sourit et me dit : « Que veux-tu ? il faut bien se laisser *ciseler*, n'est-ce pas ? » Des mots pareils étaient sans cesse sur ses lèvres.

Un autre jour, elle dit : « Je n'*aime* pas la souffrance, mais je comprends qu'il faut souffrir ; quand la tête a mal, tout le corps souffre. Jésus-Christ est notre tête. » Quelques semaines après, elle dit à Charles : « Je fais

tous les jours un bouquet de mes souffrances, et je l'offre à Dieu pour les uns ou les autres, et je n'oublie, je t'assure, ni toi ni les tiens. »

Ses derniers jours approchaient : Alexandrine était arrivée pour la revoir encore, et peu après mes frères et mes belles-sœurs. Olga avait aussi ardemment espéré revoir ses deux amies Catherine et Nathalie Narishkin, qu'une de leurs tantes avait promis de lui amener ; mais elle n'eut pas cette joie.

Le 3 février, le P. Pilat[1], son confesseur, lui proposa de lui donner l'extrême-onction et le viatique ; elle accepta et s'y prépara, non-seulement avec reconnaissance, mais avec une sainte joie ; et je lis dans mon journal à la fin de ce jour :

« Journée sainte, solennelle, suave, comme un jour de première communion. »

J'y lis encore : « Olga, après un sommeil profond et paisible, qui a suivi l'administration des sacrements, a dit : « Si tu savais comme c'est doux, en se réveillant, de se dire qu'on est dans l'état où on était le jour de son baptême ! » Puis, le soir : « Oh ! quel délicieux jour ! Quel souvenir j'en conserverai si je guéris ! Je regrette qu'Eugénie n'ait point eu cela. »

Et après les prières du soir (que nous disions toujours près d'elle), elle voulut que nous récitassions ensemble le *Te Deum* pour remercier Dieu de cette journée !

Enfin le 10 février, — le jour où cette chère âme devait briser ses liens[2], — elle se prépara le matin pour communier comme de coutume (car, depuis le 3 février,

1. Supérieur de la maison des Rédemptoristes de Bruxelles.

2. La veille ou l'avant-veille de ce jour, on lui offrait de la tisane ou de l'eau, elle dit : « J'aime mieux de l'eau. » Puis elle reprit : « J'aime mieux !... Jésus-Christ sur la croix n'a pas dit : *J'aime mieux*, lui ! »

la messe avait été dite dans une chambre voisine et la communion lui avait été donnée chaque jour). Mais l'extrême faiblesse où l'avaient laissée les souffrances de la nuit lui faisait craindre d'en être incapable. « Tu vas recevoir celui qui te donnera des forces, lui dit Alexandrine. » — « Oui, dit humblement Olga, mais comment? » Un peu après je lui dis : « Chère petite sœur, ce n'est pas à toi qu'il faut rappeler que ce sont ceux que Dieu aime le plus qu'il fait souffrir comme tu souffres. — Oh! dit-elle avec une expression angélique, cela, c'est l'*a b c!*

Elle entendit la messe, reçut la communion, après laquelle elle se fit lire en italien l'acte d'amour de Sylvio Pellico : « *Amo, e sovra il mio cor*[1], » puis nous la quittâmes pour une heure. A midi, nous fûmes rappelés en hâte : elle était à l'agonie!

Ici je transcrirai les lignes que je trouve dans mon journal, à la date de ce jour, imparfaites et incohérentes, mais exactes, et par conséquent préférables à tout autre récit.

« Bruxelles, 10 février 1843.

« Dès les premiers moments de défaillance et de suffocation, elle a demandé un prêtre, puis elle a regardé avec anxiété vers la porte pour voir si mes frères venaient. M. Slevin[2], au bout de quelques instants, a commencé les prières des agonisants. Olga a croisé les bras sur sa poitrine, disant d'une voix basse et fervente : « Je crois, j'aime, j'espère, je me repens. » Puis : « Pardon, tous, Dieu vous bénisse tous. »

1. V. Appendice, III.
2. Un bon prêtre irlandais qui demeurait chez nous par hasard en ce moment.

« Un moment après, elle a dit : « Je laisse ma Vierge à Adrien » (en jetant les yeux sur la Vierge de Sasso Ferrato, suspendue près de son lit).

« Puis voyant là mes frères, elle a appelé Charles d'abord, l'a embrassé, en lui disant : « Aime Dieu, sois bon, je t'en prie. » Les mêmes paroles à peu près à Fernand, avec encore plus d'instance, y ajoutant des mots d'adieu pour les Narishkin. Elle a embrassé Marie, Emma, à laquelle elle a dit quelques mots à voix basse : puis elle a dit : « Merci, pauvre Justine[1]. » Ensuite elle m'a embrassée, puis enfin elle s'est tournée vers ma mère, pour qui elle semblait vouloir garder son dernier baiser.

« Elle a encore une fois répété : « Je crois, j'aime, j'espère, je me repens. Je remets mon âme entre vos mains ! » puis enfin quelques mots inarticulés, dont le dernier et le seul que j'aie entendu a été le nom d'Eugénie.

« Le P. Pilat était arrivé en toute hâte, et il a prononcé sur elle, à ce dernier moment, les grandes indulgences attachées au scapulaire. Olga a levé les yeux au ciel et cela a été son dernier regard : son dernier mouvement avait été de baiser son petit crucifix qui ne quittait jamais sa main et qu'elle avait baisé au moins dix fois pendant cette courte agonie.

« Oh ! mon Dieu ! que ce souvenir nous reste bien clair toujours ! Une expression rayonnante a toujours triomphé de l'effrayante décomposition de ses traits. Elle était haletante, mais comme on peut l'être au moment de gagner le prix d'une course, hors d'haleine et fatiguée, mais joyeuse et triomphante, sachant qu'elle allait être couronnée et se reposer !

1. La femme de chambre qui la soignait.

« Après nous avoir laissées une heure près d'elle, on a obligé ma pauvre mère à quitter la chambre pour quelques heures. Nous sommes sorties avec elle, et lorsque nous y sommes rentrées, la plus consolante transformation avait eu lieu, toutes les traces de la maladie avaient disparu, la chambre était devenue une chapelle, au milieu de laquelle notre ange était endormie entourée de fleurs, vêtue de blanc et redevenue si belle, que je ne l'avais jamais vue aussi belle pendant sa vie. Nous avons passé près d'elle le reste du jour l'âme en paix, presque joyeuses, priant et pleurant sans amertume. »

« Notre sœur bénie a quitté ce monde à une heure, et, à deux heures, — dirai-je avec quel saisissement! j'ai reçu un billet de Nathalie Narishkin m'annonçant qu'*elles venaient pour la voir!*

« Oh! ce premier moment a été horrible! Puis le Dieu de toute paix nous a calmées, et ces amies si chères de notre Olga ont ressenti autant que nous la douceur de prier près de ce corps saint et chéri. Elles ne l'ont pas quittée. C'est ainsi qu'elle l'ont revue après Naples! Dieu guide toutes choses comme il lui plaît et pour le bien, sans doute. »

Ces amies, qu'Olga avait si ardemment désiré revoir avant de mourir, auxquelles, plus ardemment encore, elle avait désiré faire partager sa foi, étaient grecques de religion l'une et l'autre le jour où les lignes précédentes furent écrites.

Ce jour, elles le passèrent en entier près de celle qu'elles avaient aussi tant aimée, et, après le jour, elles y passèrent aussi la nuit, priant et partageant la veille de ma mère, qui (ainsi qu'à Rome près d'une autre

chère dépouille) demeura immobile près de celle-ci tenant la main sans vie de son enfant dans la sienne et empêchant par une étreinte de vingt-quatre heures le froid de la mort de l'envahir!

Que se passe-t-il entre ces âmes pures et ferventes priant ici-bas et l'âme bienheureuse planant au-dessus d'elles? Ces mystères nous sont cachés; ce que nous savons seulement, c'est que l'avenir réalisa, au delà de toute espérance, les vœux qu'Olga avait emportés au ciel : ses deux amies embrassèrent la foi catholique. Nathalie, la plus jeune et la plus aimée des deux, fut appelée à la destinée la plus haute de toutes, et peu d'années après revêtit l'habit des filles de Saint-Vincent de Paul. Elle le porte aujourd'hui depuis plus de dix-sept ans, et je dirais ici quel rang le respect et l'affection de tous lui assignent dans cette sainte armée, si je ne craignais de contrister l'humilité de celle qui peut-être me lira.

La dépouille mortelle d'Olga demeura exposée trois jours, pendant lesquels les amis que nous avions à Bruxelles vinrent avec nous prier près d'elle. Elle fut ensuite transportée à Boury, et, des trois êtres chéris dont nous portions à la fois le deuil, elle fut la seule qui alla reposer près d'Albert dans ce lieu qui avait été destiné à la sépulture de tous les nôtres : tant les prévisions humaines sont vaines jusqu'au tombeau, et au delà[1]!

Le nonce du pape, Mgr Fornari (depuis cardinal), était venu plus d'une fois aider de ses consolations notre

1. Mon père repose à Rome dans l'église Sant'Andrea delle Fratte, sous l'autel même devant lequel Alphonse Ratisbonne fut miraculeusement converti, et c'est à Lumigny que se trouve la tombe d'Eugénie.

patiente et chère malade, pendant ses derniers jours, et ensuite prier près d'elle après sa mort. Parmi ceux qui vinrent y prier avec lui j'inscrirai ici un nom qu'on sera peut-être surpris d'y trouver, un nom alors comparativement obscur et qui depuis a acquis une célébrité presque formidable, le nom de Vincent Gioberti.

Je ne puis me reporter à cette époque sans penser à lui, et je ne puis penser à lui sans rendre à sa mémoire un témoignage qui, parmi les adulations et les réprobations dont elle a été l'objet, lui a été trop rarement rendu. C'est que c'était surtout la religion qui faisait alors rayonner son génie; c'est que les instants qu'il passa au milieu de nous, pendant la durée de ce triste hiver, furent des instants lumineux, où sa foi vigoureuse nous fit souvent embrasser et saisir les vérités invisibles avec une clarté qu'il n'est pas donné à la seule éloquence de produire; c'est qu'après l'avoir entendu, nous avons vu des incrédules se trouver mal à l'aise dans leurs doutes, et de tièdes catholiques sortir de notre salon pour aller se jeter aux pieds d'un prêtre et faire dater leur conversion du jour de leur rencontre avec Gioberti; c'est que nous l'avons vu lui-même pâlir d'émotion en écoutant le récit de la conversion de Ratisbonne et pleurer d'attendrissement près du corps sans vie d'Olga. Pour toutes ces raisons, ce nom, objet de tant d'enthousiasme et de tant d'anathèmes, se rattache, pour nous, à l'image imposante d'un puissant champion de la vérité, maître de toutes les armes de la science, capable de toutes les humilités de la foi, et accessible à toutes les compassions de la charité. La colère et l'orgueil jetèrent plus tard leur venin dans cette vie, et la lumière qui aurait pu être si brillante et si pure, se voila. Il fut puni parce qu'il avait oublié cette parole : « *Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.* » Puisse-t-il

avoir été pardonné par celui qui a dit aussi : « *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.* »

Après la mort d'Olga, Alexandrine ne nous quitta pas. La princesse Lapoukhyn allait retourner en Ukraine et ce fut elle-même qui voulut, maintenant, que sa fille vînt reprendre sa place dans ce triste cercle de famille dont elle était absente depuis plus d'un an, et que la mort venait de diminuer d'une façon si cruelle et si rapide. Alexandrine demeura donc avec ma mère auprès de nous, pendant les six semaines qui suivirent ce dernier malheur, puis nous partîmes tous ensemble pour Paris.

Avant de quitter Bruxelles, je reçus de M. de Montalembert la lettre suivante :

M. DE MONTALEMBERT A PAULINE.

« Madère, 4 mars 1843 [1].

« Mes pauvres chers amis, je craignais tout en vous quittant ; mais je ne craignais pas de sitôt la consommation de ce nouveau malheur. Une lettre apportée par le dernier paquebot nous a appris que cette belle et pure Olga avait gagné le ciel. Toutes nos lettres de Paris et de Bruxelles étaient d'ailleurs remplies de détails qui annonçaient la fin de ses souffrances, et qui nous ont fait verser des larmes bien douces d'édification et d'admiration au milieu de notre douleur ; ce mot si délicieux et si sublime : « *Jésus-Christ sur la croix ne disait pas : J'aime mieux !* » fait déjà voir le ciel entr'ouvert et

1. M. de Montalembert se trouvait, depuis l'automne précédent, à Madère, pour la santé de Mme de Montalembert.

transporte les âmes, mêmes inférieures comme la mienne, dans ces belles régions où il n'est pas donné, hélas! de se maintenir. Ainsi donc, avant une année révolue, la voilà qui a déjà été rejoindre Eugénie. Encore un ange envolé de ce groupe radieux que j'ai connu complet et qui m'a été si cher, Albert, Eugénie, Olga et leur admirable père. Quelle belle et douce réunion d'élus!... Et penser que vous êtes toujours sous leur ombre, sous l'ombre de leur amour transfiguré et centuplé comme il doit l'être dans le ciel! Ah! c'est encore bien doux et bien fortifiant au milieu de votre angoisse! Je ne connais vraiment que vous au monde qui puissiez regarder vers le ciel et y trouver de tels amis, de tels protecteurs et de tels avant-coureurs! Croyez bien pourtant que je sens, avec vous, la cruelle intensité de ces coups si redoublés et si rapprochés, et cette comparaison chaque jour renaissante du présent avec ce passé où vous aviez *tout à la fois*. Je le sens d'autant plus que j'aime à me dire, peut-être avec présomption, mais enfin avec une bien tendre sympathie pour vous, que parmi tous les amis que vous avez, il n'en est pas beaucoup qui puissent mieux que moi apprécier tout ce que vous avez perdu. En avez-vous qui ait mieux aimé Albert? mieux admiré et vénéré Eugénie? mieux compris ce que vous étiez tous les uns pour les autres et tous réunis? Voici onze ans que je vous vis pour la première fois à la villa Trecasse, entourés d'un si charmant bonheur, et depuis lors je vous ai regardés de plus en plus comme les miens, et vous avez toujours été pour moi une sorte de famille. Et cette chère Olga! je ne puis vous dire combien elle nous était chère, quel attrait je me sentais pour elle. Nous en parlions sans cesse, Anna et moi, depuis son début à Paris, dans une soirée de noce chez Mme de Sourches. où elle était si belle, si modestement

attrayante! Laissez-moi donc me dire que je vous suis bien étroitement uni dans cette nouvelle séparation. Et votre angélique mère? On dit qu'elle a été héroïque encore; mais c'est sa coutume, et comme sa seconde nature. Il y a, il doit y avoir nécessairement des grâces toutes spéciales et toutes puissantes pour une mère qui a tant donné au ciel. Il faut que le ciel le lui rende en force et en grandeur d'âme. Parlez-lui, je vous en prie, de mon affection, de ma vénération toute spéciale pour elle. — Et Alexandrine? est-elle avec vous? Je compte beaucoup sur elle pour vous adoucir ces jours de deuil; elle a tout ce qu'il faut pour cela. Elle est déjà au-dessus de la douleur, plus que vous, je crois; on ne peut plus la plaindre, mais on peut toujours l'aimer, et c'est ce que je fais, et c'est ce que je lui dis par vous, mes bons pauvres chers.

« Ainsi donc, la mort est venue s'abattre aussi sur cette chère bonne maison de Bruxelles, qui était presque un *home* pour moi, que j'aimais tant, où je me suis si souvent figuré, depuis que je suis ici, le plaisir que j'aurais à vous retrouver tous; où j'avais encore vu Olga au mois d'août avec une longue vie devant elle, où je l'ai vue pour la dernière fois en octobre! Qu'allez-vous devenir? nous retrouverons-nous en Belgique, lorsque nous y repasserons au mois de juin! Je saurai tout cela avant que vous ne receviez cette lettre, car je n'admets point que vous ne nous ayez pas écrit, vous ou Auguste.

« Nous hésitons pour l'hiver prochain entre Alger, Palerme et Rome. Tous mes vœux sont pour Rome : puissiez-vous y être aussi, mes chers bons amis! Aimez-moi toujours comme l'ami particulier de vos douleurs, l'ami de tout ce que vous avez le mieux aimé et le plus pleuré. »

Adrien de Mun (que nous comptions toujours parmi mes frères), avait été le seul éloigné de nous, au moment de la mort d'Olga. On a vu qu'elle ne l'avait point oublié à cette heure suprême, et que l'une de ses dernières paroles avait été pour lui. Mais un devoir plus impérieux le retenait près d'un autre lit de mort. Le marquis de Mun, son père, arrivait au terme d'une maladie dont la cause première remontait au jour où la mort avait porté à son cœur paternel un coup dont il ne put jamais guérir. On pourrait dire qu'il n'était pas né pour tant souffrir et que ses épreuves dépassèrent ses forces, si tout n'avait pas en Dieu sa juste et mystérieuse proportion; mais jamais nature ne sembla cependant moins faite pour la souffrance et pour les larmes. L'expansion, la bienveillance, la gaieté, la grâce qui appartenait à l'amabilité d'une autre époque, unie à la bonté, qui en tout temps est la plus noble parure de l'esprit, tout cela éclatait en lui et communiquait aux autres cette sensation de bien-être qui est pour l'esprit ce qu'est pour les yeux la lumière d'un beau jour[1].

Et ce jour brillant et serein avait été obscurci par d'horribles tempêtes! et cet esprit enclin à ne croire qu'au bonheur avait dû s'absorber dans les larmes! et

1. Les *Souvenirs* de M[me] de Montaigu, que tout le monde a lus, ont fait connaître M. de Mun, au début de sa jeunesse, tel à peu près que je viens de le dépeindre.

ce cœur disposé à pousser la tendresse jusqu'à l'idolâtrie s'était vu enlever ce qu'il aimait le mieux au monde et venait maintenant de perdre jusqu'au reflet de ce bonheur, retrouvé un instant dans celui de son fils, tandis que, près de lui, souffrait sans adoucissement un autre cœur frappé des mêmes coups, plus brisé encore que le sien et à jamais inconsolable !

Telle fut l'épreuve qui succéda, pour lui, à une longue série de jours sans nuages et qui abrégea ceux qui lui restaient !

Ramené par les épreuves à une piété plus vivante que ne l'avait été celle de sa jeunesse, M. de Mun n'était point cependant très-accessible à ces impressions surnaturelles qui aident la prière, en même temps qu'elles allégent le poids de la vie; il était, de plus, porté à des inquiétudes d'esprit et à des appréhensions qui auraient pu faire craindre que l'approche de la mort ne fût point, pour lui, exempte d'angoisse. Nous le trouvâmes, au lieu de cela, à notre arrivée, non-seulement calme et serein mais dans une disposition d'âme rarement accordée à la nature, même aidée de la grâce, à l'heure solennelle de la mort.

Je ne veux point ajouter à toutes les scènes déchirantes dont ces souvenirs m'imposent le récit, de trop longs détails sur la nouvelle douleur que nous fûmes ainsi appelés à partager, dans ces premiers jours de notre troisième deuil. Cependant, voici quelques paroles entendues près de cet ami mourant dont j'ai besoin de conserver le consolant et édifiant souvenir. Je lui lisais, peu d'heures avant sa mort, le chapitre de l'*Imitation* qui a pour sujet les *joies du ciel*. Il m'arrêta au milieu de ma lecture et me dit : « J'avais lu tout cela dans ma vie, souvent, mais sans le comprendre; je le comprends maintenant, ma bonne petite, et je tiens à vous le dire... » Puis, avec

cette simplicité qui l'avait toujours caractérisé et qu'il conserva jusqu'à la fin, il ajouta : « Cela doit vous étonner tous, de me voir tant de courage pour mourir! Je ne m'y serais pas attendu non plus; je crois que c'est mon bon La Ferronnays qui m'a obtenu cette grâce de Dieu... » Et ces dernières paroles allèrent s'ajouter, dans nos cœurs, au trésor de nos consolations.

Nous le vîmes mourir dans cette paix courageuse, ne parlant, jusqu'à la fin, que pour donner à son fils des bénédictions répétées, à sa femme et à ses amis les plus touchants témoignages de tendresse et de reconnaissance.

Ma mère et Alexandrine demeurèrent ensemble plusieurs semaines auprès de Mme de Mun, et ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'elles partirent ensemble pour Boury.

Boury! quelque douloureux que ce pût être de s'y retrouver ainsi, ma mère ne voulut plus céder à la tentation de le fuir. Elle savait, et Alexandrine aussi, que les consolations et la paix ne s'obtiennent point en cédant aux impressions de ce genre, mais en les combattant. Elles luttèrent donc contre celles qui les attendaient à leur retour dans ce château dépeuplé et y demeurèrent environnées des souvenirs dont il était rempli, sans chercher à s'y soustraire, et trouvant au contraire une triste douceur à en retrouver partout les traces récentes et chères.

La lettre suivante écrite par ma mère, à l'époque où elle était parvenue à ce terme de sa voie douloureuse, renferme la triste et touchante peinture de la vie qui était devenue la leur.

DE MA MÈRE.

« Boury, 1er septembre 1843.

« Ma chère fille bien-aimée, voyons donc un peu combien de temps il y a que je ne t'ai écrit; je regarde dans mon agenda, voilà le quatrième jour : certes, c'est beaucoup! Il fut un temps où à peine une lettre était finie, on songeait à en commencer une autre. Il y avait du mouvement alors, de la vie; mais à présent que faire pour sortir du tombeau où je suis plongée? Je ne vois plus rien, je n'entends plus rien, je ne pense plus à rien. En outre, notre vie de couvent est tellement réglée et à la minute, que le temps manque quelquefois; et cette régularité est un remède, un appareil rafraîchissant posé sur trois plaies! et quelles plaies!... Trois membres tout vivants, coupés, arrachés, et une première blessure encore ouverte et vive! Certes, si le bon Dieu ne faisait pas le fond de toutes ces occupations et n'en remplissait pas la meilleure partie, nous ne trouverions autour de nous que la mort. Mais Lui redonne la vie; du moins j'espère que c'est bien Lui!

« Je passe souvent d'une disposition à l'autre. L'autre jour, sur le perron, je me suis senti tout d'un coup l'impression d'une personne abandonnée dans une île déserte; puis si souvent j'ai cette inquiétude d'esprit qui voudrait être où elle n'est pas. J'aime cependant mieux, au total, être ici qu'ailleurs, j'y suis plus entièrement à tous ces amis chéris; puis cette chère chapelle, où j'espère qu'ils doivent quelquefois me plaindre et pleurer pour moi, et comprendre combien je regrette leurs beaux chants, leurs voix célestes! Ma bonne Alexandrine cependant s'exerce sur l'orgue, et je lui en sais bien

bon gré. Je suis sûre que c'est pour me faire plaisir, et cela m'en fait aussi, car je me cramponne à tout ce qui peut encore me rester du passé, à ce qui peut le moins du monde me le rappeler! Est-ce faiblesse ou force? Je n'en sais rien du tout; je serais bien tentée de l'appeler faiblesse et peut-être manque d'une complète résignation; je ne sais pas faire mon sacrifice complet, je me rattache aux petites choses, à défaut des grandes. Mais je crois aussi pouvoir dire qu'il y entre le désir de faire un peu de bien aux autres qui croient m'en faire, et pour lesquels c'est un petit intérêt et une occupation. Si j'étais seule, il ne serait plus question de rien. La pauvre Alexandrine a étudié hier sur l'orgue presque jusqu'à minuit, et ce matin elle a joué de belles et harmonieuses choses. Mais les voix!... Ah! c'est là ce que rien ne nous rendra plus sur terre.

« Après le déjeuner, je commence par faire une lecture avec Albertine et ensuite avec Alexandrine. Puis Albertine m'apporte ses cahiers d'histoire. Je lui fais ensuite étudier son piano, et après tout cela, je rentre chez moi, et je me plonge dans mon rangement de lettres[1], et alors le temps vole; mais je voudrais me presser pour cela, car j'en ai pour longtemps. A quatre heures, je vais au cimetière, puis un peu à la chapelle, puis le dîner, puis une visite à la pauvre Louise Thiars ou à d'autres, puis la réunion au salon, où nous lisons tout haut la vie de saint François d'Assise, puis la prière, et au retour, le thé et la retraite; et c'est alors que quelquefois, lorsque je me retrouve seule dans ma chambre, il me prend des peurs nerveuses qui m'empêchent de dormir. Cette solitude si complète se fait alors tellement sentir, que je ne

1. Toutes les lettres adressées par mon père à ma mère, rangées et classées par elle et formant deux volumes considérables.

m'endormirais peut-être jamais, si je ne pensais pas que ces êtres chéris sont là autour de moi et qu'ils me gardent dans mon sommeil. Nous resterons donc ici, comme nous sommes, au moins jusqu'au premier novembre, peut-être pour plus longtemps s'il fait beau. Chère enfant, j'aime à penser que tu vas avoir une belle saison pour tes bains de mer. L'année dernière!... Ah! mon Dieu! étions-nous donc déjà à Blankenberg!... S'il avait fait le temps de cette année!... Mais non, elle était déjà malade, elle avait déjà eu cette douleur au côté... J'en suis toujours à croire que j'apprends tous ces malheurs... Ce sont des coups que je reçois sans cesse et des battements de cœur qui ne cessent ni jour ni nuit... Voici quatre heures, on va venir prendre ma lettre. Je t'aime de toute mon âme, ma si chérie, ainsi que ton mari. Vous me manquez tous les deux, à toutes les minutes. »

Il y a des âmes que la douleur aigrit ou replie sur elles-mêmes. Cette lettre atteste assez que l'âme forte et douce de ma mère n'était point de celles-là, et qu'après toutes ces dernières épreuves, elle était demeurée la même qu'auparavant.

Quant à leur effet sur Alexandrine et au changement produit chez elle par toutes les douleurs accumulées dans ces deux années, mais surtout par la mort d'Eugénie, c'est ce qui me reste à dire; et c'est à elle que me ramène, pour ne la plus quitter, la suite et la fin de ce triste récit.

Excelsior!

Il y avait maintenant sept ans de la mort d'Albert, sept ans du jour où elle avait commencé cette « Histoire » de leur amour et de leur vie, qui avait été pendant cette période son occupation la plus chère[1]. Cette histoire était achevée; et c'était pendant le triste séjour qu'elle venait de faire à Bruxelles qu'elle en avait écrit les dernières pages. Le jour où, pour terminer ce long travail, elle avait eu à réveiller ses plus déchirants souvenirs, Olga se mourait à côté d'elle. Dans cette même année, elle avait vu disparaître celle qui avait été la plus douce et incomparable compagne de ses larmes, celle dont l'influence avait été, depuis celle d'Albert, la plus puissante et la plus douce sur sa vie; puis mon père qu'elle aimait d'une tendresse filiale, et son propre frère enlevé comme les nôtres, mais sans lui laisser ces ineffables consolations qui avaient comme transfiguré pour elle la mort de ceux qu'elle avait si tendrement chéris.

C'est au milieu de tous ces coups qui lui enlevaient,

1. J'observe ici que ce travail eut pour premier effet de lui faire perdre l'habitude d'écrire dans ces livres où elle avait tant écrit naguère. Lorsqu'une pensée traversait son esprit, elle l'ajoutait, au lieu de cela, en note ou en marge, dans ce travail lui-même, ainsi qu'on a pu le remarquer plusieurs fois dans le volume précédent.

les uns après les autres, « les débris de son bonheur détruit [1], » qu'elle ferma le livre consacré au souvenir de ce bonheur. Elle le ferma et, chose digne d'être remarquée, après ce jour, une occupation du même genre lui eût été impossible; elle n'y eût plus trouvé le charme et la consolation qui, jusque-là, la lui avaient rendue si chère. A dater de cette époque, son âme, son intelligence, sa vie tout entière, semblèrent être transportées dans une région nouvelle, plus haute que les joies et les consolations de la terre, et le regard qu'elle jeta vers le passé changea de nature. Elle continua à penser constamment à Albert et à l'aimer du même amour; mais, en un sens, elle cessa de le pleurer, car elle sembla avoir entrevu tout d'un coup, dans une lumière très-distincte, l'immense réalité du bonheur réservé aux larmes. Ce fut là sans doute la récompense terrestre de sa soumission sans murmure à la volonté de Dieu, même aux premiers jours de son sacrifice. La résignation avait alors été pour elle un acte de foi, et de foi souvent difficile et douloureuse. Mais à la fin de cette période, qui venait d'être marquée par tant de douleurs et par tant de grâces, elle sembla voir et toucher ce qu'elle n'avait fait que croire auparavant. Je ne puis exprimer autrement le changement bien heureux qui s'opéra en elle et où j'aime à apercevoir encore l'influence bénie des âmes qui avaient été pour la sienne des appuis si doux et si tendres.

Aussi, pendant les jours douloureux que nous venions de passer ensemble, Alexandrine n'avait point eu un seul de ces accès qu'elle avait eu tant de peine à vaincre naguère. Elle n'avait plus à être consolée; c'était elle, au contraire, qui était devenue la calme consolatrice des

1. Voyez sa lettre de Boury, 9 octobre 1838.

autres, et, ainsi que M. de Montalembert le disait très-bien, « elle était maintenant au-dessus de la douleur. » Que de fois alors un mot d'elle me rendit le courage, un mot dit en pleurant souvent, mais un mot d'une sérénité calmante, d'une force contagieuse!

Un jour (c'était celui où Olga avait reçu l'extrême-onction), malgré la paix céleste qui avait présidé à cette scène touchante, une fois sorties de la chambre, Alexandrine me vit suffoquée de larmes. Elle me laissa pleurer, me regardant longtemps sans rien dire. Oh! quelle expression je vis alors dans son regard! C'était plus que du courage, plus que de la sérénité, c'était presque de la joie. Enfin elle me dit : « Tu pleures, parce que notre Olga va aller au ciel, et maintenant qu'elle est presque hors de ce monde, tu voudrais l'y ramener. *Dis-moi donc quel bonheur tu as à lui assurer sur terre?* » Ces mots étaient d'une simple évidence : « *Quel bonheur as-tu à lui assurer?* » Mais l'accent qu'elle y mit et l'impression qu'ils me firent les gravèrent pour toujours dans mon souvenir. Elle m'a dit ainsi, en plusieurs occasions, des paroles dont il me sera peut-être difficile de faire comprendre l'effet à ceux qui ne les ont pas entendues. Mais ces paroles, n'ayant jamais été oubliées, ne doivent pas l'être, il me semble, dans ces pages, quelque impuissantes qu'elles soient à en reproduire l'accent.

C'est dans cette disposition qu'Alexandrine se retrouva à Boury, trois mois après la mort d'Olga. La lettre de ma mère les a montrées ensemble dans ce château désert, et, à la fin de leurs tristes journées, nous avons vu l'une cherchant à réveiller sur l'orgue un faible et triste écho des sons qu'elle avait tant aimés! l'autre cherchant à lui donner la joie d'y avoir réussi!

Cette image n'est sans doute pas la plus mélancolique de toutes celles qui viennent de revivre dans ma mé-

moire, et cependant, plus que d'autres, elle m'attendrit et fait résonner dans mon cœur ces deux cordes, si sensibles lorsqu'on les touche ensemble, la tendresse et la pitié !

Cet automne, déjà si triste, ne s'acheva pas pour elles sans agitations nouvelles. La princesse Lapoukhyn, retournée en Ukraine, tomba dangereusement malade à Korsen, et, pendant quelques jours, Alexandrine dut se préparer à recevoir la nouvelle de la mort de sa mère.

« Pauline, m'écrivait-elle alors, j'ai bien peu envie d'écrire, et cependant je le veux à toi. Ta bonne mère t'a tout dit : elle est si bonne pour moi ! je l'aime plus que jamais ; elle m'est un si grand appui, une si grande douceur! Pauline ! cette croix que j'ai toujours vue de loin à l'horizon, la voilà tout près, me touchant, me blessant presque déjà ! La mort de ma mère (et de ma mère protestante !) me semble si probable, que j'ose à peine encore espérer le contraire ! Demain je saurai peut-être quelque chose de positif. Tu pries, n'est-ce pas? et tu fais prier pour cette mère chérie, cette chère, tendre mère, si passionnée pour moi ! Oh ! Dieu a pu en être jaloux, car je l'aimais trop encore peut-être ! Tout ce que je touche, tout ce qui m'entoure, sont des dons reçus d'elle, bien simples quelquefois, parce qu'elle se désolait de ne plus pouvoir me donner à présent rien de riche. C'est une douleur d'un genre nouveau pour moi, que celle dans laquelle je vis depuis huit jours. J'avais raison quand je te disais que nous ne savions pas ce qui arriverait d'ici à deux mois. Oh ! je t'en conjure, ne t'afflige ni ne te réjouis jamais de rien d'avance. Et moi, peut-être ne devrais-je pas la croire ainsi morte déjà, cette mère bien-aimée, cette belle, bonne, aimable, pauvre, pauvre mère !... Le P. de Ravignan dit si fermement

qu'elle ne mourra pas, puis ils me répètent tous d'espérer avec confiance en sa bonne foi. Hélas ! voilà que j'entends les mêmes consolations pour ma mère que pour mon frère ! Pauline, ne te plains plus jamais, je t'en conjure, à moins que tu ne voies mourir sans se convertir quelqu'un qui te soit cher, ou quelque chose de semblable. Dans la lettre que j'ai reçue de toi avant-hier, tu me dis (en parlant de toi) : « Après avoir passé par tout ce qu'il y a de plus triste !... » Oh ! chère amie, crois-moi, il y a du plus triste et du bien plus triste que les morts visiblement bénies. Oh ! que se passe-t-il à Korsen ? Elle souffrait tant, et sans les secours si puissants que notre foi nous assure !

« Dans ce moment, je reçois ta chère tendre lettre. Merci, ma bien-aimée ; Dieu est amour et ne frappe que doucement, et jamais au delà de nos forces. J'ai encore éprouvé et encore senti combien l'épreuve est utile ; ainsi ne craignons pas les croix. Tu ne peux imaginer combien maman est admirable et résignée ; elle m'a écrit qu'elle était sûre que cette épreuve lui était envoyée pour son salut, pour devenir meilleure.

« Comme Dieu donne des soutiens pour faire respirer et même mieux que respirer ! J'ai été heureuse de revoir Adrien, qui a été fraternel, et le P. de Ravignan, qui m'a fait un bien inexprimable. Oh ! si ma pauvre mère pouvait connaître de pareils secours ! Ma bonne chère, mes amis, priez tous et faites prier les autres. »

L'une de ces deux prières fut entendue et elle eut le bonheur d'apprendre bientôt le rétablissement de sa mère ; mais cette inquiétude qui avait succédé à tant d'autres peines, cette reconnaissance même, à laquelle se mêlait encore un douloureux et ardent désir non réalisé, contribuèrent sans doute à donner de la consistance

à une pensée qui jusqu'alors n'avait flotté que vaguement dans son esprit. Cette pensée, ce fut la même qu'Alphonse Ratisbonne avait exprimée par ces termes : « Ne pas donner à Dieu moins que tout. » Elle s'empara d'Alexandrine vers cette époque, et, pendant près d'une année, sa sérénité reconquise en fut grandement troublée.

Je ne m'étendrai pas longuement sur cette circonstance de sa vie, par la raison que j'en ai imparfaitement connu les détails. Cet état, ou, si l'on veut, cette épreuve de son âme n'était pas de nature à être communiquée par lettres; la gravité même du doute qui la tourmentait le lui eût interdit; car elle pensait (ce sont les termes dont elle se servit plus tard pour m'expliquer son silence à ce sujet) que, « lorsque Dieu met un germe dans « l'âme, il ne veut pas plus qu'on y touche qu'il ne veut « qu'on touche à un germe placé par lui en terre, « car, sans ce respect, ni l'un ni l'autre ne porteraient « leurs fruits. »

L'abbé Gerbet, auquel naturellement se serait ouverte son âme dans ce moment de perplexité, était loin, et, parmi tous les vides qui s'étaient faits autour d'elle depuis deux ans, son absence devait assurément être mise en ligne de compte; mais toutefois à cet égard, la miséricordieuse main de Dieu demeura étendue sur elle. Celui qui avait guidé les premiers pas de sa vie catholique avec tant d'autorité et de douceur, celui qui, en sachant verser dans son cœur saignant le baume premier et salutaire, y avait ramené la vie, cet incomparable et saint ami était éloigné d'elle pour toujours. Mais, à sa place, un autre guide lui fut donné qu'elle eût peut-être trouvé sévère, si elle l'eût rencontré plus tôt et lorsque les regrets de la terre disputaient encore son cœur à Dieu, mais qui convenait à l'état actuel de son

âme, relevée et fortifiée par l'impulsion première qu'elle avait reçue. Le premier lui avait appris à marcher, le second l'aida à gravir; tous deux furent les instruments et les messagers de Dieu, mais il donna à chacun d'eux l'aspect voulu par l'heure où ils lui apparurent, et, si Alexandrine eut d'abord auprès d'elle un père et un saint, plus tard elle eût un ange.

Nous l'avons vu au milieu de nous, et je ne crains pas que ce mot semble exagéré à ceux qui ont gardé dans leur mémoire et dans leur âme l'ineffaçable empreinte du regard, de la voix, de l'accent, de l'influence du P. de Ravignan. Il était assurément un grand et entraînant orateur, mais ce n'était point par son éloquence que les âmes étaient touchées. Il y a telle parole simple et mille fois répétée sans produire d'effet, qui, dite par lui, semblait être entendue pour la première fois. Celle-ci par exemple : « La vie n'est rien ! » Je lui entendis dire ces mots un jour, non pas en chaire, mais assis auprès d'une table, dans une modeste réunion de charité, et le regard, l'expression, l'accent, qui les accompagnèrent en firent la plus éloquente prédication sur la misère et la vanité de ce monde qui ait jamais été entendue.

Peut-on s'étonner qu'Alexandrine, dans la disposition où elle se trouvait alors, ait répondu à de semblables paroles par un élan qui, pour elle, allait au delà de l'appel de Dieu? Peut-on lui reprocher d'avoir commis la généreuse méprise de se croire appelée à tout quitter pour lui? Quoi qu'il en soit, lorsqu'on se trompe ainsi, non par exaltation ou par orgueil, mais par un pur et simple excès de zèle et d'amour, on doit humblement le reconnaître et reprendre sans hésiter la voie commune. Peut-être alors la rapidité croissante de la marche et la facilité acquise pour surmonter les obstacles du chemin feront-elles comprendre qu'en le quittant un instant

pour en chercher un plus élevé, on n'a point fait un détour qui ait diminué les forces, mais au contraire que ce détour lui-même a rapproché du but vers lequel on tendait.

Ce fut là ce qui arriva à Alexandrine. Après avoir passé quelque temps au catéchuménat à peine fondé alors par le P. Alphonse Ratisbonne, dans l'ordre, aujourd'hui florissant, des *Filles de Sion*, elle en sortit par la volonté et l'injonction du P. de Ravignan, qui avait consenti à cette tentative, mais qui ne permit pas qu'elle la poursuivit.

Le 2 janvier 1845, elle m'écrivit le mot suivant :

« Ma sœur si aimée, je t'écris pour te souhaiter tout ce qu'il y a de mieux, pour toi et pour tout ce que tu aimes, et pour te dire que, de ce pas, je vais retourner chez notre mère chérie, reprendre, ou plutôt apprendre mon doux rôle de *Ruth*.

« Qu'en dis-tu ? Dieu va nous réunir; ma joie est bien grande. Je vous aime tous, plus encore que je ne le croyais, je vais faire à ta bonne mère une surprise qui, je l'espère, compensera l'autre. »

On peut juger si en effet la joie de ma mère fut grande, bien qu'avec son courage accoutumé elle eût déjà accepté sans murmure cette dernière séparation, qui devait sitôt, hélas! lui être autrement et plus cruellement imposée!

Au moment où Alexandrine fit l'essai dont je viens de parler, la crainte de ne pas faire pour Dieu tout ce qui était dans la limite de ses forces était devenue pour elle une sorte d'idée fixe *angoissante*, et elle n'en fut délivrée que par cette épreuve qui lui révéla quelle en était l'exacte mesure. Il y eut par conséquent autant de sagesse peut-être à la lui laisser tenter qu'il y eut ensuite de prudente fermeté à l'arrêter, avant qu'un pas de plus

dans une voie sublime (mais qui n'était pas la sienne) n'eût altéré sa santé, sans profit pour son âme.

Elle revint donc auprès de ma mère, avec une simplicité égale au courage avec lequel elle l'avait quittée, et elle y revint joyeuse, parce que l'inquiétude qui avait longtemps tourmenté son âme était calmée pour toujours !

Huit jours après elle m'écrivait :

« Paris, le 14 janvier 1848.

« Ma bien-aimée, comme je te remercie de ta chère lettre ! Tu as été bien bonne en cette circonstance ; cela va tous nous unir plus que jamais. Au moins voilà ce que je sens, et ta mère est si délicieuse pour moi ! Je suis encore étourdie, comme après une tempête qui ne se calme que peu à peu. Je reprends doucement et avec délices mes anciennes occupations de la paroisse. J'ai trouvé M. Esbelin, qui est meilleur que jamais au milieu de nos pauvres ; mais, chère amie, quelle grâce Dieu nous a faite de rencontrer un homme de Dieu tel que le P. de Ravignan ! Je ne puis du reste t'en dire très-long encore, car je suis absolument comme si j'avais fait un rêve ! J'espère que cela a été ma *meilleure* croix ! Oh ! chérie, abandonnons-nous bien à celui qui veut que nous soyons de *tout petits enfants*. C'est merveilleux comme il conduit tout, et comme il ne donne pas plus que nous ne pouvons porter. Oh ! pourquoi nous impatienter ? pourquoi diminuer par là le plus *précieux* de l'épreuve ? Elle finit encore plus vite qu'on ne s'y attend. Ma bonne chère belle, tu en as aussi là où tu es ; je les partagerai bientôt avec toi. Quelle douce perspective ! Je voudrais trouver où me loger dans un coin de servante dans votre maison, pour être avec vous sous le même toit.

« On veut toujours en toutes choses le plus parfait dans cette terre si imparfaite, c'est souvent un défaut, et qui rend malheureux. Et mon Auguste, que dit-il de mes extravagances ? Il y a à dire que j'y serais morte lentement ; voilà que mon cœur et mon pouls ont repris leurs battements naturels.

« Et toi, chérie; comment vas-tu ? Oh ! je t'aime tant ! et je veux aimer plus que jamais. Il n'y a que cela, et cela mène à tout.

« A revoir, bien-aimée ; je pense que ta bonté va se réjouir de retrouver mon âme dans cette lettre ; je crois que tu l'y reconnaîtras. Tu m'as si bien jugée, chère amie ! Dieu te récompense de ta tendresse ! Prie pour ta vieille mondaine qui l'est plus que toi. Aimons-nous bien, et que tout se fonde dans l'amour ! »

Cette opinion, qui avait été la mienne, c'était qu'elle aimait la retraite, mais qu'elle avait une répulsion naturelle pour la *réclusion*, et que, jusqu'à un certain point, le mouvement et l'indépendance étaient aussi nécessaires à la vigueur de son âme et de son intelligence, qu'à celle de sa santé. Elle en acquit elle-même la preuve, par l'humble et sincère expérience qui la fit revenir sur ses pas, mais qui, ainsi qu'on va le voir, fut bien loin d'avoir ralenti sa marche.

En rentrant, en effet, dans la vie de famille, et en reprenant ces *occupations de paroisse* dont elle parle, ce fut avec un dévouement et un zèle plus ardents que jamais. Elle avait aimé les pauvres, comme elle avait aimé Dieu, dès son enfance; mais ces deux amours avaient grandi en elle avec la foi, avec l'espérance, avec la charité catholique. Maintenant elle leur donna tout ce qu'elle pouvait encore donner dans ce monde, ses

pensées, son temps, son argent, sa santé, et enfin sa vie!

C'était le moment où se développaient à Paris, avec une puissance de charité à laquelle aucun besoin et aucune misère n'ont échappé, ces grandes œuvres, secondées par tant de cœurs et tant de bras, qu'il est presque permis de dire aujourd'hui qu'elles embrassent dans l'immense ville tous ceux qui souffrent! Alexandrine se jeta dans cette nombreuse armée de *volontaires* de la charité, qui suit partout en France l'armée régulière du père des pauvres, du roi de ceux qui les aiment, de saint Vincent de Paul. — Vincent de Paul! nom cher à ceux qui n'aiment rien, respecté de ceux qui ne respectent rien, et qu'on ne peut insulter sans que la voix des impies eux-mêmes, se joigne à celle des chrétiens pour crier : honte aux blasphémateurs de la charité! — Elle s'enrôla donc dans ces rangs bénis, où les femmes ont leur place marquée, non moins que les hommes, et un grand nombre de ceux qui y marchèrent avec elle sont encore là pour dire si elle leur fut une vaillante, une douce, une chère compagne!

Quoiqu'elle ait rarement écrit jusqu'à la fin de sa vie, sans qu'il s'échappât de son cœur et de sa plume quelque passage digne d'être conservé, je n'aurai pourtant plus désormais un grand nombre de ses lettres à citer en totatité, car le temps des correspondances proprement dites était passé pour elle, et j'en suis arrivée à cette phase de sa vie dont j'ai parlé en commençant. Il n'eût plus été de son goût maintenant de s'asseoir, comme jadis, devant sa table, et d'y demeurer des heures entières, perdue dans une rêverie déchirante ou douce, recueillant avec soin toutes les images dont le bonheur, l'amour et la douleur, avaient peuplé pour elle le passé, et ne pouvant éviter de se retrouver elle-même dans

toutes. Ce n'était plus pour *causer* par écrit et s'épancher doucement, et peut-être un peu mollement, comme autrefois, qu'elle écrivait maintenant à moi ou à d'autres. Non, c'était vite, brièvement, sans regarder en arrière, sans se regarder elle-même, ou parler d'elle; c'était bravement, courageusement, presque gaiement, mais avec une tendresse pour ceux qu'elle aimait toujours, grande et plus grande que jamais. Quoique très-calme et rarement agitée, elle semblait être devenue pressée d'agir, de compléter, de terminer ce qu'elle voulait encore faire ici-bas, comme si elle eût senti que le temps lui manquait, et que son voyage sur terre approchait de sa fin!

Depuis l'année précédente, nous avions encore une fois changé de destination, et c'était maintenant en Allemagne que nous avaient amenés les fluctuations de la carrière diplomatique. Nous nous trouvions alors à Carlsruhe, et nous étions établis tantôt dans cette ville, tantôt (et plus habituellement) à Baden, et ce fut là que je revis Alexandrine pour la première fois, après cette épreuve qu'elle avait nommée «*sa meilleure croix.*» Elle vint passer avec nous une partie de l'été de 1845, et, pendant cette réunion, je pus juger par moi-même de ce mouvement plus élevé de son âme, et de ces progrès toujours croissants que je viens de décrire.

Au lieu de ce *coin de servante* qu'elle avait désiré habiter dans notre maison, nous lui avions préparé, comme de raison, une jolie chambre, que j'avais arrangée de mon mieux pour elle; mais dès qu'elle s'y trouva, je fus obligée, pour lui complaire, d'en ôter tout ce que j'y avais mis pour l'orner, et elle ne fut satisfaite que lorsque cette chambre, redevenue aussi simple et pauvre que possible, eut perdu tout aspect d'élégance.

Elle riait et s'étonnait elle-même avec moi de la répugnance qu'elle avait maintenant pour toutes les recherches dont elle avait tant aimé à s'entourer jadis. Ce qui lui semblait étrange, et ce qui l'était en effet, c'était qu'il n'y avait point ici d'effort ni de résolution prise au prix d'un sacrifice. Elle n'aimait plus, en ce genre, aucune des choses qu'elle avait aimées; c'était tout en apparence, mais au fond de ce détachement qui lui coûtait si peu, il y avait cependant autre chose qu'un simple changement de goût et d'habitude, autre chose aussi qu'un austère dégoût des superfluités de ce monde (austérité qui fut toujours étrangère à sa piété) : il y avait, avant tout, et par-dessus tout, un amour pour les pauvres parvenu chez elle jusqu'au désir de se dépouiller de tout pour eux, et même jusqu'à celui de se rapprocher d'eux par une sorte de ressemblance, — ce qui est une autre tendance naturelle de l'amour! Aussi, bien qu'elle ne dût passer à Bade que quelques semaines, en eut-elle bientôt découvert un assez grand nombre, pour que son temps y fût presque aussi rempli qu'à Paris.

Tous les matins, avant la messe, elle sortait chargée de ce qu'elle allait leur porter, et elle trouvait encore, dans l'après-midi, plus d'une visite du même genre à faire, dont elle ne se laissait détourner, ni par la fatigue, ni par la distance, ni par le soleil, ni par la pluie. Rentrée enfin, elle se livrait alors avec bonheur à ses lectures favorites, marquant et copiant les passages des livres qu'elle lisait, et l'on devine assez quels étaient maintenant ces livres. Ceux où Dieu prenait la grande, sinon la seule place, étaient en effet les seuls sur lesquels elle pût fixer son attention, et, hors delà, quelques-uns des poëmes lus jadis ou traduits avec Albert, où elle aimait encore parfois à rechercher ses passages préférés. Quant

à tous les autres ouvrages purement littéraires, romans, mémoires, ou histoires, dont on parlait autour d'elle, et qui l'intéressaient naguère plus que d'autres, elle n'y prêtait plus la moindre attention, et le goût qu'elle avait eu jadis pour ces amusements ou ces parures de l'intelligence, s'était évanoui avec celui de toutes les parures et de tous les amusements de ce monde, la seule musique exceptée.

Un jour, pendant ce même été, nous nous trouvions par hasard à l'hôtel d'Angleterre. Ceux qui connaissent Bade savent que, de l'un des balcons de cet hôtel, on peut voir et entendre tout ce qui se passe sur la promenade. Nous étions sur ce balcon à la nuit tombante. On entendait la musique jouant (et jouant admirablement bien) un air de valse. On apercevait à travers les arbres des groupes nombreux de promeneurs, et, vu ainsi à distance, tout avait cet air de fête que prend facilement, par une belle soirée d'été, ce genre de réunion au grand air; c'est même là une de ces impressions extérieures qui réveillent vivement dans le cœur de ceux qui sont jeunes un sentiment de gaieté et de vie qui n'est pas pour tous sans péril.

Peu d'années auparavant, Alexandrine aurait fui avec soin toute impression de ce genre, à cause des regrets trop déchirants qu'un tel contraste eût réveillés, et aussi à cause d'une sorte de peur (inspirée par sa défiance d'elle-même) de se trouver encore accessible au moindre attrait pour une joie mondaine ou bruyante, quelle qu'elle fût[1]. Aujourd'hui, me souvenant de cela, je lui

1. Voir sa lettre à Eugénie, tom. II, p. 129, curieuse à cet égard à relire, pour mesurer le changement dont je parle.

demandai quel effet lui faisait ce bruit lointain et joyeux, qui me rappelait tant à moi-même quelques-uns des jours du passé.

Elle me répondit tranquillement et en souriant *qu'elle ne pensait plus jamais à ces jours-là*, et elle continua à regarder en silence tantôt la promenade, tantôt le ciel étoilé avec une expression qu'elle avait quelquefois et qui la rendait alors réellement belle. Je la vois en écrivant telle que je la vis alors, car ce moment est un de ceux dont j'ai parlé, aussi difficiles à rendre qu'impossibles à oublier. Elle resta un moment ainsi, puis, tirant de sa poche un petit portefeuille où elle écrivait les passages qui la frappaient dans ses lectures ou autrement : « Tiens, me dit-elle, voici ce qui est vraiment beau, intéressant et important. » Et elle me lut ces mots en latin (de saint Augustin, je crois) :

O amare! o ire! o sibi perire! o ad Deum pervenire!

Jamais, jamais, je n'ai oublié l'accent avec lequel elle me lut ces paroles, ni l'heure, le lieu, le jour où je les entendis. Mais, je le sens, communiquer cette impression est bien difficile. Tout ceci cependant peut faire comprendre la nature du changement survenu dans son âme : changement qui n'était que le triomphe de plus en plus complet du grand amour, qui, sans exclure un seul de ceux qui découlent de lui, peut seul, sans eux, suffire au cœur et le remplir!

Alexandrine me quitta peu après ce jour, et les passages suivants sont extraits des lettres que je reçus d'elle pendant cette nouvelle séparation, et qui toutes manifestent la ferveur toujours croissante de son âme.

ALEXANDRINE A PAULINE.

1845.

« Depuis quelques temps déjà je te vois très-consolée du premier effet sombre de l'Allemagne. Tu y auras, je parie, une foule d'incidents agréables, et je vois déjà ma Paule voyageant et récoltant en chemin le miel de toutes les fleurs. Oh! oui, laisse-toi aller *comme un ballot!* Je m'essaye à cela aussi, moi, et je trouve que c'est amusant. Tiens, regarde, à ce propos, ce que je viens de copier dans saint François de Sales : « *Es-tu pris dans les filets de la tribulation, hé! ne regarde pas ton aventure, regarde Dieu et le laisse faire!* »

« Quelle générosité! quelle absence d'égoïsme dans ce « *ne regarde pas ton aventure!* » Et il répète sans cesse, comme le faisait toujours ton cher père béni, « laisse faire à Dieu! *Lasciamo fare a Dio!* » Ma Paule, on serait bien heureux ainsi.

« Quand te jetteras-tu donc amoureusement dans les bras de l'époux de nos âmes? — Je t'en prie, passe-moi ces expressions mystiques qui me plaisent. — Quand penseras-tu que celui qui nous aime plus que nous ne pouvons nous aimer nous-mêmes, que celui qui a pris la peine de compter jusqu'au moindre de nos cheveux, et sans la permission duquel le moindre de ces cheveux (que nous dédaignons, quelqu'idolâtres que nous soyons de nous-mêmes), le moindre de ces cheveux ne tombe pas, quand penseras-tu qu'il combine toutes choses pour nous le plus tendrement, le plus délicieusement possible?

« *L'homme s'agite et Dieu le mène.* » Il faut donc faire tout ce qu'on peut, et surtout tout ce qu'on doit, et laisser le résultat à Dieu. C'est ce qu'on me répète tou-

jours et c'est le moyen de sortir de ce trouble qui est presque aussi mauvais que le péché, parce que *Dieu n'est pas dans le trouble!* Cette sentence de la Bible était le refrain de notre Eugénie!

« Je n'ai pas ce que je prêche, mais je suis décidée à le conquérir *à la sueur de mon front*, car je suis convaincue qu'ainsi que le dit saint François de Sales, *l'inquiétude est le pire de tous les maux après le péché*. Je la combattrai à toute outrance dans mon cœur, n'importe à quelle suite elle se montrera, soit après une grosse faute ou une grosse bévue, soit après une croix. Ah! dans une vie pleine de larmes, il n'y a qu'un seul bonheur possible et voulu de Dieu, qui nous l'a laissé en remontant au ciel, c'est la paix. Donnons-nous-la donc et n'y mettons plus d'obstacle par nos folies. Demande à Dieu que, par sa grâce, je sois victorieuse dans cette guerre, et je le demanderai pour toi. Ayons toutes deux le courage de nous rendre heureuses!

« Habituons-nous à regarder toutes choses, grandes et petites, comme venant de la main de Dieu pour nous.

« J'ai écrit cette maxime des saints dans ma tête. Que ne l'ai-je dans mon cœur, dans mon sang, dans tout mon être, dans tous mes mouvements! La paix est si nécessaire qu'on dit même que, quelquefois (car on ne fait *rien* sans elle), il faut pendant un temps, et pour établir son règne, lui sacrifier certaines choses de plus grande perfection.

« Chaque chose a son temps; il faut se laisser mûrir à l'ardeur du soleil divin qui ne demande de nous que de rester sous ses rayons. La volonté, voilà tout; donnons-la-lui et laissons-le faire sans plus penser à nous. C'est commode d'arriver ainsi à son degré de perfection!

« Je viens là de me prêcher d'une manière qui, je

l'espère, me sera fructueuse, et je t'en remercie, toi qui m'en a donné l'occasion. »

« Ma bonne belle, puisque tu as aimé mes copiages et puisque d'ailleurs cette communication est une douce union, je vais encore te copier quelque chose, et, en outre, te prier de lire tout de suite, dans ton livre espagnol que je te renvoie, le chapitre xxvi du chemin de la perfection de sainte Thérèse, et dis-moi si ce n'est pas ravissant!

« Et à présent voici du saint François de Sales :

« A mesure que notre cœur se dilate, et, pour parler
« plus juste, à mesure que nous le laissons se dilater et
« que, par notre consentement, nous laissons faire à Dieu
« le vide qu'il veut trouver en nous, sa miséricorde ne
« cesse pas de se répandre, et les inspirations, toujours
« plus fortes à mesure que nous y coopérons, augmen-
« tent en nous l'amour sacré.

« A quoi tient-il donc que nous ne soyons aussi fer-
« vents en amour que l'ont été les Augustin, les Fran-
« çois, les Catherine, etc.? »

« Chérie! oh! oui, nous serons intimes et très-intimes pendant l'éternité! et avec Eugénie, et avec Olga, et avec tant de chers amis, et avec les nouveaux amis aussi que nous rencontrerons tous les jours sur notre chemin, et cette multiplicité ne nous sera pas ennuyeuse ou jalousante!...

« Oh! ma Paule! j'ai entendu des choses bien encourageantes. Quittons donc l'inquiétude, laissons-nous aller au courant de la grâce, passons même par-dessus nos fautes! C'est hardi à moi d'avancer cela! Je crois cependant que je suis dans le vrai. J'ai tant lu et relu et entendu ces choses tranquillisantes, que je finis par en savoir un brin par cœur. »

1845.

« J'ai entendu un magnifique sermon du P. Lacordaire à Saint-Roch, sur le *monde de la jouissance et le monde de l'expiation*. Il a parlé de la nécessité d'expier par la vie religieuse, ou, hors d'elle, par l'aumône ; de l'insigne déraison de ceux qui, ayant horreur de l'expiation pour eux-mêmes, veulent encore empêcher les autres de la faire et de la faire pour autrui ! A la fin, son visage s'est animé, et il a menacé majestueusement de malheurs le peuple qui repousse ceux qui se dévouent volontairement à l'expiation pour tous ! »

. . . .

1845.

« Nous n'aurons jamais assez de confiance dans la bonté de Dieu pour nous, et tu sais bien que : *Chi tutto spera tutto ottiene!* — J'ai beau chercher, je ne trouve, comme tu vois, que du prêchage pour répondre à ta confiance qui me touche à un point extrême et flatte à la fois mon amour et mon amour-propre fraternels. Mais, en fait de prêchage, ce que je puis faire de mieux, c'est de te rapporter des choses que j'ai entendu dire à Mme Swetchine. Cette délicieuse, excellente femme, disait l'autre jour qu'il ne fallait pas dire du mal de la vie, qu'elle était bien belle, de plus en plus belle et heureuse, et intéressante ! Et cependant cette femme si tendre et si pieuse est accablée de douleurs morales et physiques. Maladies au cœur et au foie, insomnies cruelles suivies d'une fatigue qu'on ne peut se représenter. Elle me disait aussi : « J'aime ce qui est ! » Et la manière dont elle explique ce mot fait voir qu'elle est bien « la goutte d'eau noyée dans un océan de parfums » dont parle saint François de Sales, et c'est ce qui fait qu'elle trouve tou-

jours le meilleur ce qui arrive et ce qui est. Ah! que c'est être dans le vrai que d'être ainsi! Que peut-il y avoir de plus délicieux que d'être dans ce qui nous vient de la part de l'amour même, de la part de la félicité même? Mais notre infirmité n'est pas d'accord avec notre conviction et nous gémissons, tout en sentant que nous avons tort de gémir. Ce qui pourrait bien compromettre les prières que tu fais, ce ne serait pas un désir spécial quelconque, même trop ardent, mais ce serait d'être plaignante en général. Dieu aime tant qu'on soit content de tout! Mme Swetchine dit encore : « Je suis née contente, » et certes les croix ne lui manquent pas cependant. Tu me pardonnes de te dire tout cela, car tu m'aimes et je t'aime; mais je t'assure que Dieu aide énormément, quand on fait aussi un petit effort pour lui!

« Oh! sœur chérie! puis-je te donner de la joie et du courage en t'écrivant?... Que je le voudrais! tu ne sais pas combien je t'aime, tu ne le sauras que dans l'éternité où je jouirai de toi, de mon amour pour toi! Ici on n'a pas le temps de s'aimer, mais on s'aime cependant. Pour ma part, je ne vous ai jamais tous tant aimés! »

Alexandrine passa l'hiver de 1846 à Paris, chez Mme de Mun, qui trouvait dans sa société un grand soulagement à ses peines, et répétait souvent que la seule vue d'Alexandrine faisait pénétrer comme un rayon de soleil dans son cœur attristé. Celle-ci avait cherché à l'entraîner avec elle dans sa vie active, non pour qu'elle y fît plus de bien qu'elle n'en faisait déjà autrement, mais pour qu'elle y puisât, comme elle, la vigueur et le bien-être qu'elle y avait retrouvés à un surprenant degré. Mme de

Mun était disposée à un abattement moral et physique que l'âge et les souffrances avaient augmenté et qui lui rendait douloureux et difficile tout espèce d'effort. Elle se plaignait donc souvent en souriant tristement de faire, avec beaucoup de peine, ce qu'Alexandrine semblait faire avec beaucoup de plaisir, et racontait à ce sujet que, arrivant un jour avec elle à l'hôpital Beaujon dans une disposition plus triste et plus abattue que de coutume, elle fut suprise de voir Alexandrine la tête levée, le visage animé et l'air si transporté de joie, « qu'en vérité, dit-elle, elle semblait arriver à une fête. » Il était cependant impossible de ressentir une compassion plus tendre que la sienne pour les misères qu'elle venait soulager. Elle versait même souvent de grosses larmes près de ces tristes lits dont elle s'approchait avec tant d'empressement. Mais il est certain pourtant qu'il lui fut accordé de sentir le bonheur et l'honneur de secourir les pauvres, au point d'y trouver une joie véritable et sensible, égale à tout ce qu'elle avait nommé de ce nom dans le temps où elle demandait à tout ce qui semble en promettre sur la terre.

Je me souviens d'une impression très-vive de ce genre qu'elle me communiqua un jour, en sortant d'un galetas où elle allait souvent visiter un pauvre ménage qui, au milieu de toutes les misères, offrait le plus rare exemple de résignation et de pieux courage. Le mari était un jeune peintre, qui, étant occupé à travailler sur un échafaudage, en était tombé d'une grande hauteur, et était demeuré de cette chute estropié et infirme pour la vie. A côté de lui, sa femme se mourait de la poitrine, et leur unique enfant, âgé de dix ou douze ans, loin de pouvoir leur être utile, était lui-même, non-seulement malade, mais fou ! Cette malheureuse famille était souvent visitée et secourue par le P. Lacordaire, et il en avait parlé à

Alexandrine, qui, depuis ce temps, s'en occupait avec un intérêt spécial; elle allait souvent leur porter des secours, mais elle disait qu'elle y allait surtout « pour recevoir une leçon » et « apprendre à ne plus jamais se plaindre. »

Un jour donc elle sortait de cette misérable demeure, lorsqu'au haut du palier elle entendit tout d'un coup de la musique. C'était tout simplement celle d'un régiment qui passait dans la rue. Mais cette musique semblait répondre à son allégresse intérieure et elle fut saisie d'une joie telle, qu'il lui sembla, me dit-elle, n'en avoir jamais éprouvé de cette sorte dans les temps les plus heureux de sa vie.

Ces transports joyeux auprès des pauvres lui avaient du reste toujours été familiers, et on peut se souvenir des sentiments avec lesquels elle s'approchait déjà, six ans auparavant, du jeune prêtre mourant à Ischl. En général, l'on peut dire que son désir de soulager ceux qui souffraient était si ardent que, lorsqu'elle y parvenait, elle se sentait et se montrait leur obligée, et c'est là ce qui me semble avoir été une rare et charmante qualité de sa charité.

Alexandrine nous rejoignit à Bade dans le courant de l'été suivant, après avoir assisté au jubilé de Liége, où elle avait eu autant de jouissances que de fatigues. Dans quelques lignes écrites à la hâte de Liége, pour m'annoncer son arrivée à Bade, elle disait :

« Après le voyage, le dîner chez l'évêque en arrivant, les vêpres et le sermon du soir, je n'ai eu que quatre heures de sommeil pour me préparer à suivre pendant plusieurs heures de suite l'admirable procession du lendemain.

« Mais le sermon de l'évêque de Langres (Mgr Parisis) à lui tout seul aurait suffi pour me faire venir à Liége.

C'était un sermon à convertir tous les protestants, à leur fermer la bouche sans un *mais*. Hier nous avons entendu ensuite le P. Ravignan et l'abbé Dupanloup, et je t'assure que l'un n'a fait aucun tort à l'autre. Maintenant je me réjouis du *dolce far niente* qui m'attend près de toi à Bade, car je t'aime plus que jamais. Plus je vais, plus je veux avoir d'amour dans le cœur et rien que de l'amour. »

Alexandrine passa en effet à Bade une partie de l'été, et elle eut pendant ce séjour la joie de revoir la première amie de son enfance, cette autre Pauline[1], à laquelle, malgré le temps et l'absence, son cœur était toujours demeuré tendrement attaché. Elle aimait à revoir ainsi, pendant ces courts séjours en Allemagne, non seulement le comte Putbus, qu'elle retrouvait toujours, mais aussi un grand nombre de ceux qu'elle avait connus jadis à Berlin. Parmi ceux-ci, ce fut surtout avec un empressement redoublé par l'état actuel de son âme qu'elle se trouva rapprochée, à Carlsruhe, de M. de Radowitz, dont je ne puis écrire ici le nom illustre et cher sans consacrer au moins quelques lignes à un souvenir étranger sans doute à ce récit, mais qu'il m'est impossible de passer sous silence[2].

1. Mme Wolff, née Splitgerber.

2. M. de Radowitz était, à cette époque, ministre de Prusse à Carlsruhe. Pendant les deux années suivantes (1847 et 1848), il fut envoyé en missions spéciales à Vienne et à Paris. En 1849, il siégea au parlement allemand, puis il dirigea la politique prussienne et devint ministre des affaires étrangères jusqu'au 2 novembre 1850, où il se retira devant le ministère Manteuffel pour ne plus remplir dès lors que des fonctions purement militaires jusqu'à sa mort (en 1853).

Il était né en 1797 ; il avait servi, à quinze ans, dans l'armée de Westphalie, où il avait gagné la croix de la Légion d'honneur.

M. de Radowitz venait, à cette époque, de perdre sa fille unique, enlevée dans tout l'éclat de sa jeunesse, de son intelligence et de sa beauté de seize ans. Nous avions, mon mari et moi, passé avec lui, près d'elle, les derniers jours et les dernières nuits de sa courte et fatale maladie, et cette douleur partagée avait servi à cimenter pour toujours l'amitié honorable et précieuse qui occupa une si grande place dans notre vie, et dont j'ai besoin que ces pages conservent la trace.

Quelques années plus tard, lorsque M. de Radowitz siégeait au parlement de Francfort, il y fut désigné, avec une intention qui voulait être malveillante, sous le nom du *Moine guerrier*[1]. Quant à moi, j'ai toujours trouvé que ce surnom avait, pour lui, une signification très-exacte et très-glorieuse. Oui, il avait, du moine, la foi, la science, l'austère pureté de l'âme et de la vie, la forte et longue habitude de s'élever aux plus hautes régions de l'intelligence pour y contempler avec l'œil d'un chrétien les mystères de Dieu, et de plonger ensuite hardiment dans toutes les profondeurs de la pensée humaine. Du guerrier, il avait la bravoure, l'énergie, la connaissance et le goût de l'art militaire portés au point d'aimer la guerre presque autant que l'étude et de dire parfois (lui qui avait tout lu et n'avait jamais rien oublié!) que la seule chose qu'il sût bien, c'était le métier des armes!

Il était uni à une femme à tous les égards digne de lui, et ce fut là le grand et le seul bonheur de sa vie. Hors de cette affection heureuse et bénie, il souffrit pour,

Après la dissolution du royaume de Westphalie, il devint, en 1817 (à dix-huit ans), professeur des sciences mathématiques et militaires à Cassel. Il entra au service de Prusse en 1823, et, en 1828, il épousa la comtesse Marie Voss, qui lui survit aujourd'hui.

[1] *Der kriegerische Mönch*.

ou par tout ce qu'il aima : l'Allemagne, sa patrie adorée; l'Église, que seule il chérissait plus encore; son roi, qu'il aima non en sujet, mais en ami; ses enfants bien-aimés : la souffrance jaillit pour lui de toutes ces sources de joie. L'année qui suivit la mort de sa fille, le ciel lui en renvoya une autre à laquelle son cœur paternel rattacha avec passion toutes ses espérances brisées; mais ce bonheur imprévu n'était qu'une mystérieuses épreuve de plus : au bout d'un an, cette seconde fille lui fut enlevée, et à ses douleurs se joignirent des amertumes sans nombre qui le conduisirent bientôt lui-même au repos de la vraie patrie.

Une lettre qu'il m'écrivait à l'époque de ce dernier malheur me semble digne d'être citée. Elle sera lue avec émotion par ceux qui l'ont connu et aimé, et son nom d'ailleurs a fait un instant assez de bruit dans le monde pour qu'elle ait de l'intérêt pour tous. Elle servira à justifier une partie de ce que je viens de dire et me fera pardonner cette digression, — la seule que je me sois permise dans ce Récit. — Mais, parvenue à une année remplie de son souvenir, je n'ai pu résister au désir de rendre hommage à la mémoire d'un homme qui fut grand par son intelligence, plus grand par son âme, et qui posséda le noble don de faire grandir, par son contact, l'intelligence et l'âme des autres.

« Berlin, 5 juillet 1850.

« Je reçois à l'instant l'excellente lettre que vous m'avez adressée à Erfuth, ma chère amie. Je n'ai pas douté un instant que votre cœur ne fût avec nous dans les moments de douleur que nous venons de traverser, mais j'avais faim et soif d'entendre de votre bouche des paroles d'amitié et de compassion pour notre malheur.

« La perte d'un enfant de quinze mois paraîtrait peut-être une épreuve minime à quiconque n'a pas suivi ma vie dans ces dernières années. Mais cette petite fille que Dieu nous avait donnée, lorsque nous avions abandonné toute espérance d'un pareil bonheur, m'était apparue comme un signe que je devais encore appartenir à la vie et à ses douceurs. Depuis la mort de ma fille Marie, mon existence a été brisée sous tous les rapports. L'effroyable chute du gouvernement auquel j'appartiens par mon cœur autant que par mon devoir devait m'apparaître comme le dernier acte d'une vie dont je puis bien dire, comme Montlosier, que « *je ne l'ai point épargnée, mais que je n'ai pu la rendre utile.* » Une tristesse profonde s'était emparée de mon âme. Ce petit ange m'avait ramené à la vie. Pensez, ma chère amie, ce que j'ai dû éprouver près de son lit de mort !

« Ramené impitoyablement à Berlin par le torrent des affaires, au moment où je pliais sous le fardeau d'une responsabilité immense, le télégraphe m'apporta la nouvelle que ma femme était à la mort. Je signai encore le dernier protocole des conférences, et je revins à Erfurth dans un état que Dieu seul connaît. Il n'a pas voulu briser le roseau courbé, il m'a rendu ma femme : qu'il en soit loué éternellement.

« Voilà, ma bien chère amie, ce que vous désiriez savoir sur nous. Il serait impossible de prévoir notre avenir, même le plus prochain. Ma vie privée est encore enchaînée à ma vie politique, et je dois attendre patiemment le moment où Dieu me permettra de me retirer d'un tourbillon qui m'entraîne plus que je ne le conduis. Je regarderai comme le plus beau jour de ma vie celui où je serai libre de me plonger dans l'existence la plus obscure et de ne plus vivre que pour les miens, pour la science, et surtout pour cette vie future, en face

de laquelle toutes les soi-disant grandes affaires de ce monde ne sont que de misérables niaiseries.

« Donnez-nous de vos nouvelles, ma chère amie. Il n'y a pas au monde quatre personnes que j'aime autant que vous.

« RADOWITZ. »

Ce fut pendant ce dernier séjour à Bade qu'Alexandrine me parla, pour la première fois, d'un projet qu'elle exécuta plus tard, et sur lequel, à cette époque, nous n'étions pas complétement d'accord. C'était celui d'avoir dans un couvent à Paris un logement, qui devait lui servir de pied-à-terre lorsqu'elle s'y trouvait sans ma mère. Nous continuâmes à discuter ce projet par écrit après qu'elle m'eut quittée, et elle répondait ainsi deux mois plus tard à une lettre que je lui avais écrite à ce sujet :

« Comment, sœur bien-aimée, peux-tu me faire des semblants d'excuses au sujet de ce que tu me dis de mon pauvre logement ? Nos cœurs ne doivent-ils pas être ouverts l'un pour l'autre ? Y a-t-il du bonheur sans cette ouverture ? Permets-moi donc de te répondre. Oui, j'ai reconnu et je reconnais l'excellente manière dont tu avais pris mon essai du catéchuménat, mais je voudrais que tu prisses maintenant de même cette nouvelle très-petite circonstance dont ton imagination se fait un monstre. En réalité cela ne me fera pas vivre plus séparée de vous que je ne le suis souvent, témoin l'hiver dernier que j'ai passé en entier à Paris, loin de ta mère. Adrien (parmi ceux qui approuvent cette idée) disait qu'elle lui semblait bien naturelle pour une pauvre personne si *en l'air*, et sans mari ni enfants. Hélas ! je n'ai pas eu la grâce d'une vocation, mais la vie spirituelle vouée aux bonnes œuvres n'en est-elle pas une petite

d'un autre genre? Ta mère aime peu Paris et y reste le moins de temps possible; n'est-il pas juste que j'y prenne un pied-à-terre, un coin quelconque, ne fût-ce que pour y dépenser le matériel de mes petites œuvres, mais qui me laissera parfaitement libre de vivre avec elle tout le reste de l'année, si je le voulais? Quant à toi, ma chère vieille Paule, je parie que je te verrais par là beaucoup plus que toutes ces dernières années. Enfin, que le seul bon plaisir de Dieu se fasse! »

Au fond, rien ne semblait plus simple que cet arrangement, plus conforme même aux convenances de sa vie actuelle. Aussi puis-je presque regarder comme un pressentiment l'extrême répugnance qu'il me causa, répugnance qne je motivais du reste sur une inquiétude que l'événement ne justifia que trop : c'était que, laissée à elle-même, Alexandrine ne se refusât beaucoup de choses que l'habitude lui rendait nécessaires et qui l'entouraient naturellement tant qu'elle vivait en famille. Cette inquiétude était partagée par ma mère. Mais, selon son habitude, elle s'abstenait de toute opposition à laquelle aurait pu se mêler la moindre considération personnelle, et elle laissait Alexandrine parfaitement libre de suivre son penchant.

Ce projet toutefois ne devait s'effectuer que l'année suivante. Il n'en fut donc plus question pour le moment, ni même pendant l'hiver de 1847, qu'elle passa comme le précédent à Paris chez Mme de Mun, rue de Penthièvre, réunie à ma mère, qui habitait aussi un appartement dans la même maison, et où je les voyais journellement, me trouvant moi-même, cette année-là, à Paris pour y passer tout l'hiver.

Alexandrine reprit toutes les occupations qui lui étaient devenues si chères, et s'y consacra avec une ardeur qui allait souvent au delà de ses forces, et une

générosité qui dépassait ses moyens. Aussi, pour suppléer à ceux-ci, avait-elle diminué de plus en plus la faible partie de son revenu qu'après un rigoureux calcul elle s'était réservée pour elle-même, et elle en vint bientôt à posséder à peine le nécessaire. Un jour où, par hasard, j'eus occasion d'ouvrir son armoire, je fus effrayée du vide que j'y trouvai. Elle souriait à de pareilles découvertes, s'intimidait et s'excusait de son mieux, en répondant aux questions ou aux grondieries qui lui étaient adressées; mais elle n'en continuait pas moins à se dépouiller et trouvait tous les jours moyen de renchérir, à cet égard, sur la veille. Il va sans dire qu'elle avait depuis longtemps donné ou vendu tout ce qui lui restait de bijoux; mais dès qu'elle découvrait encore parmi ses effets un objet quelconque de la moindre valeur, elle s'empressait de s'en défaire de même, pour grossir le trésor des pauvres. C'est ainsi qu'un jour elle dépouilla une belle miniature, qui représentait la princesse Lapoukhyn à l'âge de vingt ans, d'un cercle d'or et d'émail dont elle était entourée, expliquant d'un air confus à ceux qui remarquaient cette disparition, que cet ornement, le dernier objet précieux qu'elle eût gardé jusque-là, n'ajoutait aucun prix, pour elle, au charmant portrait de sa mère.

Enfin, à cette époque, on peut dire qu'elle ne possédait *plus rien;* sa garde-robe tout entière se composait de deux robes noires et d'une quantité de linge à peine suffisante, en sorte qu'elle s'était véritablement rapprochée de la pauvreté autant que, dans sa position, cela lui avait été possible.

C'était presque toujours à pied qu'elle faisait ses longues courses d'où elle revenait vers l'heure du dîner, souvent trempée de pluie et couverte de boue. Un jour qu'elle se trouvait ainsi dans un lointain quartier de

Paris, dans une maison de Sœurs de la Charité où, comme partout, elle avait des amies, une des sœurs, la regardant de la tête aux pieds, lui dit tout d'un coup qu'elle avait une requête pressante à lui faire en faveur d'une pauvre femme qui avait absolument besoin d'une paire de souliers. Alexandrine, à l'instant, ouvre sa bourse et donne l'argent nécessaire; la sœur disparaît et revient au bout d'un quart d'heure, apportant en riant une paire de souliers, dont la charitable Alexandrine avait besoin elle-même ce jour-là, et que la sœur exigea qu'elle mît à l'instant, à la place de la mauvaise chaussure qu'elle portait.

Revenue de ces courses lointaines, elle quittait sa robe du matin pour mettre celle du soir, et descendait ensuite, comme l'année précédente, dans le salon de Mme de Mun, où ma mère se retrouvait avec elle, après avoir bien souvent passé sa matinée comme elle.

J'y arrivais bientôt à mon tour, car je pris souvent aussi ma place, pendant cet hiver, dans ce cercle tant de fois rétréci et qui allait bientôt se briser tout à fait. Aussi veux-je ici m'arrêter un instant, pour considérer encore une fois ce salon et ceux qui s'y trouvaient réunis alors, — derniers et chers débris d'un bonheur près de finir, qui me semblait déjà bien cruellement diminué et qui me semble, aujourd'hui, avoir encore été alors si grand!

Je revois donc, en pensée, cette longue table près de laquelle travaillaient Mme de Mun et ma mère, tandis que les enfants d'Eugénie jouaient près d'elles, et cette autre place, voisine de la lampe, occupée tous les soirs par Alexandrine. Je vois sa tête baissée sur son ouvrage, ses cheveux bruns partagés en deux épaisses tresses, — coiffure qui lui allait mieux qu'aucune autre, mais qu'elle avait adoptée par un calcul auquel, on le croira sans

peine, la vanité n'avait aucune part. Ce n'est pas qu'elle s'en prétendît exempte; elle se reprochait au contraire sans cesse d'être encore sensible aux louanges et même aux compliments, et un jour où on lui racontait que quelqu'un à qui elle avait parlé par hasard l'avait trouvée jolie, elle s'écria avec une impatience plaisante contre elle-même: « Je crois, en vérité, qu'à l'agonie cela me fera encore plaisir. »

Elle était donc là, près de cette lampe, bien jolie en effet souvent dans son simple costume noir, toujours calme, souriante et animée, quand la conversation avait pour objet les chers et grands intérêts qui remplissaient son âme et sa vie, distraite et silencieuse quand il en était autrement; elle tirait alors souvent de sa poche ce petit livret où tant de belles choses étaient inscrites, et, tandis qu'on causait, elle en relisait quelques-unes ou en écrivait quelques autres. Les habitués de ce salon se souviennent encore de l'avoir vue ainsi, et de l'avoir admirée de loin; mais, dans leur nombre, ceux dont les discours répondaient à sa pensée, ceux qui racontaient par hasard, dans la causerie du soir, quelque fait intéressant pour l'âme ou consolant pour la foi, n'oublieront jamais, sans doute, l'expression rayonnante du visage qui se relevait alors, et du regard qui les remerciait.

Oh! chères visions du passé! c'est encore une douce faculté que celle de vous évoquer ainsi. Alexandrine disait bien que « l'imagination était une belle chose » et elle avait raison de l'appeler « *une peinture magique!* »

Elle quittait parfois cependant ce cercle de famille pour se joindre à celui de quelques amis, dont elle regarda jusqu'au bout l'affection comme l'un des plus grands bonheurs qu'il lui fût encore donné de goûter ici-bas. Dans ce nombre se plaçait, en première ligne, l'ami d'Albert, associé à tant et à de si chers souvenirs, et

pour lequel jamais les sentiments fraternels d'Alexandrine ne subirent la moindre altération. Mme de Montalembert s'y était unie dès le premier jour, et c'était comme une sœur qu'elle était toujours accueillie par tous deux. Des souvenirs et des liens analogues l'attachaient à M. et Mme Rio, qu'elle voyait autant que le lui permettaient leurs fréquentes absences; puis Mme de Gontaut[1], qu'elle vénérait et chérissait tendrement et dont elle se regardait comme l'humble suivante, dans les sentiers de la charité; enfin Mme Amédée Thayer, pour laquelle elle ressentait une tendre admiration, et qui fut la pieuse et courageuse amie de ses derniers jours. Ces amis et quelques autres la disputaient parfois à sa famille, sans cependant la faire jamais sortir de l'intimité que son seul costume, non moins que son goût et sa volonté, lui eût interdit de quitter.

Ainsi partagé et rempli, le temps passait, pour elle, sans lui paraître lourd, et, après tant de vicissitudes et de peines, son âme apaisée avait repris cet équilibre qui lui permettait de dire, comme Mme Swetchine à la fin de sa carrière, que « la vie était belle et heureuse, et de plus en plus heureuse, belle et intéressante. » La mélancolie qui avait été naturelle à son caractère, dans sa jeunesse, et que n'avait pu guérir le lumineux bonheur qui avait un instant rempli sa vie, cette mélancolie, indice peut-être d'une certaine mollesse de l'âme, mais que tant de deuils et de larmes auraient cependant dû accroître, Dieu et les pauvres en avaient triomphé sans retour. Un jour, où je la regardais aller et venir d'un air riant, dans sa chambre devenue si vide, nous nous rappelâmes tout d'un coup ensemble les affreux jours passés où sa douleur avait été si sombre, et elle me dit alors ce mot

1. La comtesse de Gontaut, née Rohan-Chabot.

frappant pour qui sait quelle fut, jusqu'au bout, la profondeur de son inaltérable amour : « Oui ! oui, cela est vrai ! c'étaient de cruels et de terribles jours ; mais aujourd'hui, par la grâce de Dieu, *je pleure mon Albert gaiement.* »

Au mois de juillet 1847, je me retrouvai avec ma mère et Alexandrine à Boury.

C'était là que j'avais revu Alexandrine pour la première fois, après que la mort l'avait séparée d'Albert ; c'était maintenant dans ce même lieu que j'allais l'embrasser pour la dernière fois avant leur éternelle réunion. Ces jours rapides précédaient pour moi une séparation qui ne devait pas, ici-bas, être suivie du revoir, un départ qui ne devait pas être suivi du retour ! Peut-être cette fois encore dois-je dire : heureuse de l'avoir ignoré ! heureuse de n'avoir pas deviné, en partant, que je quittais Alexandrine pour toujours ! heureuse, tandis que je priais dans la chapelle près de ma mère bien-aimée et sous son toit, d'avoir ignoré que ce bonheur, le premier et le plus grand de ma vie, que ce bonheur aussi finissait ! heureuse enfin de n'avoir pas compris, en quittant Boury, quelle était pour moi, cette fois, la signification du mot ADIEU !

Pendant ce dernier séjour avec Alexandrine, nous eûmes ensemble une conversation sur le projet (arrêté par elle maintenant) de passer à Paris, dans le couvent de Saint-Thomas de Villeneuve, tout le temps qui s'écoulerait entre le premier novembre et l'époque du retour de ma mère à Paris, c'est-à-dire les premiers jours de février ; je combattis encore une fois cette résolution, avec une vivacité que je me reprochai ensuite, car je finis par lui en demander pardon et même par me ren-

dire complétement à ses raisons. Comment, en effet, aurais-je pu vouloir l'éloigner de Paris et de la vie qu'elle s'y était faite? Comment aurais-je pu désirer la priver du bonheur qu'elle y avait retrouvé, bonheur dont j'ai déjà parlé, mais dont l'impression devait être gravée d'une manière toute spéciale dans mon souvenir, par le dernier entretien que nous ayons jamais eu ensemble ici-bas? Cet entretien, si consolant pour moi aujourd'hui, me frappa tellement dès lors que, pour ne l'oublier jamais, je l'écrivis à une époque très-rapprochée du jour où il eut lieu, du jour où j'avais embrassé, pour la dernière fois, cette admirable et chère amie! Je ne change rien aux pages que j'écrivis alors, les voici telles que je les retrouve; puissent-elles servir à manifester l'étrange et consolante vérité qu'il m'a semblé utile de faire ressortir de la vie d'Alexandrine en la complétant : c'est qu'il existe, même ici-bas, un bonheur plus complet que le plus complet bonheur de la terre, et un amour plus grand que son plus grand amour.

« Le 13 juillet (1847), veille de mon départ de Boury.

« Nous avons été au cimetière prier, comme nous le faisions ordinairement, sur nos deux chers tombeaux : elle, sur la pierre qui couvre celui d'Albert et sa propre place, à elle-même, préparée depuis douze ans; moi, à genoux près de celui d'Olga. C'était une très-belle et très-chaude soirée. En sortant du cimetière, nous revînmes lentement et par le plus long. Je ne me souviens plus de ce que nous disions au commencement de cette promenade, si ce n'est que c'était un de ces sujets de conversation auxquels nous revenions sans cesse ensemble. Par ce beau temps, seule avec moi, et revenant

du cimetière, il était bien naturel que, sans être triste, son esprit se tournât vers ce qui le remplissait habituellement. Quant à moi, j'aimais toujours à l'entendre parler de Dieu et de son âme ; cela faisait à la mienne un grand bien, et je n'en perdais pas les occasions.

« En sortant d'un champ de blé et en arrivant sur la route qui mène au château, je me retournai, et regardant le ciel, du côté où le soleil se couchait, dans une lueur si belle, que ce triste site en était embelli, je dis : « J'aime le soleil couchant ! — Pas moi, dit Alexandrine; depuis mes malheurs (expression très-rare dans sa bouche et dont je me souviens à cause de cela), depuis mes malheurs, le coucher du soleil me fait un effet triste; il amène la nuit, et je n'aime pas la nuit ; j'aime le matin, j'aime le printemps : ce sont des choses qui me représentent la réalité de la vie éternelle. La nuit me représente les ténèbres et le péché; le soir me fait penser que tout finit, et tout cela est triste ; mais le matin et le printemps rappellent que tout se réveille et renaît. C'est là ce que j'aime ». Je ne suis pas sûre de chaque parole, mais je suis parfaitement sûre que c'était là exactement le sens de ce qu'elle disait, et je la vois encore regardant ces lueurs du soir qui nous faisaient une impression si différente.

« Nous continuâmes ainsi notre chemin, et lorsque nous venions de passer la grille, elle me dit ces mots en poursuivant un autre discours que nous avions entamé : « Tiens, jette-toi donc dans la pensée que tout ce qui nous plaît tant sur terre n'est absolument qu'une ombre, et que la vérité de tout cela est au ciel. Et aimer, aimer, après tout, n'est-ce pas, sur terre, ce qu'il y a de plus doux ? Je te demande s'il n'est pas facile de concevoir qu'aimer l'amour même doit-être la perfection de cette douceur, et aimer Jésus-Christ, ce n'est pas

autre chose, pourvu que nous sachions l'aimer absolument comme on aime sur terre. Je ne me serais jamais consolée, si je n'avais pas appris que cet amour-là existe pour Dieu, et celui-là dure toujours. »

« Je répondis à cela plusieurs choses, inutiles à rapporter, et nous arrivâmes au banc qui est assez près du château. Il y avait plusieurs personnes sur le perron; je la retins, et nous nous assîmes sur le banc causant encore. Peu après, elle se leva pour aller cueillir une branche de jasmin le long du mur; elle me la donna, en en gardant un petit brin dans sa main, et resta debout devant moi, continuant la conversation. Je lui avais dit : « Tu es bien heureuse d'aimer Dieu comme cela ! » Elle me répondit (et ses paroles, son expression, son attitude, demeureront toujours gravées dans ma pensée) : « Oh ! Pauline, comment veux-tu que je n'aime pas Dieu? Comment veux-tu que je ne sois pas transportée quand je pense à lui? Comment veux-tu que j'aie à cela du mérite, même celui de la foi, quand je pense au miracle qu'il a fait dans mon âme, quand je sens qu'après avoir tant aimé et désiré le bonheur de la terre, l'avoir eu, l'avoir perdu et avoir été au comble du désespoir, j'ai aujourd'hui l'âme si transformée et si remplie de bonheur, que tout celui que j'ai connu ou imaginé n'est rien, rien du tout en comparaison!... »

« Surprise de l'entendre parler ainsi, je lui dis : « Mais si on remettait là, devant toi, la vie telle que tu l'avais rêvée avec Albert, et qu'on te la promît pour de longues années?

« Elle répondit sans hésiter : « Je ne la reprendrais pas! »

Ce fut là notre dernière conversation en ce monde. C'est debout devant ce banc, l'air animé, les yeux au

ciel, cette petite fleur de jasmin à la main, qu'elle m'apparaît toujours, lorsque je cherche à la faire revivre dans ma mémoire telle que je la vis, pour ne plus la revoir ici-bas.

Le lendemain matin, je quittai Boury. — J'y suis retournée bien souvent depuis pour prier au cimetière, mais jamais, après ce jour, je ne suis rentrée au château !

La conversation que je viens de rapporter marquait le terme au delà duquel Alexandrine n'avait plus qu'à mourir. Je m'étonnai plus tard de ne l'avoir pas compris, je m'étonnai que ces paroles n'eussent pas retenti dans mon cœur comme un adieu. Ce bonheur, en effet, qui remplissait son âme, et dépassait la félicité terrestre qu'elle avait consenti à perdre pour obtenir la foi, ce bonheur qui naissait maintenant de cette foi elle-même, n'était-ce point (suivant la pensée poétique de l'abbé Gerbet[1]) « la fraîche rosée » du jour qui s'approchait, et dont « elle sentait d'avance la splendeur ? » N'était-ce point là le vrai soleil levant vers lequel elle se tournait avec tant d'amour ? et l'allégresse dont elle parlait, n'était-ce point l'avant-goût de la joie éternelle qui allait être son partage ? Ah ! sans doute, il en fut ainsi, on n'en peut douter. Mais à cette consolante pensée se mêle un vain désir : oh ! pourquoi l'âme chérie, parvenue à cette hauteur, n'a-t-elle pas pu briser ses liens sans effort et échapper à ce dernier combat, vers lequel il coûte maintenant à ma faiblesse de ramener ma pensée ? Un instant même, je l'avoue, j'avais songé à m'arrêter ici, j'avais songé à finir ce récit le jour de notre dernier adieu, et à laisser, dans la

1. V. Cantique, p. 48 de ce volume.

mémoire de ceux qui m'ont suivie, l'image rayonnante d'Alexandrine, telle que je viens de la dépeindre, telle qu'elle est demeurée gravée dans la mienne, dans le souvenir qui me la retrace sur terre, pour la dernière fois !

Mais ce ne serait point là avoir accompli ma tâche, ce ne serait point avoir rendu à cette mémoire bien-aimée et bienheureuse l'hommage entier qui lui est dû : ce serait avoir retranché de sa vie la grâce suprême qui la couronna; ce serait avoir supprimé le plus doux, le plus puissant, le plus consolant de tous les exemples qu'elle nous a laissés.

Je poursuis donc ce récit, auquel j'ai, pour ma part, bien peu de lignes à ajouter : il ne contient plus que quelques passages des lettres d'Alexandrine, depuis le jour où nous nous séparâmes à Boury jusqu'à celui où elle tomba malade à Paris; et, à dater de ce jour, des lettres de ma mère doublement chères et précieuses, puisque le récit qu'elles contiennent des derniers moments de cette fille si tendrement adoptée et aimée fut en même temps celui de sa dernière épreuve à elle-même, et que la mesure des douleurs et des grâces allait être comblée, pour elle aussi, près du lit de mort d'Alexandrine !

ALEXANDRINE A PAULINE.

« Boury, 10 août 1847.

« Je t'aime plus que jamais, ma Pauline, et crois cette vérité, qu'il m'est bien doux de me sentir aimée de toi.

« Oh ! je sens si bien qu'en avançant dans cette triste vie, les racines de l'amitié deviennent plus fortes; quand

même quelques fleurs seraient tombées, les fruits viennent ensuite qui valent mieux.

« Tu m'as fait faire, je l'espèce, un acte de reconnaissance; car il est vrai que c'est merveilleux, après les douleurs qui m'avaient désespérée, après avoir eu la tête renversée par l'horreur des souffrances pour moi et pour les autres, il est vrai que c'est merveilleux de se trouver sortie de là plus heureuse que jamais on ne l'a été ou imaginé qu'on pût l'être, et même de l'être ainsi, au milieu d'étranges ténèbres et désolations et tracasseries qui subsistent et changent à chaque instant l'atmosphère de l'âme. Oh! l'âme est une bien belle chose! On sent, sans explication, qu'une seule âme vaut mieux que l'univers matériel tout entier. »

« 20 octobre 1847.

« Si je t'ai dit que je voudrais voir Gioberti[1] devenir jésuite, ce n'est que comme *expiation*, car le ciel me préserve de l'étroitesse funeste et coupable de désirer à tous la même vocation : j'aime tant au contraire la variété dans l'unité! Je le crie tous les jours : comprenez donc qu'il faut des différences, que deux feuilles ne se ressemblent pas, qu'il faut l'arbre fruitier et le buisson, le lis et le brin d'herbe, la pierre et la goutte d'eau...

« Ah oui! le bonheur et le bien-être, je les aime bien, et non moins que toi, je t'assure; mais les atteint-on jamais ici-bas? Tout cela n'est-il pas toujours à l'état d'oignon comparé à la fleur? Et plus on s'en passe ici, plus on en aura éternellement. »

1. Quatre années s'étaient écoulées alors depuis celle où nous l'avions connu à Bruxelles, et il venait maintenant de faire paraître son ouvrage contre les jésuites.

« Paris, 6 novembre 1847.

« Chère amie, je voulais te répondre brièvement et n'en plus parler. Mais l'abbé Debeauvais[1] (toujours si raisonnable et si modéré) vient de me dire que, de nos jours, il y a de la lâcheté à ne pas montrer qu'on aime la Compagnie de Jésus, et ceci enflamme en moi une certaine fierté; aussi attends-toi à une lettre *chaleureuse*. Eh! oui, je l'aime et je m'en fais gloire, je l'aime, et sans esprit de parti, car je veux voir et rendre justice à tout ce qui est beau et bon partout. Crois-tu que l'amour de la vérité que Dieu a daigné me donner, brûle moins vivement dans mon âme, depuis que je suis dans le foyer éternel de la lumière? Je l'aime, pourquoi? Parce que le plus obscur et le plus étroit des jésuites me ferait mieux aimer Jésus-Christ que Gioberti avec toute sa philosophie, et tu sais pourtant que j'aime la philosophie et que je sais quelle est l'instrument nécessaire de plusieurs âmes[2].

« Tu m'as dit que la grande base de tant d'amertumes, c'est que les jésuites empêchent les idées libérales de se répandre. Oh! voilà de quoi me faire m'écrier : Seigneur Jésus! avez-vous dit : « *Soyez libéral,* » ou bien avez-vous dit : « *soyez parfait?* » — Et ne va pas conclure de

1. Mort récemment curé de Saint-Thomas d'Aquin.

2. A ce même sujet elle m'adressait le charmant petit apologue suivant :

« Un roi possède un délicieux jardin rempli de fleurs plus ou moins belles. Un des personnages de sa cour parle beaucoup et bien de ce superbe jardin, mais se déchaîne sans cesse et d'une façon turbulente et bizarre contre une espèce de fleurs qui n'est pas des moins belles, et que le roi a témoigné aimer; il voudrait les arracher, il les blesse même de ses propres mains...

« Un jour le roi lui dit : « Ce jardin que je vois avec plaisir que vous aimez, ne l'aimeriez-vous pas encore davantage, si vous ne haïssiez pas ces pauvres fleurs? »

là que je n'aime pas la vraie liberté : je l'aime quand elle est vraie, mais pas autant que la perfection. — Je ne nie pas, du reste, subir, de mon côté, une influence; mais, par la grâce infinie de Dieu, c'est celle qui enseigne « *Jésus et Jésus crucifié.* » Puissé-je y ouvrir davantage mon cœur, et perdre l'esprit et la raison, plutôt que d'embrasser une science, une éloquence ou un génie qui en détournent le moins du monde. Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure ne savaient que cela : « *Jésus et Jésus crucifié,* » et aucun génie n'a surpassé le premier, car cela conduit à tout, et jamais ils n'eussent écrit ce qu'a écrit ce pauvre Gioberti.

« Qu'on ne vienne pas ensuite me dire : « C'est l'ordre et non les individus qu'il attaque! » Comment cela te ferait-il, si tu entendais dire : « Cette famille la Ferronnays est antichrétienne, nuit à la religion, est hypocrite; mais il y a au milieu d'elle cette bonne Pauline, ou bien cette petite Albertine qui est très-pieuse, qui a telle ou telle vertu? » Pour moi, je livre au contraire les individus, non pas tant que cela plaira à leurs ennemis, mais tant que leurs accusations seront prouvées.

« Quand à l'ordre, tant que Dieu ne me fera pas voir qu'un autre en fait davantage, tant que je ne verrai pas ailleurs de meilleurs confesseurs, de meilleurs missionnaires et même de meilleurs colléges, je dormirai tranquille en écoutant et même en admirant la Compagnie de Jésus.

« Hier j'ai rencontré l'abbé Dupanloup chez Mme de Gontaut, et il a dit absolument comme toi, qu'il avait été à peu près aussi malheureux pour les jésuites d'être défendus comme ils l'ont été par ***, que d'être attaqués par Gioberti. Mais, du reste, j'aurais voulu que tu pusses l'entendre et ouvrir yeux et oreilles de l'âme et du

corps. Il est temps, sœur bien-aimée, âme chère et lumineuse, il est temps que tu ne te laisses plus séduire par le génie et l'éloquence, rayons divins tant qu'ils restent solidement attachés au soleil vivant qui les a fait naître, mais rayons qui brûlent et détruisent dès qu'ils s'en détournent le moins du monde[1] !

« Il va sans dire que toute cette controverse ne peut altérer le moins du monde notre amitié, qui est le plus doux parfum de ma vie.

« Je vais, dans quelques jours, oublier un peu cette terre, ou ne m'en souvenir que pour le ciel ! Je penserai bien à toi, dans ma retraite de huit jours, et dans le cœur de notre Dieu. »

1. Je retrouve encore, au sujet de Gioberti, les excellentes remarques suivantes :

« 10 octobre 1847.

« Revenons au grand philosophe chrétien Gioberti (que je nomme ainsi sans ironie : tu sais que c'est comme cela que j'en ai parlé et en parle toujours). Je crois que, déjà autrefois, j'ai trouvé ta comparaison avec Pascal juste ; tu sais aussi que je suis trop Italienne et trop Romaine pour ne pas comprendre l'intérêt vif qu'il vous inspire à tous deux. Je le trouve juste aussi, lorsque tu trouves *** injuste à son égard, et juste encore, lorsque tu remarques et que tu t'applaudis de l'effet qu'il a produit en Allemagne. Mais voici ce que je répète : Mme Swetchine avait jugé, dès ses premiers livres, que toute notion d'*ascétisme* lui était étrangère. On n'a pas tous les dons, mais ce pauvre Gioberti devrait savoir qu'il ne sait pas la science des sciences, celle de la vie intérieure, et c'est ce qui fait qu'il ne peut pas juger les jésuites.

« Je comprends les combats de ton esprit et de ton cœur, mais le cœur est immense. A l'image du bien-aimé, aimons donc tout ce qui peut être aimé.

« Es-tu enfin de l'association de ce divin cœur ? Sinon, ne tarde pas à te procurer ce bonheur, et alors tu vivras mystiquement dans ce cœur de notre Dieu, tu y prendras des richesses inépuisables et tu lui feras tout réparer et il suppléera à tout. »

« Paris, samedi 27 novembre au soir, 1847.

« Que diras-tu d'une lettre qui commence par :

« La mort, *application des sens*[1]. »

Je viens d'en rire tout haut dans ma solitude. Fruit de la retraite, ma chère amie! Ma Pauline, il faut que tu te passes cette jouissance, cette impression, des plus fortes, qu'on voudrait bien ne pas voir s'effacer, mais qui du moins, bien certainement, mûrit l'âme. Ah! on cherche des émotions, on va pleurer à un mélodrame, et pourquoi? Pour un si petit événement fictif de cette si petite terre, dont il restera infiniment moins que de la politique, si noblement méprisée par notre cher ami Radowitz. — Et, à ce propos, j'aime bien ces belles idées que tu me communiques, mais la politique est le jeu des âmes, le drame de « l'homme qui s'agite et de Dieu qui le mène, » et je crois, sans la connaître, qu'il y en a une qui peut être magnifique; mais quant à ses intrigues de toutes les espèces, Radowitz a bien raison, il n'en restera décidément rien, pas même une noire fumée. — Quelle parenthèse!... Enfin je te disais donc que, comme les émotions ont tant de charme, on devrait les chercher là où tout est réel, là où l'on voit que l'invisible est beaucoup plus vrai que le visible, là où l'on voit quel rôle on joue soi-même dans la *divina com-*

1. Alexandrine, suivant en retraite les *Exercices* de saint Ignace, avait eu l'idée de me copier en totalité celui qui a pour objet la contemplation de la mort, dont elle avait été frappée, cette fois, comme jamais elle ne l'avait été dans aucune de ses retraites précédentes. Je fus en effet un peu surprise en ouvrant sa lettre. Sa mort, qui suivit de si près cette dernière retraite, donna plus d'importance à la vive impression qu'elle y avait reçue.

media, qui a des personnages et des scènes, — et quels personnages et quelles scènes! — et qui n'est pas une fiction! On est étonné quand on sort de là, étonné et heureux. Ma sœur, donne-moi ce bonheur.

« Mlle Aubin, dont tu te souviens au Roule, et que tu as trouvée si agréable, me disait qu'en sortant de retraite, elle avait toujours le sentiment de je ne sais quel saint qui demandait : « Est-ce qu'on bâtit encore des maisons? » Et j'ai été frappée de ce mot; car, malgré toutes mes distractions, je venais de penser quelque chose de semblable en allant retrouver le bruit et les affaires!

« Je comprends du reste à merveille que ce qui te détache le plus de la terre, c'est la *transfiguration de la mort;* chacun a son attrait, et il faut le suivre en liberté. Mais comment dire que tu ne vois pas le but d'une méditation qui vous fait *palper* ce que deviendra notre corps, lorsque, plus ou moins, tous nous aimons tant ce corps, et sommes si incrédules à l'égard de sa dissolution! Quand cela ne ferait qu'humilier et nous montrer notre néant, ce serait encore excellent. »

C'était peu de jours avant cette dernière retraite qu'Alexandrine était venue prendre possession de sa petite chambre au couvent de Saint-Thomas de Villeneuve, et c'est là qu'elle revint s'établir au bout de ces huit jours, qui avaient semblé avoir été pour elle une préparation si spéciale au passage du temps à l'éternité.

Il est surperflu de dire avec quelle ardeur elle reprit toutes les occupations auxquelles elle avait voué sa vie. Elle n'était venue à Paris dans cette saison, et n'y avait choisi cet humble domicile, que pour ne pas dérober aux pauvres trois mois d'un temps qu'elle aurait voulu leur donner sans partage. Seule à Paris, sans aucun devoir

de famille ou de société à remplir, il en fut maintenant réellement ainsi. A toute heure et par tous les temps, elle était en marche; elle rentrait souvent transie de froid dans une chambre où elle ne permettait pas qu'on allumât de feu en son absence; elle se contentait ensuite d'une nourriture fort différente de celle à laquelle elle était accoutumée. Qui sait jusqu'à quel point elle diminua ainsi ses forces? et qui sait si, déjà alors, elle ne luttait pas contre la maladie, lorsqu'elle ne croyait combattre que la fatigue? Un matin qu'elle entendait, comme à son ordinaire, la messe dans l'église du couvent, une dame qui s'y trouvait comme elle l'entendit tousser, et, regardant cette femme à genoux, si pâle, si pauvrement vêtue, et qui semblait si faible, elle en eut compassion, et elle alla trouver une des sœurs du couvent pour lui dire qu'il y avait là, dans l'église, « une pauvre dame trop pauvre sans doute pour se procurer le nécessaire, et à laquelle elle donnerait bien volontiers du lait, si elle en avait besoin et ne pouvait pas le payer. »

La charitable dame fut confuse, lorsqu'on lui nomma Mme Albert de la Ferronnays; mais Alexandrine elle-même trouva la méprise très-divertissante, et en rit de bon cœur, sans se traiter moins rudement que par le passé, et pendant quelques semaines encore, elle continua à mener la même vie, et à y épuiser ses dernières forces. Elle arriva ainsi jusqu'aux premiers jours de 1848... 1848! année de tant de manières et pour tous si mémorable et si funeste, et qui, dans le passé, n'eut pour moi sa pareille en douloureux jours que l'année 1842.

Le premier jour de cette année, ma mère étant encore absente, Alexandrine dîna chez mon frère aîné, avec tous ceux de la famille qui se trouvaient à Paris.

Elle semblait avoir bonne mine, car elle avait déjà la fièvre. Peu de jours après, elle fut obligée de se mettre

au lit. Le 6 janvier, quoique fort souffrante, elle voulut descendre dans la froide église de Saint-Thomas de Villeneuve, où elle entendit la messe et reçut la communion. En remontant, elle se remit au lit. Se sentant beaucoup plus malade le lendemain, elle fit appeler Mme Amédée Thayer, et, quoiqu'il n'y eût pas encore apparence de danger, elle demanda sur-le-champ, et voulut recevoir en sa présence l'extrême-onction. Elle indiquait sans doute assez par là, de quelle gravité lui semblait être à elle-même le mal dont elle était atteinte; mais son but principal, dans cette précipitation, était d'éviter à ma mère (attendue le lendemain), une émotion qui en eût renouvelé tant d'autres. Mais ma pauvre mère était déjà arrivée; pendant ce temps, elle priait seule en bas dans l'église, et, fidèle à son constant oubli d'elle-même, elle se refusait la consolation d'être auprès d'Alexandrine dans ce moment suprême, pour ne pas la priver de celle qu'elle avait trouvée à le lui épargner!

Pendant quelques jours rien ne s'aggrava, et les lettres de ma mère contiennent le récit de ses fluctuations entre la crainte et l'espoir; mais bientôt elle m'écrivit celles qui suivent :

« Hélas! mon enfant, ma pauvre enfant, Dieu semble vouloir nous la retirer aussi! Il l'a mise dans cette maison, comme dans une retraite préparatoire pour l'éternité, et tous ceux qui y ont concouru ont été, sans le savoir, les instruments de sa volonté. Notre-Dame de la Délivrance, près de laquelle elle se félicitait tant de venir habiter, deviendra, je le pressens, je le vois, le gage de la sienne! Te dire dans quelle consternation je suis est impossible. Jamais pareille crainte n'avait même

traversé mon esprit. Quelques soins raisonnables eussent peut-être prévenu cette maladie; mais puis-je dire qu'elle les eût pris davantage avec moi? puis-je me tenir pour assurée que j'aurais pu la décider à les prendre? Que j'eusse moi-même vu le danger avant qu'il fût manifeste, c'est ce que je n'ose affirmer. Depuis longtemps elle changeait et maigrissait; nous nous en apercevions tous, nous l'exhortions à se ménager. Elle prétendait se reposer de temps en temps; puis, si une affaire survenait, elle partait sans penser à ses forces, et faisait toujours un chemin énorme à pied. Enfin, ma pauvre Pauline, il n'y a pas un mot à dire : le bon Dieu veut nous écraser; il faut s'abandonner à sa volonté. Il me prouve tous les jours combien mes prières sont infimes; j'en suis pénétrée de tristesse, mais je n'ai pas un mot à dire à cela non plus! »

« 5 février 1848.

« Cette pauvre enfant ne va pas plus mal, et, quoique cruellement maigrie, elle a encore bonne mine. Mais une fièvre, une oppression, qui laissent bien peu d'espérance; et si j'en ai, c'est bien plus dans les prières que dans les médecins.

« Je vois bien, à présent, qu'une des choses qui l'ont amenée ici, c'est l'amour de la pauvreté, et c'est là, sûrement ce qui a conquis le consentement du P. de Ravignan. Cette passion augmentait tous les jours chez elle, et il n'est pas douteux qu'une fois livrée à elle-même, elle n'ait vécu de privations! Et cependant je me reproche ce que j'ai dit contre son établissement ici; je me reproche la manière humaine dont j'ai jugé cette résolution, car il m'est clair maintenant que Dieu préparait ainsi ses desseins sur elle. Il la mettait comme en un lieu d'attente, et il acceptait son intention de mener une

vie encore plus pauvre, plus détachée, plus rapprochée de lui ! Quelle mérite pour elle ! mais pour nous, quelle douleur ! »

« 8 février.

« Nous sommes toujours dans l'attente de notre malheur, mais il n'est pas encore accompli, et peut-être en ce moment reçois-tu la lettre où je te rendais un peu d'espérance, car j'en avais repris un peu moi-même ; mais elle est d'une telle faiblesse, que cela ne laisse aucune ressource aux remèdes pour agir : la nature n'a rien fait pour les aider. Son zèle l'a tuée ; c'est ce qu'il ne faudrait jamais souffrir, mais ce qui certes ne diminue point la sainteté et le mérite que Dieu est pressé de couronner. Pauvre chère admirable enfant ! elle parle tout simplement de sa mort, et hier elle me disait : « Ma mère, parlons-en donc ouvertement. » Ma pauvre Pauline, je t'assure que je bénis le ciel de ton absence, de l'impossibilité où tu es de venir. Pour moi, c'est une mort à petit feu, et je conçois à peine qu'on résiste à tant d'angoisses. Mon Dieu ! que l'on prévoit peu ce qui vous est réservé !... »

« Paris, le 9 février 1848.

« Ma pauvre enfant chérie, tout est fini ! et Albert et Alexandrine sont réunis pour toujours ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel rude décret sur nous ! Mais sans doute pour elle, il est tout de miséricorde ; car il ne peut être douteux qu'elle ne fût si préparée, qu'elle n'avait plus qu'à monter au ciel, et sans doute alors Dieu n'écoute plus ni les prières, ni les larmes, et il est pressé d'admettre dans la gloire l'âme épurée et brillante. Au milieu de toutes ces angoisses, tu m'étais sans cesse présente.

A ce que je souffrais, je sentais ce que tu souffrirais, et tu sais si mon cœur se brise et se fond de tendresse pour toi, pauvre fille bien-aimée!

« Il faut pourtant te le faire, ce triste récit, et je vais en avoir la force; je trouve d'ailleurs une grande consolation à parler de cette sainte enfant. Que ne puis-je partager avec sa pauvre mère toutes celles que nous laissent son souvenir et ses exemples! Oh! que mon cœur se déchire quand je pense à elle!

« Hier, toute la journée avait été agitée et pleine d'angoisse, et le soir elle dit à Hortense[1] qu'elle voudrait bien qu'on lui donnât un calmant ordonné par Cruveilhier, mais qu'elle craignait que cela ne me contrariât, parce que je tenais à l'homœopathie. Je répondis bien vite que je ne tenais qu'à ce qui pourrait lui faire du bien, et elle prit en effet ce calmant, qui la remonta et lui rendit toute sa tranquilité. En lui disant bonsoir, je l'embrassai encore, et elle me pria de lui « *faire ma petite croix sur son front;* » elle me chargea aussi de te *dire encore combien elle t'aimait.* Je vins dans l'autre chambre faire mes prières et me jeter sur un lit, prête à me relever à la première alerte. Mme Tayer vint quelques instants après me dire que le calmant qu'Alexandrine avait pris lui avait fait un tel bien, qu'elle se sentait tout à fait soulagée. « Aussi, je crois, dit-elle, que la nuit se passera bien. » — « Mon Dieu! lui dis-je avec une sorte d'effroi, il y a souvent un mieux semblable avant la fin! » Elle me dit qu'elle ne croyait pas que nous en fussions là, qu'elle croyait même à une prolongation de plusieurs jours; et, sur cette espérance, je m'endormis vers onze heures. A trois heures, je ne dormais plus guère : j'entends entrer doucement dans la chambre, et

1. Mme A. Thayer.

je vois la femme de chambre de Mme Tayer s'approcher du lit où était sa maîtresse. Je saute à bas du mien et je cours près d'Alexandrine, où l'une des sœurs me dit qu'elle allait m'appeler, parce qu'il lui semblait qu'elle s'affaiblissait. La sœur Marie, survenant et la regardant, me dit qu'elle croit le moment bien proche ! Quel saisissement, quoique si préparée ! En nous voyant, Alexandrine nous dit : « *Est-ce que vous croyez que je suis plus mal?* » La sœur lui dit oui. Un moment après, Alexandrine reprit : « *Mais qu'est-ce qui vous fait donc croire que je vais mourir? je ne me sens pas plus mal qu'à l'ordinaire.* » La sœur répondit qu'elle s'affaiblissait; moi, je serrais sa main sans pouvoir parler. Elle était calme, sa parole était difficile, mais elle articulait très-bien tout ce qu'elle voulait dire. Un moment elle crut que ce qu'on lui donnait pour humecter sa bouche allait la remonter et la faire vivre, et elle en témoigna de l'effroi; il fallu la rassurer, et Hortense lui dit d'être bien tranquille, que rien ne pourrait la rappeler à la vie; que dans quelques instants elle allait voir Dieu, mais que c'était un petit soulagement qu'on lui proposait. Albertine, Adrien, Charles, Fernand, tous enfin, appelés à la hâte, étaient arrivés les uns après les autres. On dit les prières des agonisants, elle y répondit d'une voix très-claire et très-ferme, et toutes les courtes prières ou aspirations qu'on lui suggérait, elle les répétait. Un moment, elle eut une angoisse pénible, et comme une sorte de délire. Croyant n'avoir pas reçu les sacrements, demandant pourquoi on ne lui disait pas de prières, elle eut l'air effrayée de ne pas voir de prêtre près d'elle. Ce fut douloureux mais court, et comme une sorte d'épreuve dernière. La sœur Marie lui dit qu'elle n'avait rien à craindre, que Dieu était près d'elle, et qu'il fallait qu'elle mît toute sa con-

fiance en Jésus-Christ. Elle se calma alors sur-le-champ et dit : « *Ah! que vous m'avez fait de bien! je retrouve la paix!* » Puis deux prêtres arrivèrent en même temps que le P. de Montezon[1], qui lui donna la bénédiction, l'indulgence plénière, et continua à dire auprès d'elle des prières auxquelles elle s'unissait et répondait, répétant les noms de Jésus, Marie, Joseph, quand on les prononçait; et lorsqu'on la croyait sans connaissance, elle avançait encore les lèvres pour baiser le crucifix. Enfin elle cessa de respirer à huit heures et demie. Cher ange! elle était pour toujours réunie à son Albert, à tous nos chers saints, et nous ne pleurions plus que pour nous...

« Je ne sais plus où j'en suis, ma chère fille, si je vis, si je veille. Ce que la vie va devenir, je ne le sais, mais je ne veux plus jamais m'en occuper, ni y penser : je songe à toi. Calme-toi, mon enfant bénie, dis-toi bien qu'elle est près de toi; elle le disait : « Je suis sûre que je serai près d'elle, que je vous verrai tous. » Elle avait désiré ce moment, et avant-hier elle s'affligeait en pensant que ce ne serait pas cette nuit-là qu'elle verrait Dieu! Tout a été prédestiné dans sa vie, et c'est encore une de ces circonstances de notre histoire où il faut s'anéantir, adorer, et admirer. Chère enfant, elle priera tant pour toi! Elle me l'a répété plusieurs fois; et la lettre que je t'envoie, la lettre qu'elle t'a écrite peu d'heures avant sa mort, sera ta meilleure consolation. Tu sais qu'elle a aussi, en mourant, écrit à sa mère. Que Dieu la soutienne et toi-même! Tâchons de vivre dans le ciel avec eux! »

1. On sait qu'à cette époque le P. de Ravignan était absent et dans un état de santé presque désespéré. On sait aussi qu'il revint à la vie dès qu'Alexandrine eut quitté ce monde.

Cette dernière lettre d'Alexandrine, ma plus chère consolation en effet, ainsi que ma plus précieuse relique, cette lettre qu'elle m'adressa la veille de sa mort, la voici :

« Ma plus chère amie et sœur, Dieu, qui arrange tout pour le mieux, l'a aussi fait en ne te laissant pas revenir, j'en suis convaincue. Je t'ai désirée aussi vivement que possible ; mais qu'importe? nous ne sommes jamais séparées, et bientôt je serai là où l'on comprend l'admirable unité qui nous lie tous en Dieu, et j'espère que je pourrai te regarder ; mais prie beaucoup pour moi, quand je serai en purgatoire. Quelle pureté faut-il pour entrer au ciel ! Cependant j'ai, par la grâce infinie de Dieu, une douce confiance en l'excès de ses miséricordes. Je t'aimerai encore davantage, là où tout est amour, et nous causerons, les autres chéris et moi. Mais, mon Dieu ! je ne parle pas de ce que ce sera de voir Dieu et la sainte Vierge, tous les anges, tous les saints, et d'être délivrée des peines si variées et si affreuses de cette vie de péché ! Embrasse Auguste, que j'unis dans mon cœur avec toi. »

Après m'avoir écrit ces lignes, elle voulut écrire à sa mère, et ce fut à elle qu'elle consacra ses dernières forces.

« Pauvre chérie maman,

« Je ne suis pas mieux ; mais j'espère que rien n'ébranle ta confiance en Dieu, que je connais ferme et qui te conduira à la vérité et à l'amour. Nous nous reverrons : nous ne serons jamais séparées ; mais, pour cela,

il faut que tu donnes bien sincèrement toute ta chère volonté à Dieu, pour suivre la lumière qui n'est qu'une et pour t'aider à entrer dans cette route si heureuse (et dont, dans ce moment, j'apprécie infiniment plus tous les bonheurs). Je te supplie, comme je l'ai fait si souvent, de prier tous les jours la sainte Vierge, la mère de miséricorde, de te conduire. Tu sais combien je te chéris, je te vénère, et combien j'eusse souffert davantage de tes souffrances de ce moment, s'il n'y avait pas les bras de Dieu dans lesquels on peut tout abandonner. A revoir! j'en sens la douce assurance, et alors, sans plus de douleur aucune, et surtout avec le bonheur infini de ne plus offenser Dieu. J'unis toujours le bon prince à mes sentiments si vifs pour toi. »

Elle avait dicté ces deux lettres, mais à la fin de celle de sa mère, elle voulut, de sa main mourante, ajouter en allemand les trois mots suivants :

Liebe süsse Mama!
(Chère douce maman.)

Ce fut là le dernier acte de sa vie et sa dernière pensée pour la terre!

———

L'histoire racontée par Alexandrine elle-même, jusqu'au jour qui transforma sa vie, est maintenant parvenue à son terme! J'avais osé dire, en commençant, que c'était à la dernière partie de cette vie « courte et pleine, » et non à l'autre, « que l'on pouvait appliquer le mot de *bonheur*. » J'avais affirmé que, si l'on voulait bien poursuivre ce récit jusqu'au bout, on y verrait l'amour humain se transformer et être surpassé dans le même cœur par l'amour de Dieu. J'avais dit enfin que tout, dans cette vie, serait sanctifié par la foi, purifié par la douleur, béni par la résignation, l'humilité et l'espérance. En avais-je trop dit?

En repassant encore une fois, le cœur ému et les yeux pleins de larmes, sur ces traces si chères et tant de fois parcourues, rien, je l'avoue, ne m'a semblé démentir ces assertions ou devoir les faire attribuer à la seule tendresse du souvenir. Non, ce que je ressens, d'autres le ressentiront; ce qui touche si profondément mon cœur, d'autres en seront touchés; et ces trésors si chers, si précieux, si sacrés pour moi, je ne les aurai pas divulgués en vain! Cette haute et profonde espérance m'a encouragée au début. Elle m'a accompagnée à travers toutes les difficultés, toutes les émotions, toutes les répugnances de ce long travail, et elle s'est affermie en le

terminant. Dieu l'a mise dans mon cœur ! Dieu la réalisera !

Qu'ai-je donc à ajouter encore ? Ceux qui viennent de voir mourir la dernière des sœurs bien-aimées auxquelles ce récit est consacré, vont peut-être se le demander. Mais quand finit un beau jour, n'aiment-ils pas à en considérer les douces et dernières lueurs ? Quand s'évanouit un son harmonieux, n'aiment-ils pas à en écouter jusqu'au dernier écho ? Et les morts bienheureuses ne laissent-elles pas ainsi après elles de douces lueurs à contempler, de doux sons à recueillir ?

Autant que moi, ils aimeront donc, je le crois, à contempler encore l'image disparue d'Alexandrine, à écouter encore le son à peine évanoui de sa voix, et surtout à accompagner sa chère dépouille jusqu'au lieu de repos qu'elle s'était préparé depuis si longtemps près d'Albert... Près d'Albert dont l'amour avait été son premier lien avec le ciel et qui avait aimé, plus que sa vie, l'âme chérie unie maintenant pour toujours à la sienne dans l'éternelle béatitude de l'amour parfait !

DE MA MÈRE.

« Paris, 10 février.

« Ma pauvre enfant, tu es aujourd'hui à la messe pour notre Olga[1], et ce n'est que demain que tu apprendras notre nouvelle douleur, dont je sens si bien toute l'étendue pour moi, mais dont je souffre encore plus pour toi. Ta chère pensée m'est toujours présente, enfant chérie, mais je sens que ta pauvre vieille mère ne peut rien pour cicatriser une telle plaie. Dieu seul le peut, et cette amie si chère, au milieu de son bonheur présent, n'ou-

1. Le 10 février était l'anniversaire de la mort d'Olga.

bliera pas celle qui la pleure avec un cœur si déchiré : elle t'obtiendra les consolations dont ta pauvre âme a tant besoin. Je veux te dire que tu peux du moins te calmer sur ce point, qui t'avait semblé si incompréhensible pour elle, sur ce désir de vivre qu'elle avait manifesté au début de sa maladie : cela n'a duré que peu de jours, — et, depuis plus de dix jours, elle ne pensait plus qu'au désir de mourir, elle en avait pour ainsi dire la passion[1]. Tout lui paraissait trop long, elle s'informait sans cesse du temps que cela pouvait durer, et quand on lui répondait que cela pouvait se prolonger de quelques jours encore, elle disait avec regret : « Ce ne sera pas encore aujourd'hui que je verrai Dieu. » Une fois elle dit : « Qu'on dise à Pauline que c'est si doux de mourir. » Puis une autre fois, en s'adressant à moi : « Et vous, ma mère, n'êtes-vous pas bien pressée aussi de voir Dieu ? » Et moi, lâche que je suis, je fus saisie de frayeur, pensant qu'elle allait peut-être m'attirer à sa suite, comme elle avait voulu me faire entrer avec elle au catéchuménat, puis faire comme elle ses retraites, puis venir avec elle ici... Je lui répondis que j'étais trop peu courageuse pour appeler ainsi la mort et que je me bornais à me remettre entre les mains de Dieu pour tout ce qu'il lui plairait d'ordonner de moi.

« A présent je retourne près d'*elle*, prier si je le puis. Demain on fait un service à l'Abbaye-au-Bois, puis tes frères et Adrien la mènent à Boury. Oh ! quelle douleur de plus dans ce triste lieu !

« Elle laisse tout ce qu'elle peut laisser à deux œuvres de charité. Je te serre dans mes bras, ma pauvre enfant. »

1. L'un de ces jours-là, Mme de Gontaut se trouvant près d'elle, voulut lui parler de son état comme moins grave qu'elle ne le supposait : « *Oh ! non, dit Alexandrine, ne dites pas cela, laissez-moi savourer la pensée de ma mort.* »

DE MA MÈRE.

« Paris, 15 février 1848.

« Cette chère enfant, tu le sais déjà, avait demandé à être enterrée *comme les pauvres*. Pour lui obéir, il n'y avait donc pas de tentures, et tout avait été préparé le plus simplement possible. Mais l'église était bien remplie pourtant, car l'intérêt qu'elle inspirait était général et les regrets sont universels. En sortant de l'église, le cher cercueil fut placé dans la voiture qui devait le conduire à Boury, accompagné de tes frères et d'Adrien qui ont eu la douceur de la suivre jusque-là. Quant à moi, je demeurai dans l'église et n'en sortis que lorsque tout le monde fut dispersé.

« Ils arrivèrent à Boury, où la nouvelle de sa maladie n'avait été annoncée en chaire que le dimanche d'avant. Ce fut un saisissement et une douleur générale, lorsqu'on apprit que cette sainte si vénérée allait revenir ainsi. Tout le pays se trouva réuni à l'arrivée et pour le service du lendemain. — Elle passa la nuit dans la chapelle du château, puis tout eut lieu le lendemain avec le plus profond sentiment de douleur et de respect. La Confrérie ne voulut jamais souffrir qu'on vînt l'aider à porter le cercueil, et ils ne la quittèrent qu'après l'avoir déposée près de son Albert. — Les voilà donc réunis, et cette place vide est remplie !

« On ne sait si on rêve ou si on veille. C'est une destruction de tout ce qui s'était un peu reconstruit dans la vie. C'est du moins ce que j'éprouve en ce moment ; il faut que je te revoie, et que je te serre dans mes bras pour me sentir encore un peu vivante, pauvre chère enfant, toi ma seule vie en ce monde, mais dont la douleur me brise le cœur. »

Pendant ces mêmes jours de douleur, je reçus la lettre suivante, où se retrouve, pour la dernière fois, la chère image d'Alexandrine, telle qu'elle apparut sur son lit de mort à l'ami associé, plus qu'un autre, au bonheur trouble de sa jeunesse, ainsi qu'au bonheur serein et divin de la fin de sa vie [1] :

« Je sors d'une crise qui m'a fait toucher de très-près à une fièvre cérébrale, et cette maladie m'a empêché d'assister aux dernières luttes de celle que nous ne reverrons plus ici-bas. Mais je l'ai encore vue vivante sur ce lit où elle a expiré, et jamais, s'il plaît à Dieu, je n'oublierai la délicieuse placidité de son regard, ni cette empreinte visible de la bénédiction divine qui était répandue sur toute sa personne. Dimanche encore, dernier jour où je l'ai vue, nous avons parlé de vous. Ce charme tendre et poétique qui la distinguait dans tous ses élans de piété ou d'affection se retrouvait encore tout entier dans chacune de ses paroles, dans chacune de ses idées, toujours si gracieuses, si harmonieuses, si propres à faire voir la religion sous son plus beau et plus doux côté. Et puis ce brûlant amour de l'Église, si rare de nos jours, même chez les plus pieux, si propre à nous enflammer, à nous servir de modèle! Ah! puissions-

1. Le 9 février, M. de Montalembert avait écrit dans son agenda les lignes suivantes, que je transcris telles qu'il les avait insérées. Sa maladie l'avait empêché d'être présent à la mort d'Alexandrine. Cette note se compose donc de ce que sa mémoire lui retraçait de leur dernier entretien, le dimanche précédent, et de ce qui lui avait été rapporté le jour même par ceux qui, jusqu'à la fin, s'étaient approchés d'elle :

. . . . . . « Elle est morte heureuse, et bienheureuse, en répétant sans cesse : « *Je me sens parfaitement bien, il ne me manque « rien. Est-il possible que ce soit déjà la mort? qu'il soit si facile de « mourir? Où sont les angoisses de la mort que je redoutais tant? Dites « bien à Pauline que ce n'est rien, rien du tout, de mourir ainsi; que*

nous être dignes du grand exemple que Dieu nous a donné sous une forme si attrayante et si chère!

« Vous voilà donc rentrée seule [illegible] et à jamais, que tout le monde admirait et enviait, et [illegible] à mon tour. [illegible] du bonheur et de l'union [illegible]. Personne ne s'est jamais identifié que moi à toutes ces [illegible], à toutes ces affections qui se personnifiaient en vous deux. Aussi le coup qui perce votre cœur a retenti jusqu'au fond du mien. L'existence d'Alexandrine était le dernier lien qui me rattachait aux affections et aux souvenirs de ma jeunesse et de ma vie en Italie, avant le début de ma carrière publique. Comment pourrais-je oublier jamais ce qu'elle a été, ainsi qu'Albert, pour moi, pendant l'hiver que j'ai passé avec eux à Pise? [illegible] cette vieille amitié, car nous avons passé l'âge où l'on se refait des affections pour remplacer celles que la mort ou d'autres causes nous enlèvent! Elle est heureuse maintenant, à jamais heureuse! je crois qu'on peut en avoir la douce et consolante certitude.

« [illegible] »

Et maintenant aurai-je le courage de faire avec moi un dernier pas? Pourrai-je, sans fatigue, me suivre jusqu'au bout de cette année douloureuse et sacrée; — douloureuse par tout ce qu'elle a enlevé à ma vie, sacrée

« [illegible] Bonsoir Albert!...
« [illegible] »

Par un singulier hasard, cette note ne m'est tombée sous les yeux que récemment : mais elle me semble trop précieuse pour ne pas être ajoutée, même tardivement, à ce Récit.

par tout ce qu'elle y a laissé de saints et ineffaçables souvenirs?

On le sait déjà, l'année 1848, marquée à son début par la mort d'Alexandrine, le fut, avant sa fin, par celle de ma mère; et ces deux douleurs, si rapprochées, se confondent dans mon cœur comme deux larges blessures voisines l'une de l'autre qui ne font qu'une seule, immense et profonde blessure!

Mais, avant d'y toucher, avant d'achever rapidement le récit contenu dans ces dernières pages, j'ai besoin de dire ici d'abord : Que Dieu soit bénit de tout! — béni des joies que j'ai goûtées! — béni des larmes que j'ai versées! — béni même de ce dessein de sa providence, si rigoureux lorsqu'il s'accomplit, qui voulut que ce bienheureux cortége d'âmes chéries fût fermé par celle à laquelle, entre toutes, doivent se rapporter les grâces qui, dans ce récit, ont été mêlées aux épreuves, les bénédictions qui les ont accompagnées et les consolations qui les ont adoucies! Ah! sans doute, on ne peut pénétrer des mystères connus de Dieu seul; mais toutefois, s'il fallait dire quelle est la prière qui a tout obtenu, lequel de nous, parmi ceux qui restent ou parmi ceux qui nous ont quittés, ne dirait sans hésiter que c'est la prière sortie du cœur pur et tendre, humble et fervent, du cœur incomparable de notre mère! Et tandis qu'avec une profonde conviction je rends à cette sainte mémoire ce pieux et dernier hommage, il me semble entendre la voix de ceux qui ne sont plus m'approuver et me dire que la première joie de la réunion éternelle a été, pour ma mère, celle de les entendre tous la bénir de leur félicité!

La dernière lettre que m'écrivit ma mère était datée du 15 *février* 1848. On peut juger si les événements qui

la suivirent de si près augmentèrent son désir de venir se réfugier près de nous, dans la partie de l'Allemagne où nous nous trouvions alors, et que le flot révolutionnaire n'avait pas encore envahie. Elle arriva en effet avec ma jeune sœur à Bade au commencement de mars, dans l'intention arrêtée de s'y établir et de ne plus *jamais* se séparer de moi.

Dieu réalisa cette dernière espérance terrestre, mais il ne la réalisa que pour peu de jours. Qu'il soit éternellement loué et remercié, cependant, de me les avoir donnés, ces jours, et de m'avoir accordé, dans cette inexprimable douleur, la consolation tant de fois refusée dans les autres, et qui devait maintenant être si puissante et si douce !

Le 15 novembre suivant, après une maladie de quatre jours, ma mère fut appelée à rejoindre tous ceux qui l'avaient précédée dans cette bienheureuse patrie qu'Alexandrine, en mourant s'étonnait de ne pas l'entendre appeler de ses vœux ! On a lu ses paroles à ce sujet, on a entendu l'humble réponse de ma mère, rapportée par elle-même. On va voir si, en présence de la mort (qu'elle se disait « trop *lâche* pour désirer »), elle fut calme et sereine ; on va voir si Dieu fut fidèle et miséricordieux.

Le jour de la Commémoration des morts, le 2 novembre, à six heures et demie du matin, je fus réveillée brusquement au milieu d'un triste rêve ; je me levai à la hâte, car il était tard pour la messe qui se disait à sept heures. Je courus à l'église, qui était naturellement tendue de noir à cause du jour où nous nous trouvions, mais j'en reçus une impression vive et funeste, à cause du rêve au milieu duquel j'avais été tirée de mon sommeil. Ce rêve, c'était que *je voyais mourir ma mère*. En sortant de l'église, je le lui racontai, avec un reste d'émotion mêlée à la joie que ce ne fût « qu'un rêve. »

Huit jours après, ma mère tomba subitement malade, mais si légèrement, qu'il semblait déraisonnable de s'en alarmer. Je m'inquiétais pourtant, mais le monde me rassurait; ma mère elle-même souffrait très-peu, et cela durait depuis quatre jours, lorsque, le 14 novembre, son état fut tout d'un coup déclaré par le médecin dangereux, et une heure après désespéré! Ce fut donc, pour elle, un appel imprévu et subit; pour nous, une épouvante et un saisissement sans nom. Mais Dieu n'abandonne jamais ses pauvres créatures. Oh! qu'on s'en persuade au moins, si l'effroi saisit à la vue de tant d'épreuves redoublées!

L'arrêt fut prononcé à sept heures du soir. Les heures qui suivirent jusqu'à cinq heures du matin sont retracées, avec fidélité, dans deux pages illisibles, écrites dans ces jours d'angoisse, et sous l'appréhension nerveuse que la douleur ne me fît perdre la mémoire, et n'effaçât de ma tête troublée les paroles précieuses et bénies que je venais d'entendre. Les voici :

« Lorsqu'elle sortait du bain et que je la tenais encore appuyée sur moi, elle me dit tout d'un coup, tandis que je pensais à la manière dont je pourrais lui dire ce que pensait le médecin : « *Mais je n'y vois plus du tout, je crois que je vais mourir, je crois que c'est la mort! Mon Dieu! je vous donne mon cœur, mon âme, ma volonté, ma vie!* » Oh! Jésus! quelle singulière *joie* me causèrent, en ce terrible moment, ces calmes paroles!

« Je me suis mise à genoux et l'ai priée de me faire sa petite croix sur le front [1]. Elle me l'a faite, ainsi qu'à Albertine, et nous a dit: « *Et pour tous les autres aussi!* » Puis elle a fait le même signe sur le front d'Auguste, passant ensuite doucement sa main sur sa tête. Je lui ai

1. C'était sa manière habituelle de nous bénir.

demandé de me pardonner toutes les occasions de ma vie où je lui avais fait de la peine. Après m'avoir répondu en souriant : « *Oh ! je crois bien !* » elle a ajouté, au bout d'un moment : « *Je t'assure que c'est avec une grande joie que je pense à mourir; mais pourquoi, mes enfants, n'avez-vous pas déjà fait venir un prêtre ?* » Nous avions envoyé chercher son confesseur, mais c'était un vieillard très-infirme ; sa réponse avait été qu'il viendrait le lendemain matin. « *Demain il sera peut-être trop tard,* » dit ma mère. Nous lui avons proposé alors d'appeler le vicaire de la paroisse (bien qu'il ne parle pas le français), et lui avons demandé si elle voulait sur-le-champ recevoir l'extrême-onction : « *Oui, oui, sans doute !* » Et un moment après, elle m'a dit : « *Ton rêve s'accomplit !* » Tandis qu'on allait à l'église, ma mère m'expliqua quelques petits détails relatifs à ses dispositions dernières; puis elle parla du vicaire qui ne parlait qu'allemand, langue qu'elle savait à peine. « *Mais enfin je me suis confessée il y a peu de jours*[1], dit-elle, *et je ne me reproche en ce moment, que ce que je t'ai dit l'autre jour à propos du P. de Ravignan.* » Elle m'avait dit, ce jour-là, lorsque je la suppliais de soigner sa santé, et de ne pas sortir à jeun avant sept heures du matin, quand la terre était couverte de neige, ajoutant que, sans doute, le P. de Ravignan, s'il eût été là, lui eût donné le même conseil, — elle m'avait dit : « *Je n'en suis pas sûre du tout, car ces bons pères sont quelquefois plus sévères pour nous que pour les religieuses !* » Oh ! douce sainte mère ! c'était là le mot qu'elle se reprochait, et qui, au moment de paraître devant Dieu, troublait seul sa conscience !

1. Elle communiait tous les matins et s'était confessée trois jours auparavant.

« A neuf heures, le vicaire est arrivé. Nous l'avons laissé seul avec elle quelques instants, puis elle nous a rappelés et elle a reçu le viatique et l'extrême-onction avec un calme qu'aucune parole ne peut rendre. Elle semblait mieux, voulait s'endormir; rien ne ressemblait à ce danger si prochain dont nous avait menacés le médecin. J'étais sortie un instant de la chambre; j'y fus rappelée en toute hâte par Albertine. Ma mère avait voulu se lever; l'effort avait amené une défaillance; maintenant elle semblait expirante. Bientôt cependant elle se remit; nous la replaçâmes dans son lit, où elle s'endormit avec calme, et, pendant quelques heures, l'espérance nous revint. Vers deux heures ou peut-être trois, je ne sais, elle essaya une seconde fois de se lever. A peine sur ses pieds, elle eut un tressaillement qui nous épouvanta. Auguste était à ses pieds, et j'avais les bras autour de sa taille. Albertine nous aidait à la remettre sur son lit. Tandis qu'elle y était encore assise, sans s'être recouchée, je vis sur son visage un grand et solennel changement, un de ces changements qui précèdent la mort; mais ce changement sur son visage fut bien beau! Ses yeux grands et doux avaient l'air de regarder hors de ce monde. A peine remise sur ses oreillers, elle me dit de la voix la plus distincte et la plus calme: « *Donne-moi le crucifix de ton père.* » C'était celui que mon père avait tenu entre ses mains en mourant. Ma mère le prit et, en ce moment seulement, laissa tomber de sa main un petit étui qui contenait le portrait de mon père, qui ne la quittait jamais; elle le mettait la nuit sous son oreiller, et l'avait tenu dans sa main jusqu'à ce dernier moment. Maintenant elle prit le crucifix, le baisa tendrement, en répétant pour la deuxième fois : « *Mon Dieu, je vous donne mon cœur, mon âme, ma volonté, ma vie!* » Puis, comme Olga : « *Je crois, j'aime,*

j'espère, je me repens! » Elle m'avait dit bien souvent depuis trois ans : « Olga a tout dit en quatre mots; je voudrais bien, en mourant, dire comme elle! » Il en fut ainsi.

« Je me remis à genoux près de son lit, et je commençai les litanies de la sainte Vierge; ma chère mère répondait et suivait chaque mot, et, après cela, elle nous fit encore à tous trois le signe de la croix sur le front, posa sa main sur nos têtes et dit : « *Je vous bénis tous, absents, présents, grands et petits!* » Puis elle reprit son crucifix, et dit en le regardant avec une expression d'amour inexprimable : « *Bientôt! bientôt!* » et, avec la même voix et la même expression, elle répéta à différentes reprises : « *Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains! Je vous donne mon cœur, mon âme et ma vie; je crois, j'espère, j'aime, je me repens.* »

« Je dis tout haut un *Pater*, un *Ave* et un *Memorare*, parce que la veille elle me les avait fait dire *pour la bonne mort.* Elle les dit avec moi, puis commença seule le *Credo* et le dit jusqu'à la fin. J'ai entendu cette voix si distincte disant : « *Je crois à la résurrection de la chair, à la communion des saints.* » Ces deux articles me restent dans le souvenir; j'entends son accent en les prononçant, oh! mon Dieu!

« Après cela, elle sommeilla, puis elle se réveilla un peu agitée, disant : « *Mon Dieu! mon Dieu!* » comme quand on souffre. Nous nous remîmes à prier avec elle; elle se calma bientôt, et suivit tout ce que nous disions. Pendant les litanies de la sainte Vierge, elle cessa de parler, mais sa main serrait encore celle d'Auguste, à chaque réponse, et ainsi jusqu'à ce que sa chère vie s'éteignit sans effort dans mes bras.

« Elle avait l'air de me regarder, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de vue dans ce doux regard; elle a gardé la

même expression toute la journée d'avant-hier, toute celle d'hier, et même encore aujourd'hui.

« Oh! toute la suavité de son âme et de sa vie est devenue plus suave encore dans sa mort.

« Chère, douce, bien-aimée, *sainte* mère, priez, priez maintenant pour vos enfants! Priez pour ceux qui restent, avec ceux que vous avez rejoints!

« Bade, 18 novembre 1848. »

Mes frères vinrent, huit jours après, chercher ces restes précieux pour les transporter à Boury, et c'est là qu'ils reposent aujourd'hui entre la tombe d'Albert et d'Alexandrine et celle d'Olga.

Ces souvenirs sont terminés. Je n'ai plus rien à ajouter aux joies, aux peines, aux consolations, et aux exemples dont ils ont cherché à conserver la trace. Que ceux qui les ont achevés avec sympathie et piété daignent maintenant demander à Dieu, pour celle qui les a rassemblés, la grâce d'être fidèle à tout ce qu'ils lui imposent!

Et si, à cette prière, elle ose, en finissant, en ajouter une autre, c'est celle par laquelle elle a commencé ces pages :

« Mon Dieu! accordez à la mémoire de ceux qui vous ont tant aimé la grâce de vous faire aimer davantage. »

FIN.

APPENDICE

APPENDICE

La lettre suivante manquerait à ces pages, si elle ne trouvait pas ici sa place :

I

LETTRE DE M. DE MONTALEMBERT.

(Après la mort de ma mère.)

« Valenciennes, ce 24 novembre 1848.

« C'est au moment de quitter Trelon et ma famille, pour rentrer dans le tourbillon de Paris et de l'Assemblée nationale, que j'ai reçu la lettre de votre cher mari, avec le récit de votre dernier malheur. Faut-il vous l'avouer? ce récit, tout en me portant à m'associer du fond du cœur à votre si juste douleur, a cependant rempli mon âme d'une sorte de joie sainte, et m'a comme imprégné de ce parfum céleste qui s'exhale du sein des souffrances et de la mort des justes. Ah! certes, je comprends vos angoisses, et je vous plains d'avoir été condamnée à survivre à tout ce cercle d'âmes d'élite qui vous servaient de compagnes ici-bas, et qui vous laissent seule pour les pleurer et les envier. Mais aussi quelles conso-

lations n'avez-vous pas dû puiser dans le spectacle de cette mort, si parfaitement, si complétement chrétienne, dont Craven nous a tracé un tableau bien digne du sujet! Je prends donc part à cette consolation comme à votre douleur; j'y puise, à ce qu'il me semble, un peu de la force et du calme dont j'ai besoin moi-même pour affronter chaque jour les ennuis, les dégoûts, les dangers même de la vie que je mène. Le bonheur d'être catholique n'est jamais plus saisissant et plus intime que dans ces moments où l'on voit l'âme chrétienne, sortant de ce monde, confirmer par un dernier effort de vertu, de résignation et d'humilité, les sublimes vérités qu'elle a professées pendant sa vie mortelle. Vous avez eu, plus que personne ici-bas, ce bonheur au milieu de ces coups redoublés dont Dieu a frappé votre admirable famille. Le récit détaillé et édifiant de votre mari m'a transporté par la pensée auprès de ce lit de mort où vous avez reçu la dernière bénédiction de votre mère bien-aimée. Sitôt après Alexandrine! Oui, je le sens, c'est bien cruel, bien accablant pour vous! Mais l'une était aussi mûre que l'autre pour le ciel : voilà ce que vous pouvez et ce que vous devez vous dire. Et que le ciel est donc beau et désirable en présence de toutes ces misères, de toutes ces hontes, de toutes ces calamités, qui, plus que jamais, de nos jours, sont l'apanage de ce triste monde et de notre malheureuse patrie en particulier.

« Que de fois, en rapprochant notre catastrophe actuelle de celle de 1830, n'ai-je pas rencontré dans ma pensée votre image ou celle des vôtres! C'est en 1831 que j'ai été, en quelque sorte, agrégé à votre famille, et depuis lors, les uns ou les autres, vous avez été associés à tous les événements, à toutes les émotions de ma vie. Mais la mort a été impitoyable! Albert, Eugénie, votre père, Olga, Alexandrine et votre mère, frappés successivement et à si peu de distance; et cette lugubre année 1848, signalée par deux pertes si irréparables! Quels sujets de réflexions, de regrets et de larmes! mais aussi

quel motif pour nous, les malheureux qui restons, de demeurer plus unis que jamais ! Je désire donc ardemment que notre amitié se maintienne. Remerciez votre mari tendrement de votre admirable lettre.

« Et adieu, mes bons, chers, fidèles amis. *God bless and confort you!* Puisse-t-il nous accorder encore ici-bas quelques jours de réunion et de paix.

« Votre dévoué frère et ami.

II

(Voir page 325.)

On sait qu'Alphonse Ratisbonne, après avoir passé quelques années dans la Compagnie de Jésus, la quitta pour reprendre la vocation première à laquelle il s'était senti appelé en même temps qu'au christianisme, mais à laquelle le désir de faire un abandon plus complet de lui-même l'avait d'abord fait renoncer. Cette vocation, c'était celle de se dévouer à la conversion et à l'éducation des juifs, ses anciens coreligionnaires.

La conversation suivante que j'eus avec lui à ce sujet en 1856, et que j'écrivis alors dans mon journal, peut donc n'être pas tout à fait dénuée d'intérêt.

« Paris, 21 septembre 1856.

« Alphonse (ou le P. Marie) Ratisbonne arrive en ce moment de la Terre-Sainte. Il y avait six ans que je ne l'avais vu, et peut-être ne l'aurais-je pas reconnu à cause de la longue barbe qu'il porte maintenant, comme tous les prêtres

qui viennent du Levant. Mais ses yeux ont toujours cette même expression frappante du premier moment de sa conversion.

« Nous avons causé longuement de tout ce qui s'est passé depuis notre dernière entrevue. Il faisait alors partie de la Compagnie de Jésus, qu'il a quittée depuis. Il m'a parlé de cette résolution et de ce qui l'a causée, d'une manière simple, touchante, persuasive, gardant pour le grand ordre dans lequel se sont écoulées les dix premières années de sa vie chrétienne un tendre et filial respect, disant qu'il ressentirait toujours les heureux effets du temps qu'il avait passé dans cette forte école à se préparer à la vie sacerdotale et apostolique; mais qu'ensuite le désir de se consacrer à la conversion des juifs n'avait pas cessé de le poursuivre, et qu'enfin, troublé, inquiet, il avait pris le parti de quitter la Compagnie, pour se vouer aux Israélites, ses frères, si toutefois, informé des motifs de cette résolution, le Saint-Père lui conseillait de la mettre à exécution.

« Ce fut donc avec la plus haute approbation que puisse avoir ici-bas un catholique, prêtre ou laïque, qu'Alphonse Ratisbonne en revint à sa vocation première. L'œuvre de Notre-Dame de Sion, fondée par lui et son frère, et à laquelle ils appartiennent tous les deux maintenant, a pris un développement extraordinaire, et tout semble indiquer que cette œuvre est bénie, et qu'en s'y consacrant pour le reste de sa vie, il suit sa véritable vocation et a repris dans l'Église la place qui lui était assignée par Dieu, au moment où il a été si miraculeusement appelé.

« Il arrive en ce moment de Jérusalem, et le récit de ses émotions dans la ville sainte ne ressemble guère à ce que peuvent en dire les voyageurs, même les plus pieux !... Il n'est point éloquent, il s'exprime lentement et très-simplement; il a l'air indifférent à ses propres paroles, mais il communique cependant facilement la profonde conviction dont

il est pénétré; son accent, son regard, son silence même, témoignent

That there is that within which passeth show[1],

et que ce n'est pas sur la foi seulement qu'est fondée son espérance, mais sur un souvenir positif et tout-puissant, toujours présent à sa mémoire.

« La pieuse et touchante pensée qui le domine en ce moment est celle de faire à Jérusalem l'acquisition du lieu où se trouvait le prétoire, c'est-à-dire du lieu même de l'*Ecce homo*, aujourd'hui au pouvoir des musulmans. C'est là qu'il voudrait établir une maison de son ordre, afin qu'à cette même place où retentit, il y a dix-huit siècles, l'effroyable cri : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* les prières du repentir et de l'expiation de ces mêmes enfants s'élèvent jour et nuit vers le ciel !

« Dieu veuille bénir cette pensée et celui qui l'a conçue ! »

Cette pensée, on le sait, a été pleinement et entièrement réalisée depuis.

1. Qu'il y a en lui quelque chose qui va au delà de ce qui peut se manifester. HAMLET.

III

(Voir page 339.)

DIO AMORE.

Domine, qui amas animas.
(Sap. IX, 27.)

Amo, e sovra il cor mio palpitò il core
Del mio Diletto, ed era — ah! la tremante
Lingua osa dirlo appena — era il Signore!

Il Signor che di gloria siavillante
Regna ne' cieli, e sua delizia è pure
Il picciol uomo in questa valle errante!

Ed attonite il mirano le pure
Intelligenze scendere ammantato
A questo erede di colpe e sciagure,

Ed il povero verme lacerato
Sanar colle sue mani, e a tutti i mondi
Ridir sua gioia, se da tale è amato.

Io lo vidi per baratri profondi
Movermi incontro, e gridar dolcemente:
« Perchè cotanto al mio desìo t'ascondi? »

E più e più appressavasi, e ridente
Più e più del suo viso era il fulgore,
E n'arsi ed arderonne eternamente.

Amo, e sovra il cor mio palpitò il core
Del mio Diletto, ed era — ah sì ! il proclamo
All' universo in faccia — era il Signore !

Io lo vidi, il conobbi, ei m'ama, io l'amo !

SILVIO PELLICO.

DIEU AMOUR.

J'aime ! et le cœur de Celui que j'aime a battu sur mon cœur. — Ah ! mes lèvres tremblantes osent à peine le dire : c'était le Seigneur !

Le Seigneur qui, de gloire étincelant, règne dans les cieux et qui fait ses délices d'être parmi les hommes misérables, errants dans cette vallée terrestre. Le Seigneur qui veut descendre voilé vers ses pauvres créatures chargées de douleurs et de fautes, pour guérir de ses mains leurs blessures et leurs maux, pour obtenir d'elles d'être aimé en retour.

Ah ! je l'ai vu venir ainsi vers moi, à travers cet abîme, et s'écrier doucement : « Pourquoi te dérobes-tu à mon amour ? » Et plus il s'approchait, plus devenait riante la splendeur de son visage. — Elle a embrasé mon cœur, et elle l'embrasera éternellement !

J'aime ! et le cœur de Celui que j'aime a battu sur mon cœur. — Ah ! je le proclame à l'univers tout entier : — c'était mon Sauveur. — Il m'aime et je l'aime !

IV

(Voir page 415.)

Quoique le comte de Putbus ait été nommé moins souvent dans cette dernière période de la vie d'Alexandrine que dans la première, jamais son amitié pour elle n'avait subi le moindre changement. Il passait rarement une année sans venir la voir soit à Boury, soit à Paris, et elle l'attendait encore pendant celle qu'elle venait de commencer et ne devait pas voir finir.

Ce fidèle ami de sa jeunesse et de son bonheur qui, par son âge, semblait être si peu destiné à lui survivre, eut cette douleur (la plus grande de sa vie) et ne mourut lui-même que dix ans après elle, le 9 février 1858, le jour anniversaire de la mort de celle à laquelle il avait voué une affection si constante et si rare.

FIN DE L'APPENDICE.

PARIS. — IMPRIMERIE VIÉVILLE ET CAPIOMONT, 6, RUE DES POITEVINS.

The Death of Mrs. Craven. MRS. AUGUSTUS CRAVEN, who died at Paris on Thursday in her eighty-third year, was a French writer, but most of her stories, especially the "Récit d'une Sœur," "Fleurange," called by the profane blanc-mange, and "Le Mot de l'Énigme," are familiar to English readers. She was the daughter of a French diplomatist, M. DE LA FERRONNAYES, who was appointed to St. Petersburg soon after the Restoration, and all her sympathies were Legitimist. Her brother died in the service of the Comte DE CHAMBORD, and her father resigned his post in the public service on the outbreak of the Revolution of July, which drove CHARLES X. from the Throne. The famous Comte ALBERT DE MUN is her nephew. She began to write late in life, and, as she said, with no thought of literary fame. She was deeply religious, and she had that quality of a certain beauty of soul which some devout Frenchwomen possess in the greatest perfection. Had she lived earlier, she might have been one of the admirable women of the Port Royal group, though, with her religious views, she probably would not have considered that suggestion a very flattering one. Her first and her last books were on religious subjects, and most of the works that came between were of the same cast. In the incomparable "Sister's Story" she protests against a passage

real rights and advantages ... the encroachment is usually abandoned, and the point at issue amicably settled. Let me give you an instance. The vestry of Hampstead, acting under a misapprehension, lately passed a resolution approving the enclosure of a strip of land, forming part of the highway known as West-end-lane. This enclosure would have interfered with the amenity and picturesqueness of the lane. Two inhabitants of Hampstead, Messrs. Wilkin and Gulliver, sought the advice of the society, and explained the case. We advised them that the projected enclosure was illegal, and that right was on their side. These gentlemen have since succeeded in persuading the vestry to change their mind, and the resolution approving the enclosure has been rescinded. But still encroachments upon ancient and valuable public rights of space and air do occur, and are often tacitly acquiesced in, not because the persons affected thereby like the encroachment, but because they do not know how to set about resisting it, or whom to apply to for counsel and guidance. It is to such people this society





